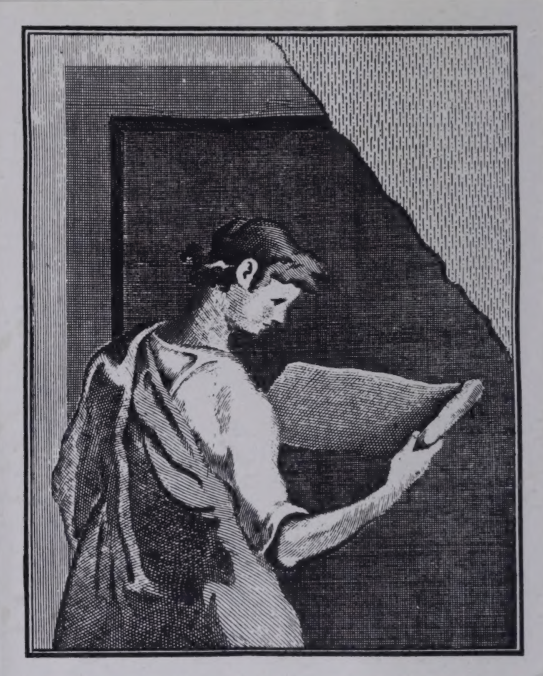




L'HOTEL DROUOT

ET LA CURIOSITÉ

EN 1884-1885

DU MÊME AUTEUR

Le Quartier Saint-Pierre, a l'Ile de la Réunion.

L'Amateur de tableaux, la Confession, Trouville-Revue (monologues).

L'Hotel Drouot en 1881, avec une préface de *Jules Claretie*. 1 vol. in-12, chez G. Charpentier.

L'Hotel Drouot et la curiosité en 1882, avec une préface d'*Armand Silvestre*. 1 vol. in-12, chez G. Charpentier.

La vente Hamilton. 1 vol. in-8° avec de nombreuses illustrations, chez G. Charpentier.

Le baron Charles Davillier. Brochure in-8°.

Aimé Desmottes. 1 vol. in-18.

L'Hotel Drouot et la curiosité en 1883, avec une préface de *Charles Monselet*, 1 vol. in-12, chez G. Charpentier.

Soixante planches d'orfèvrerie. 1 vol. in-4°, chez Quantin.

Le Truquage ou les Contrefaçons dévoilées. 1 vol. in-12, chez Dentu.

Pornic et Gourmalon. Brochure in-12, chez G. Schowb.

Les Locutions nantaises, avec une préface de *Charles Monselet*. 1 vol. in-18, illustré par *Arcos*, chez A. Morel, à Nantes.

L'Hotel Drouot et la curiosité en 1883-1884, avec une préface de *Champfleury*. 1 vol. in-12. chez G. Charpentier.

Collections et Collectionneurs. 1 vol. in-12, chez G. Charpentier.

Constantinople, Smyrne et Athènes, avec des planches par *Frédéric Regamey* et *Ad. Giraldon*. 1 vol. in-12, chez Dentu.

Les Ombres chinoises de mon Père, avec de nombreuses illustrations. 1 vol. grand in-8°, chez Rouveyre.

4220-85. — Corbeil. Imp. et stér. Crété.

PAUL EUDEL

L'HOTEL DROUOT

ET LA CURIOSITÉ

EN 1884-1885

AVEC UNE PRÉFACE

Par PHILIPPE BURTY

ÉDITION ORNÉE D'UN PORTRAIT DE L'AUTEUR PAR WORMS

ET DE NOMBREUSES ILLUSTRATIONS

CINQUIÈME ANNÉE

PARIS

G. CHARPENTIER ET Cie, ÉDITEURS

13, RUE DE GRENELLE, 13

1886

A Frantz JOURDAIN

A L'ÉCRIVAIN, A L'ARTISTE, A L'AMI

Ce livre est dédié.

PRÉFACE

Vous me demandez un Avant-propos pour votre Hôtel Drouot et la Curiosité en 1884-1885. *Je crois vous répondre plus utilement, mon cher Eudel, en m'essayant sur un temps déjà passablement éloigné qu'en parlant d'un présent que l'on connaît, et que vous traitez à souhait. D'ailleurs, je n'entre plus dix fois par saison à « l'Hôtel ». Votre livre, à la fin de ces quatre dernières années, m'a renseigné suffisamment. Quand on ne fréquente plus assidûment les coulisses de la salle — ou de la baraque, selon les jours — l'intérêt s'émousse. Une visite d'une heure, le jour de l'exposition réservée d'une vente à grosse recette, et quelques prix de piaffe que donnent les journaux, suffisent amplement.*

Je l'ai connu « l'Hôtel ». Je m'y suis amusé plus que personne durant les années où il eut la vogue, la vogue à un degré dont on ne peut plus se faire une idée. J'ai écrit, dans le premier numéro de la Gazette des Beaux-Arts, *que fondait Charles Blanc, en* 1859, *le premier compte rendu de ventes contenant des notes explicatives sur les enchères.*

Je puis dire avec modestie que j'ai fait école.

On n'avait point alors, pour s'orienter, ces catalogues à eaux-fortes brillantes, nombreuses,

à descriptions claires, à notices rédigées par des critiques vraiment érudits, qui livrent toute mâchée la besogne au reporter. Il nous fallait faire notre érudition nous-mêmes « avec les dents », comme disait Bernard Palissy de son acquis scientifique.

J'ai donc pensé à vous envoyer la physionomie générale et les ressorts secrets d'une vente d'il y a vingt ans. Je transcris le morceau — dont la forme romanesque va vous surprendre — dans les cahiers, un peu jaunis, d'une Nouvelle que je ne mets point au net, un peu parce que je travaille à mon métier, un peu par paresse, un peu encore par méfiance des coups de bec et des coups de férule qu'elle recevrait des camarades et des pions.

Ce préambule n'est que pour vous faire juger si la proposition s'accorde avec ce que vous vouliez offrir à votre public, après les autres morceaux excellents qui ont ouvert les quatre séries de votre Hôtel Drouot et la Curiosité. *Tout se modifie si vite dans les façons actuelles de juger, que peut-être va-t-on m'accuser de romantisme. Les types, qui s'accusent plus nettement à distance, ont abondé à « l'Hôtel », parce que c'était la mode de s'y porter, et parce que les matières, moins rigoureusement classées qu'aujourd'hui, laissaient à la curiosité, à la fantaisie et au hasard maints aliments qu'il faut aujourd'hui payer cher. L'amateur, le commissaire-priseur, l'expert (Balzac eût caractérisé ces substantifs par des majuscules) atteignirent le maximum de personnalité sous l'Empire, lorsque le nouvel « Hôtel » se fut établi carrément — mais*

incommodément, faut-il ajouter — dans cette rue toute proche de la Bourse, ouvrant chaque jour ses enchères, vers quatre heures, à tous les banquiers, coulissiers ou gogos munis d'un carnet de chèques ou de quelques louis. La marchandise abonda. Tous les palais de l'Europe, les greniers de la France, les temples de l'Asie se vidèrent et vinrent étaler là des montagnes d'objets anciens, des ruissellements de curiosités barbares, des trésors en toutes les langues. Toutes les ventes étaient « bonnes », toutes offraient quelque « coup » au petit amateur, au petit marchand, plus futés que les autres. « L'Hôtel » avalant, crachant, réavalant, eut quelque chose de gargantuesque. Quelles lippées franches auprès de vos ventes « après décès » achetées en sous-main, épurées, remises impudemment sur table par quelque brocanteur à parchemins! Et quels horizons nets, clairs, exigeant l'ardeur du chasseur matinal, le flair du bon chien de chasse, la décision du tireur, en regard de vos « marchés bourgeois » qui se traitent furtivement, dans le silence du cabinet, entre le marchand appuyant son bibelot d'une histoire et le client décidé par la crainte que le bibelot douteux ne soit montré à un rival.

Dans la Nouvelle, La boîte en laque blanc, *dont je vous envoie quelques feuillets, j'ai analysé le Collectionneur (osons la majuscule!), ses emballements fiévreux, ses lassitudes, ses caprices, le caractère incurable de sa maladie, les abandons qu'elle lui impose, les privations qu'il essuie, la mort aride qui l'attend. Dans les* Parents pauvres, *Balzac dessine, d'après Sauvageot, un type un peu humble. Depuis, les gens du monde sont entrés dans*

la danse. J'ai pris beaucoup de notes d'après un original parfait, le marquis de Saint-Senne : maigre comme un matou de gouttière, peu liant, avec cette jolie allure usée d'un viveur ruiné, il mangeait à la crèmerie, couchait dans une chambre de bonne, auprès de deux cent mille francs de curiosités supérieures, enveloppées dans des journaux et cadenassées dans une malle en peau de truie.

Le type est immuable. La forme du vêtement change. Rien autre. Pas même les trucs qu'il essaye et les trucs dont il est la victime. Il n'y a qu'un Collectionneur et qu'un Marchand. De l'antiquité à nos jours, le même être poursuit avec la même férocité, à travers les mêmes hallucinations, les vases Murrhils et les faïences d'Oiron, les camées et les haches préhistoriques, les blancs de la Chine et le mobilier de Marie-Antoinette, les tapis de soie persane et les laques du Japon.

Les Verrès, les Jules II, les Mazarin, les Grand Dauphin, les Sauvageot, les Double, les Lacaze... c'est le même homme. Mais les rayons que projette leur grande position ou leur fortune empêchent qu'on voie s'agiter, pris d'une passion semblable, un être tenace, discret, fin, prudent, sagace, inconscient du service immense qu'il rend à son pays et au goût : c'est le petit amateur, celui dont souvent le nom ne circule qu'après sa mort, qu'alimentent seuls les petits marchands et les petites ventes. C'est lui qui, dans son travail de fourmi, déplace les engouements immérités, prépare les séries qui lui succéderont, se trouve un jour possesseur de bijoux aveuglément négligés, et exquis. Il a le flair des vilains chiens de chasse des braconniers,

qui savent où gîte le seul lièvre de toute la contrée. Il a la décision dans l'attaque. Ce n'est pas lui qui achètera jamais une collection toute faite! Vous le rencontrez dans la rue, vous lui demandez ce qu'il a sous son bras, là, dans un vieux journal... Il rougit jusque derrière les oreilles. Dix ans après, vous n'aurez pas pour mille francs ce qu'il vient d'acheter cent sous! Et les directeurs de revue lui demanderont humblement à leur laisser photograver ces reliures à petits fers et à armoiries dont, pour ma part, vers 1850, *je voyais encore les cases à cinq sols du quai Saint-Michel, à demi pleines. De temps à autre, cependant, il vend — sans réclame — ce qui déborde son petit appartement, après avoir écrêmé le pot au lait. Et le voilà qui part sur les quais, en province pour une chasse, une pêche nouvelles!*

« Désirer quand on n'a plus envie, et acheter tout le temps », voilà ce qui distingue l'amateur des... autres. Tout est achetable, une reine de France l'a laissé échapper; et tout est vendable, les pâtés de souris du siège l'ont prouvé. Le rare, c'est la prescience du nouveau et du bon. Quand on armait pour « trafiquer l'ébène », l'armateur tirait au sort si le capitaine emporterait de la rasade rouge ou de la rasade bleue. Le temps d'arriver à la côte de Guinée, c'était tout l'un ou tout l'autre. Si la rasade rouge était devenue à la mode, le roi nègre ne donnait point une noix de coco de toute la rasade bleue, ou verte, ou jaune. Les bons capitaines ne s'y hasardaient point. A un rien, dans la dernière course, ils avaient pressenti la vogue future des corsets, des eaux de Botot ou des fusils à capsule.

Si « l'ébène » était cher, ils revenaient avec un chargement de boas, de singes ou de perruches.

Je l'ai vu l' « Hôtel » où l'on avait pour 15 *francs, aux ventes de Delbergue Cormont, en concurrence avec Mlle Loiselet et Guichardot, la* Vue du vieil Amsterdam, *avec des barbes; et pour* 30 *francs, la* Promenade du Palais-Royal, *de Debucourt, avant la lettre. Pour* 300 *francs, j'ai eu un Chardin, si solide d'aspect, — rien qu'un verre plein d'eau, un pot à tisane et trois oignons blancs — qu'Edmond de Goncourt l'a fait photograver pour l'édition Quantin de son* Art du XVIIIe siècle. *Les Van Goyen en étaient là que, un jour, Théodore Rousseau et Millet s'en firent adjuger un pour* 200 *francs, un panneau de telle taille que, la composition s'y prêtant, ils le scièrent en deux au retour à l'atelier!*

Tout cela a été dit. Vous avez noté les variations sur les choses à la mode, parmi les curieux dans le dernier siècle, et comment, par exemple, on donnait plusieurs centaines de livres pour une Concha Veneris *ou une* Tigrée, *coquilles dont on ne donnerait point dix francs aujourd'hui. Des choses passées reviendront. Telles, par exemple, ces laques qui figurent dans le catalogue de la vente après décès de François Boucher le peintre.*

Oui, Eudel, vous avez beau sourire, le goût du Japonisme, dont le glorieux XVIIIe *siècle peut revendiquer la paternité, repiquera. Oui, les cornets d'Imari et les plats de Kutani valent les plats dans lesquels les Espagnols frottaient l'oignon, et les pots des apothicaires italiens. Oui, le Satzuma et le Firato se tiennent à côté du Saxe et du Sèvres,*

Le tout est de ne pas prendre du faux pour du vrai et du neuf pour du vieux ! C'est difficile. Quelque fin expert s'y mettra un jour et quelque bon commissaire-priseur s'en portera garant vis-à-vis des gros capitalistes, ceux-là seuls établissant des cours sérieux.

Et nous triompherons, moi d'avoir écrit ces lignes exorbitantes, vous, de les avoir imprimées en tête d'un de vos manuels pratiques de la Curiosité.

Mais, voici « ma vente : »

. . . .

André, migraineux, préoccupé, inabordable, s'était adossé à une vitrine où l'on avait rangé les miniatures de Hall, avec des sépias de Fragonard et des gouaches de Louis Moreau, toutes dans de jolies bordures du temps, non redorées.

Il regardait vaguement la salle s'emplir.

Au dehors, la foule tentait des poussées contre la grille qui protégeait en avant la fameuse salle n° 6. De temps à autre, elle envoyait des clameurs et des plaintes. Un Auvergnat, en veste courte, la main sur le bouton de la porte, ne s'écartait que pour les cartes, desquelles on n'avait point abusé. Mais les marchands, les journalistes, les habitués avaient grimpé l'escalier secret qui débouche dans la salle même, et entraient par derrière.

Depuis dix jours, de vastes affiches jaunes renseignaient les quartiers riches sur l'ordre et sur la nature des vacations, sur les adresses du commis-

saire et de l'expert, sur le nom des maîtres principaux. Les grands journaux avaient répété ce tableau, et donné des feuilletons, et des variétés en style fulgurant ou académique, signés de critiques de divers poils. Le catalogue se distribuait sur papier crême, au public, avec de grands intervalles entre le nom des maîtres; sur hollande, avec eaux-fortes au trait, aux gros clients.

André avait écrit l'Introduction, assez réservée, au fond révolutionnaire.

A ce moment, il la feuilletait, cette Introduction, tout à l'ennui d'être pris pour un réclamier, la trouvant étriquée et sans couleur. Il sentait que l'expert, à qui il l'avait lue en épreuves, l'avait subie plutôt qu'adoptée, trop fin d'ailleurs pour ne pas sentir ce qu'elle contenait de nouveau et ce qu'elle pouvait opérer de diversion dans les habitudes de ses acheteurs, qui avaient en lui une foi aveugle.

Le texte était respectueux pour les maîtres étrangers, mais sans élans à la Marie-Alacoque. Il faisait une large part aux peintres français, les qualifiait de « maîtres », demandait qu'on leur ouvrît le budget de nos musées nationaux; conjurait le public d'élargir sa confiance et de se créer hardiment des jouissances nouvelles... « De qui oserait-on dire qu'il est un plus savant dessinateur, un plus parfait physionomiste que La Tour? Qui a poussé aussi loin que Watteau le charme d'une assemblée galante dans un parc? A-t-il existé un praticien plus correct et un coloriste plus mâle que Chardin?... etc. »

Le succès de la vente, si soigneusement qu'elle

eût été préparée, était problématique. L'amateur, mort en province, portait un nom peu connu. Il avait habité une maison modeste, qui ne lui avait point permis ces gros morceaux que la banque donne ordre « d'acheter quand même ». Il vivait dans le tête-à-tête de ses tableaux. Il en avait trouvé bon nombre dans ses séjours dans des villes qu'il aimait pour leur tournure française.

Des portraits lui venaient de famille, lui avaient été légués par de vieilles parentes, de vieilles amies qui avaient voulu se survivre un temps dans ces cadeaux testamentaires. Peu d'Italiens, il les eût exigés trop purs. Les « primitifs » l'effrayaient avec leurs mines de mangeurs de sauterelles. Des Hollandais, il n'aimait que les portraits, les intérieurs à jeux de lumières grises avec des femmes à frisures blond clair, et puis des paysages unis, sans cascade entraînant un arbre en carton. Des Flamands, c'était l'école de Rubens, ou les villages avec de bonnes gens assis à leur porte, mais point les coups de couteau entre ivrognes, point les rustres qui vomissent, ni les vieilles édentées qui caressent des vieux, le brûle-gueule au coin de la bouche. L'âpre exaltation des maîtres Espagnols l'avait conquis : mais ce n'était qu'en tremblant que, les soirs, il approchait un flambeau à deux bougies de son « divin Morales » ou qu'il regardait passer, cambrée, svelte, dans une robe de damas à fleurs dorées, une martyre, portant sur un plat d'argent ses yeux sanglants ou ses deux seins pointus et luisants comme deux moitiés de citron.

Tout cela allait au public, mais à ce seul public

artiste, qui ne s'emballe pas, et qui n'a point de grandes parois de mur à décorer pour les jours de réception. Les marchands faisaient la moue. Couvreur, le cynique et curieux personnage, dont le goût, l'insolence et la crasse en inspiraient à plus d'un riche oisif, haussait les épaules.

Francis Petit, l'expert, homme du tact le plus délicat, avait essayé, défait, repris, jusqu'à perfection, tout le panneau du fond. Les Goncourt échangèrent un coup de coude d'admiration à la vue de ce vaste bouquet de chairs claires, de bouches fraîches avec des ombres bleutées, de ces cuisses rondes et filantes, de ces visages qui rayonnaient d'esprit. « C'est à ces gens-là qu'on devrait confier l'arrangement des Musées, dit Jules à Edmond. » Et Edmond reprit : « Ça rappelle l'eau-forte de Saint-Aubin, le salon de 1753. »

Au milieu de la paroi du fond, un Greuze ingénu et voluptueux, une *Danaé* de seize ans, renversée sur des draps de batiste. Et, aux angles, deux grands panneaux en hauteur : des parcs de Hubert Robert où des jets d'eau cinglaient l'air tiède entre des massifs de verdure opaque. Un *Olympe*, de Lemoine; des *Nymphes au bain*, de Boucher; et des *Vestales*, de Nattier, aux regards allumés et dédaigneux.

Les peintures revenaient par la droite et la gauche, et leurs bordures rayaient de traînées lumineuses la serge amaranthe *aux murs*. Il y avait plus de familiarité que dans un musée, plus de tenue que dans un appartement. Les dimensions, les sujets, les forces relatives, les factures, tout était balancé. Tout faisait valoir l'ensemble et

appelait à s'arrêter au détail. On emportait des expositions de Francis Petit, qui s'arrangeaient et se dénouaient à chaque vente nouvelle comme les groupes d'un grand ballet, l'idée que l'art, distraction supérieure poür les esprits délicats, est l'excuse de la richesse qui le recueille et s'en pare.

Saint-Victor, critique bourru et peu hardi, n'entendait encore accorder à cette École, qui n'était point admise dans le haut monde, qu'une condescendance inquiète. « Eh bien? fit-il à M. Lacaze? — Eh bien! riposta brutalement celui-ci qui lisait dans les consciences la peinture. Eh bien, c'est superbe! et l'homme qui a sauvé tout cela mériterait un buste! » Et M. Lacaze pivota, les yeux colères, sa bouche ironique plus serrée, le menton rentré dans son col de crin. Il prit le bras de Burat, qui s'y connaissait aussi.

André salua Bürger, rentré de l'exil, et Paul Mantz, réservé et poli, qui penchés sur les angles des Flamands ou des Hollandais, épelaient un nom, déchiffraient un monogramme, se signalaient un repeint cachant une date. Baroilhet, le grand baryton cambré dans sa redingote à taille, la barbiche raide, un trait amusant aux lèvres, guignait un Watteau, fatigué, qu'il se proposait de remettre à neuf. Dans un groupe d'artistes, Carrier, fin, correct, rasé de frais, essuyait ses yeux derrière ses lunettes d'or, à la vue d'une esquisse de son maître Prud'hon d'après une *mademoiselle Meyer* toute enfiévrée.

Le marquis d'Hertford entra. Il se fit un mouvement dans la chambrée. Francis Petit s'avança vivement vers lui et lui tendit une notice. Le mar-

quis s'arrêta au milieu de la salle, gourmé, jetant des regards de pacha éteint sur ces toiles roses, dévêtues, enrubannées. Après quelques instants, où des membres du Jockey et une belle dame blonde l'étaient venus saluer, il fit signe à une marchande à la toilette, lui dit deux mots à l'oreille.

Si courte qu'ait été la scène, elle n'avait échappé ni à l'expert ni au commissaire-priseur. Le « *Greuze* » avait allumé un clair dans ces yeux vagues.

Les conversations s'animaient. On se coudoyait devant certaines toiles.

L'heure passait. La lumière se faisait plus grise. Les bonnes toiles en prenaient une tonalité plus douce. André écoutait rire à gorge déployée une *Servante*, de Franz Halls. Un académicien, célèbre pour ses portraits à la terre de Sienne, passa au bras de Charles Blanc. Il eut la maladresse d'ébaucher une sortie contre « le dessin ignoble de Rembrandt ». Il fut ramené vivement.

Mais un bout de conversation sur « les réalistes qui précipitaient la mort de l'Art » était arrivé à André et l'avait cruellement agacé. Il secoua sa torpeur. Il sortait, quand entra avec vivacité le docteur P. accompagnant une dame très voilée.

André aimait et tenait en estime ce docteur câlin et fûté, que dévorait une passion étrange, la passion des commodes des dix-septième et dix-huitième siècles, droites, ventrues, en marqueterie, en acajou plein, en cerisier, à marbres superbes, à pieds de bouc, à pieds droits; et qui les envoyait au jour de l'an, les tiroirs tout pleins de chocolats et de bonbons, à ses clientes d'élection.

André s'avança, mais il lui sembla que le bon

docteur se réservait. Il le salua amicalement, le suivit des yeux. La dame, par la tournure du moins, flottait dans son souvenir, sans qu'il y pût rattacher un nom.

Un ami le prit par le bras. « — Vous ne savez donc pas l'histoire du mariage du docteur Bretonneau, de Tours? Non. Eh bien, c'est exactement celle de la dame à qui le docteur donne le bras.

« — Ah !

Et l'ami lui raconta l'histoire de la dame qui, pauvre et orpheline, avait été épousée par le célèbre chirurgien des enfants, La Marjolaine.

. . . .

Le surlendemain à deux heures et demie on avait ouvert les portes. La foule s'était ruée, enjambant les banquettes, houleuse, se heurtant aux premières rangées de chaises, déjà occupées par les invités munis de cartes. Bientôt elle s'impatienta, elle battit des pieds et la poussière rayonna dans le soleil qui tombait des vitrages.

Le commissaire-priseur gravit la chaire, grave, rasé, la tête haute, la physionomie impérieuse, saluant quelques privilégiés. Il brandit son marteau d'ivoire, emmanché d'ébène; et d'une voix métallique et posée, que ne devaient altérer ni les fatigues ni l'ennui des vacations, il prononça les mots sacramentels : « Messieurs, la vente est ouverte. Nous commençons; Messieurs, du silence s'il vous plaît ! »

Il salua avec déférence amicale l'expert debout à sa droite, grave aussi, rasé, lissé et vêtu non moins correctement. Il se mit à ses ordres.

La vente commença, vague, sans caractère, molle, distraite.

André les avait trop attentivement suivies, ces ventes, depuis des années, pour s'étonner de ces indécisions. Mais son cœur battait. Il y prenait part comme un parieur à une course. On ne mettait sur table que des morceaux sans importance, mais personne ne se les disputait. L'Auvergnat les passait, à bout de bras, hauts comme des Saints Sacrements. Personne ne demandait « à revoir ». Trois crieurs disposés sur des points éloignés se renvoyaient les enchères à coups de voix violents et nets, mais les échos ne s'éveillaient pas. La chaleur montait lourde. Des gens lisaient la Notice, et se poussaient du coude, en souriant.

Deux places auprès de lui portaient, épinglée, l'étiquette « réservées ». Le docteur P. s'y vint asseoir, vers le milieu de la vente, avec la dame de la veille, non plus voilée, mais sans que ces bandeaux noirs, ce visage pâle, ces tempes aux glacis verdâtres, cette taille souple apprissent rien à André.

Francis Petit mit sur table, à quinze cents francs, une esquisse adorable de Prud'hon : « Vénus assise sur un tertre enlaçant dans ses bras Adonis ». Une averse blonde de rayons traversait des arbres aussi mouvants et élancés que si Corot les avait peints.

La dame dit un mot à son compagnon, qui se pencha à l'oreille d'André : « Qu'est-ce que ça vaut? — Pour vous? — Non! pour ma voisine. — Tout ce qu'elle voudra. — Mais encore? — Peut-elle payer? Oui? Alors, tout ce qu'elle pourra. C'est

un chef-d'œuvre unique dans l'œuvre de Prud'hon. »

André, pour allumer, souffla au crieur Jean, qui grimaçait devant lui : « mille francs ! »

Et voilà que subitement la vente partit comme les chevaux dans un derby. La dame dit timidement « dix-huit cents francs ». Francis Petit s'empara de l'enchère, puis la suivant de ses regards pénétrants, lui fit signe qu'il allait pousser pour elle.

Une voix reprit : « deux mille francs ! »

— Allons, Messieurs, nous n'en restons pas là ? demanda M. Pillet.

Un amateur connu murmura : « deux mille cinq ».

La chaleur se faisait suffocante et les odeurs plus âcres. Une griserie s'alluma dans les têtes, comme si on eut fait circuler non plus un cadre, mais le punch magique que fait jaillir Méphisto devant les étudiants ivres.

« Trois mille ! Trois mille deux ! Cinq mille ! » Et le commissaire-priseur, sabrant l'air, les yeux injectés, prenait les enchères de ses crieurs, les hochements de tête de l'expert, les clignements de paupières des clients, avec une lucidité merveilleuse, et par intervalles, il jetait des mots qui rallumaient la flamme : « Pressons un peu, je vous prie. J'entends sept mille à ma droite. — Je vais adjuger. — Huit mille ! En veut-on au-dessus ? Voyez, Messieurs. J'adjuge ! » Et il n'adjugeait pas, faisant un grand geste avec son marteau, et l'arrêtant tout juste au niveau de son pupitre en chêne.

La dame, le cœur battant, les oreilles pourpres,

des bruits dans la tête, la bouche sèche, poussait. Le directeur des Musées poussait contre elle, et d'autres poussaient, qui n'eussent pas trouvé mille francs dans le tiroir quand il aurait fallu régler le bordereau. Cependant, un moment, elle s'arrêta confuse. Babillon, le colosse, crieur émérite, coqueluche des revendeuses, portant en écharpe un bras qu'il disait avoir été cassé pendant la guerre d'Espagne, l'exaspérait surtout par sa voix de chantre basque, mais cette clameur métallique la montait comme une fanfare.

Un jeune marchand, blond, en paletot noisette, aux regards décidés, se leva, et émergeant d'un groupe, cria d'une voix de tête : « vingt mille pour moi ! » La foule fit un « ah !... » prolongé.

Un syndicat venait de se former tacitement.

Un tableau adjugé six fois sa valeur est une marchandise toujours revendable à bénéfice. Et sans presque qu'on eut accueilli d'autre enchère, le jeune marchand blond reprit d'un ton sec : « vingt-cinq mille, pour moi ! trente mille ! »

Il y eut un long silence. « Vous entendez : trente mille. Je vais adjuger » répétait en sondant les banquettes les plus proches et les plus lointaines, Me Pillet, visiblement embarrassé par cette enchère trop belle. L'expert était muet, détournait les yeux. Me Pillet scia l'espace d'un mouvement rotatoire. Au moment précis où le marteau allait frapper, la dame murmura « trente et un mille ». Et le coup fut asséné rapide, sec et décisif !

On se leva, on battit des mains. On voulut voir la personne.

La dame, sur un mot de son guide qui la félici-

tait et la grondait à la fois, donna sa carte à Francis Petit, qui la transmit au clerc, sans que les journalistes postés derrière son épaule eussent pu lire le nom.

André avait reçu un coup violent. En cette main gantée, longue et souple, en cette pâleur du poignet, il avait reconnu la main, le poignet de la dame à la boîte en laque blanc. . . . . . .

. . . .

La vente ne fut plus qu'un emballement sans mesure. Le « Greuze » fut adjugé 80,000 francs au marquis, sans qu'on ait jamais su pourquoi.

A la sortie, un marchand de tableaux anciens s'approcha, amer, de Francis Petit, et lui dit : « Vous voulez donc nous ruiner tous? — Qu'est-ce qui vous prend, répartit Petit avec un sourire hautain. Est-ce que je ne viens pas de faire hausser de cinq cent mille francs toutes les esquisses sur la place de Paris ? »

. . . .

Sur ce, mon cher Paul Eudel, je vous serre les mains amicalement.

Ph. Burty.

L'HOTEL DROUOT
ET LA CURIOSITÉ EN 1884-1885

I

Compliments aux lecteurs. — Remerciements aux experts et aux commissaires-priseurs. — Les feuilles tombent, les catalogues poussent. — La curiosité en province. — Collections Guilmain Bracq, de Cambrai, et Bréauté, de Vernon. — Œuvre posthume du vernisseur Martin. — Faïences signées par Lefrançois. — Les costumes de la Renaissance. — Le parapluie de *Frimousse* et la couronne du *Duc d'En Face.* — Ce qui se prépare derrière le rideau. — Semainier d'un curieux. — *Cercle des Auvergnats.* — Crise sur la peinture. — Tableaux retour d'Amérique.

18 *octobre.*

Voici la cinquième année de mes *Hôtels.* J'ignorais au début comment on accepterait ces tableaux que j'avais formé le projet de peindre au jour le jour.

Sans parler des difficultés multiples de ma tâche, l'appréhension bien légitime qui naît à la pensée d'une carrière nouvelle à parcourir me laissait hésitant et perplexe.

Quel nombre de lecteurs allais-je rencontrer? De quelle nature serait leur accueil? Comment me procurer tous les documents dont j'avais besoin?

L'épreuve m'a été favorable. Au lendemain des premières chroniques, de nombreuses lettres m'apportaient des encouragements. De côté et d'autre me venaient des marques précieuses d'estime. Mes espérances étaient dépassées. Je crus alors de mon devoir de persévérer. Et, depuis quatre ans, le public m'a su gré de mes efforts, de la sincérité et de l'entière indépendance de ces comptes rendus des grandes ventes dont plusieurs ont paru dans le *Figaro*. Je reçois souvent des lettres qui redressent quelques erreurs, commises de bonne foi. Ces rectifications sont toujours les bienvenues dans un travail qui n'est qu'une causerie et n'a rien d'officiel. Je m'empresse toujours d'en tenir compte dans les éditions qui suivent la première.

J'ai répondu à beaucoup de mes aimables correspondants, pas à tous, à mon grand regret ; mais ils ne doivent en accuser que le manque de temps et les travaux si absorbants de l'écrivain obligé de se tenir sans cesse sur la brèche pour renseigner son public.

Je leur devais cependant une explication. Qu'ils veuillent bien considérer ces quelques lignes comme le plus sincère remerciement que je puisse leur adresser pour l'empressement avec lequel ils m'ont fortifié dans l'œuvre, un peu ingrate, que j'ai décidé d'entreprendre chaque année.

Des experts et des commissaires-priseurs je n'ai eu qu'à me louer. C'est un véritable plaisir pour moi de le constater. Pour mes articles, j'avais besoin de leur concours : ils m'ont donné presque toujours, avec la meilleure grâce du monde, les renseignements qui m'ont permis d'en dire quelquefois très long sur des choses absolument ignorées du public. Aussi avons-nous fait souvent échange de bons procédés. D'ailleurs, je ne pouvais agir autrement. Ces deux corporations ne comptent-elles pas parmi elles des membres très ho-

norables dont je suis heureux et fier de me dire l'ami?

Après ce court préambule dédié à mes lecteurs, connus et inconnus, comme un témoignage de profonde gratitude pour leur persévérante sympathie, j'entre tout de suite dans le vif de mon sujet.

On a bien raison de dire que la vie est un perpétuel recommencement. A peine étais-je revenu de villégiature que les feuilles des arbres se sont mises à tomber sur le boulevard et les catalogues sur ma table.

C'est la pluie ordinaire de l'automne : la mort d'un côté, la vie de l'autre. Et quelle vie chantent ces catalogues! Toujours le même refrain : liquidation forcée, vente après décès, adjudication après faillite! Décadence et misère! Aussi j'hésite à les ouvrir, sachant que j'y trouverai les mêmes choses que l'an passé. Mais ils sont là qui m'attirent avec les couleurs vives ou douces de leur couverture. Il y en a des gris, des bleus, des jaunes, des rouges : une véritable palette de peintre. Et je songe à l'exposition des Arts incohérents, et machinalement je les ouvre...

Mais quoi! ces catalogues m'arrivent de la province. Ils me parlent des ventes faites à Cambrai, à Vernon, à Rouen... d'un pays que j'ai traversé au pas de course pendant mes vacances. Soyez les bienvenus, amis qui venez rafraîchir mes souvenirs, et voyons quelles nouvelles vous nous apportez.

Allons! la curiosité n'est pas morte en province. Il y a toujours des amateurs et des collectionneurs pour acheter des bonnes choses. Dans la collection Guilmain Bracq, de Cambrai, je remarque deux bons tableaux, le *Maréchal ferrant*, de Nicolas Berchem, adjugé 800 francs, et la *Mise au tombeau*, d'Annibal Carrache, 3,000 francs, deux maîtres qui en valent bien d'autres. Mais je ne veux citer que quelques-unes des principales adjudica-

tions, quoique le catalogue énumère plus de 600 numéros consacrés aux tableaux, bronzes, meubles, faïences, porcelaines, ivoires et autres objets d'art.

Kermesse villageoise, par Paul Ferg, 1,010 francs.

Vaches à l'abreuvoir, de Louis Robbe, 2,000 francs.

Meuble en noyer sculpté de la fin du XVIe siècle, 1,600 francs.

Crucifix en ivoire sculpté, monté sur croix en argent, travail du XVIIIe siècle, 1,400 francs.

L'ensemble des vacations a produit 118,840 francs.

Voici le catalogue de la collection Bréauté, bijoux et faïences anciennes, qui ne compte pas moins de 858 numéros. Il y a là des plats de Rouen, de Delft, des bouquetières de Marseille et de Niederviller, des soupières de Strasbourg et de Saint-Omer, qui ont fait les délices des amateurs. La faïence commence bien à s'user, le marché en est encombré, les cabinets pleins; mais les pièces de choix se vendent encore, et pour elles le baromètre de la curiosité n'est pas au variable, mais reste toujours au beau fixe. M. Bréauté, qui vivait à Vernon, était un vieil amateur, habitué fervent de l'hôtel Drouot, collectionneur aussi passionné qu'intelligent, qui n'achetait que du beau dans les prix doux, chose essentiellement difficile et qui se perd.

Le public n'a point fait mauvais accueil aux belles choses que cet homme de goût avait réunies, et cependant les descriptions du catalogue, saupoudrées d'erreurs, n'étaient point trop engageantes. Le rédacteur de ce catalogue accordait vingt-cinq ans de survie à Martin et lui faisait peindre des couleurs nationales et vernir, en 1790, une boîte dont le sujet représente la *Fête de la Fédération*. Il m'avait toujours semblé que Martin était mort en 1765. Aurais-je donc rêvé? mais glissons sur ce *lapsus* et disons quelques mots des prix importants :

Deux verrous aux armes de France et de Diane de Poitiers, provenant du château d'Anet, 435 francs.

Grande pendule à applique, avec socle en marqueterie de cuivre et d'écaille, époque Louis XIV, 680 francs.

Tabouret en noyer sculpté, époque Louis XIV, 625 francs.

Fontaine en faïence de Rouen, à décor polychrome représentant la Justice, exécutée par Le Vavasseur, 985 francs.

Vase de pharmacie, forme ovoïde orné de guirlandes de fleurs, 350 francs.

Enfin une collection de boutons anciens des époques Louis XV et Louis XVI, 2,000 francs.

Total des vacations 48,400 francs.

Mais le catalogue le plus important de ces ventes de province est sans contredit celui de M. Lefrançois, de Rouen.

Lefrançois n'est pas un vulgaire marchand de bibelots et d'objets plus ou moins rares. Il compte comme une notabilité du monde de la curiosité. Parler de Lefrançois à Rouen, c'est parler d'Émile Barre, de Malinet, de Guenot, de Helft ou de Lowengard à Paris, Déjà en 1879, il avait vendu à l'hôtel Drouot des faïences de Rouen, rien que des pièces authentiques signées, au revers, de son nom à l'encre rouge, comme garantie.

Aujourd'hui, il a l'air de vider son magasin; on voit de tout dans son catalogue, des meubles anciens, des porcelaines, des bronzes, des émaux, des tableaux, du bon, du mauvais et du pire. Que produira tout cela?. Cependant je fais exception pour les quatre bustes des *Saisons*, en vieille faïence, qui sont des pièces remarquables, mais pas aussi belles que celles de la vente Hamilton achetées par le Louvre. Je les ai vus bien

longtemps, ces quatre bustes, ornant la devanture du magasin de faïence dit aux *Quatre-Saisons*, rue Mabillon.

Je parlerai aussi d'une autre pièce : une statue équestre de Louis XIV en acier fondu, damasquiné d'or, ayant figuré dans diverses expositions, notamment à celle des Alsaciens-Lorrains, et ayant appartenu à Maximilien Titon, directeur général des manufactures et magasins royaux d'armes sous le grand roi, et père de Titon du Tillet qui fit le *Parnasse français* de la Bibliothèque nationale.

J'ai hâte maintenant de vous entretenir de l'hôtel Drouot, car le voici qui se réveille comme le palais de la Belle au Bois dormant. Il se couvre d'affiches. Les grandes salles s'ouvrent une à une, les couloirs s'animent, les habitués reparaissent peu à peu. On sent que la saison va commencer.

L'autre jour, plus d'un curieux, en passant devant la porte de la salle 10, aura eu l'illusion d'une première de théâtre. Ne vendait-on pas, après mauvaises affaires, les costumes de la *Petite mariée*, de l'*Œil crevé*, du *Petit duc*, de *Fanfreluche*, de *Giroflé-Girofla* et du *Vertigo*, ces opérettes si parisiennes et qui nous ont amusés si longtemps! Triste retour des choses d'ici-bas! Cette vente m'a produit un effet navrant. En voyant suspendus le long des murs ces habits bleus à la française, ces pantalons bouffants à la turque, ces maillots de soie couleur tendre (comme celles qui les portaient), ces pourpoints de velours ou de satin, avec leurs crevés, bleus, lilas, blancs ou gorge de pigeon, ces pendules et ces aiguières en carton doré, ces ceintures ornées de pierres fausses, ces paillettes multicolores scintillant à la lumière, tout ce toc, tous ces oripeaux, tout ce clinquant de la scène qui nous avait éblouis tant de fois au

feu de la rampe, je me suis cru au lendemain des sarabandes du mardi-gras. Vanité des vanités! quel triste mercredi des cendres!

Pourtant l'exposition avait été faite avec un art accompli par des gens du métier. Pour la circonstance on avait eu recours aux deux costumiers de l'Opéra et de l'Opéra-Comique, MM. Canon et Lambert. Ces habiles metteurs en scène, afin de leur conserver tout l'éclat de l'illusion, avaient répandu des flots de lumière sur ces défroques du théâtre de la Renaissance.

Peine perdue! dépense inutile de gaz! Tout s'est fort mal vendu. Au dire des connaisseurs, ces costumes représentaient une valeur de plusieurs centaines de mille francs. Le commissaire-priseur n'en a pas tiré plus de 23,000 francs malgré ses efforts, et la vente a duré six jours. Faites le compte des frais et pesez les bénéfices. Pas un seul directeur de Paris n'en avait offert dix mille francs en bloc. Quelle perte!

— Allons, Messieurs, disait Me Tual, admirez ces six costumes du *Petit duc*, ils sont très frais, ils sont pimpants, ils sont charmants. A 500 francs, ils ne seraient pas vendus à leur valeur; combien pour vous?

Et dans la salle électrisée les enchères montaient jusqu'à... 28 francs!

Vingt-quatre habits Louis XVI ont été adjugés 200 francs! Au même prix le joli costume de *Papillon* du *Vertigo*. Il a fallu joindre le parapluie de *Frimousse* à la couronne du *duc d'En Face* pour en obtenir 3 francs 50. Les amateurs qui ont fait des emplettes à ce prix-là pourront se déguiser à bon compte au prochain carnaval.

Il faut dire aussi que tous ces costumus, robes de duchesse, manteaux de cour, vestes de chasse, habits de marquis, n'étaient que la défroque des comparses et

des figurants. S'ils avaient été portés par Mlle Granier ou par Mlle Mily-Meyer, je n'ai pas besoin d'ajouter qu'ils auraient fait recette. Les objets n'ont souvent que la valeur de leur provenance. Vendez ces costumes sur la scène même du théâtre, dans un entr'acte de *Fanfreluche* et de la *Petite Mariée* avec Vauthier comme crieur et Desclauzas comme commissaire-priseur, je parie n'importe quoi avec n'importe qui que le chiffre total sera plus que triplé.

Enfin les voilà dispersés ! Que les pierrots et les titis s'habillent avec, et vive la joie ! L'essentiel en l'affaire, c'est que l'hôtel Drouot ait fait sa réouverture annuelle sur une pièce à sensation. Celle-là a fait du bruit dans les foyers des théâtres. Quelques artistes étaient accourus en toute hâte : Joly, Berthelier, Silly, voire même Daubray, venu exprès dans la journée de sa campagne de la Varenne pour acheter parmi les accessoires un petit mobilier de jardin.

Maintenant que les portes de l'hôtel sont ouvertes, nous allons voir y défiler le monde de la curiosité. Déjà toutes les ruches sont en travail. En rentrant à Paris, j'ai fait le tour des études des commisaires-priseurs, et j'ai vu tous les clercs penchés sur leurs pupitres et tous les officiers ministériels occupés à rédiger leurs catalogues. Allons ! nous avons encore quelques belles batailles en perspective. L'année promet, l'année sera bonne. Il y en aura pour tous les goûts, pour outes les bourses et même pour tous les budgets d'État.

Au mois de novembre nous aurons avec M. Maurice Delestre la première vente Vignères, composée d'estampes de toutes les écoles.

Chez Porquet quelques grosses ventes de livres en préparation, mais il reste mystérieux comme la tombe. Profond diplomate, va !

A la librairie veuve Labitte, M. Emile Paul fera la première partie de la vente Lefèvre, le libraire de Bordeaux, la vente de la collection du château de la Guillerie, et celle de M. Perreau, un amateur de Dijon. Peut-être verrons-nous encore surgir en fin de saison une nouvelle série Didot.

De son côté, Charavay forge ses armes, et prépare activement ses catalogues érudits. Il compte aussi mettre sur table les autographes les plus précieux.

Soyez auprès d'elle l'interprète des desirs que j'en ai et assurez la de mes plus tendres amitiés. Juliette Récamier

Rappelez moi je vous prie au souvenir de Mlle [illegible] et de Mde votre Mère

Autographe de Mme Récamier. (Collection Bovet.)

Mais c'est encore à maître Paul Chevallier qu'est échu en partage le gros morceau de la saison : la vente Basilewski qui, si elle a lieu, se fera à cheval sur avril et sur mai. Après la vente Hamilton à Londres, on n'aura rien vu d'aussi important.

M. Basilewski fait partie de ce cénacle d'amateurs et de collectionneurs dont j'ai déjà parlé, et qui tous les mois se réunit autour d'une table chez Brébant pour

causer des nouvelles de l'hôtel, et pour s'entretenir de ce qui se dit dans le monde de la curiosité. De spirituels causeurs y racontent les tours dont viennent d'être victimes quelques-uns de leurs confrères, souvent, hélas! roulés comme des débutants par de malins truqueurs.

Tous ces délicats du bibelot ne se contentent pas de se voir une fois par mois chez Brébant. Chacun d'eux a un jour fixe pour rester chez lui et montrer à ses amis ses richesses ou ses récentes acquisitions. C'est de la sorte qu'on va, le lundi, rue Blanche, chez M. Basilewski, où vous attend la plus cordiale hospitalité. Une femme charmante y fait les honneurs de la maison avec une distinction parfaite. Le lundi était aussi jadis le jour du baron Davillier. Le mardi on rend visite à M. Spitzer dans son palais de la rue de Villejust.

M. Foulc ouvre, le mercredi, rue de Magdebourg, sa splendide galerie Renaissance, ornée d'un jubé magnifique. Le jeudi appartient à Philippe Burty; ce jour-là il y a fête au boulevard des Batignolles autour de la collection japonaise du critique éminent de la *République française*. On se dirige, le vendredi, boulevard de la Madeleine pour visiter les triptyques en émail et les peintures intéressantes des xve et xvie siècles de M. Odiot. Quant au samedi, il appartient au baron Jérôme Pichon, l'heureux propriétaire d'une série étourdissante de bagues du moyen âge, et du ciboire revendiqué par le duc de Frias. Il est rare que l'érudit bibliophile n'exhibe pas à ses visiteurs quelques trouvailles nouvelles. Le samedi est encore le jour de M. Victor Gay, un amateur fervent du xvie siècle. Enfin, le dimanche, on risque la promenade de Passy où, dans son hôtel, rue de la Faisanderie, M. Edmond Bonnaffé a réuni de remarquables bois sculptés des xve et xvie siècles. La Bruyère n'a fait qu'indiquer rapidement le curieux. M. Bonnaffé en a déterminé avec soin les

genres, espèces et variétés. Sa causerie, animée par un esprit fin et primesautier, éblouit ses auditeurs par sa verve incroyable.

Ainsi se partage la semaine ; chez l'un ou chez l'autre on est sûr de se rencontrer. Dans toutes ces galeries ont défilé l'élite de la société parisienne, et tout ce que Paris compte d'hommes de goût ou de savoir : le baron de Witte, membre de l'Institut ; M. Darcel, le directeur des Gobelins ; M. O. Rayet, qui a tout fait pour la vulgarisation des Tanagra ; M. E. Scheffer, directeur de l'École des langues orientales ; M. de Champeaux, sous-inspecteur des Beaux-Arts, qui prépare un excellent traité du mobilier ; le comte de Guitaud, amateur de la Renaissance ; M. Ed. Leblant, directeur de l'École de Rome ; M. John Grand-Carteret, l'auteur de la *Caricature allemande ;* MM. Roussel, Gavet, l'architecte ; Champfleury, le conservateur du musée céramique de Sèvres ; M. Schlumberger, de l'Institut, très passionné pour les objets byzantins ; M. Ernest Renan, M. Paul Rouaix, en train d'écrire un dictionnaire artistique qui sera un monument ; M. Burat, ancien agent de change ; le comte de Nieuwerkerke, Lebarbier de Tinan, qui a eu l'idée tant soit peu macabre de réunir des têtes de mort faites de matières les plus diverses ; M. Louis Courajod, le collaborateur assidu de la *Gazette des Beaux-Arts ;* M. Chabrière-Arlès, de la Banque de France, dont les salons du quai Voltaire sont peuplés de merveilles.

C'est dans ce milieu d'hommes distingués que s'est recruté un petit cénacle qui a été baptisé *Cercle des Auvergnats.*

Mais je ne veux pas prolonger cette digression. Je reviendrai à la collection Basilewski, soyez-en sûrs, en temps et lieu.

Avant cette vente, Chevallier vendra, avec G. Petit.

l'atelier complet de Gustave Doré et, avec Mannheim, les meubles du magasin Sauvrezy, ce qui reste encore de la succession Monbro et les porcelaines de Chine du vieux père Fournier.

Tout cela sans préjudice des Hollandais qui nous sont annoncés et qui arrivent, non plus comme les années précédentes, avec des tas de faïences et des montagnes de porcelaines, l'article est malade ! mais avec un assortiment complet, à ce qu'on m'assure, de bibelots d'étagère, de bonbonnières, de miniatures, d'éventails, de pommes de canne, un service de trois cents pièces de Sèvres, des choses bien françaises et vraiment curieuses.

Comme vous le voyez, il y a encore de beaux jours pour la curiosité, malgré les calamités des temps présents.

J'allais oublier de dire un mot des ventes de tableaux. Ah ! la peinture, il est délicat d'en parler ! Elle traverse une crise terrible ! Elle est malade, elle est anémique, elle se vend avec peine. Je parle de la peinture actuelle, celle qui meuble tous les ans le palais de l'Industrie. Naguère encore, un peintre de talent, ayant quelque vogue, trouvait couramment des amateurs et des marchands pour ses tableaux. Il paraît que les temps sont durs et que les palettes chôment. Cela ne me surprend pas ; au contraire, je suis étonné que la crise ne soit pas arrivée plus tôt.

Les marchands ont eu le tort considérable de porter tout l'argent du marché sur une douzaine de peintres célèbres tels que Millet, Corot, Rousseau, Diaz, Daubigny, Dupré, Detaille et quelques autres. Pour vivre et soutenir le train qu'ils menaient, beaucoup d'artistes ont été forcés, vendant peu cher, de produire beaucoup, et aujourd'hui la production dépasse très large-



Ruines romaines. Croquis de Jean-François Millet. (Collection Bovet.)

ment la consommation, comme disent les économistes.

C'est ainsi qu'il faut s'expliquer le nombre toujours croissant des liquidations de tableaux qui se font à l'Hôtel. Chez Féral on prépare la vente Lazerges, composée de ses études algériennes, et chez Bernheim jeune on nous annonce pour cet hiver les ventes Beauquesne, Notterman, Fichel, Dupray, Daubigny, puis Bourgoin, G. Maincent, Beauverie, Innocenti, et la vente de la collection d'un banquier dont la déconfiture récente a fait grand tapage. Viendront ensuite la vente qu'organisent au profit de sa veuve les amis d'Henri Scott, le dessinateur, puis celle des tableaux, études, dessins laissés par ce pauvre Jundt et, — chose grave! — la vente de la galerie de M. Mendonça, consul du Brésil à New-York.

Qu'en dites-vous? Je ne voudrais pas broyer du noir sur la palette de nos peintres, mais je trouve que si les tableaux reviennent d'Amérique c'est mauvais signe.

II

Un continuateur de Bernard Palissy. — Les restaurations de Corplet. — Le violon séducteur. — *Adsum qui feci.* — L'enfant prodigue. Épilogue.

28 *octobre.*

On m'a raconté, l'autre jour, une amusante historiette. Sous la plume d'un romancier elle pourrait faire le pendant du *Violon de faïence* de Champfleury.

Il y a de cela vingt ans, un restaurateur de talent, nommé Corplet, connaissant toutes les ressources de son art, se mit en tête de ressusciter les faïences de Bernard Palissy.

Ce n'était pas chose facile, car le grand « ouvrier de terre », n'a laissé aucune recette sur ses pâtes et sur la composition des émaux éclatants dont il les recouvrait,

— J'ai cherché, a-t-il écrit ; vous chercherez après moi.

Et il emporta ses procédés dans la tombe.

Corplet, avec un savoir-faire doublé d'une grande patience, arriva peu à peu à entrer dans la peau du maître et à retrouver le secret perdu des bruns, des violets, des jaunes orange, de l'irisation et de la légèreté de poids qui distinguent les *rustiques figulines* du « grand émailleur. »

Ses premières productions comblèrent de joie les

amateurs du temps : Sauvageot, du Sommerard, Soltikoff, Adrien de Longperrier, portèrent à l'artiste sans pareil leurs faïences délabrées ou incomplètes. Pour M. Sauvageot, il répara une croix en émail du xvie siècle et des plats de Palissy ; pour le Louvre, il refit la belle mosaïque byzantine en cubes de terre, du xe siècle.

Clapisson, le compositeur, pria lui-même l'habile faïencier de compléter deux serpents du xvie siècle dont il ne possédait que la tête. Corplet leur restitua le corps et la queue avec une ingéniosité étonnante. Il les fit même plus beaux que nature, comme on peut le constater, deux fois par semaine, au musée du Conservatoire de musique.

Palissy n'a guère moulé que des plats, des statuettes et des motifs de décorations. On ne connaît pas d'instruments de musique faits par lui.

Un peu grisé par son succès, notre potier eut l'idée de confectionner, sur les notes qu'il possédait, une *viole d'amour* dans la manière rustique.

Il trouva sur le plat du maître, dit à *mascarons*, un superbe motif dont il prit l'empreinte et qu'il plaça sur le bas de la table de renvoi, au lieu de l'éternelle couleuvre endormie. Le même moule, sauf le mascaron, servit pour la table d'harmonie. Un trou fut préparé dans les éclisses pour recevoir les enroulements du manche.

Reconnaissons-le : arrivé là, notre émule d'Avisseau était assez satisfait de sa nouvelle création. Il ne lui restait plus qu'à la cuire, opération délicate, aux résultats capricieux.

C'est dire avec quelle anxiété il retira du four la pièce, objet du rêve de ses nuits et du travail de ses journées.

Hélas ! il avait employé une terre naturelle, man-

quant de silice, et se gerçant à la chaleur. Sous le feu vif du four, le retrait devint considérable, la table d'harmonie éclata en morceaux et les éclisses tombèrent en miettes.

Tout était donc à peu près détruit, et il ne restait plus qu'un seul morceau : le dos du violon fendillé, craquelé, et conservant à peine quelques fragments sur ses bords.

Dans ce cas, Palissy recommençait de plus belle. L'insuccès l'irritait. Il eût brûlé son mobilier plutôt que d'éteindre son four et d'interrompre ses essais.

Corplet n'avait pas cette indomptable persistance dans ses entreprises. Pour se consoler, il se borna à émailler le tronçon manqué à la cuisson d'une belle couleur marron et les reliefs de couleurs bleues et vertes.

Puis, il mit le morceau dans un coin de son atelier, à titre de renseignement. Et n'y songeant pas davantage, emporté par la recherche du nouveau, il s'occupa d'autres travaux.

Un soir, où la nuit commençait à tomber, un amateur vint chez lui pour faire réparer un émail. Il aperçut sur une tablette, le violon mutilé, recouvert de poussière.

— Quel est ce Palissy?

— Un Palissy de ma fabrication.

— Vendez-le-moi.

— Mais c'est un essai malheureux !

— Cela ne fait rien.

— Réellement, vous voulez ce dos de violon?

— J'y tiens beaucoup.

— Acheter ce tesson! Enfin, vous y tenez. Prenez-le, je vous l'offre.

L'amateur était de ceux qui s'occupent bien plus de l'apparence que de la réalité. Il partit enchanté du ca-

deau. Peut-être voulait-il jouer un bon tour à un confrère. Quoi qu'il en soit, Corplet ne le revit plus jamais.

L'année dernière, notre émailleur entendit raconter, par un marchand de la rue des Martyrs, nommé Faucon, qu'il venait de trouver en province une faïence incomplète, éraillée, mais d'une insigne rareté — un violon, le seul instrument de musique fait par le grand Palissy !

Ce récit réveilla ses souvenirs. Rentré chez lui, il consulta ses modèles et, d'après la description qui lui avait été faite, il reconnut bien vite qu'il était l'auteur du célèbre fragment.

Comme bien d'autres en pareille occurrence, il eût pu crier partout : *Adsum qui feci!* Mais à quoi bon porter la perturbation dans la conscience d'un honnête marchand ? Il résolut avec modestie d'abdiquer toute paternité. Cependant, tout en gardant le silence, il se promit de suivre les pérégrinations de son œuvre anonyme. Cela l'amusait de voir ce qu'allait devenir l'heureuse découverte.

Après quelques changements de main, le violon passa chez M. Beurdeley, puis Corplet perdit sa trace. Il y a quelque temps, le vieil émailleur, qui ne travaille plus guère et dont on connaît peu le nom, flânait mélancoliquement à l'Exposition des Arts décoratifs, regardant, dans les vitrines des amateurs, les grès, les faïences italiennes et les plats hispano-mauresques, qu'il avait dans le temps soignés et complètement guéris. Tout à coup il eut un tressaillement de plaisir. Il venait de voir sa viole d'amour, exhibée par un connaisseur émérite, qui passe, à juste titre, pour le plus fort des maîtres en céramique.

Il n'y avait pas à s'y tromper. C'était bien elle, avec son joli ton brunâtre, ses craquelures, ses belles lignes serpentines et ses couleurs vives ayant coulé aux alen-

tours du mascaron. Son propriétaire l'entourant des plus grands égards, l'avait couchée sur un écrin, et le dos seul, bien entendu, se présentait aux regards. Une frange verte dissimulait les blessures des éclisses. A la partie supérieure, un bout de manche en velours complétait l'illusion. Le violon paraissait de la sorte bien entier.

Faiblesse humaine! Corplet regarda longtemps, avec amour, l'enfant mal venu qui avait, malgré tout, fait un beau chemin dans le monde! Pour la première fois de sa vie, il fut fier de son pastiche ; mais en se penchant sur la vitrine, il aperçut des retouches, des reprises. Le vernis, substitué à l'émail, indiquait clairement une réparation. Aussi, tout d'un coup, il s'écria en relevant la tête avec orgueil :

— On a restauré mon violon comme un vrai Palissy !

Maintenant veut-on connaître l'épilogue de cette histoire ?

L'amateur qui avait placé le violon dans une des vitrines de la salle de la Renaissance au Palais de l'Industrie, apprenant sa méprise, le fit aussitôt retirer.

Il sut agir ensuite en homme d'esprit en envoyant la belle imitation au Musée des Arts décoratifs à la section des œuvres modernes, où l'on peut la voir actuellement avec cette mention :

Viole d'amour en imitation de faïence de Palissy, faite par M. Alfred Corplet, et offerte par M. Alfred André.

III

La femme la mieux louée. — Voyage au *Val Gabri*. — La villa de Mme Gabrielle Elluini. — Binettes contemporaines, par Durandeau. — L'hôtel des commissaires-priseurs à Rouen. — Physionomie d'une vente en province. — *Presque un Rubens!* — Quatre bustes des Saisons en vieux Rouen. — Sont-ils de Poterat ou de Mme Lecoq de Villeray? — Tout ce qui se vend n'est pas vendu.

31 *octobre.*

— La femme la mieux louée est celle dont on ne parle pas, a dit un philosophe. Il n'en est pas de même de madame Elluini, qui a beaucoup fait parler d'elle, de ses diamants, de ses parures, de ses millions, de son luxe au bois et aux premières, de ses relations avec un riche financier ruiné par le krach, et des messes mortuaires en l'honneur de Napoléon III, où elle assistait entourée de toute sa livrée en grand deuil.

Le silence s'était fait sur elle, lorsqu'il y a deux ans elle a jugé à propos de livrer à la presse des détails fort curieux sur son mariage, sur sa lune de miel, sur ses déceptions et sur la séparation qu'elle allait demander aux tribunaux.

On fit beaucoup de bruit — trois jours — autour de cet événement fort piquant; puis tout fut dit et de nouveau madame Gabrielle Elluini disparut dans l'oubli. Elle vient de faire sa rentrée devant le public. De

grandes affiches placardées de tous les côtés annoncent *urbi et orbi* la vente des objets artistiques et autres garnissant son château de Val-Gabri, près Poissy. Et de plus belle encore, son nom ressaute sur le tapis. Les chroniqueurs s'en emparent et dressent le bilan de sa vie tapageuse et éblouissante.

Cette vente est-elle une faillite galante? Je n'en crois rien, car on la dit toujours jeune et jolie. — Est-ce la ruine sévère et implacable? Cela me paraît difficile à admettre. Est-ce un caprice passager pour renouveler les objets qui ont cessé de plaire à la belle demi-mondaine? Je suis tenté de le croire. En tout cas, je n'ai pas à m'arrêter aux racontars que les reporters développent à loisir. Cela n'étant pas de mon ressort, je m'abstiendrai de tout commentaire; mais, comme c'était mon devoir, je suis allé faire une visite à Val-Gabri pour vous renseigner, chers lecteurs, sur la petite maison d'une grande Phryné à la fin du dix-neuvième siècle et sur l'intérêt des richesses inventoriées dans le catalogue. Par expérience, je me tiens en garde contre les descriptions pompeuses en pareil cas. Je tiens à juger *proprio visu*.

Des voitures sillonnent la route qui conduit de Poissy au Val-Gabri. Ce mouvement inaccoutumé, cette affluence de Parisiens et de mondaines étonnent les paysans qui regardent curieusement :

— Tiens, il y en a encore plus qu'hier, dit l'un d'eux.

Située à cinquante minutes de Poissy, au trot d'un bon cheval, la villa de madame Elluini surgit tout à coup au tournant d'une route. Elle semble sortir d'un immense massif de feuillage, où elle se perd coquettement. Une large grille donne accès dans un petit parc traversé par une allée bien ombragée qui conduit à la porte d'honneur.

En franchissant la grille, on aperçoit les écuries, les communs, les serres et un jardin potager, *utile dulci.*

Par elle-même, la villa produit une impression agréable, sans avoir beaucoup de caractère architectural. C'est plutôt l'une de ces mille maisons que les amateurs des champs, emprisonnés dans la capitale, élèvent tout autour de Paris et où ils se sauvent chaque soir.

D'une construction élégante néanmoins, cette demeure, séparée en deux corps de logis par une tourelle carrée, termine la propriété qui s'étend de chaque côté en demi-cercle.

Mais pénétrons dans l'intérieur de la maison.

Voici l'antichambre et l'escalier, qui divisent la maison en deux parties. A droite, la salle à manger, à gauche le salon et la salle de jeux dont l'ensemble compose le rez-de-chaussée.

Plutôt longue que large, s'éclairant par deux baies sur le jardin, la salle à manger est spacieuse, agréable et correcte de style.

Quatre grandes et anciennes tapisseries d'Aubusson tendent les murs. Elles représentent les *Quatre Saisons*. Pour relever la tonalité des tentures on a accroché çà et là des faïences françaises et italiennes, de Rouen ou de Moustiers, de Castel-Durante ou d'Urbino. Les teintes gaies et vives des unes et les reflets irisés des autres produisent une gracieuse harmonie de couleurs.

Le salon, de style moderne, plus petit que la pièce dont je viens de parler, prend jour sur le jardin par deux fenêtres de façade et par une latérale, de chaque côté de laquelle se trouvent deux meubles bretons. En face de la cheminée, un canapé recouvert en peluche vieil or, relevé de draperies et garni de torsades. Plus loin un piano droit de Pleyel, qui supporte quelques bibelots. — Et c'est à peu près tout ce qui mérite d'être mentionné.

Voilà maintenant la salle de jeux confortablement chauffée par un grand poêle en faïence. Appendues de tous les côtés, de fort jolies aquarelles de Durandeau, reproduisant en *charge* les traits des principaux personnages de notre époque. Tout autour du billard, contre le mur, court un large et moelleux divan.

Au premier étage, au-dessus du salon, la maîtresse du logis a installé sa chambre à coucher.

Des vitres de couleur laissent filtrer une lueur discrète qui caresse de ses rayons les tentures en bleu paon, le bronze doré d'une encoignure en bois de rose, les ornements variés du lit avec ses rideaux et son couvre-pieds rehaussés de broderies. C'est un véritable nid de soie et d'or.

Une petite porte dissimulée derrière un lourd rideau permet de passer dans le cabinet de toilette, clair, vaste, admirable de commodité avec ses grands lavabos et ses quatre armoires. En un mot, tout le confortable réuni dans cette petite pièce où se trouve un groupe de marbre signé Sarah Bernhardt, les *Naufragés*. La mère et l'enfant, l'un et l'autre assis sur le sol, aperçoivent à l'horizon quelque voile à demi cachée par la brume. D'un geste plein de naturel, la femme porte la main à ses yeux pour mieux assurer sa vue. L'enfant se retourne vers sa mère avec un sourire d'espoir et de confiance, et son bras indique dans le lointain les naufragés qui reviennent : « Les voilà, ne pleure plus... »

Vous le voyez, la villa de madame Elluini, dans son ensemble, était plutôt un joli réduit qu'un château somptueux. Heureusement Val-Gabri se trouve dans un fort joli site, qui fait oublier ce que la résidence a de bourgeois.

Du 13 au 23 octobre, quelques amateurs se sont disputé, sans beaucoup de chaleur toutefois, devant

Me Escribe, assistant Me Bonnet, notaire, les objets d'art de madame Elluini.

L'*Été*, tapisserie à six personnages, moissonneurs et paysans dans un champ, 8,500 francs.

La collection des trente-six aquarelles de Durandeau, 2,850 francs.

L'ameublement de la chambre à coucher 5,850 francs.

La tenture de la même chambre en peluche bleu-paon, 3,650 francs.

En somme, 84,000 francs ont été additionnés au bas du procès-verbal.

J'ai déjà eu l'occasion de parler de M. Lefrançois et des morceaux les plus intéressants de sa collection. Si je reviens aujourd'hui sur cette vente qui a eu, la semaine dernière, douze vacations à Rouen, c'est uniquement pour en indiquer le résultat et quelque peu la physionomie.

Les premières journées consacrées aux tableaux et aux meubles furent des défaites lamentables. Et cependant on avait fait les choses en grand.

Pour la circonstance l'hôtel des ventes de Rouen, d'ordinaire assez sale et assez triste, s'était paré comme pour une importante solennité. Le long des murs, des tentures andrinople. Dans la salle, des sièges commodes et agréables pour les amateurs, une chaire où préside le commissaire-priseur, Me Dubost, en redingote noire et cravate blanche. Dans un coin une table derrière laquelle M. Gandouin risque ses estimations.

En dépit de tous ces préparatifs, les enchères se traînent bien péniblement.

Un *Bivouac*, de Jean Miel, s'arrête à 12 francs — 12 fr. 50, fait une voix.

— On ne prend pas d'enchères de 0 fr. 50, répond le crieur.

— A 13 francs le Jean Miel.

Cette heureuse intervention sauve le Jean Miel qui monte du coup jusqu'à 16 francs.

— CASPIONI, *Orphée aux enfers*, 18 francs.

— COYPEL, *Pan châtié par les ordres de Vénus*, 45 fr.

Ces deux ou trois prix suffiront pour édifier le lecteur sur l'allure des adjudications.

— Messieurs, s'écrie l'expert, le n° 448! Six apôtres de l'école italienne. Nous ne pouvons les vendre tous à la fois; aussi allons-nous vous les offrir deux par deux.

La première paire d'apôtres fait 8 francs.

L'acheteur trouve que c'est pour rien et prend au même prix les deux autres paires d'apôtres.

Deux paysages de l'école française, 8 francs.

Deux peintures sur verre de l'époque de Louis XVI, 11 francs.

Un *Intérieur de corps de garde*, dessin de Casanova, 20 francs.

— N° 517, dit le commissaire-priseur, un *Portrait de femme*, d'après Rubens.

— Allons, Messieurs, c'est presque un Rubens, ajoute le crieur, qui décidément veut faire des mots aux dépens de l'expert.

RAGUENET, *Parterre devant un château*, 118 francs.

SALVATOR ROSA, *Paysage*.

— Je demande 120 francs, dit M. Gandouin.

Personne ne bouge, pas un mot.

— Voyons, commençons à 20 francs, exclame le crieur.

Cahin-caha les surenchères atteignent 68 francs. Puis plus rien. Le silence se fait de nouveau. M. Dubost lève déjà son marteau.

— Le mot, messieurs, le mot! vocifère le crieur emporté par l'enthousiasme.

Le *mot* est enfin articulé par un spectateur galva-

nisé qui enlève à 70 francs le pseudo Salvator-Rosa.

Et pour finir :

CIMABUE, La *Vierge et saint Jean*, 68 francs.

MIEREVELDT (d'après), *Un bourgmestre*, 300 francs.

LETHIÈRE, *Astyanax jeté du haut d'une tour par ordre d'Ulysse*, 355 francs.

COYPEL, *Circé recevant Ulysse et ses compagnons*, 325 francs.

MIGNARD, *Louis XVI enfant*, 380 francs. En somme encore une assez bonne journée pour de bien mauvais tableaux.

21 *octobre*. — Continuation des tableaux. Le public est le même que la veille. Le commissaire-priseur et l'expert sont à leurs bancs. Des hommes en blouse bleue passent, d'un air visiblement ennuyé, les œuvres d'art destinées à subir ce qu'on est convenu d'appeler le feu des enchères. Rien que de très monotone pendant la première heure.

A ce moment, dans un rayon de soleil serpente une spirale bleuâtre. Le crieur s'arrête profondément humilié autant que surpris.

— Mais, Messieurs, c'est de la fumée! on ne doit pas fumer dans l'hôtel des ventes, prononce-t-il de l'air contrit d'un prédicateur qui dénoncerait un sacrilège.

Le fumeur s'est dérobé. Que venait-il faire aussi dans cette assemblée de marchands d'élite, d'employés du plus grand air et de délicats de tous les mondes?

La vente de la peinture s'achève au milieu de l'indifférence générale.

Mercredi 22 *octobre*. — Aucun incident à noter pour les adjudications des meubles et des émaux.

Un grand buffet à deux corps, époque Louis XV, en chêne sculpté et à moulures, 123 francs.

Grande console de l'époque Louis XVI, 116 francs.

Cabinet à pieds tors de l'époque Louis XIII, en chêne et portes ornées à l'extérieur de fleurs et de sujets empruntés à l'Histoire ancienne, 690 francs.

Une commode de la Régence, 700 francs.

Une autre commode du temps de Louis XVI, en acajou, forme demi-lune, 515 francs.

Pour ne pas lasser mes lecteurs, j'en arrive tout de suite à la dernière vacation, sur laquelle se concentrait tout l'intérêt des amateurs. On devait vendre ce jour-là de remarquables morceaux de faïence de Rouen, et entre autres les *Quatre Saisons* dont l'attribution et la véritable origine ont donné lieu à une vive polémique, entre M. Lefrançois affirmant que les bustes sont de Poterat et M. Gouellain, prétendant qu'ils proviennent de la fabrique de madame Lecoq de Villeray.

— Je prouverai qu'ils sont bien de Poterat, s'écrie M. Lefrançois ; je démontrerai par la présence des décors polychromes que ce sont les premiers qui aient été faits.

— Ces bustes ont été fabriqués par madame de Villeray, et non par Poterat, repart M. Gouellain, parce qu'ils présentent tous les caractères des faïences exécutées en 1735 et postérieurement. Or, dès 1726 Poterat avait cédé son établissement aux Villeray.

— A l'époque de madame de Villeray, réplique le premier, on employait le rouge de fer. Existe-t-il dans les *Quatre Saisons ?*

— Eh ! ne savez-vous donc pas, répond le second, que madame de Villeray avait la spécialité des grandes pièces? Quant à l'absence du rouge de fer, ce n'est pas un argument concluant.

— Et ce tournesol en relief, qui se trouve sur la façade des consoles, qu'en dites-vous? N'est-ce pas l'emblème du Roi-Soleil?

— Oui, mais, objecte M. Gouellain, on le retrouve aussi bien après la mort de Louis XIV que de son vivant, sur des consoles en bois ou en pierre. Il ne constitue pas un emblème spécial fixant une date précise....

....Adhuc sub judice lis est!

Malgré cet incident, amateurs et marchands se préparent à rivaliser d'entrain et à se disputer à coups de billets de banque les pièces de choix qui leur étaient offertes. Les enchères sont vigoureusement poussées sur :

Un beau meuble à deux corps sculpté en noyer de la fin du XVIe siècle adjugé 750 francs.

Une paire de chenets en bronze du XVIe siècle, 1,400 fr.

Une autre paire de chenets en bronze datant de Louis XVI, 1,240 francs.

Une troisième paire du temps de Louis XVI, 1,305 francs.

Pendule louis-seize, en bronze doré avec la signature de Durel, 810 francs.

Pendule dite *Religieuse*, fin de Louis XIII, 830 francs.

Commode louis-quatorze, en poirier noirci, ornée de filets de cuivre et d'encadrements en bronze ciselé, 1,260 fr.

Faïences de Rouen.

Une suite de *Quatre Saisons*, avec console, 1,500 fr.

Plateau à décor polychrome avec ornements rocaille et corne d'abondance. Au centre une double armoirie entourée de figures allégoriques, 3,500 francs.

Plat polychrome décoré, dans le milieu, de Chinois jouant de divers instruments, 1,925 francs.

M. Gasnault se fait adjuger quatre pièces pour le musée des Arts décoratifs :

Une bannette à décor polychrome, 560 francs; une autre bannette, même décor, mais plus belle, 1,300 francs; un plat rond, louis-quatorze, décor polychrome à lambrequins, 630 francs; un autre plat à décor bleu, époque Louis XIV, 300 francs.

Moins heureux que M. Gasnault, M. Gouellain, qui devait faire quelques achats pour le musée de Sèvres, a vu ses limites dépassées et à dû s'abstenir.

Les *Quatre Saisons*, bustes avec consoles, de la fabrique de Mme de Villeray, sont reprises à 14,500 francs, par M. Gandouin, l'expert. On s'est demandé à ce sujet pourquoi le musée de Rouen n'avait pas acquis ces quatre statues. Son absence d'ailleurs constante a été fort remarquée.

Faïences diverses.

Une fontaine à accrocher avec sa vasque, fabriquée par Honoré Savy, de Marseille, 1,700 francs.

Pieta, panneau de Luca della Robbia, 1,075 francs.

Pendule à accrocher avec son socle, signée du double C couronné (Niederviller), 3,450 francs.

Enfin la journée s'achève par quelques brillantes enchères :

M. Renard, antiquaire à Liège, se fait adjuger à 4,010 francs un grand cabinet en ébène de l'époque Louis XIII, un peu lourdement restauré à la base.

Une commode de l'époque de la Régence, ornée de bronzes dorés et plaquée de bois de rose, légèrement bombée, exécutée d'après un modèle de Berain et signée *Migeon*, passe pour 10,500 francs entre les mains d'un heureux acquéreur.

La clôture arrive avec la statue de Louis XIV, œuvre originale de Girardon, en acier fondu damasquiné d'or.

— Je demande 50,000 francs de cette pièce, dit l'expert au milieu du plus grand silence.

Les enchères débutent à 20,000 francs et s'arrêtent à la somme de 24,500 qu'elles ne peuvent dépasser.

Le Louis XIV reste à ce prix à M. Lefrançois.

Ainsi se termine l'éparpillement de cette collection qui, malgré douze laborieuses vacations, n'est pas encore épuisée. Quantité d'objets non inventoriés, quoique fort curieux, n'ont pas été présentés faute de temps. Aussi annonce-t-on une dernière vente qui aura lieu dans six semaines.

Le résultat actuel s'élève à 170,000 francs; mais combien d'objets le vendeur a-t-il dû retirer? *That is the question.*

IV

Une vente à Nogent-sur-Marne. — La princesse *Salm-Salm*. — Une des trois Grâces. — Ce bon Ravier. — Mobilier historique — Précieux souvenirs. — Le déjeuner de Marie-Antoinette. — Le bureau de Bonaparte. — *Sunt lacrymæ rerum.*

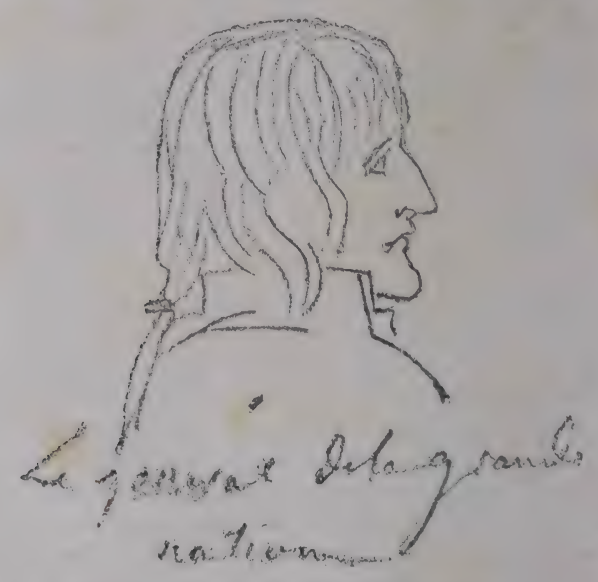
2 *novembre.*

Un pavillon à colonnes du temps de l'empire ; un parc aux charmilles déjà dépouillées par l'automne ; sur un socle, dans un bouquet d'arbres roussis, une statue de marbre blanc qui pourrait être celle de la Mélancolie ; quelques allées sinueuses se perdant sur le versant d'une petite colline ; une île couverte de roseaux autour de laquelle serpente un mince filet d'eau — le tout vaguement aperçu à travers une grille. C'est là, à deux pas de la gare de Nogent qu'habitait et que vient de mourir la princesse de Salm-Salm. Un nom illustre et qui évoque de grands souvenirs.

Fille de la comtesse de Carvoisin, dame d'honneur de Marie-Antoinette, la princesse de Salm-Salm n'avait que seize ans quand elle épousa le prince de ce nom. Elle était alors dans tout l'éclat triomphant de sa beauté. Blonde, d'une grande distinction de figure, un portrait d'une dame Pernot la représente quelques années après son mariage, assise et vêtue d'une robe de velours noir au corsage décolleté. La tête est jolie à

ravir et les lignes du visage remarquablement pures. « Une des trois Grâces », a écrit Sainte-Beuve.

Comme nous venons de le dire, en 1806 le prince de Salm-Salm la voit, s'en éprend et l'épouse. Malheureusement leurs amours furent de courte durée. Après l'annexion de sa petite principauté située dans la



Dessin de David représentant Bonaparte. (Collection Bovet.)

Prusse-Rhénane, Napoléon Ier s'était attaché le prince et l'avait fait officier des guides. Mais la campagne de Russie devait lui coûter la vie : il fut tué en 1813 pendant la terrible retraite.

Sa veuve se retira alors dans une petite propriété à Nogent, où elle vécut entourée d'objets qu'elle avait conservés et qui lui rappelaient le règne de Louis XVI et le premier empire, car elle avait par-dessus tout le

culte des souvenirs, la mémoire du cœur. Malgré sa position précaire, jamais elle ne consentit à se séparer de ce qui lui venait de sa mère ou de son mari. Cela ne l'empêchait pas de faire du bien autour d'elle. A Nogent elle était la Providence des pauvres. Quiconque sonnait à sa porte, y recevait un morceau de pain et une obole, le denier de la veuve.

Tout le monde la connaissait de réputation. Très peu avaient vu sa figure. Elle sortait si rarement! D'un bout à l'autre de l'année, la grille était fermée et les fenêtres demi-closes.

Fenêtres et grille étaient grandes ouvertes l'autre jour. On vendait le mobilier de la princesse. La maison était envahie par une foule indifférente de curieux du pays. J'entre avec je ne sais quelle impression de tristesse. Sur le seuil, pleurait comme un chien qui ne peut se consoler de la perte de son maître, un vieux domestique à cheveux blancs, à la figure rasée, vêtu de noir et pas trop cassé après ses trente trois ans de bons et loyaux services. C'était le bon Ravier, un type de serviteur fidèle tel qu'il y en avait autrefois dans les grandes maisons et comme on n'en trouve plus aujourd'hui.

Je m'approche de lui. Je le prie de me servir de cicerone à travers la maison. Ah! si sa maîtresse avait le culte des vieilles choses, il en a pleinement hérité. C'est un second deuil pour lui que la dispersion de ces meubles, qu'il aimait comme ses enfants. Chacun d'eux lui remet en mémoire une histoire de famille, le moindre médaillon lui tire des larmes, *sunt lacrymæ rerum.*

— Tenez, Monsieur, me disait-il, vous voyez cette ombrelle recourbée par le haut, garnie d'or et de turquoises, Marie-Antoinette l'avait offerte à madame de Carvoisin, ainsi que ce bol en vieux sèvres que madame la princesse appelait le déjeuner de la Reine. Ces deux

tasses en pâte tendre sont également des cadeaux que sa mère reçut pendant son séjour à la cour.

Et j'admirais, pendant qu'il me parlait, le décor Pompadour de l'une et le médaillon grisaille de l'autre.

— Ce bureau Louis XVI, en marqueterie de bois, vient du général Bonaparte, ajouta-t-il. Il a signé sur lui son contrat de mariage avec Joséphine, et plus tard il lui servit pour travailler aux plans de la campagne d'Italie. Car le futur premier consul allait assidûment chez madame la comtesse de Carvoisin, qui habitait alors rue Chantereine, et j'ai entendu raconter cent fois à madame la princesse qu'elle avait joué sur les genoux de l'empereur.

Tout en causant, nous marchions. Dans notre promenade rapide à travers les appartements de cette maison désolée, je vis encore une étagère roulante très haute, en acajou, de forme cylindrique, une sorte de tour à grillage, ornée de bronzes dorés.

— C'est là, me dit le vieux maître d'hôtel, que madame de Salm-Salm mettait ses livres et ses lettres pour les avoir sous la main près de son fauteuil.

Nous entrâmes dans la chambre à coucher où madame de Salm-Salm était morte. Sur la cheminée, des brûle-parfums, une petite pendule louis-seize, des sièges de la même époque, un lit à deux faces en acajou massif. Ravier me montre une de ces lourdes commodes du temps de l'empire, couverte de palmes dorées; puis, tirant un à un les tiroirs :

— Vous ne sauriez croire, Monsieur, ce qu'on y a trouvé ! Des jetons, des miniatures, des bijoux, des éventails, des dentelles, des paillettes. C'était le coffret aux reliques. Le greffier de la justice de paix qui a fait l'inventaire y a découvert, précieusement enveloppé, le cœur du fils unique de Madame, mort à l'âge de sept ans. A côté se trouvait le moulage de la figure du

pauvre enfant, qui a été enterré dans cette propriété.

Le bon Ravier ne tarissait pas.....

Mais tout cela n'avait pas, vous le pensez bien, une grande valeur artistique. Enlevez à ces bibelots l'auréole du souvenir, que reste-t-il ? Des objets ordinaires, des meubles solides, en acajou pour la plupart, bureaux, secrétaires, chaises et fauteuils qui ne devaient se bien vendre que grâce à leur bon état et à leur authenticité.

La vente a eu lieu, les 26, 27 et 28 octobre, sous une tente dressée dans le parc, en présence de la brocante du pays peu soucieuse de tous ces souvenirs. Il y avait là plusieurs marchands et quelques amateurs accourus de Paris dans l'espérance de trouver peut-être de belles choses dans cette vente sincère et loyale.

Le greffier de Charenton, M. Garcin, présidait la cérémonie. En quelques coups de marteau, on a adjugé à 1,415 fr., le bureau de Bonaparte, à M. Samary, frère de la charmante actrice, qui a acheté aussi pour 895 fr., quatre plats d'argent poinçonnés de Paris. L'étagère originale a été prise par M. Panis à 1,305 fr. Les deux tasses de sèvres, l'une 335 fr. à M. Fournier, l'autre 330 fr. à M. Panis; une toilette Lamballe 880 fr., à M. Étienne, ancien maire de Bry; deux fauteuils et quatre chaises recouvertes de lampas, 1,540 fr., à M. Ray, ancien maire de Nogent; un vidrecome en porcelaine de Berlin, 509 fr.; une théière en porcelaine de Sèvres, 627 fr. à M. Lepeletier.

En somme, 34,000 francs ont eu raison de ce petit mobilier historique.

Et le soir, le pauvre vieux serviteur a vu s'en aller toutes ces choses avec un serrement de cœur. Pour la dernière fois peut-être, les larmes aux yeux, il a refermé la grille du logis désert.

V

Tableaux de commerce. — Ratés et veinards. — Rubens payé un florin l'heure. — Recette de la peinture à la minute. — *Malheureux, vous faites de l'art!* — A 5 francs le Meissonier! — Usines à peinture. — Gaieté des rapins. — La côte des *neiges.* — Le prix courant des grands hommes. — Dorure à l'or chimique. — Pour 500 francs un kilomètre de cadre. — Défense aux pauvres de peindre.

6 *novembre.*

Puisque les ventes ont chômé cette semaine, parlons d'autre chose — de la peinture à bon marché, si vous le voulez bien.

Tout le monde *n'arrive* pas dans la peinture. C'est comme dans les lettres et dans la musique : il y a les gens qui ont du talent et ceux qui n'en ont pas. Pour les ratés, les uns sont des veinards et les autres des « pas de chance ».

Les plus hauts dans la hiérarchie peignent en veston de velours, au milieu d'un décor de tapisserie, d'armures et de bahuts de toutes sortes. Les grands seigneurs vont le soir dans leur atelier et se baissent pour ramasser leur pinceau comme Charles-Quint le fit avec le Titien.

Les autres, déshérités du talent et de la fortune, rapins de garnis, à la chevelure mérovingienne, travaillent en vareuse, en béret rouge, dans une chambre au premier étage en descendant du ciel. — Personne autre

qu'eux-mêmes ne ramasse leur pinceau lorsqu'il tombe.

Ce sont eux qui, pour gagner dix francs par jour, font la peinture dite *de commerce* et brossent des tableaux payés à raison de un franc le numéro, suivant une échelle graduée. Le n° 1 mesure 16 centimètres sur 21 et le n° 15 donne 65 sur 41.

— C'est peu ; mais, après tout, me disait l'un de ces barbouilleurs, nous pouvons nous en contenter. Certains de nos grands maîtres ont commencé par broyer des couleurs, et le grand Rubens ne demandait qu'un florin par heure pour faire des chefs-d'œuvre.

Comment s'y prennent ces pauvres gueux ?

Le moyen est aussi simple qu'ingénieux. Vous savez que pour faire leurs pensums, les écoliers attachent quatre plumes au bout de leur porte-plume. Les rapins font à peu près de même. Ils placent quatre toiles sur des chevalets côte à côte et vont de l'une à l'autre avec une large brosse. Les sujets choisis sont des plus faciles, le motif ne varie guère : un bout de mer tranquille avec un bateau qui court dessus ; un paysage avec pré, ruisseau, moutons et bergers.

Paysage et marine n'exigent guère que trois ou quatre couleurs. On commence par le haut ; du bleu d'abord pour figurer le ciel ; des empâtements de blanc et de vert pour les vagues et les arbres ; une tache rouge, souvenir de Corot, pour indiquer le personnage ; un peu de gris pour les nuages, — et c'est fini. Les photographes mettent plus de temps à développer un cliché.

Aussi, est-ce par douzaines que ces peinturlureurs produisent, et par grosse que cela s'écoule à la clientèle des commissionnaires du quartier Poissonnière. Aller vite en besogne, voilà le principal. Surtout ne pas s'arrêter aux détails, négliger la perspective et n'avoir aucun sentiment des valeurs, sous peine de perdre toute

la considération du marchand, comme me l'a raconté dernièrement l'un de ces infortunés brosseurs de toiles à la minute.

Très habile, il faisait couramment ses quatre toiles par jour et gagnait régulièrement son louis. Il eut à la fin des scrupules, une espèce de remords de conscience. Il se dit qu'il y avait peut-être un grand artiste en lui. Sans avoir été prix de Rome, avec un peu d'étude et de peine, on peut faire de bons tableaux tout comme un autre.

Il part pour la Bretagne et revient avec des sujets plein la tête et de la belle nature plein les yeux. Immédiatement il se met à la besogne, brosse une marine bien à lui, une lande en fleurs très pittoresque, et court, tout heureux de son œuvre, offrir ses deux tableaux au marchand dont il avait été jusque-là le pourvoyeur attitré.

— Voilà ce que peut un travailleur acharné, lui dit-il avec fierté. Regardez-moi ça. Est-ce assez chiqué?

— Quoi ! lui répond l'autre, la figure rembrunie, vous faites de l'art maintenant. Vous voulez donc vous couler? Remportez vos toiles. C'est de la peinture que je ne vends pas.

Et le malheureux peintre, à qui l'on venait d'enlever si cruellement ses illusions, dut s'efforcer d'oublier le peu qu'il venait d'apprendre.

Ils sont à Paris un certain nombre de marchands qui font ce joli commerce, dont le centre d'action se trouve à l'hôtel Drouot dans les salles du bas.

Un jour, sur le coup de quatre heures de l'après-midi, l'heure à laquelle les bonnes ventes sont dans tout le feu des enchères, j'entrai dans une de ces salles. Je n'y pénétrai qu'avec beaucoup de peine, tant elle était remplie, et j'observai curieusement les acheteurs et les ven-

deurs. Puis soudain le crieur lâcha cette phrase d'un air légèrement goguenard.

— Nous mettons en vente un Meissonier.

Tout le monde regarda et se mit à rire.

— Vous riez! continua-t-il, eh bien, pour vous prouver que c'est un Meissonier de la bonne marque, il y a marchand à cinq francs pour commencer.

Et quelques minutes après le Meissonier de contrebande était adjugé à dix francs... Pas même le prix du cadre. Si le tableau avait eu un pendant, on aurait certainement laissé les deux à quinze francs.

Il n'est pas de jour dans la semaine où il ne se fasse à l'Hôtel une vente de ce genre. Quand vous voudrez, vous pourrez, comme moi, assister à pareille scène.

Mais pour en revenir aux négociants en *toile peinte*, quelques-uns cumulent la peinture ancienne avec la peinture moderne. Ceux-là achètent pour rien de vieilles croûtes dont les sujets peuvent se séparer par tranches. Ils les coupent en deux, en quatre, en huit, comme chante Berthelier dans le *Roi de Carreau*, et, magnifiquement encadrés, les expédient aux indigènes de la Patagonie.

Certains de ces marchands sont des industriels qui possèdent, *extra muros*, des ateliers où les rapins travaillent à la journée. Les chevalets sont disposés devant un modèle ainsi que les cartons dans une salle de dessin. Grâce à la division du travail, cela va vite. Comme chez les perruquiers de village, où le fils met le savon, le mari donne le coup de rasoir et la femme présente le plat à barbe, chacun se partage la besogne. Celui-ci fait les fonds, celui-là les premiers plans : rien que des taches sur lesquelles revient un dernier que j'appellerai le metteur en pages, chargé de fondre les couleurs ensemble et de donner le suprême coup de pouce.

Bien curieuse est la physionomie de ces usines à pein-

ture. La traditionnelle gaieté des ateliers a survécu à la misère et à la dégradation. Les charges et les plaisanteries vont encore leur train, et, tout en peignant à la vapeur, quelque virtuose trouve encore le temps, comme l'autre jour pendant que je m'y trouvais, de chanter les couplets de quelque drôlerie à la mode :

Le frotteur vient chaque lundi;
C'est un Auvergnat très bel homme
Qui s'inquiète toujours du p'tit,
Je n'puis guèr' m'en fâcher en somme.
Mais au lieu de s'mettre à cirer
Il aim' mieux faire un bout d' causette
Et quand j' lui conseille de frotter,
Il m' répond lorgnant ma gorgerette.

Et tous ensemble reprirent en chœur le refrain de cette chansonnette créée par mademoiselle Duparc à la Scala :

Hé! dit's donc, la p'tit nounou,
Votr' petit demand' quéqu' chose,
Hé! dit's donc, la p'tit nounou,
Fait's lui donc boire un p'tit coup.

Un copain répondit au chanteur par un autre couplet en vogue, celui du *Lapin d'Anastasie*, que dit madame Demay au Concert-Parisien :

Mam'zell' Anastasie
Qu'il est bien, ce lapin,
C't' année s'y fait des p'tits
Faudra m'en donner un;
Mam'zell' Anastasie
Faudra m'en garder un!

Toujours gais, ces rapins! Heureux et philosophes comme le savetier de la fable!

Une seconde catégorie d'industriels se compose des marchands nourrissant, — de pain et d'eau, — toute une troupe d'artistes qui travaillent à domicile et non

plus dans des ateliers spéciaux. Chaque samedi ils viennent *livrer* et passent à la caisse.

Ainsi tel vieux peintre, d'un certain talent, a la spécialité des têtes à la Greuze. Chaque tableau, exécuté sur panneau, lui rapporte environ cinquante francs. Une fois recouverts d'une respectable couche de poussière, suffisamment *vieillis et réparés*, ces tableaux sont vendus à domicile à quelque amateur crédule. Tel autre fait des Lions pour vingt-cinq francs ! Celui-ci des Daubigny pour quinze francs ! Celui-là des Moutons que l'on signera Rosa Bonheur ou Charles Jacque, et qui vaudront, suivant le nom, trente francs ou un louis.

Lorsque l'exportation marche, tous ces marchands font de l'or. Ils ont de vastes entrepôts avec des catalogues illustrés aussi intéressants à regarder que leurs tableaux. On peut se procurer un *paysage* ou une *marine* 46 sur 38, avec un cadre uni pour 4 fr. 50. La cote des *neiges* est au même prix. Très demandées, les neiges, par les habitants des pays chauds ! *Fleurs*, *fruits* et *gibier*, de 40 sur 52, valent 12 francs. D'après les prix courants, les célébrités se paient plus cher. Il faut parler de 16 francs pour avoir le portrait d'un grand homme. On ne garantit, bien entendu, que la ressemblance du costume.

Une *salle à manger*, avec de nombreux *attributs*, ne se livre pas à moins de 22 francs. Une *bataille*, avec un grand conquérant, de 78 sur 62, va jusqu'à 25 francs ; je passe sous silence les *Basses-Cours*, les *Baigneuses*, les *Tableaux-horloges* et les *Paysages animés* qui sont hors de prix. Songez donc ! En ce genre la grande dimension 80 sur 68 peut arriver jusqu'à 40 francs. Quant aux *Chemins de croix*, de 99 sur 83, destinés aux villages, il faut que les marguilliers épuisent toutes les réserves de l'église et dépassent la somme de 800 francs pour les quatorze stations. C'est cher, mais la grande peinture signée ne se donne nulle part.

Le cadre joue un très grand rôle dans ces prix courants. L'acheteur a la faculté de le rendre. Ainsi fait la maison Félix Potin qui reprend les vases et les fûts vides. On a droit alors à une remise qui s'élève jusqu'aux deux tiers du prix de facture. Et quels cadres ! Des baguettes dorées fabriquées en Allemagne à des conditions dérisoires depuis 1 fr. 35 le mètre. On a bien raison de dire : Tout ce qui brille n'est pas or. Cette dorure consiste en une application d'argent sur le bois, puis d'un vernis destiné à simuler le reflet de l'or. Elle s'appelle *la dorure à l'or chimique* et coûte si peu que dans certains pays, on s'en sert largement pour faire scintiller la toiture des maisons à la façon du dôme des Invalides.

Plus fort que cela ! Il paraît qu'avec la poudre de bronze et une mixture, on peut livrer aujourd'hui, comme pour les rails, des kilomètres de baguettes en bois doré à raison de cinq cents francs le kilomètre. On ne sait vraiment où l'on s'arrêtera.

Voilà tout le secret de la peinture à bon marché. Vous le voyez, elle se vend bien souvent au-dessous du prix du plus vulgaire papier de tenture. Et on m'affirme que pour vivre, à leurs débuts, des peintres, reçus au Salon, avaient été obligés d'en faire.

Mais à qui la faute ?

Tout le monde veut être artiste, et ceci a tué cela.

C'est à se demander s'il n'avait pas raison, ce spirituel critique qui écrivit cette piquante boutade :

— On devrait interdire la peinture aux gens pauvres.

VI

Liquidation Vignères. — Un solde de cinquante mille gravures. — Une tête de lion sur un corps de basset. — *Je ne compte plus mes estampes, je les cube.* — Un marchand *érudit.* — Sage conseil : *Ne gagnez pas trop.* — Les domiciles de Vignères. — Une série de 495 ventes. — Les tripotages de la révision. — Cinq cent mille francs de revidage !

17 novembre.

Quelle curieuse personnalité que celle de Vignères, le doyen des experts, dont Mᵉ Maurice Delestre est en train de disperser les 50,000 estampes !

Comme homme il était déjà passablement typique avec sa grosse tête, sa crinière de lion, sa grande barbe semée de fils d'argent, son long buste et ses petites jambes.

Comme marchand, il n'avait pas son pareil. Ce n'était pas un de ces vulgaires boutiquiers qui écoulent méthodiquement leurs marchandises au fur et à mesure de leurs achats. Non, Vignères ressemblait plutôt à ce travailleur acharné dont a parlé Voltaire. Il empilait, empilait, empilait, pour son propre plaisir, tant qu'il apercevait un trou à boucher dans son magasin. La passion primait chez lui l'intérêt. N'aurait-il eu que cinquante sous dans sa poche, me disait sa femme, il aurait acheté pour cinquante sous d'estampes.

En 1848 il avait déjà en carton 50,000 états différents.

Un autre s'en fût tenu là. Vignères continua d'acheter de plus belle. Je ne saurais mieux le comparer qu'à ce bibliophile endurci qui déjeunait tous les jours d'un sou de pain et d'une tablette de chocolat pour meubler sa bibliothèque.

A la fin de sa vie Vignères mesurait ses estampes ; pour en savoir à peu près le compte, il les cubait. Son inventaire se faisait avec une toise. Aujourd'hui, classées par siècle et par graveurs, elles remplissent six grandes chambres et montent, comme des piliers, du plancher au plafond. D'étroits couloirs permettent difficilement de circuler à travers les cartons remplis d'épreuves avant et après la lettre. La liquidation de ce formidable approvisionnement, en espaçant les vacations de mois en mois, n'en durera pas moins plusieurs années et sera à l'estampe ce que sont les ventes Didot aux livres. — La première vente a commencé la semaine dernière.

Mais ne criez pas au retour d'un nouveau M. Borniche. Vignères était un érudit et un homme de goût. Nul mieux que lui ne savait, du premier coup d'œil, juger une estampe, reconnaître celles qui sont rares parce que le cuivre a été brisé, ou communes parce qu'on en a retrouvé la planche, indiquer les belles épreuves, les différents états et même ne pas se laisser prendre aux nombreuses contrefaçons; aussi avait-il, comme expert, à côté de Rapilly, de Lacroix, de Danlos et de Clément, une place excellente dans la confiance des amateurs. Quand l'un deux avait besoin d'une gravure, il allait tout droit chez lui. S'il ne la possédait pas, il savait où se la procurer, sa mémoire était prodigieuse. Étiez-vous embarrassé pour mettre un nom au pied d'un portrait ancien : « Donnez-moi cinq minutes, » disait-il, et montant à son premier étage, si le portrait avait été gravé, il vous en apportait immédiatement l'estampe.

Pauvre Vignères ! il avait édité avec infiniment d'art

une superbe collection de portraits en bistre pour illustrer *l'Art au* XVIIIe *siècle* de MM. de Goncourt, les *Dessinateurs d'illustrations au* XVIIIe *siècle*, par le baron Roger Portalis, et *les Graveurs du* XVIIIe *siècle* par le même et M. Beraldi. C'était là sa collection préférée.

Le vieil expert était d'une honnêteté à toute épreuve, seulement il voulait qu'on eût confiance en lui. Un amateur le chargeait-il d'une commission, il se faisait remettre une certaine somme d'argent, achetait l'estampe désirée et, quand l'amateur repassait, Vignères triomphant la lui présentait, accompagnée de plusieurs autres.

Tel était son système, il ne s'en départit jamais. Quand il faisait une bonne affaire, ses clients en profitaient les premiers : « Pourquoi, disait-il sans cesse à ses confrères, vendre si cher? N'élevez pas la cote du marché. N'immobilisez pas l'estampe en ne la faisant accessible qu'aux riches amateurs. Gagnez peu, mais tachez de gagner souvent. Le public collectionnera davantage et le commerce n'en ira que mieux. »

Le raisonnement avait du bon.

Vignères n'était devenu un maître qu'après avoir été longtemps apprenti. Sa jeunesse avait été difficile.

Né à Paris le 26 juillet 1812, on le plaça à l'âge de treize ans chez un graveur; mais sa nature active et exubérante ne lui permit pas de continuer ce métier trop sédentaire.

En 1825, son père chercha à le mettre dans le commerce des estampes. Aucun marchand ne voulait de lui parce qu'il n'était pas *normand*. Il entra enfin chez M. Thomas Collas, rue de Rivoli, qui le garda six mois; il devint ensuite surnuméraire chez une étalagiste à la Monnaie; puis après avoir passé dans la boutique du père Picot,

il apprit chez M. Frérot, près du Gymnase, à colorier sur les *Jean-Jean* de Raffet.

Après avoir encore un peu roulé, Vignères entra chez Pieri Bernard, sur le boulevard des Italiens, et devint le factotum de la maison où il resta dix ans, gagnant 10 francs par jour. C'était maigre, même pour un homme dépourvu d'ambition, seulement il apprenait le métier, le voyait sous toutes ses faces, et cela lui suffisait d'emmagasiner dans son cerveau ce qui devait faire son succès le jour de son établissement, le 5 mars 1840 au n° 4 de la rue du Carrousel. Une eau forte de Potemont, dit Martial, dans la *Suite de l'ancien Paris*, représente la façade de son magasin à cette époque. Au bout de dix années, par suite d'expropriation, il quitte ce premier établissement, et vient alors au n° 30 du quai de l'École. Il était à peine installé depuis six mois, qu'on exhausse le quai, changement qui se traduit par une perte considérable dans ses affaires. Au bout de cinq ans de séjour, nouvelle expropriation. Vignères fixe enfin, rue de la Monnaie, au 21, ancien numéro 13, sa maison de vente d'estampes, qui existe encore en cet endroit.

Sa première apparition à l'hôtel Drouot date de décembre 1853. Il y vendit la collection de M. Ch. Hervey, le célèbre amateur de portraits d'artistes dramatiques français et anglais.

En trente années, il fit 495 ventes ; la dernière est du 22 novembre 1883. La plupart d'entre elles ont été faites par le ministère de Mᵉ Delbergue-Cormont, le commissaire-priseur bien connu, et par celui de Mᵉ Delestre, son successeur.

Parmi toutes ces ventes citons celles de MM. le baron Ch. de Vèze, Duchesne aîné, conservateur des estampes de la Bibliothèque nationale; Fontaine, marchand d'estampes; Thyssen, d'Amsterdam ; le baron d'Henneville, le comte de Noë, Achille Deveria, Robert Dumesnil, le

comte de Saint-Aignan, le peintre Jousselin, le graveur Forster, Laterrade, Peletier, Tealdo, Le Blond, le peintre Guillaume Descamps, Alphonse David, de Lajariette, Diaz, Pasguez, Soleirol, Vivenet, le comte de Corneillan, gentilhomme ordinaire du comte d'Artois; Aimé Dubois, Lecauchois, Ferrand, le relieur Capé et beaucoup d'autres encore.

Son plus grand bonheur eût été d'atteindre le chiffre de 500 ventes, mais très affecté par la perte de son fils mort le 19 octobre 1880, il alla, à partir de cette date, s'affaiblissant sans cesse et finit par s'éteindre à Hyères, le 17 février 1884.

Vignères pendant ses longues années de travail avait su acquérir de vastes connaissances tout en amassant péniblement une petite fortune. Moins consciencieux il eût pu se retirer des affaires en vingt ans. Qui l'empêchait, par exemple, de se liguer avec certains de ses confrères et de tremper la main dans les tripotages de la revision? Il ne consentit jamais à s'enrichir par ce moyen qui lui répugnait.

Peut être ne savez-vous pas ce que l'on entend par *revidage* ou *revision?*

Lorsque dans une vente aux enchères publiques un amateur jette son dévolu sur un objet, les marchands s'entendent entre eux pour le lui ravir. Quelquefois ils boivent à ce jeu-là quelques bouillons; mais comme la perte est partagée en commun, la quote-part de chacun se trouve être assez minime. Cependant, le plus souvent, cette coalition, formellement interdite par la loi, donne de gros bénéfices aux marchands. Il y a une quinzaine d'années, on vendit, en Bourgogne, un mobilier rare et précieux, devant des acheteurs syndiqués qui l'obtinrent, morceau par morceau, à 1,800 francs. La vente finie, les coalisés se réunirent dans un cabaret et firent la

revision en se partageant les objets, c'est-à-dire qu'ils reprirent entre eux, une à une, les adjudications qui s'élevèrent alors à 18,000 francs. Chacun des participants y trouva son compte, car les dépouilles opimes du château bourguignon se vendirent ensuite à Paris près de 80,000 francs.

Et qu'on ne dise pas que la revision ne se fait plus. Elle est plus difficile assurément qu'autrefois, le nombre des marchands ayant beaucoup augmenté et chacun d'eux poussant généralement pour son compte à l'hôtel Drouot. Mais elle a lieu encore. A la vente de la princesse Salm-Salm, on m'a cité un tableau ancien qui, adjugé à un prix ridicule, a été revisé très cher après la vente. Le bruit courait l'autre jour sur le boulevard qu'à la vente de Parpart, à Cologne, il y avait eu pour 500,000 francs de revision. Si la nouvelle se confirmait, elle entraînerait forcément des poursuites contre les marchands, car, comme je le disais plus haut, la revision est formellement interdite par la loi aussi bien en Prusse qu'en France. Seulement allez donc pincer les reviseurs. Il faudrait qu'un faux frère trahît la bande, et les loups ne se mangent pas entre eux.

A ce propos une chose inquiète beaucoup les héritiers Vignères. Les marchands feront-ils la revision aux ventes de feu Vignères ? Si oui, c'est un désastre. Il est vrai que dans leurs conventions les marchands ont stipulé qu'ils ne s'appliqueraient pas cette mesure les uns aux autres. Cependant, pour se venger de l'attitude à leur égard de leur ancien doyen, ils pourraient bien former la coalition du ressentiment. Espérons qu'ils tiendront leurs engagements et qu'ils renonceront à en agir ainsi.

VII

Conte vrai. — Le pauvre peintre. — Misère engendre labeur. — Un courtier moult madré. — Peinture à deux francs l'heure. — Création d'une marque. — *Gaubault fecit.* — L'honnête marchand et les bourgeois de son quartier. — Un exposant sans le savoir. — Tout s'explique. — Moralité. — Je ne le ferai plus.

17 *novembre.*

Il était une fois un peintre, un courtier et un marchand de tableaux.

Le peintre était pauvre, plus que Job, le courtier passait pour moult expert en diableries et le marchand pour prompt et gaillard aux affaires.

Par adventure, courtier et peintre se trouvèrent sur même chemin et se lièrent d'amitié.

Le courtier dit un jour au peintre :

— Vous avez du talent, mais vous ne savez pas vendre. Je vous payerai deux francs l'heure ; dorénavant, vous travaillerez d'un bout à l'autre de l'année pour moi. Je vous prendrai tout ce que vous ferez.

L'artiste était las de sa pénible vie. Il avait à Saint-Mandé charge d'âmes. C'était de quoi faire bouillir tous les jours le coquemar. En somme, il faut savoir se contenter ici-bas. Aussi, sagement, il s'accommoda de l'offre qui lui était faite.

Et faisant de nécessité vertu, la misère engendrant le labeur, le peintre se mit d'arrache-pied à l'ouvrage et

brossa de petits tableaux militaires à la ressemblance de ceux de messire de Neuville.

Pendant ce temps-là le courtier, tourmentant son imagination, réfléchissait sur ce qu'il allait faire. Quand il eut bien cherché, voici le trait de génie qu'il trouva :

— Après tout, se dit-il, la peinture est une marchandise comme une autre, et chacune chose se vend en la vie mercantile, surtout à l'aide d'une bonne marque. D'aucunes gens avec leur vinaigre de Bully, leur chocolat de Menier, leur champagne de Cliquot, leur moutarde de Louit et leur eau de Cologne de Jean Marie Farina se sont retirés avec part de fortune faite et bon nombre d'écus sonnants et trébuchants. Je serais un sot à vingt-deux carats de ne pas fonder une marque comme ces aimables compères.

Et mettant son protégé sous le boisseau, il effaça en tapinois sa signature à chaque toile qu'il lui apporta, puis la remplaça en s'esclaffant de rire, par cette estampille : *Gaubault fecit!*

Adoncques, le marchand, auquel il s'adressa pour la vente au détail, demeurait sur l'un des grands boulevards de Parisis, et, sans en avoir cure il mit en étalage les *Gaubault* au fur et à mesure qu'on les lui livrait.

Le nouveau venu ne fut pas trop mal partagé. Grâce à leurs prix doux, les petites toiles à l'allure crâne et martiale, s'enlevaient, comme chez le voisin d'en face, les biscuits italiens de Scapini. Du reste, elles rentraient aisément dans les petites dépenses des bourgeois du quartier, qui en faisaient leurs choux gras, de franches lippées, douce et divine plaisance, et s'en pourléchaient les babines.

Pendant plusieurs années les choses marchèrent sans nuages.

Le peintre produisait.

Le courtier signait.

Le marchand vendait.

Il n'était homme du monde plus ravi qu'eux. Mais il n'est pas sur terre de bonheur sans mélange. Un moment très fâcheux advint où le manège au lieu de tourner s'arrêta court.

Un jour de Dieu, par un beau soleil de juin, le peintre laissa sa palette et ses pinceaux. Pour une fois, il se donna congé et s'aventura même, les mains dans les chausses, le long de la Seine, du côté du Salon qu'il n'avait pas encore vu.

Tout en flânant de salle en salle, projetant sa vue de la senestre à la dextre, il aperçut soudainement au loin, dans un cadre doré, un petit chasseur à pied qui lui souriait comme à une vieille connaissance. Il s'approcha de la cimaise :

— Comment, l'un de mes tableaux! Par la vertu de Dieu, je suis exposant sans le savoir !

Puis, tandis qu'il était très attentif à comtempler son œuvre, il constata, avec stupeur, au bas du petit fantassin, un autre nom que le sien.

— *Gaubault* ! Est-ce que je rêve, fit-il entre ses dents, épouvanté et ébahi; incontinent, il interrogea le catalogue, qui lui répondit avec ironie :

GAUBAULT (Alfred-Émile), né à Paris, disciple de son maître Horace Vernet, chez M. Heimbern, boulevard Poissonnière et rue de Bondy.

Le peintre se rendit dare-dare le pied léger, mais le cœur ulcéré, à l'adresse indiquée. A la devanture, de nombreux Gaubault faisaient la risette aux passants.

Avec colère, il poussa l'huis.

A l'intérieur, d'autres Gaubault déjà vendus, les coins du cadre enveloppés de papier, se préparaient à par-

tir. Il fut alors pris d'un véritable vertige, mais il se remit promptement, et s'adressant au monsieur de céans :

— Gaubault, c'est moi, fit-il en dirigeant son doigt vers sa poitrine.

— Mes compliments, beau sire, répondit avec sincérité le marchand. Vous vous vendez bien. Il y a longtemps que je désire vous connaître.

— Vous me la baillez belle ! Comment ! vous n'avez pas compris ? Gaubault n'existe pas, je m'appelle...

Et là-dessus, entrant dans une sainte colère, tournant les yeux en sa tête, il se mit à dégoiser tout ce qui lui pesait sur les hypocondres.

Le marchand, qui n'était pas un grand clerc, resta d'abord bouche bée et faillit ensuite tomber à la renverse. Tant bien que mal, il ouït tout ce que le peintre disait. Mais à la fin, il reprit ses sens, retrouva ses mots et protesta de sa bonne foi.

Il expliqua alors par quel canal lui arrivaient ces tableaux, et son désir, maintes fois repoussé par le vendeur, d'en connaître l'auteur. En même temps, il paraissait si fâché de ce qui arrivait, si fâché qu'on ne saurait dire.

Adoncques convaincu de l'honnêteté du marchand, le peintre n'en demanda pas plus long. Sans perdre de temps, il vira lestement sur ses talons, courut chez le courtier et du plus loin qu'il l'aperçut, il lui cria qu'il ne pouvait impudemment le rendre ainsi méconnaissable et le lui reprocha violentement. Oncques il ne se vit fâcherie plus sérieuse. Après l'avoir ainsi rabroué rudement, le peintre le menaça de se complaindre à messieurs du Châtelet et de le livrer aux brocards des avocats et des gazetiers.

Le courtier ne put nier ses étranges machinations.

Honteux et confus, manquant mourir de male peur, il avoua tout :

— Ayez de moi merci, fit-il, et Gaubault ne péchera plus.

Touché de son repentir, le peintre, qui était d'une bonté d'âme sans exemple, finit par pardonner, mais il reprit en même temps le droit de faire dorénavant à sa convenance. Aussi retourna-t-il incontinent chez l'honnête marchand, de qui il obtint la signature d'un bon et avantageux compromis.

En reprenant pour le public son véritable nom qui était Vergnon, le peintre, à partir de ce jour, vécut longtemps heureux, fit beaucoup de tableaux et remplit sa bourse d'écus.

Il mit ainsi toute sa famille à son aise.

VIII

Les chefs-d'œuvre qui reviennent de New-York. — Nos maîtres travestis en peinture burlesque. — Signatures fausses et faux cachets. — Un Yankee trompé, mais honnête. — Déclaration de Bernheim. — Une loi contre la contrefaçon artistique, S. V. P? — Droits excessifs sur les tableaux français en Amérique. — Protégeons nos artistes.

23 *novembre.*

Le télégraphe est impitoyable. C'est un brutal qui, sans aucun ménagement, annonce en trois lignes toutes les nouvelles.

A peine le *Figaro* avait-il publié le matin la note que l'on sait (1) sur la collection de M. Salvator de Mendonça, composée en entier de tableaux faux, que le *New York Herald* la reproduisait le soir même.

Quel coup pour le propriétaire ! Un homme qui vient

(1) « Nous avons annoncé hier qu'une collection considérable de tableaux, appartenant à un Américain, devait être prochainement vendue à Paris par l'intermédiaire de M. Bernheim jeune.

Cet envoi vient d'arriver *via* Londres. Quel a été l'étonnement de l'expert, en procédant au déballage des caisses, de reconnaître que la plupart des tableaux anciens étaient faux et que plusieurs des toiles modernes portaient la signature fausse de nos artistes français les plus estimés.

Le fait exige une enquête immédiate. M. Bernheim va la faire; et, pour des motifs que nos lecteurs apprécieront, nous nous abstiendrons d'en dire plus long, pour le moment, sur ce grave sujet » (*Figaro*).

de perdre toute sa fortune à la Bourse n'en aurait pas été plus atterré.

Cependant, réflexions faites, cet amateur conçut des doutes. Le journal américain ne donnait pas le nom du collectionneur. Il arriva même peu à peu à renaître à l'espérance, et à croire, jusqu'à plus ample informé, qu'il s'agissait d'un autre.

Il avait mis tant d'argent dans cette collection ! il en était si fier ! Il y a quelques mois il promenait ses visiteurs à travers sa galerie, en leur montrant ses toiles bordées d'or, avec de belles signatures authentiques dans les coins, et leur disait avec un joie suprême :

— Admirez-moi ce Rubens, je l'ai payé 50,000 dollars, j'ai eu ce Van-Dyck pour 10,000 francs ; ce Murillo, ce Watteau, ce Greuze, ce Salvator Rosa, ce Jules Romain, m'ont coûté toute une fortune française. Voyez comme je sais protéger les arts.

Pouvait-il maintenant se résigner à voir s'envoler d'un seul coup toutes ses illusions ! N'avoir plus qu'une galerie de postiches sans valeur ! Non, cela n'était pas possible. D'ailleurs, en y réfléchissant bien, la plupart de ces toiles portaient au dos comme preuve de leur parfaite authenticité, non seulement le cachet des grandes ventes d'où elles provenaient, mais encore des bandelettes imprimées qui établissaient leur histoire d'une façon certaine.

Ainsi il savait que son Jules Romain sortait de la galerie de Joseph Bonaparte, son Eustache Lesueur de la collection de M. Edouard White, son Watteau, la *Leçon de musique*, et son Greuze, le *Benedicite*, de la galerie du duc de Morny. Dès lors il pouvait chasser toute inquiétude : non, décidément, la note du *Figaro* ne le concernait pas.

Il voulut néanmoins en avoir le cœur net, et le jour même il envoyait à son expert, M. Bernheim, un télé-

gramme avec réponse payée le priant de lui faire savoir si l'écho du journal visait ses tableaux.

Je vois dans la presse qu'une collection de tableaux, qui vous a été envoyée de New-York, se compose d'imitations. Dites-moi si ce sont les miens?

La réponse de Paris ne pouvait que confirmer la première nouvelle. Il n'y avait plus de doute possible. Alors l'Américain télégraphia de nouveau :

Ne les mettez pas en vente, mais soyez convaincu que je suis de bonne foi.

Oh! pour cela personne n'en doute. On n'envoie pas à Paris, au pays des peintres et des maîtres experts, quatre-vingt-cinq croûtes signées de noms illustres, quand on a la certitude que ces signatures sont fausses. La maladresse serait trop grande. Aussi la bonne foi de M. de Mendonça est-elle hors de cause. Mais comment s'est-il ainsi laissé duper par ses vendeurs?

Jamais la fraude ne fut plus apparente, jamais la contrefaçon ne se montra si gauche et si grossière, pour ceux qui ont vu comme moi ces tableaux chez M. Bernheim. Il faut vraiment ne pas avoir la moindre notion de la peinture pour se laisser prendre aux cachets rouges appliqués effrontément au revers, sur le bois ou sur la toile des tableaux; j'ai dans les mains tout le dossier de l'affaire, ainsi que le catalogue rédigé en anglais par je ne sais quel expert; ce livret vaut son pesant d'or : aux descriptions les plus dithyrambiques se joignent les indications les plus fantaisistes.

Dans cette collection désormais célèbre toutes les écoles sont magistralement représentées, au milieu d'affreux cadres aux palmettes grotesques, dorés à la mixture de bronze et personnifiant le goût yankee le plus mauvais.

L'école espagnole y compte un *Saint Sébastien* de Murillo qui n'a rien de commun, vous le pensez bien, avec celui du palais Rosso de Gênes.

Dans les écoles flamande et hollandaise : un Van Ostade provenant de la collection de Michel Paff ! Un Jordaens au jus de réglisse. Mis dans de doubles cadres de velours, deux ou trois Teniers, parmi lesquels une mauvaise copie des *Joueurs de boules*, ayant figuré dans la galerie du duc de Morny (*sic*). Un Jean Steen aux trois cachets rouges. Un Van Goyen, ayant bien les tonalités blondes du peintre, mais rien du charme du maître. Un Van Dyck, portant une bande imprimée sur le bord du cadre :

This picture deserves particular attention.

Un Rubens, la fleur des pois, — celui-là même que décrit Smith dans son catalogue raisonné au n° 855. Ah ! vous voyez, le catalogue n'oublie rien, il met les points sur les *i*.

Toutes les écoles y passant, naturellement l'école italienne ne pouvait être oubliée. La seule chose qui m'étonne, c'est de ne pas trouver des Raphaël, des Léonard de Vinci, des Titien. Mais le Corrège est représenté par une assez bonne copie. Quant à Jules Romain, le catalogue nous renvoie à l'histoire de la peinture en Italie par Lanzi. Voyez avec quel soin méticuleux il est rédigé ! Lisez, dit-il, Lanzi, édition de Londres 1828, page 188.

Mais l'école la plus favorisée dans cette collection, c'est encore l'école française. M. de Mendonça l'affectionnait particulièrement. Voici un Claude Lorrain daté de Rome 1668 et signé Claudius ! Un Lesueur daté de Rome aussi, mais malgré sa signature, pour achever de nous intriguer, on l'a attribué au dos à Nicolas Poussin. A côté, voilà un paysage de Pater, des Chardin, des

Boucher, des Fragonard, des Carle Vernet, des Léopold Robert, un Corot de la collection Duprat (Duprat ?) portant sur le cadre le cachet de la vente Corot.

Quoi encore ? Ah ! un Prud'hon d'une audace inouïe, dans la contrefaçon s'entend. Ce tableau représente la *Coalition européenne*. La scène se passe vraisemblablement sous le règne de Napoléon Ier. Je ne vous la décrirai pas, elle n'en vaut pas la peine. Je veux seulement appeler votre attention sur une Minerve dont le bouclier seul est tout un poème. Figurez-vous la déesse casquée tendant le bras pour montrer au public un bouclier présentant un triangle sur les côtés duquel on lit ces mots : *Hic pax totius orbis*.

Non vraiment les peintres d'enseignes, les fabricants de plaques d'assurance, les faiseurs d'étiquettes pour la bière anglaise, font mieux, et je me demande s'ils ne sont pas meilleurs, les barbouillages grotesques, les plats d'épinards à la toise que l'on vend dans les basses ventes de Londres à Long-aire ou Oxford-Street.

Voici encore un Fortuny qui n'est certes pas le *Mariage espagnol* de madame de Cassin, mais une méchante *Conversation interrompue* qui n'aurait même jamais dû être commencée. D'abord le timbre vermillonné de la vente Fortuny était rond, et celui que porte ce tableau est ovale. Ensuite Fortuny signait avec un paraphe droit, terminé par un fer de lance, et le faussaire à mis ici un 8 horizontal comme signature.

Les seuls peintres vivants assez bien imités sont : Jacque, Firmin Girard, Jules Worms et Édouard Frère, Le tableau de Worms est dans sa première manière avant les Espagnols. Il représente une scène du Directoire. C'est peint sans esprit. Celui de Frère, une petite jeune fille à sa toilette. Inutile de dire que le faussaire a par trop barbouillé la glace; Worms et Frère consultés ne se sont pas reconnus. L'un à fait effacer sa

signature, l'autre a écrit sur le panneau que ce tableau n'était pas de lui. Il en a même indiqué l'auteur. Quoi qu'il en soit, voici la lettre que M. Bernheim adressait au rédacteur en chef du *Figaro*.

Monsieur,

Vous avez annoncé dans le *Figaro* que j'avais été chargé de la vente d'une collection américaine ne contenant que des tableaux faux.

Le renseignement est exact.

Seulement vous annoncez en même temps que je vais faire une enquête sur la provenance de ces toiles. Cela n'est ni de mon ressort ni de ma compétence.

J'ai refusé de faire la vente et j'ai cru de mon devoir de soumettre aux artistes les tableaux portant leurs signatures et dont la provenance me paraît certainement étrangère.

Mon rôle doit se borner là.

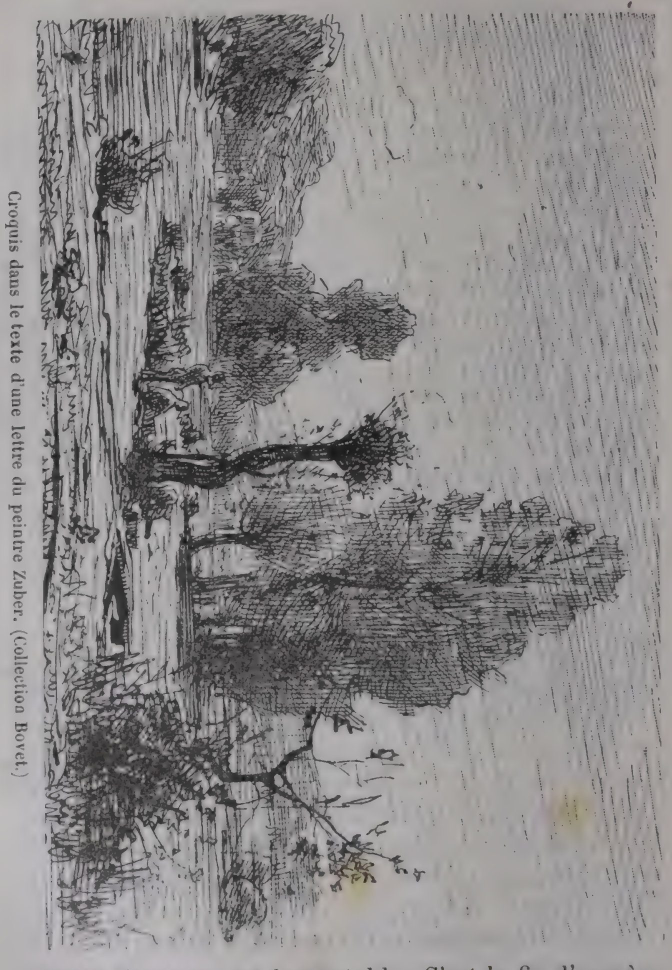
Je n'ai pas à faire d'enquête. C'est aux intéressés, que j'ai prévenus, à agir comme ils le jugeront convenable, de concert avec M. Kaempfen, le directeur général des Beaux-Arts, chargé de défendre, à l'étranger, les intérêts de nos peintres français.

Veuillez agréer, monsieur le Rédacteur en chef, l'assurance de ma haute considération.

BERNHEIM jeune.

Et maintenant, quelle conclusion tirer de tout cela? Le propriétaire réclamant ses toiles, il était impossible de mettre l'embargo sur elles. On déchire les faux billets de banque, on cloue sur un comptoir les fausses pièces de monnaie. Il y a aux Halles des inspecteurs pour les viandes gâtées. Le poisson pourri est détruit. On écarte les champignons vénéneux. Le marché des tableaux seul reste sans désinfectant possible, empoisonné de faux tableaux. Car la loi qui punit les contrefaçons de marques de fabrique ne frappe pas les faux en peinture. Le tribunal civil a jugé qu'un peintre pouvait faire effacer d'une toile son nom apposé *par erreur*, mais

qu'il n'avait pas le droit d'empêcher le tableau de continuer à circuler librement.



Croquis dans le texte d'une lettre du peintre Zuber. (Collection Bovet.)

Cette situation est lamentable. C'est la fin d'une ère qui fera hâter le vote de la loi Bardoux. Malheureuse-

ment, il faudra attendre quelque temps. Nos législateurs ne sont pas encore sortis des embarras que leur donne la question du Tonkin.

L'autre jour, un peintre de talent demandait, dans une lettre rendue publique, que l'on fermât l'École des beaux-arts aux étrangers, et que le Salon ne fût ouvert dorénavant qu'aux peintres français. La mesure est un peu radicale peut-être, cependant il est certain qu'il y a quelque chose à faire dans cette voie pour sauvegarder les grands intérêts de notre art national. C'est à tort que l'on a dit : L'art n'a pas de patrie. Les étrangers ont vraiment trop beau jeu chez nous. Nous leur ouvrons à deux battants les portes de notre École des beaux-arts, et non contents de leur apprendre le métier, nos maîtres leur livrent le secret de leur manière. Il y a beaucoup d'élèves étrangers qui sont foncièrement honnêtes, presque tous même, mais quoi d'étonnant après cela que quelques-uns, peu délicats, rentrés chez eux, contrefassent ou démarquent leurs anciens professeurs.

Ce n'est pas tout. Un de nos peintres expédie-t-il un tableau en Amérique, on lui fait payer à l'arrivée un droit de 30 p. 100 sur la valeur estimative. Que le même jour un artiste américain envoie là-bas une caisse de peinture, il prend, au consulat général de Paris, un certificat d'origine et la caisse entre en franchise à New-York. C'est ce que les Yankees appellent le droit protecteur.

Quand aurons-nous le bon esprit de fermer aux frelons la grande ruche de l'art français, et de frapper d'un droit prohibitif de 30 p. 100, sur la valeur nominale de la déclaration d'expédition, tous les tableaux anciens ou modernes qui nous arriveront d'Amérique ? Mais, comme l'a dit un de mes confrères, avant le déballage ! avant le déballage ! sans quoi il faudrait déchanter.

IX

Vente de Mme de Courval. — Pâte tendre pour mains de femmes. — Faites de bonnes copies, mais pas de mauvaises imitations. — Portraits de généraux, par Boilly. — Photographie de la nièce d'Ismail-Pacha. — Netermann. — *La peur de l'épidémie* et *l'épidémie de la peur*. — Encore Hamburger et Salomon. — Autographes de musiciens. — Le critique Berlioz se critiquant lui-même. — Spontini, sollicitant la croix d'officier. — Fers forgés de M. Piget. — *Au Panier fleuri*. — Faïences rouennaises d'Alfred Baudry.

28 *novembre*.

L'anonymat nous réserve quelquefois de bonnes surprises. Témoin une collection inconnue exposée dimanche dans la salle 8. C'était le seul attrait de la journée. Les autres salles absolument vides n'avaient point ouvert leurs portes.

Le lendemain, MM. Chevallier et Mannheim vendaient cette collection. Quelques indiscrétions m'ont appris que cette vente se faisait par suite du décès de madame de Courval, une des deux sœurs du prince Bibesco qui avait beaucoup aimé les objets d'art. Il ne manquait pas là de jolies choses. J'ai remarqué surtout de très bonnes porcelaines de Sèvres, pâte tendre : un petit vase charmant avec sa couverte émaillée vert pomme et rehaussée d'or (1,520 fr.); une chocolatière, au manche et au bec s'harmonisant bien

avec le corps (750 fr.); une jardinière oblongue à fond bleu (1.000 fr.).

Quelle différence entre ces délicates productions du passé et celles que notre Manufacture nationale envoie aujourd'hui à toutes nos expositions! Malgré le talent et les efforts très louables de ses directeurs, Sèvres n'a plus dans ses formes cette grâce féminine, qui fait involontairement songer aux boudoirs parfumés, mis à la mode par madame de Pompadour. A cette époque la porcelaine était destinée à être placée et à passer entre les mains délicates des femmes. Aussi, elle était légère et gracieuse. Chercher maintenant à faire d'immenses vases décoratifs, c'est détourner cette industrie de sa destination première, c'est lui faire abjurer son programme. Laissons à la Chine le soin de créer les grands monuments céramiques, et produisons des choses bien françaises, c'est-à-dire fines, délicates et d'un goût parfait.

Dans cette vente, les meubles le cédaient de beaucoup à la porcelaine. D'ailleurs, le catalogue les avait annoncés comme des reproductions modernes de modèles anciens. Une copie peut offrir un certain intérêt si elle est exacte, fidèle et bien faite. Malheureusement celles-ci ne réunissaient pas toujours ces qualités. Je comprends l'imitation : elle a son bon côté, à condition toutefois que l'artiste sache s'inspirer de l'esprit et de la tradition de l'époque qu'il veut faire revivre; mais il faut qu'il ait le culte de la simplicité et de la sobriété, et surtout qu'il ne se laisse pas entraîner par sa fantaisie. Sans cela il fera un pastiche lourd, écrasant, riche peut-être, mais manquant à toutes les règles de la distinction, de l'élégance.

Une chaise longue, cannée, et en bois dur, de style moitié italien, moitié français, et des fauteuils sembla-

bles à des trônes, présentaient une ornementation trop surchargée et formant à l'œil un ensemble d'un goût douteux.

Chacun en passant exprimait son opinion ; — c'est *opulencier*, disait quelqu'un ; — c'est *riche*, ajoutaient les marchands ; — c'est *gueulard*, concluait un amateur.

Toutefois, un cartonnier louis-seize, en bois d'acajou, méritait une mention spéciale. Monté sur une petite armoire de fabrication contemporaine, il portait à sa partie supérieure une pendule signée Sotieau sur son cadran. D'une exécution assez soignée et orné d'une garniture de bronze, ce cartonnier avait, à défaut de tout autre mérite, celui d'une certaine rareté. — Il a trouvé acquéreur à 2,360 francs.

Il faut savoir distinguer les bons tableaux des mauvais dans toute cette avalanche de peinture qui apparaît et disparaît dans les salles de l'Hôtel des commissaires-priseurs. Dans une vacation insignifiante pour le reste, M. Féral avait catalogué une série curieuse de portraits des généraux de l'Empire, par Boilly : Richepanse, Macdonald, Moncey, Kléber, Hoche, Bernadotte, Jourdan, Lefèvre, y étaient représentés dans leurs costumes chamarrés d'or et de broderies, avec leurs grands chapeaux ornés de plumes et de panaches tricolores, et tous avaient des attitudes fières et énergiques. C'étaient de bons portraits, d'une couleur chaude et sans préoccupation précieuse des détails qui peuvent nuire au personnage.

Ils ont été adjugés 1,500 francs.

Un incident curieux a signalé la vente des meubles, de l'argenterie, des armes orientales et de la garderobe de M. Charles Tissot, notre ancien ambassadeur

à Londres, qui avait lieu le 11 novembre dernier.

Un acquéreur a poussé, au grand étonnement des badauds, jusqu'à 65 francs une grande photographie représentant une jeune femme, au visage charmant et plein d'expression. Cette personne n'était autre que la princesse Nazli, fille d'Halim-Pacha et cousine germaine de l'ex-kédive Ismaïl. L'acquéreur avait pour mission de racheter à n'importe quel prix cette photographie, qui constitue une infraction à la loi du Prophète et aux mœurs sévères de l'Orient, interdisant à une musulmane de se montrer à aucun homme, excepté son mari, le visage découvert.

M. Tual peut se vanter d'avoir été le seul des commissaires-priseurs qui ait adjugé jusqu'ici, le portrait d'une grande princesse musulmane.

Sauf ce petit incident, la physionomie de la vente était assez terne.

Les nombreuses décorations, françaises et étrangères, de M. Tissot qui figuraient dans une vitrine à l'exposition précédant l'adjudication, ont été retirées au dernier moment par les héritiers.

Une statue antique en marbre blanc. rappelant la Vénus de Médicis, trouvée en 1879 dans les ruines de Carthage, a été adjugée 2,000 francs.

Permettez-moi de passer sans transition aux peintures originales de M. Notermann, que M. Bernheim vendait le 15 novembre, salle 5. Oui vraiment, très originales ces peintures. Des animaux ! mais des animaux jouant la comédie humaine comme l'indiquaient les titres : le *Quart-d'heure de Rabelais* (105 fr.), une *Loge de premier rang à l'Opéra* (90 fr.), le *Professeur impatienté,* le *Maître et ses courtisans* (135 fr.), une *Question de droit* (255 fr.), le *Repas* (205 fr.), la *Répétition :* les personnages de ces scènes humoristiques avaient des

figures de singes, de chiens ou de chats. Leur tournure paraissait fort drôle en habit noir, en redingote, en culotte et dans tous les costumes possibles. Quant aux jeux de leurs physionomies, ils étaient des plus expressifs. Tous ces petits tableaux d'ailleurs, sans avoir l'esprit de ceux de Grandville, avaient été traités néanmoins avec beaucoup de verve et d'entrain par M. Notermann.

On a vendu cette semaine toute une série de tableaux à des prix ridiculement bas. Ainsi, une *Liseuse* attribuée prudemment par l'expert à Corot, mais cependant signée de lui en toutes lettres, a été adjugée, devinez combien ?... 25 francs ! Pas un centime de plus, pas un centime de moins. Des paysages de Victor Dupré ont été payés 16 et 17 francs. Des *Chiens de chasse* de Decamps, sur la mise à prix de 50 francs, ont fait péniblement 12 francs. Un *Lion* du même est arrivé cahin-caha jusqu'à 7 francs.

Je vous entends, vous allez dire : C'est la faute du choléra ! Pas du tout, ces tableaux étaient d'affreuses croûtes, et je me demande comment on ose faire des catalogues imprimés avec ces noms de fantaisie et les distribuer dans les couloirs de l'Hôtel. Il n'est que trop vrai, d'ailleurs, que le choléra a causé une peur bleue à beaucoup de pseudo-Parisiens et qu'il a reformé les fameuses compagnies de francs-fileurs du siège. Ainsi, on a vendu, *pour cause de départ*, deux ou trois mobiliers qu'on croyait tout d'abord imprégnés de phénol. Mais ce n'était là qu'une fumisterie de marchands en goguettes qui avaient répandu sur le sol des capsules de barège qu'écrasaient les pieds des curieux.

Au reste, la peur de l'épidémie ou l'épidémie de la peur est terminée. Les francs-fileurs arrivent tout hon-

teux de leur fuite précipitée, et l'étranger qui malgré sa prudence ne peut se passer de nous, revient en toute hâte. Confiance! confiance! écrivait Émile de Girardin. Je suis convaincu que l'hôtel Drouot va reprendre en décembre sa physionomie accoutumée.

Les Hollandais sont déjà venus et repartis. Il tomberait des microbes à Paris que ces fidèles marchands suivraient invariablement leur programme et nous apporteraient quand même leurs provisions d'objets d'art, si tant est qu'ils soient préoccupés d'art.

Sur tous ces objets que les Salomon, les Hamburger apportent chaque année sur le marché parisien dans leurs immenses déballages, il y a souvent des études curieuses à faire. Et si, par leur monotonie, ces ventes manquent d'intérêt, il est bon de rappeler que ces marchands continuent les traditions de leurs nationaux qui ont tant contribué autrefois à l'introduction en Europe des productions de l'art exotique en général, et de la porcelaine de Chine, en particulier.

· Je passerai rapidement sur la vente Hamburger, dont je ne mentionnerai qu'un service de Sèvres pâte tendre, à décor dit *feuilles de choux*, adjugé 26,000 francs et deux boîtes en or émaillé, payées 6,000 francs.

Quant à Salomon qui lui a succédé à quelques jours de distance, il nous a offert une collection d'éventails à manches en nacre ciselée, ou en ivoire sculpté, dont quelques-uns assez bons ont atteint le chiffre respectable de 1,000 à 1,200 francs. Qu'il me permette aussi un reproche. Pourquoi revient-il à chaque saison avec les mêmes vieux meubles plaqués de neuf en marqueterie à fleurs. Ces meubles sont laids, sans goût, sans style, semblables à des tranches de pâté d'Italie. C'est du bric-à-brac de dernière catégorie. Il serait habile à lui de les laisser dans son pays.

Je voudrais que l'on ne vendit à l'Hôtel que des choses bien authentiques comme le Cortazzo, le Feyen Perrin, l'Innocenti et le Charles Jacque provenant de la faillite de l'ancien directeur de la Renaissance, ou encore que des autographes dans le genre de ceux que M. Charavay va disperser dans quelques jours.

Celui qui collectionnerait les catalogues d'Étienne Charavay pourrait écrire, avant qu'il soit longtemps, une curieuse histoire du XIXe siècle, rien qu'avec les fragments des correspondances qu'ils renferment. *Scripta manent*, c'est surtout de nos jours que le proverbe est vrai. Rien ne se perd plus de ce qu'écrit un homme célèbre, inventeur ou poète, philosophe ou publiciste, peintre ou sculpteur.

Les compositeurs de musique, les musiciens célèbres, ont leurs collectionneurs comme les hommes de 89 ou les grands généraux, ont leurs amateurs en renom. Avant d'aller plus loin, je citerai le marquis de Queux de Saint-Hilaire, un helléniste distingué, l'éditeur des Œuvres d'Eustache Deschamps, le poète du XVIe siècle; M. Alfred Bovet, qui aux musiciens joignait les chanteurs et les cantatrices; M. Albert Cahen, d'Anvers; M. Charles Meinert, de Dessau (Allemagne), qui a recueilli spécialement les lettres de Beethoven; M. le comte Gilbert Borromée, de Milan; M. A. Vizentini, etc.

A côté de ces amateurs du présent, il faut placer ceux dont les collections ont été dispersées à différentes époques : MM. B. Fillon, A. Sensier, Rathery, Boilly, Gauthier-Lachapelle, de Fonscolombe, l'ami de Félicien David, Kafka, Manhall de Londres, de Villars, l'ami de Frédéric Ricci, Dubrunfaut.

On a établi une certaine classification pour les autographes de musiciens; ils se divisent en quatre catégories :

1° Les lettres; 2° les partitions et morceaux complets;

3° les minutes; 4° les fragments écrits sur des albums.

De toutes ces pièces, les plus rares sont les autographes de Palestrina, de Bach, de Rameau, d'Haendel, de Gluck, de Cimarosa, de Mozart, de Jommelli, de Monteverde, de Chopin. On ne possède que quelques signatures de Lully.

Quant aux plus chers, il faut placer en premier lieu les autographes de Gluck, puis ceux de Mozart, Haendel, Cimarosa, Bach, Beethoven.

Une lettre de Mozart atteignit dans une vente le joli prix de 2,500 francs; une autre de Gluck, faisant partie de la collection Benjamin Fillon, 1,000 francs. La partition du *Paulus* de Mendelssohn fut achetée à Berlin, 2,500 marcs (3,125 fr.) en juin 1882.

Le goût des autographes de compositeurs de musique se répand beaucoup dans le public, surtout parmi les dames qui se forment des albums spéciaux. M. Saint-Saens et M. A. Pougin recueillent les morceaux de musique. La famille de Mendelsshon recherche tout ce qui émane de lui.

A Paris, le Conservatoire de musique, sous la direction de son conservateur, M. Weckerlin, et l'Opéra, sous la direction de M. Charles Nuitter, possèdent de magnifiques collections.

Mais revenons à la vente de M. Charavay. J'ai sous les yeux toute une série de lettres très intéressantes de Berlioz. Dans l'une d'elles adressée à un journaliste, l'illustre auteur de la *Damnation de Faust*, fait en ces termes sa profession de foi musicale :

Comme musicien, il me sera, je l'espère, beaucoup pardonné, parce que j'ai beaucoup aimé; comme critique, j'ai été, je suis et je serai cruellement puni, parce que j'ai eu et j'aurai toute ma vie des haines cruelles et d'incommensurables mépris. C'est juste. Mais ces amours, ces haines, ces

mépris sont sans doute aussi les vôtres. Qu'ai je besoin de vous en signaler les objets?

Spontini écrit en fort mauvais français au baron Taylor, à la date du 4 mai 1846, pour obtenir la décoration d'officier de la Légion d'honneur. Il rappelle ses titres artistiques, ses principaux opéras, ses hautes distinctions, et insiste sur ce point qu'il est simple chevalier depuis trente-six ans. Voici d'ailleurs cette lettre, dont l'écriture est si bizarre que je regrette de ne pouvoir en donner un fac similé :

Monsieur le Baron,

Après tant d'aimables, bienveillantes et amicales protestations qu'il vous a plu, dans le cours de trois années, de m'exprimer souvent, je croirais vous faire une véritable offense si je ne me sentais pas bien sûrement convaincu que vous aurez la bonté et le plaisir de saisir avec un vif empressement l'éclatante circonstance si grandement glorieuse et saisissante, telle que vous me l'avez si énergiquement exprimée et décrite, que le véritable et noble public parisien du grand Opéra vient de vous offrir, pour vous rendre en visite, avec le feu, le juste sentiment et l'ascendant irrésistible qui vous caractérisent, monsieur le Baron, chez monsieur le ministre de l'intérieur, et M. le comte de Montalivet à l'effet qu'ils veulent bien réparer la plus criante injustice que ce même public vient de leur reprocher si hautement, celle de laisser dépourvu de la décoration d'*officier* et même de *commandeur* (d'après l'opinion, la voix générale et le bon droit) la poitrine d'un chevalier français de la Légion d'honneur telle depuis trente six ans! (témoin de ce fait la grande et mille fois glorieuse médaille napoléonienne du grand prix décennal de 1810 qu'au mois d'octobre dernier je déposais à cet effet, et où elle est toujours retenue, à Saint-Cloud, sous la garde de M. le comte de Montalivet, comme dépôt sacré d'un monument unique le plus précieux de gloire!) ce que je fis par la raison que M. le comte, mon noble confrère, voulut bien *m'offrir* spontanément avec une bien-

veillante prévenance extrême d'agir auprès de M. le ministre pour cette équitable réparation envers cet ancien chevalier de la Légion d'honneur depuis trente-six ans, qui est aussi *chevalier*, *officier* et même *commandeur* de dix autres ordres étrangers! et en outre *noble patricien* des États romains, comte avec comté, de San-Andrea par sa Sainteté le Pape, membre de vingt académies principales et universités de l'Europe et de l'Institut royal de France! Fondateur de nombreuses institution de bienfaisance, de monts-de-piété et d'autre bien public que vous voyez désignés dans l'imprimé ci-inclus (pas de sa faute s'il n'y figure pas sur celui de l'Association des artistes musiciens de la France), enfin compositeur de la *Vestale*, de *Cortez*, d'*Olympie*, de *Milton* et d'autres cinquante œuvres et ouvrages dramatiques, en latin, en italien, en français, en allemand!!!

Je n'ajouterai pas un seul mot de plus pour soutenir mes droits (y compris en première ligne celui que les portes du grand Opéra soient toutes ouvertes à mes nombreuses partitions connues et *ignorées à Paris*!) ainsi que *cette justice* qui m'est due par le Roi des français que j'ai servi et ses fils, quoiqu'il en ignore, dans des cours étrangères! Je servais le penchant et le plaisir du roi défunt qui me traitait en père, comme son fils en ami!!! Vous sentirez à cet égard, Monsieur le baron, vous penserez et direz beaucoup mieux et plus que je ne pourrais le dire moi-même sur mon sujet en question!! Je termine par conséquent en vous suppliant de ne point y perdre un seul instant et d'en agréer d'avance ma plus vive reconnaissance et mes sentiments les plus distingués de ma très haute considération, avec lesquels j'ai l'honneur de me protester,

Monsieur le baron,

Votre très obéissant et tout dévoué serviteur

SPONTINI,
Comte de Sant'Andrea.

Paris, ce 14 mai 1846.

Bien curieuse cette lettre par le ton de politesse emphatique qui ne cesse d'y régner d'un bout à l'autre! Spontini parait fort infatué de ses titres de gloire et

des distinctions qui lui ont été accordées. Quel enthousiasme et quelles obséquieuses amabilités !

A signaler également dans cette collection, aux amateurs de documents, une pièce autographe de Meyerbeer, contenant la distribution définitive des rôles de *Robert le Diable*. On y trouve les noms de tous les artistes qui devaient jouer dans cet opéra, entre autres Adolphe Nourrit, Dabadie, madame Moreau-Sainti et Marie Taglioni.

Enfin, voici une importante lettre de Richard Wagner dans laquelle il raconte, à la date du 1er juillet 1841, qu'il a vu M. Léon Pillet, directeur de l'Opéra, et qu'il l'a entretenu de la triste position de la veuve de l'immortel Weber. M. Pillet est parfaitement disposé à donner une représentation à bénéfice. Bien que les dernières représentations du *Freyschütz* aient été froidement accueillies, il ne doute pas que la générosité naturelle du public français s'exerce encore pleinement en cette circonstance.

Était-ce à cause de cette générosité naturelle que Wagner devait nous maltraiter si cruellement plus tard ? Ses *Souvenirs*, qu'on vient de traduire de l'allemand, prouvent qu'il n'avait aucune raison de nous en vouloir de la chute du *Tannhäuser*. Mais passons. Aussi bien, cette vente d'autographes n'est pas la seule dont je désire vous parler. Je terminerai ce chapitre par quelques mots sur la vente des fers forgés et ouvrés composant la collection du serrurier Piget.

Quel art délicat et charmant que celui de la serrurerie française du seizième au dix-huitième siècle ! Le marteau fait souvent œuvre aussi artistique que l'ébauchoir. Où sont les landiers en fer forgé qu'on rencontrait dans les grandes cheminées d'autrefois ? Les coffrets gravés et découpés à jour où les grandes dames enfermaient leurs bijoux et aussi leurs lettres amoureuses ?

Où sont les escaliers aux rampes ouvragées, les marteaux de porte avec leur figure en ronde bosse, les verrous ciselés et les serrures damasquinées, aux mouvements compliqués, qui intéressaient si vivement Louis XVI.

La collection de M. Piget avait cela de remarquable qu'elle était une, homogène. De la ferronnerie et seulement de la ferronnerie. L'homme qui avait réuni tous ces objets s'était efforcé de reconstituer par des documents authentiques l'histoire d'un art dans lequel il paraît lui-même fort habile. Ses ouvrages pour les grands amateurs sont nombreux. Il travailla pour M. Dolfus, pour M. Heine, fit toute la serrurerie d'art de l'asile Mathilde, rue Saint-Honoré. A Saint-Germain-l'Auxerrois il répara bon nombre de serrures et de verrous anciens.

Voilà pour l'homme. La collection devait se ressentir de l'expérience et des connaissances de son propriétaire. Elle comptait effectivement quelques pièces qui méritaient plus qu'un coup d'œil. Des serrures aux lignes délicates, une console de lanterne élégamment décorée de rinceaux et de feuillages en fer forgé et peint de l'époque Louis XIV; un marteau de porte dont la partie antérieure représente un homme nu naïvement sculpté dans le goût du xve siècle. A noter surtout un fer dont les coiffeurs sous Louis XVI se servaient pour aplatir les perruques; ce dernier objet a été fabriqué certainement par les mains d'un habile serrurier, car ses guirlandes de fleurs, sa tige cannelée, indiquent à ne pas s'y tromper l'époque à laquelle il a été fait. C'est le style des dernières années qui ont précédé la Révolution. L'ouvrier qui battait avec cet instrument les perruques poudrées et enrubannées des petits maîtres du temps ne se doutait sans doute pas qu'il avait entre les mains un si bel instrument.

J'ai encore remarqué dans cette collection un grand panier découpé à jour dont le couvercle est décoré d'un bouquet de tulipes et de marguerites peintes en couleur. C'était, paraît-il, l'enseigne d'un marchand de vin de la rue Saint-Honoré : *Au Panier fleuri.* Je ne l'ai point retrouvée dans le livre fort intéressant de M. Fournier, l'*Histoire des enseignes de Paris*.

Il faut savoir gré aux hommes comme M. Piget d'avoir fait ainsi des tentatives pour remettre en honneur l'art de la serrurerie. Et les bibliophiles, ce me semble, ne devraient se servir pour leurs bibliothèques que de ces clés ciselées avec enroulements et animaux chimériques, comme le faisait cette infortunée Marie-Antoinette, dont M. Quentin Bauchart vient précisément de cataloguer la bibliothèque dans un petit volume qui est un bijou.

La collection de M. Piget est riche en objets de choix, et je ne serais pas surpris de voir certaines pièces aussi ardemment disputées que les faïences de Rouen vendues dernièrement dans cette ville, après décès de M. Alfred Baudry.

Parmi ces faïences, un grand plat polychrome, avec bordure de fleurs à réserve, sur fond bleu, a été adjugé 6,850 francs à M. Lefrançois, qui l'avait vendu, il y a une dizaine d'années, 150 francs à M. Baudry.

Un autre grand plat rond de même style, au monogramme de Claude Bonne, a été payé 6,000 francs par M. Gaston Lebreton. Il avait coûté 85 francs.

M. G. Heuzey a acquis un petit buste de *Cléopâtre* et un buste de *Marc-Antoine* pour 900 francs.

Une belle console à décor polychrome, époque Louis XV, avec médaillon central orné d'un paysage en camaïeu bleu, a été payée 500 francs par M. Vernhes.

M. Lefrançois s'est fait adjuger à 2,650 francs un cartel à décor polychrome louis-quinze, orné sur le devant

d'un mascaron entre deux dauphins, avec sujet représentant la *Fuite en Égypte*. Sur les côtés, des coquilles marines, des cornes d'abondance, des enroulements rocaille, des fleurs et des fruits.

En dehors des faïences, M. Maillet du Boulay, pour faire pendant sans doute au poitrinal qu'il avait exposé au palais des Consuls, en a acheté un autre du XVI[e] siècle à rouet, dont le canon en fer est finement ciselé, orné d'arabesques et de personnages du temps. Le bois est incrusté d'ivoire.

Enfin M. G. Le Breton, le savant conservateur du musée céramique de Rouen, déjà nommé, a enlevé pour 1,110 francs, à tous ses concurrents, quatre statuettes en ivoire de l'époque Louis XIV représentant les Saisons.

Les belles choses ne manquent pas encore en province, comme vous voyez.

Signature de la duchesse de la Vallière, entrée en religion (collection Bovet).

X

Jundt. — Un Alsacien qui se souvient. — Trop d'accent! — La grande symphonie du *Lever de l'aurore*, chez Gustave Doré. — Chansons de gestes. — Le chef d'orchestre de l'arche de Noé. — Partie de boules à Dulwich. — L'empreinte du ramoneur. — Caricatures faites à Cernay. — Grand panorama de l'Alsace. — Jundt jugé par About. — *Le Dimanche matin*. — *Le Crépuscule*. — *Coupe des cheveux à la Tour-d'Auvergne*. — Prix de quelques-uns de ses tableaux.

6 décembre.

Pauvre Jundt !

Au printemps dernier, dans un accès de fièvre chaude, se précipitant d'un bond convulsif par la fenêtre de son atelier, il s'était brisé la tête sur le pavé.

Je n'apprendrai rien à personne en disant qu'il était né à Strasbourg. C'était un Alsacien qui s'est souvenu jusqu'à la mort.

L'accent du pays où l'on est né demeure dans l'esprit et dans le cœur comme dans le langage, a dit la Rochefoucauld.

Jundt ne voulait être Alsacien que dans le cœur et dans l'esprit. Il n'aimait pas qu'on lui rappelât les défauts de sa prononciation, et, comme il avait la répartie prompte et le trait facile, il tenait toujours en réserve sur ce sujet une raillerie et demie à la disposition des railleurs.

Un jour, l'un de ses compatriotes, un peintre de talent, le blaguait devant moi sur les *b* qu'il substituait au *p*, les *g* aux *c*, les *t* aux *d* et les *f* aux *v*.

— C'est étonnant! ajouta-t-il. Comment après un aussi long séjour à Paris, as-tu pu faire pour conserver si bien l'accent du pays.

Jundt écouta d'abord sans rien dire. Puis tout d'un coup, calme et souriant :

— Tais-toi donc, s'écria-t-il. Tu as tant d'accent quand tu parles, qu'on se moque de toi même à Strasbourg.

Ah ! cependant il ne la reniait pas cette Alsace de ses jeunes années ! Dans beaucoup de ses œuvres, la pauvre exilée traverse la scène, tantôt en paysanne avec sa coiffure aux grandes ailes noires, tantôt en fille des bois, triste et pensive, un bouquet de vergiss-mein-nicht à la main.

Nul mieux que lui n'a su donner de la couleur locale aux huttes de charbonniers perdues dans la forêt, aux sentiers fleuris de crocus et de marguerites, aux longs roseaux des îles du Rhin, aux prairies s'étalant sur la pente des montagnes ou se déroulant au fond des vallées dans les Vosges. Il avait beau voyager, peindre dans le Midi la route de la Corniche et les aspects ensoleillés de Menton et de Monaco, passer au nord et reproduire sur la toile les cottages de Guernesey, les pâturages de Dordrecht, la plage de Scheveningen, les moulins de la Hollande ; traverser la France en zigzag et fixer sur la toile le lac du Bourget, les pardons de Bretagne et les torrents de l'Auvergne, quitter Paris pour la vallée de Chevreuse, les bergeries de Sénart et les vues alpestres de Fontainebleau, — il y revenait sans cesse à cette Alsace bien-aimée. Il voyait toujours là-bas, perdus dans la brume de ses souvenirs, les violons et les danses, les mariées enrubannées et les jolies

filles du pays des bois, timides et rougissantes au premier aveu d'amour.

Il est sans contredit l'artiste qui nous a raconté vraiment avec son cœur d'élite et avec son vrai talent ce qu'était le pays conquis par Bismarck. Nul mieux et plus que lui n'a écrit : *Remember!* sur un plus grand nombre de pages.

Aussi, sera-ce certainement tout ce qui touche de près ou de loin à l'Alsace dans le défilé de son œuvre qui formera le principal succès dans la vente que préparent pour lundi 8 décembre, à l'hôtel Drouot, son frère Théodore Jundt, ingénieur à Belfort, et quelques-uns de ses amis, Hoschedé, Bartholdi et Roger Marx, avec le concours de l'expert Bernheim jeune et le sympathique commissaire-priseur Tual.

Avant de parler des œuvres du peintre je voudrais encore dire quelques mots de l'homme, qui fut le plus aimable et le plus charmant qui se puisse rencontrer.

Dans sa vie privée il ne cessa d'être un boute-en-train et un gai compagnon. Il organisait chez lui avec une verve toujours nouvelle de charmantes petites fêtes. Cela commençait invariablement par un repas incommensurable. Si c'était pendant le jour on fermait hermétiquement les fenêtres, pour donner l'illusion de la nuit. On allumait ensuite les lampes juives et les lustres flamands. Bosch jouait de la guitare devant tous les amis de la maison. Après, Hermann recréait les assistants par ses tours de prestidigitation vertigineuse. Tout à coup les lumières étaient éteintes sur un signal et Jundt exécutait alors sa grande symphonie du *Lever de l'Aurore*, accompagné par le balancement monotone de la guitare, le bêlement des brebis et des agneaux, le gloussements des dindons, le chant du coq, les beuglements des vaches et des veaux, les aboiements des chiens et les

hi-han de l'âne. L'ensemble produisait un effet irrésistible. Enfin, on rallumait et les réjouissements continuaient ainsi des heures entières. Jundt par passetemps miaulait aussi des symphonies de Mozart, de façon à rendre jaloux tous les chats du quartier.

D'autres soirées non moins intéressantes étaient celles de Gustave Doré. Jundt était un fidèle des réunions de la rue Saint-Dominique. Là encore on se trouvait entre intimes. Pendant que madame Doré mère et quelques dames âgées jouaient placidement au whist, après diner, dans le coin de l'atelier, on organisait des marches musicales inénarrables. Doré conduisait l'orchestre, un violon en main. Suivaient son frère le colonel d'artillerie, joueur de trombone de premier ordre, son autre frère Ernest, le compositeur, avec un instrument des plus fantaisistes, puis Jundt avec son instrument favori, le *Peigne-solo*, et enfin tous les amis de la maison, l'un avec un triangle, l'autre avec des pincettes, le troisième avec un chaudron. Au milieu de cette cacophonie, s'élevait de temps à autre la voix aiguë d'un ténor de l'Opéra et les notes perlées d'une prima donna des Italiens. Aujourd'hui, hélas! madame Doré mère, Gustave Doré, Ernest Doré, Jundt, tous sont partis! La joie s'en va!

Jundt fut en effet durant toute sa vie un élément de gaieté pour tous ses amis. Son voyage à Londres en compagnie de quelques joyeux compagnons, Edwards le graveur, Hoschedé et autres, se compose d'une série d'aventures plus amusantes les unes que les autres.

Un jour, en sortant du musée de Dulwich près de Londres, Jundt, fumiste éternel, propose à Edwards une partie de boules dans une taverne du village. Aussitôt se forme autour d'eux un attroupement de badauds et d'oisifs. Puis commence une partie inoubliable. Jundt se trompait avec affectation et jetait les boules jusque sur les pieds des spectateurs ébahis. Les Anglais riaient aux

éclats de cette farce qu'Edwards imitait grossièrement, mais en riant plus fort que tout le monde, de telle sorte que cette folle humeur dérida jusqu'aux plus sérieux notables de Dulwich.

Pendant ce même voyage, Jundt avait habité un mois durant dans une île de la Tamise où se trouvait un batelier septuagénaire qui conduisait le peintre chaque matin aux plus beaux endroits du fleuve. Jundt y faisait de nombreuses études. Comme il ne savait pas un mot d'anglais, il avait créé au bout de trois jours pour son vieux conducteur un idiome composé de mots monosyllabiques qui leur permettait de se comprendre et même d'engager de longues conversations.

C'était le fantaisiste le plus insensé qui se puisse imaginer. Un beau soir il convient avec Gustave Doré d'aller à Strasbourg. On prend rendez-vous pour neuf heures à la gare de l'Est. Jundt se trompe et va à la gare du Nord. Il se décide alors à partir par cette voie. Doré et lui se retrouveront bien, pense-t-il. Il gagne la Belgique, la Hollande, descend le Rhin, arrive à Strasbourg où il apprend que son ami est reparti pour Bade. C'est seulement à cet endroit que les deux voyageurs se rencontrent quinze jours après, sans avoir été le moins du monde inquiets l'un de l'autre.

Partout où ce brave garçon passait, il laissait derrière lui un long éclat de rire. A la suite d'une de ses pérégrinations dans la Forêt-Noire, faites en compagnie de Boetzel et d'Haffner, tous trois arrivent dans une auberge. Ils s'installent pour passer la nuit. Le soir survient un ramoneur de cheminées tout noir, tout barbouillé de suie, qui demande à coucher. On lui donne une chambre. Le lendemain matin, à la première heure, le ramoneur poursuit sa route. Après son départ, Jundt se lève, prend du fusain et dessine dans le lit, sur les draps, la silhouette toute charbonnée du ramoneur. La femme

de l'aubergiste monte pour faire le lit et pousse des cris de fureur.

— C'est un brave garçon, lui dit Jundt, il ne sait pas écrire sans doute, et c'est son moyen à lui de laisser sa carte en prenant congé.

Caricaturiste d'un esprit infernal, il fit sur les murs de l'auberge de Cernay-la-Ville des charges que personne ne peut voir encore aujourd'hui sans être gagné d'un fou rire. Dans l'une d'entre elles, le peintre Français partant pour peindre dans les cascades, chargé de tout son fourbi que deux hommes auraient eu de la peine à porter; dans une autre le sculpteur H. Moulin, mort depuis si malheureusement, représenté en chemise, bonnet de coton sur la tête, tenant à sa main un vase nocturne qu'il offre au paysagiste Lansyer. Dans d'autres encore défilent bien des artistes aujourd'hui célèbres ou disparus.

Jundt, fort spirituel, avait des reparties très promptes et très heureuses.

Peu de temps avant qu'il fût décoré, un de ses confrères apprend que le peintre était du nombre des prochains promus. L'ami vint le railler avec une certaine pointe d'envie.

— Comment! tu attaches de l'importance à pareil hochet! Ah! faiblesse humaine!

Et il continuait bon nombre de variantes sur ce thème inépuisable.

Jundt écouta tranquillement. Puis tout d'un coup, de sa voix narquoise.

— Pourquoi ne tiendrais-je pas à l'avoir? Tu tiens bien, toi, à ce que les autres ne l'aient pas!...

Avec ce tempérament pétri d'entrain et de bonne humeur, Jundt avait une âme d'élite. Edmond About a raconté dans le *XIXe Siècle* que son compatriote

le convia à plusieurs reprises à aller visiter son atelier. Dérogeant en cela à ses habitudes, le futur académicien se décida pourtant à accéder au désir du peintre. Quelle fut sa surprise en écoutant Jundt qui lui exposait ses intentions de faire un immense Panorama représentant l'Alsace des beaux jours, l'Alsace souriante et non encore serrée à la gorge par le vainqueur. C'était son rêve. Le Paris tout entier, disait-il, viendrait voir le Panorama et on se souviendrait. Il s'enflammait, poussé par cette foi robuste qui ne connait aucun obstacle, qui ne conçoit aucune difficulté.

— Et où trouverez-vous un million pour donner suite à votre projet? lui fit remarquer About.

Et il répondit avec une naïve conviction :

— Vous ne savez donc pas ce qu'il y a d'argent, rien qu'à Mulhouse !

Jundt était un coloriste, a dit encore About, non pas comme Baudry, son illustre camarade, ni comme Henner, son compatriote et son ami, mais il se jouait agréablement dans les brumes. Il tamisait savamment les vapeurs qui courent sur le Rhin dans une belle matinée de printemps, et il en tirait des effets d'une suavité particulière. Je n'oserais pas dire qu'il fût un artiste parfait ou complet, mais c'était un artiste et c'était un homme.

Sa facilité de travail était prodigieuse. Un jour, il voyageait avec Jules Breton et un autre peintre. Fatigués du chemin déjà parcouru, ils s'assirent au bord d'une route. Une petite paysanne vint à passer. Ils prièrent l'enfant de poser devant eux. Celle-ci ne fit aucune difficulté et se prêta de bonne grâce à leur fantaisie d'artiste. Jundt enleva prestement son étude en un quart d'heure. Ses compagnons avaient à peine commencé!

Voulez-vous maintenant que je vous décrive quel-

ques-uns des tableaux qui seront vendus par Bernheim jeune et par Tual ?

Ce ne sont pas des décors d'opéra-comique ou des bergers d'idylle que Jundt a peints. Jamais il n'a mêlé la nature à la fantaisie. Réaliste sans apprêt, il a reproduit, comme il la voyait, la vie calme et silencieuse de la campagne. Si le dessin est parfois un peu lâché par suite de la rapidité de ses compositions toujours primesautières et gracieuses, le coloris trouvé du premier jet ne cesse jamais d'être juste, clair et frais d'aspect.

Voici la dernière toile que Gustave Jundt ait envoyée à une exposition, car déjà malade il n'était pas exposant au Salon de 1884. Celle-ci a figuré en 1883 au Salon triennal.

Dans une brouillard matinal sur un des nombreux canaux qui sillonnent l'Alsace, un paysan pousse une barque à l'aide d'une longue perche. Pour cette besogne, debout à l'arrière, le rude travailleur a mis habit bas, tandis que ses deux filles dans leurs plus beaux atours se tiennent assises sur un banc à l'avant du bachot. Où vont-ils ? A la messe, car il est intitulé le *Dimanche matin*, ce tableau d'une facture large, l'un des meilleurs de l'artiste.

Voici pour son pendant : le *Crépuscule*, du Salon de 1882. Rien de plus charmant, rien de mieux compris, rien de plus poétique. La journée est finie. Le soir s'avance et déjà la lune jette sur la rivière ses paillettes argentées. Un beau gars, à la large charpente, descend une rivière dans une barque chargée d'herbes. Sur le devant, sa femme, aux cheveux châtains, tient sur ses genoux un enfant qu'elle regarde avec tendresse. Tous deux paraissent mélancoliques. A quoi rêvent-ils, ces exilés ? Sans le savoir, on le sent, on le devine aisément en se rappelant la pensée qui suit le peintre dans toutes ses compositions.

Pour finir, je parlerai encore d'un tableau et je renverrai ensuite mes lecteurs au catalogue où ils retrouveront toute la série des études faites en Hollande, à Guernesey, en Bretagne, dans le Midi et aux environs de Paris.

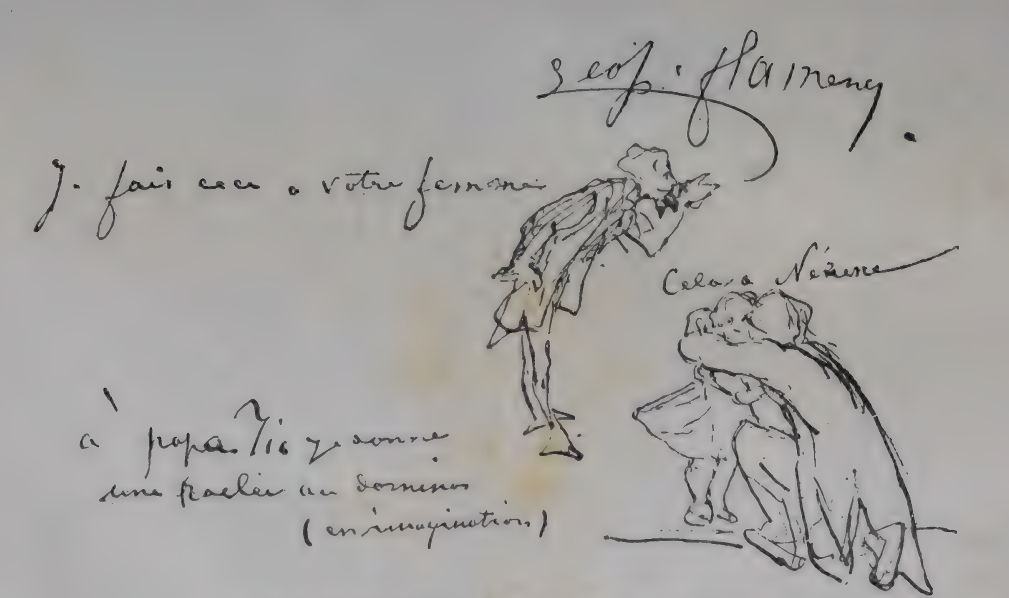
Jundt n'était pas seulement le peintre des herbes, des blés et des jolies filles des bois. C'était aussi à l'occasion un anecdotier qui mettait sur la toile ses souvenirs et ses impressions de voyage. Au Salon de 1875 il avait envoyé la *Coupe des cheveux*, tableau un peu brutal d'exécution, mais pris sur le vif à la foire de la Tour-d'Auvergne.

Au premier plan un Gascon hâbleur ou un Marseillais de la Cannebière a planté, en guise d'enseigne, au bout d'un haut bâton, une queue de cheveux longs et flottants comme une crinière. Ce ne sont pas des moutons qu'il va tondre, mais de pauvres filles des champs. En échange de leurs tresses blondes il leur donnera, pour flatter leur coquetterie, un fichu ou un coupon de robe. Tandis que les mères examinent les étoffes, une grande et belle paysanne déroule les boucles soyeuses de son abondante chevelure. Déjà du reste le sacrifice a commencé, et quelques fillettes décontenancées cherchent en vain à faire une tresse avec ce qui leur reste de cheveux derrière la tête. Le bourreau des cheveux, les ciseaux à la main, les regarde et rit. — Les pauvres victimes, elles, ont l'air de vouloir pleurer.

— C'est pour ma vente après décès, disait souvent Jundt en montrant ce tableau dans son atelier.

Il ne savait pas dire si vrai !

Le musée du Luxembourg n'a rien du peintre alsacien. Il devrait profiter de cette occasion pour réparer un pareil oubli. Quant aux amateurs, je les engage à choisir quelques souvenirs du maître strasbourgeois. Ils ne le regretteront pas.



Croquis de Léopold Flameng, fin d'une lettre (collection Bovet).

Les bonnes ventes sont rares, cette année. Celle-ci peut être recommandée. Elle réussira parce qu'elle est bien sincère. Malheureusement il ne sera pas là pour assister à son succès, le gai campagnon, musicien fantaisiste que Berlioz, dans un jour de folie, comme me le racontait son ami Hoschedé, appelait *le chef d'orchestre de l'Arche de Noé*.

Pauvre Jundt!

Les lundi et mardi 8 et 9 décembre, une foule énorme se pressait dans la salle 1, à l'hôtel Drouot. Le public était en majeure partie composé d'Alsaciens, venus pour rendre un dernier témoignage au peintre du Hans, à leur compatriote Jundt. Beaucoup d'amateurs et d'amis du peintre : MM. Risler, maire du septième arrondissement, Kestler, Léon Bourgeois, Kleine, Alexandre Hepp, Georges Duval, Hoschedé baron Demarcay, député de la Vienne, le comte de Francqueville, le sculpteur Bartholdi, les peintres Gœneutte, Durieu et Grandsire, Eugène Bertrand, directeur des Variétés, les acteurs Berthelier, Baron et Dupuis, MM. Baillon de Wandre, Charles Lauth, Waldeck-Rousseau, Grenier, Floch, Boëtzel, le docteur Hirtz, etc., etc.

Les deux vacations ont produit 31,200 francs.

Les *Deux pigeons* ont été adjugés 410 francs, à M. de Francqueville; les *Pèlerins de Saint-Odile*, à M. Spœrry, 640 francs; le *Retour de Kochersberg*, à M. Braconnier, 700 francs; l'*Étable*, à M. Marix, 410 francs; *Sur la montagne*, à M. Kleine, 1.900 francs; le *Dimanche matin*, à M. Hickel, 2,200 francs; la *Prière*, 810 fr.; *Avant l'orage*, 310 francs; le *Crépuscule*, à M. de Francqueville, 1,900 francs; *Fleurs de mai*, à M. Erhard de Strasbourg, 590 francs; la *Coupe des cheveux à la foire de la Tour-d'Auvergne*, à M. Bertrand, des Variétés, 240 francs; *Pâturages près de Dordrecht*, à M. Spœrry, 420 francs; la *Plage de Douarnenez*, à M. Heyman, 430 francs; *Madame Ghinassi en Japonaise*, à M. Bloch, 490 francs; la *Rentrée des chèvres* à M. Spœrry, 400 francs, etc., etc.

XI

La Russie achète la collection Basilewski. — Déception profonde dans la curiosité. — Le trésor de la rue Blanche. — L'ébéniste Sauvrezy. — Une vocation irrésistible. — Pas de pain, mais un Bérain ! — Éloges de la presse. — Le compagnon *la Vertu*. — Rapport de Sauvrezy à la commission d'enquête. — Ses adieux à ses meubles. — Sa vente. — Quelques adjudications.

10 *décembre*.

L'année de la curiosité vient de perdre le plus beau fleuron de sa couronne.

Vendue sur un simple télégramme, la collection Basilewski ! Vendue six millions de francs au gouvernement russe qui depuis longtemps négociait avec le propriétaire, par l'entremise du comte Polotzoff.

Pour tous c'est le gros morceau de la saison qui s'en va. Pour beaucoup, c'est le rêve de Perrette au pot au lait qui s'évanouit. Une collection de cette importance, en effet, ne se disperse pas sans laisser un million entre les mains des intermédiaires que les ventes font vivre.

Le catalogue était en partie préparé. Le texte, rédigé par M. Mannheim, comprenait 750 numéros, et Me Chevallier s'occupait de chercher des artistes pour les illustrations du livret.

Quelle déception pour les amateurs qui réservaient

déjà pour le mois de mars leurs munitions de combat! Jamais depuis la vente Soltikoff, qui avait produit 1,800,000 francs, en 1860, le public parisien n'aurait assisté à des enchères plus importantes. Toute l'Europe intelligente, aimant les arts, aurait été présente.

Dans cette galerie de la rue Blanche, où l'on était admis sur carte personnelle, une fois par semaine, il y avait, depuis de longues années, des merveilles amassées sans regarder à l'argent nécessaire pour les enlever des plus belles collections.

Un bouclier italien en matière plastique, avec une peinture représentant un cavalier tenant un bouclier, acheté 25,000 francs, serait arrivé aisément à 100,000 francs.

Le vase hispano-arabe de la vente Fortuny, payé jadis 30,000 francs, aurait été disputé par tous les musées d'Europe. Dejà, pour commencer, il y avait marchand à 50,000 francs.

Une assiette en faïence italienne avec le portrait de Charles-Quint, payée 20,000 francs, serait arrivée à un grand prix.

A 250,000, un riche amateur offrait de prendre tout de suite un grand rétable en émail de Limoges, signé par Penicaud.

On ne sait quel chiffre aurait pu atteindre un merveilleux meuble en bois de noyer, la plus belle crédence connue, achetée 85,000 francs à M. Carand, de Lyon.

Et le mousquet aux ornements d'ivoire de 60,000 fr., et les quatre pièces de faïence d'Oiron, dont l'une au armes de Montmorency, et les deux monstrances en vermeil provenant du trésor de Bâle, payées 60,000 fr., et qu'on estimait plus de 200,000 francs!

Et tout cet art chrétien des Catacombes, ramassé lentement pièce par pièce, en un mot, toutes ces splen-

dides manifestations de l'art depuis le deuxième siècle jusqu'au seizième!

Pour les voir, amateurs mes amis, simples curieux ou millionnaires de tous grades, il faudra désormais faire le voyage de Saint-Pétersbourg, et demander, au musée de l'Ermitage, la salle Basilewski.

C'est navrant, n'est-ce pas, et la saison des ventes maintenant va paraître bien terne.

Les meubles sortis des ateliers de feu M. Sauvrezy, l'ébéniste de talent, fort apprécié à Paris, ont obtenu un véritable succès devant le public de l'hôtel Drouot.

Sauvrezy était une physionomie connue depuis longtemps dans le monde des arts. Ses envois aux diverses expositions l'avaient signalé comme un ornemaniste d'un réel mérite.

L'histoire de la vie de Sauvrezy est en même temps l'histoire de son œuvre. Né à Laon, comme Champfleury, il fut placé de bonne heure en qualité d'apprenti chez un ébéniste de cette ville. L'odeur des essences, de la colle, des vernis, l'incommodait; il n'en persévéra pas moins dans ce métier, qu'il s'était choisi lui-même, car ses parents désiraient le pousser dans la carrière ecclésiastique ou dans le notariat. Mais ces deux voies ne l'attiraient point. Tout enfant il s'amusait à crayonner, à charbonner les murs de dessins de toutes sortes : surtout des feuilles d'ornements, ou des motifs de décorations. Tout jeune, il cachait ses sous pour s'acheter des crayons et du papier.

A dix-sept ans il se mit à voyager, visita l'Italie, puis vint à Paris. A l'époque, il fallait lutter et piocher dur et ferme pour se faire une petite place au soleil. Le jeune homme commença par gagner 3 fr. 50 par jour chez Charmois. De là il passa chez Clavel.

Pour économiser quelque argent, il déjeunait de

deux sous de pruneaux, de fromage et de pain. Avec ses maigres ressources, il s'acheta des livres, instruments de travail indispensables pour qui veut savoir et connaître. Sauvrezy employait ses soirées à apprendre le dessin, la sculpture, cherchant ainsi à s'assimiler les notions d'art ornemental sans lesquelles un ouvrier reste toujours un manœuvre, et ne peut jamais devenir un artiste dans la véritable acception du mot. A force d'énergie et de volonté l'apprenti sortit de l'ornière. Il avait lutté sans faiblesse, sans répit. Il pouvait se dire qu'il s'était fait lui-même, et c'est bien quelque chose.

En 1845, d'ouvrier il devient patron et arrive enfin à s'installer à son compte rue du Parc-Royal. Sur ses premiers bénéfices il prit 2 ou 300 francs pour s'acheter un Bérain! L'un de ses désirs si longtemps caressé se réalisait.

En 1869, après avoir habité dix-sept ans dans la cour de la Juiverie, il se transporta dans le faubourg Saint-Antoine. Quatre ans avant il avait fait une très intéressante conférence sur l'ébénisterie au cercle de l'Union centrale des beaux-arts.

Chercheur et travailleur infatigable, toujours plongé dans ses livres, Sauvrezy produisait sans cesse, ne prenant pas un seul instant de repos, jamais de vacances, jamais de fêtes, jamais de dimanche. Lorsqu'il sortait, c'était pour aller voir son ami Droz qui fit quelquefois des dessins pour lui.

Ses envois figurèrent avec honneur aux expositions de 1865, 1867, 1868, 1874, et 1878 à Paris et 1862 à à Londres. Nouveau triomphe à chaque exhibition. Nouvelles médailles à chaque concours.

A ces diverses époques l'opinion des critiques d'art fut unanime à reconnaître chez lui le premier ébéniste du temps. M. Ph. Burty disait dans la *Presse* du 5 novembre 1865 : « Les meubles de Sauvrezy indi-

quent un esprit chercheur et un exécutant des plus loyalement adroits. » M. Bouscaut, dans l'*International* du 4 décembre 1865 : « Benvenuto Cellini du meuble, il cisèle, nielle et finit à la perfection. » Et M. A. Luchet, dans le *Monde illustré* du 31 mai 1867 : « Sauvrezy est une des gloires modernes de son art. Louer l'homme, c'est louer la chose. Or quiconque a vu la chose verra qu'on ne saurait trop louer l'homme. »

Ph. Burty écrivait encore dans la *Gazette des beaux-arts* du 1er janvier 1868 : « Ancien ouvrier ébéniste, Sauvrezy est capable d'avoir exécuté lui-même les pièces d'une exposition, depuis le dégrossisage du bois brut jusqu'au parachèvement de l'ornement le plus délicat. » Et dans la *République française* du 19 novembre 1874 : « Sauvrezy a son style. Il est peu d'artistes industriels modernes de qui on puisse en dire autant. »

M. Paul Dalloz, dans le *Moniteur universel* du 22 janvier 1862 : « Dessinateur, ébéniste, sculpteur, doreur, tapissier, il a pour ainsi dire un talent pour chaque doigt de la main. »

Nestor Roqueplan dans le *Constitutionnel* du 30 décembre 1863. « Tout ce qui sort de ses ateliers est sorti de sa tête et de sa main. »

Sauvrezy était en relations suivies avec beaucoup d'amateurs et d'hommes de lettres : MM. Pereire, Cahen d'Anvers, Lambert-Champy, Panhard, Sardou, Luchet, Sarcey, Louis Énault, Pelletan, Sauvageot, Sensier, etc.

Il aimait ses meubles comme ses enfants. Il aurait voulu les conserver comme des reliques toute sa vie. Aussi ne vendait-il que difficilement :

— Allons, voyons, père Sauvrezy, compagnon *la Vertu*, comme l'appelaient les intimes, à l'exemple de ses anciens camarades d'atelier, cédez-moi donc cette

crédence, lui disait-on, et il fallait le prier et insister bien fort pour le décider à s'en séparer.

Pour ses clients il travaillait sans trop s'inquiéter s'il réaliserait un bénéfice ou s'il perdrait de l'argent. Bien souvent il lui arrivait de demander un prix et de dépenser le double pour la fabrication de la commande qui lui avait été faite. Tous ses meubles portaient sa signature au fer ou à la gouge en lettres anglaises.

Toutefois Sauvrezy a relativement peu produit. Un petit nombre d'amateurs seulement possèdent des spécimens de son talent.

M. Pereire a de lui une bibliothèque en un seul corps, en poirier teinté et orné d'émaux et de bronzes, et M. René Panhard, le frère du collectionneur de miniatures, possède un cabinet en acajou avec moulures en cuivre.

Madame Blanc lui demanda un coffret en lui disant de ne pas dépasser 3 ou 400 francs. L'ébéniste ne se rappela plus la recommandation ou n'en tint aucun compte. Madame Blanc se fâcha. On engagea un procès. La demanderesse fut condamnée à payer 1,800 francs, la somme qui lui était demandée.

Sauvrezy travailla aussi pour l'étranger. Le prince Vorontzof et le comte Souvarof lui adressèrent des commandes de Saint-Pétersbourg. Pour l'Italie, il fit en 1876 le trône pontifical, offert par souscription à Pie IX, à l'occasion de son cinquantenaire. Ce trône pontifical se composait d'un fauteuil en bois de poirier sculpté et doré de 1^{m},85 de hauteur et 0^{m},65 de profondeur. Il était recouvert de tapisseries d'Aubusson. On le lui paya 10,000 francs. Un amateur distingué, M. Rey, du cercle catholique de Marseille, ajouta personnellement 1,500 francs en voyant ce magnifique morceau d'ébénisterie que Sauvrezy avait accompagné jusqu'à Mar-

seille, où il fut exposé quelques jours chez M. Paranque.

A l'époque, Adrien Marx écrivait dans le *Figaro* à ce sujet : « Ce siège pontifical défie toute description tant par le côté remarquable de son exécution que par la valeur des matières employées. Le bois de poirier et les émaux ont été traités avec sa maëstria habituelle par l'habile ébéniste Sauvrezy. »

En 1878, lors de l'exposition universelle, il fut nommé membre du jury des récompenses. Lui-même obtint une médaille d'or.

La commission d'enquête sur la situation des ouvriers et des industries d'art le pria de donner son avis sur la question. Dans la séance du 17 janvier 1882, M. Sauvrezy lut son très intéressant rapport : « Il faudrait, disait-il, diriger l'ébénisterie sur des bases toutes différentes de celles qui sont adoptées aujourd'hui. C'est l'association qui seule peut accomplir des choses nouvelles et opérer la réforme. Aujourd'hui les ouvriers sont beaucoup moins habiles qu'autrefois parce qu'ils travaillent comme des machines. La spécialisation a rapetissé leur intelligence et éteint leur initiative, aussi leur goût ne saurait se développer. Quant à moi, je ne peux pas souffrir les spécialistes. Ils ne comprennent pas l'ébénisterie. D'un autre côté l'artiste n'est souvent pas libre de travailler comme il l'entend et suivant son inspiration personnelle. Une dame me dit un jour : Je paye et j'entends que l'objet soit fait de telle et telle façon. — Mais, lui répondis-je, je suis responsable de ce que je fais, aussi je vous prierai de vous adresser ailleurs, parce que voici ce qui va arriver : si l'on vous fait compliment de mon travail vous direz que c'est vous qui en avez eu l'idée, et si on vous adresse des reproches, vous direz que c'est moi qui en suis l'auteur.

Il faut laisser l'artiste à ses inspirations personnelles. Pour cela il faut créer des écoles professionnelles

où on habituera l'ouvrier à composer et où il apprendra à connaître toutes les branches d'une même industrie sans se renfermer uniquement dans une seule. »

Cet ouvrier modeste, piocheur acharné, s'était fait une situation par la seule force de son travail et de son intelligence, et encore n'a-t-il laissé que quelques meubles pour tout héritage.

Miné par la peine, usé par le labeur, il est mort à soixante-huit ans, le 30 avril 1883.

Quand il se sentit perdu, il fit venir tous ses amis. Ils accoururent, car il était très aimé. Il leur adressa ses derniers adieux et voulut absolument embrasser ses meubles avant de les quitter :

— Ah! mes chers meubles! s'écria-t-il, je ne vous reverrai plus!

Sur sa tombe, M. Antonin Proust a dit qu'il regrettait beaucoup de n'être point resté assez longtemps au ministère pour faire décorer ce véritable artiste d'une habileté si prodigieuse.

Ce qui m'a frappé à l'exposition des meubles de Sauvrezy le 7 décembre, c'est l'étonnante perfection des détails qui dénote une sûreté de main incomparable. A cette grande délicatesse d'exécution vient se joindre un sentiment parfait de l'harmonie générale. Les œuvres de Sauvrezy ont un caractère très personnel, parce qu'il avait beaucoup étudié les autres.

S'agissait-il au contraire d'imiter, nul ne lui était comparable, la main bien guidée faisait alors des prodiges. Les détails étaient admirablement soignés, les motifs d'ornementation ressortaient avec une perfection rare.

Pour éviter les erreurs grossières dans lesquelles tombent souvent les ouvriers dont l'éducation artistique

n'a été qu'ébauchée, Sauvrezy avait dû beaucoup apprendre. De nos jours on semble trop oublier qu'il faut autant de talent pour être un bon ornemaniste que pour devenir un bon peintre. L'ornementation n'est pas une branche secondaire de l'art : elle demande des études aussi sérieuses et aussi approfondies que la peinture ou la sculpture. Pour l'une comme pour les autres le dessin est la science préliminaire et indispensable. — Sauvrezy était un dessinateur hors ligne.

De toutes les productions de ce maître offertes au public, un meuble à bijoux, composé de trois corps superposés en bois de poirier sculpté peut passer pour la pièce capitale. Les colonnettes ioniques détachées sur les côtés, à la partie inférieure, sont charmantes de légèreté.

On ne peut nier en outre que le bas-relief de la partie supérieure, la *Fontaine d'amour*, d'après Fragonard, ne constitue un véritable chef-d'œuvre de finesse et d'élégance.

M. Cahen d'Anvers a acheté ce meuble pour 5,950 fr. C'est peu.

D'ailleurs, pour rendre hommage au talent incontestable de Sauvrezy, les amateurs se sont chaudement disputé ce qu'il avait gardé pour lui.

Une crédence en bois de poirier ciré, admirablement sculpté, supportée sur le devant par deux pieds carrés à gaines et ornée sur les côtés de médaillons encadrant des mascarons têtes d'enfants, a été acquise 3,950 fr., par M. Dauphin.

M. Bruneau a pris pour 2,380 francs un meuble dans le style de Ducerceau, d'aspect monumental, à deux corps en bois de chêne, finement sculpté et garni de plaquettes de marbre vert de mer.

Un autre meuble de style Henri II, en noyer sculpté, orné de plaquettes d'ébène incrustées de filets de buis, s'est vendu 2,080 francs.

Une bibliothèque de salon, à hauteur d'appui, en bois satiné, ornée de motifs de style Louis XIV en bronze ciselé et doré, 2,000 francs.

Un meuble de salle à manger, de style Louis XIII, en bois de noyer sulpté orné de plaquettes de marbre, 3,400 francs.

Un petit bureau surmonté d'une étagère dans le goût japonais, ouvrant à cylindre, contenant neuf tiroirs, orné d'appliques de bronze, 1,500 francs.

Une fort jolie petite table en bois de violette, orné de bronzes délicatement ciselés, a valu 1,450. Cette petite merveille méritait bien les 2,000 francs qu'en avait demandés M. Mannheim.

Ce meuble avait figuré à l'Exposition universelle de 1878. Je ne crois pas qu'on puisse faire mieux comme travail d'ébénisterie et de ciselure. Les bronzes sont, suivant le procédé habituel de Sauvrezy, enclavés dans le bois et non goupillés. La ceinture est formée d'un enroulement de feuillages sculptés dans la masse et rehaussés de petites tigettes de roses et de perles en bronze. A coup sûr, c'était une des meilleures pièces de la collection.

Disons en terminant que les héritiers de feu Sauvrezy n'auront pas trop à se plaindre des adjudicataires. Ils viennent de laisser tomber 81,109 francs entre leurs mains.

Autres prix principaux de la vente Sauvrezy, les 8 et 9 décembre. — Table Louis XVI, mi-partie ancienne en bois sculpté et doré, 880 francs. Meuble du temps de Louis XIII, à deux corps en bois de noyer sculpté, 1,420 francs. Deux candélabres, genre Louis XVI, à trois lumières, en bronze

ciselé et doré au mat 600 francs. Un bas-relief en buis, représentant le *Triomphe de Galathée*, d'après Raphaël, 470 fr. Un autre bas-relief représentant le *Serment d'amour*, d'après Fragonard, 460 francs. Deux chaises de style Louis XVI en bois sculpté et doré, à enroulements, perles et rubans, 420 francs. Petite table en palissandre sculpté, rehaussée d'ornements en marqueterie de bois satiné et bois amarante, 780 francs. Une table à ouvrage formant étagère, 510 francs. Une table jardinière de style Louis XVI en bois bois sculpté et doré, 600 francs. Grande table de milieu, de style Louis XVI, en bois sculpté et doré, 980 francs. Horloge en forme d'édicule, de style Renaissance, en bois d'ébène, 600 francs. Un bahut de salon en poirier noirci, 710 francs. Une vitrine de style japonais en palissandre, 1,350 francs. Meuble à deux corps de style Renaissance, en noyer sculpté, 1,220 francs. Un coffret à bijoux en bois sculpté et marqueté, 800 francs, adjugé à Mme Pereire.

Signature de Mme Tallien (collection Bovet).

XII

Les enseignes. — Leur histoire. — *L'enseigne fait la chalanderie.* — Les branches de houx des cabarets bretons. — *A Gallo gallinaceo.* — *Au cheval blanc.* — *Loge à pied et à cheval.* — La réclame au XV[e] siècle. — Numérotage des maisons. — *Le Petit Dunkerque.* — Watteau peignant l'enseigne de Gersaint. — *Le Veau qui tette.* — L'emblème d'un cordonnier, par David d'Angers. — *Au* 20 *sans* O. — Disparition prochaine des emblèmes.

12 *décembre.*

Vous êtes-vous jamais demandé, en flânant dans les rues de Paris, quelle pouvait être l'origine des enseignes qui attiraient votre attention ? Quand Balzac était embarrassé pour baptiser les héros de ses romans, il s'en allait consulter les devantures de boutique, et lui-même a raconté comment il leur emprunta son fameux Z. Marcas.

On pourrait, rien qu'avec les enseignes de la vieille cité parisienne, reconstituer son histoire à travers les siècles, et je regrette, pour ma part, que la Préfecture de police n'ait pas donné suite au projet qu'elle avait conçu, au lendemain de la Commune. Ce projet consistait à relever dans un livre spécial toutes les enseignes vieilles ou nouvelles du commerce de Paris. Quelle publication intéressante nous aurions eue là ! Il est certaines enseignes d'auberges ou d'hôtelleries qui nous en apprendraient plus que telles pages de Dulaure sur la

société parisienne du quatorzième au quinzième siècle.

La Fontaine disait que :

L'enseigne fait la chalanderie.

C'est en effet le commerce qui inventa l'enseigne ; il y eut de tout temps des maisons intéressées à faire savoir qu'elles n'étaient pas au coin du quai. Mais à quelle antiquité remontent les enseignes, à quel peuple en revint l'honneur ? voilà ce qu'on ne saurait dire au juste.

M. Édouard Fournier, dans sa très curieuse *Histoire des enseignes de Paris*, croit qu'elles existaient chez les Égyptiens et les Hébreux, chez les Assyriens et les Grecs. Je suis de son avis. Dans le grand mouvement d'émigration des peuples, les hôtelleries étaient nécessaires, et, pour moi, ce sont les hôtelleries qui, pour se distinguer entre elles, eurent recours les premières aux enseignes. Zell, le savant helléniste, nous a démontré au moins que les hôtelleries, en Grèce, furent d'abord établies dans les îles Ioniennes. Homère en parle dans l'*Odyssée*, et le commentateur d'Homère, Eustathius, qui vivait au XII[e] siècle de notre ère, prétend que ces hôtelleries étaient des édifices à portiques ouverts, où l'on entrait à pied ou à cheval.

Les hôtelleries ne datent donc pas d'hier. Les cabarets doivent être presque aussi vieux, car de tout temps les affaires se firent entre deux verres de vin, et nous voyons les avocats d'Athènes et de Rome se réunir, autour de l'Agora et du Forum, dans des endroits qui nous paraissent avoir eu la même destination que la buvette du Palais de justice à Paris.

Les marchands de vin avaient ordinairement pour enseignes, en Grèce, une pomme de pin ; à Rome, une couronne de lierre. Le lierre était cher à Bacchus ; la pomme de pin était consacrée à Bacchus et à Neptune.

De là, sans doute, les bouquets de pampre et de houx que l'on voit encore au-dessus de la porte des cabarets de province et des bouchons de Bretagne.

Cependant les auberges avaient quelquefois chez les Romains une figure hideuse pour enseigne ou bien encore quelque bas-relief en terre cuite.

Plus curieuses et plus variées étaient les enseignes des hôtelleries. Spon nous raconte en ses *Miscellanées* qu'Eros, affranchi de Lucius Affanius, était venu, avec sa femme Procella, de Tarascon à Narbonne, pour s'y faire hôtelier sous l'enseigne du Gaulois à tête de coq : *A Gallo gallinaceo*. Une autre enseigne d'hôtellerie représentait un combat de rats et de belettes et aurait fourni, d'après la légende, à Phèdre, contemporain des premiers Césars, le sujet et le titre d'une de ses plus jolies fables.

Les hôtelleries, comme le fait très justement remarquer le docteur Patay dans son bel ouvrage sur les *Enseignes, emblèmes et inscriptions du vieil Orléans*, empruntaient généralement, comme aujourd'hui, leurs enseignes aux figures humaines, aux plantes, aux astres et aux animaux. Ainsi, à Rome, c'était l'ours qui dominait : l'ours en toge (*Orsus togatus*), l'ours coiffé (*Orsus pileatus, ad Orsum pileatum*). En France, c'est maintenant le cheval qui domine. Quelle est la ville de France qui n'ait son hôtel avec un bel écriteau se balançant au vent où l'on peut lire :

AU CHEVAL-BLANC.

Ici on loge à pied et à cheval.

Et souvent ces quelques lignes sont accompagnées des deux vers traditionnels :

Tout passant peut icy s'ébattre,
Qu'il ait deux pieds, qu'il en ait quatre.

Les Gaulois, nos pères, avaient une véritable passion pour le cheval. Nos enseignes s'en ressentent. Un peu partout, on trouve encore très fréquemment : le *Lion d'or*, le *Croissant*, le *Grand Cerf*, le *Veau qui tette*, la *Tête noire*, où l'on sert à boire et à manger.

Hôtelleries et cabarets, d'ailleurs, ont mieux fait que de réjouir et réconforter les passants, ils ont en maintes villes donné leurs noms aux rues et aux ruelles sur lesquelles ils étaient ouverts. A Paris, par exemple, la rue du *Petit-Musc*, qui est une corruption de *Pute-y-musse ;* la rue du *Plat-d'Étain*, celle des *Trois-Maures*, celle des *Coquilles* et combien d'autres ont eu pour marraines d'anciennes auberges et pour parrains de vieux cabarets ! Bonnes raisons pour qu'on les respecte.

Est-il besoin de rappeler ici que les lupanars de Rome et de Pompéi avaient pour armes parlantes un gigantesque phallus sculpté dans la pierre? Il n'y avait pas que dans les mots que le latin bravât l'honnêteté, et je voudrais bien voir quelle figure ferait dame Censure, si du jour au lendemain la patronne d'une maison galante s'avisait d'éclairer son gros numéro avec une lanterne phallophore.

Comme tout ce qui a du succès, l'enseigne ne tarda pas à se répandre. Après avoir été le monopole des hôteliers et des marchands de vin, elle envahit toutes les maisons de Rome. Sous les empereurs, chacun était libre d'annoncer son petit commerce ou sa profession par une enseigne muette ou un écriteau portant son nom. Mais voyez d'ici, en imagination, le joli bariolage que cela produisait !

Et quand je parle des maisons de Rome, je devrais en dire autant des maisons anciennes de Paris, car nous aurions tort de croire que nous avons inventé de nos jours l'art de la réclame. Nos pères l'entendaient aussi bien que nous, et c'était à qui, dès le XVe siècle, aurait

le plus tiré l'œil du chaland avec son enseigne. Les maisons à cette époque n'étaient point numérotées, les règlements concernant la voirie permettaient à tous de faire à leur guise. Aussi chacun en prenait à son aise. Les enseignes n'étaient pas comme aujourd'hui appliquées en lettres plus ou moins voyantes sur l'entablement des devantures ou sur les balcons des étages supérieurs ; c'étaient des emblèmes en pierre, en terre cuite, en bois ou même en métal, attachés pour la plupart par des anneaux à des potences de fer et faisant saillie de deux ou trois pieds sur la rue. En sorte qu'au moindre coup de vent les passants risquaient de recevoir sur la tête un cheval de bois, un ours de fer, un saint doré plus ou moins lourd. Aussi le Châtelet fut-il obligé d'y mettre ordre et, après avoir supprimé les auvents qui prenaient la moitié des rues, de réduire les proportions des emblèmes qui prenaient l'autre et de les taxer.

Le numérotage des maisons, d'ailleurs assez récent relativement, porta un coup terrible aux enseignes pendantes ; mais les Parisiens, qui aiment bien leur liberté et peu les impôts, trouvèrent le moyen de satisfaire celle-ci et d'éviter ceux-là, en adoptant le genre des enseignes peintes.

Que de jolies choses disparues à jamais parmi ces tableaux-réclames ! Qu'est devenue par exemple l'enseigne du *Petit Dunkerque*, à la descente du Pont-Neuf, qui datait de 1767 et représentait le port de Dunkerque avec l'arrivage des vaisseaux apportant de l'Inde et de la Chine la plupart des curiosités qu'on recherchait avec passion et que vendait là Granchez, l'heureux propriétaire du célèbre magasin? Cette enseigne, longtemps admirée, était de Joseph Vernet, selon les uns ; de Lacroix de Marseille, selon les autres ; elle fut ac-

quise enfin, aux approches de la Révolution et passa dans on ne sait quelles mains.

Et l'enseigne du *Huron*, peinte par Greuze pour Nicolle, marchand de tabac, en souvenir de l'opéra comique de Grétry, qui pourra nous en donner des nouvelles?

Nous n'en avons guère sauvé qu'une, il est vrai que c'est un chef-d'œuvre, nous voulons parler de l'enseigne faite par Watteau pour Gersaint son ami, et qui a figuré longtemps à l'entrée de la boutique de ce marchand de tableaux et d'objets d'arts sur le pont Notre-Dame. Encore est-ce un miracle qu'elle n'ait pas été perdue. On savait qu'elle avait été achetée par M. de Julienne et gravée par Adeline, mais on la croyait égarée et détruite, lorsqu'un jour M. Edmond de Goncourt découvrit qu'une partie de la toile qui composait ce grand tableau, haut de cinq pieds sur neuf, avait passé dans le cabinet de M. Guillaume, à la mort duquel ce fragment de l'original avait été acquis par la Prusse en 1769. M. Edmond de Goncourt écrivit alors en Allemagne, et quelle ne fut pas sa surprise d'apprendre que le second fragment avait été acquis par l'État à la vente de l'atelier d'un peintre nommé Auguste, éleve d'Ingres, et mort à Paris en 1848! Aujourd'hui le tableau de Watteau est dans le vieux palais de Berlin (chambre d'Élisabeth, chambre rouge) et soigneusement placé dans deux cadres.

Disons aussi que, rue aux Fèves, l'enseigne de la *Chaste Suzanne*, une statue délicieuse de Jean Goujon, se trouve actuellement dans la galerie d'un amateur.

La plus belle période des enseignes peintes est incontestablement celle du Directoire. C'est de ce temps-là que datent la *Flotte Sainte-Barbe*, rue Saint-Martin, le *Gourmand*, de Corcellet, au Palais-Royal; le *Bœuf à la mode* de la rue de Valois; le *Veau qui tette* de la place

du Chatelet ; la *Civette*, la *Grosse Carotte* et le *Grand Condé*, qui vient précisément de disparaître.

A cette époque, les peintres ne dédaignaient pas d'employer leur pinceau à décorer les devantures de boutique. Le premier tableau de Prud'hon fut une enseigne de chapelier. Géricault fit celle d'un maréchal ferrant sur la route de Saint-Germain-en-Laye, puis le célèbre *Cheval blanc* de l'auberge de Montmorency; enfin Abel de Pujol se vantait d'avoir peint l'enseigne de la *Fille mal gardée*, magasin situé jadis dans la rue de la Monnaie.

Allez donc vous frotter aux peintres ou aux sculpteurs d'aujourd'hui ! Ceux qui consentiraient à faire des enseignes les vendraient au poids de l'or et ne voudraient peut-être pas les signer. De la peinture de commerce, fi donc ! Mieux vaut mille fois faire du commerce en chambre. Cela rapporte davantage et personne n'en sait rien. Aussi les commerçants ont-ils trouvé le moyen de se passer des peintres : le calicot et les lettres d'or ont remplacé peu à peu les enseignes d'art. Celles qui demeurent ont le caractère drôlatique des anciens jours. On vous prenait naguère par les yeux, on vous prend à présent par le rire et par les jeux d'esprit.

La corsetière du coin adoptera par exemple cette devise :

Je soutiens les faibles, je comprime les forts, je ramène les égarés.

Le perruquier mettra sous son plat à barbe :

Demain on rasera gratis.

Ou encore quatre vers que j'ai vus pour la première fois à Nantes, place Royale, se balançant à la porte

d'Hyrvoix entre deux brillants plats à barbe de cuivre :

Passant, contemplez la douleur
D'Absalon pendu par la nuque :
Il eût évité cet malheur
S'il eût voulu porter perruque.

A Bouguenais, je me rappelle avoir lu au-dessus de la boutique d'un autre perruquier qui tenait en même temps un débit de vin :

Par devant on se rajeunit,
Par derrière on se rafraîchit.

On conserve pieusement au musée d'Angers un bas-relief en plâtre représentant un cordonnier occupé à prendre avec une demi-toise en bois la mesure du pied d'une dame. Cette œuvre fut enlevée avec le plus grand soin de la boutique du cordonnier ; il fallut même détacher une partie de la devanture pour ne rien abîmer. Cette enseigne était due au ciseau de ce maître qui illustra son siècle et qui n'avait alors que dix-sept ans, David d'Angers.

Tout le monde connaît à Nantes l'enseigne du *Chat qui pêche*, celle des *Enfants nantais* Sébastien et Rogatien et celle du *Rat goutteux* de la maison Férus :

En dépit des envieux
Vivra le rat goutteux.

Les deux mêmes vers se retrouvent au marché des comestibles à la Rochelle au-dessus d'une boutique de revendeurs, mais elle ne vaut pas celle de Nantes où on voit un rat en habit de cérémonie en train de déballer des pièces de flanelle qui prolongeront, comme semblent vouloir le dire les deux vers, la vie des pauvres goutteux.

Les enseignes varient naturellement avec les professions.

Le savetier, avec une pointe d'orgueil, mettra sur sa boutique :

Au réparateur de la chaussure humaine.

Les apothicaires empruntent généralement à leur art quelque instrument et écrivent :

AU PILON D'OR

ou

AU MORTIER D'ARGENT.

Le mastroquet, toujours farceur, écrira en gros caractères sur sa devanture « O 20 100 O » (*Au vin sans eau*). Seulement je gagerais qu'aucun marchand de tabac n'aurait le courage d'imiter le buraliste de 1848 qui avait pris pour enseigne trois blagues surmontées des mots *Liberté*, *Égalité*, *Fraternité*. Toute vérité n'est pas bonne à dire, et je pense que le gouvernement trouverait la « blague » mauvaise. J'estime d'ailleurs que les emblèmes de commerce touchent à leur fin.

Les plaques des rues sont aussi appelées à disparaître à leur tour pour faire place aux indications usitées de l'autre côté de l'Atlantique. On mettra sur sa carte de visite :

*M. B***.*

Quartier Nord, 341e *rue*, *n°* 21.

Des chiffres remplaceront les souvenirs des faits célèbres ou le nom des grands hommes. Ainsi veut le progrès !

Ceci tuera cela, a dit Victor Hugo. La réclame et l'annonce chassent peu à peu les enseignes parlantes. Adieu les dés d'argent, les clefs d'or, les lunettes bleues et les chapeaux rouges!... mais vive le *Cheval blanc*. Il est et sera immortel.

Les hôtelleries avaient inventé l'enseigne, il n'est que trop juste qu'elle leur fasse retour après tant de fortunes diverses.

XIII

M. Grévy chez M. Basilewski. — Revue de la collection. — Dialogue entre le Président, sa suite et Mannheim. — L'art des Catacombes. — Période byzantine. — Le moyen âge. — Dinanderie. — Renaissance. — Faïences d'Oiron et faïences italiennes. — Les *Quatre Saisons* et les *Sciences* de Bernard Palissy. — Verres de Venise.

16 *décembre.*

La scène représente une grande galerie d'enfilade de quinze mètres de long sur six mètres de large, éclairée par une grande baie. En face de cette fenêtre qui laisse tomber sur tous les objets une lumière vive et franche, s'élève une haute cheminée d'aspect monumental, au bandeau formé par la frise d'un cassonne italien du xve siècle. Sur le manteau de la cheminée est placée une vierge, de Luca della Robbia, assise dans une niche encadrée de feuillages, tenant l'enfant Jésus. Les deux chenets, formés par des lions d'une forme superbe, ornaient sans doute autrefois quelque tombeau du xive ou du xve siècle.

Autour de la galerie, vous apercevez des merveilles réunies à coups de millions : débris de catacombes, ornements d'église, émaux cloisonnés, bronzes florentins, majoliques hispano-mauresques, stalles d'archevêques, orfèvrerie d'Occident, — dépouilles artistiques du monde entier, venues des quatre coins de l'univers, de Nuremberg, de Rome, de Byzance, d'Alexandrie, depuis Julien l'Apostat jusqu'à Charles-Quint, depuis Charlemagne jusqu'aux Médicis et aux premiers Valois.

Ces incomparables raretés de l'art ancien sont exposées avec goût sur cinq magnifiques étagères.

La première à droite en entrant contient tous les ivoires : grecs ou consulaires, du moyen âge et de la Renaissance. La seconde est réservée aux diverses séries des faïences italiennes. A gauche se trouve le dressoir des orfèvreries religieuses byzantines des XIIIe, XIVe et XVe siècles. Du même côté, une autre étagère pour les figurines de Palissy et une dernière pour les émaux du XVIe siècle.

Nous sommes rue Blanche, chez M. Basilewski. Il reçoit le Président de la République, qu'accompagnent Mme Wilson, le général Pittié, le colonel Lichtenstein et le commandant Fayet. Sur une table est ouvert le splendide catalogue de M. Darcel.

M. Mannheim remplace M. Mollard. Il est l'introducteur et en même temps le cicerone des visiteurs. C'est avec une science parfaite qu'il sait par quelques mots mettre en relief chacun des objets principaux. Les visiteurs s'arrêtent longuement devant chaque vitrine. Par une heureuse idée, M. Mannheim, suivant le cours des années, fait assister ses auditeurs aux transformations successives du génie de l'homme, depuis les essais encore timides des Catacombes jusqu'aux conceptions les plus élevées de la Renaissance.

M. Mannheim. — Cet art des Catacombes, dont vous voyez autour de vous de très remarquables spécimens, des lampes en terre cuite, des croix et des boîtes en ivoire, rappelle bien par son caractère naïf et primesautier cette époque troublée des premiers temps du christianisme. L'esprit des néophytes, tout enflammé de la foi nouvelle, s'efforce de rompre avec le paganisme et les vieilles traditions. Les martyrs gravent avec patience, sur les objets qui leur servent, des symboles, images fidèles de leurs croyances. La colombe, la brebis, la croix racontent leurs espérances, expriment leur dou-

cœur et proclament leur résignation. Le nimbe qui entoure le front des saints, bien que persan par son origine, devient chrétien en rappelant l'astre de lumière qu'il évoque.

Plus loin ces émaux cloisonnés, ces mosaïques, ces cubes de verre, sont d'un âge postérieur et marquent la transition entre l'art primitif, dont je vous entretenais tout à l'heure, et les œuvres plus parfaites et déjà plus artistiques de la période où Byzance remplaçait Rome.

Le Président. — Le moyen âge, dans ses premiers pas, a dû s'appuyer plutôt sur la vieille tradition romaine que sur les innovations byzantines.

M. Mannheim. — Assurément. Le moyen âge, tout en subissant l'influence orientale, ne fut pas absolument dominé par elle. Les artistes qui ornaient de leurs sculptures la façade des grandes cathédrales savaient se créer une originalité. Si leurs statues conservent une attitude raide et froide, les plis de leurs robes sont admirables de vérité. Le plus grand soin dans les détails du costume, telle paraît être la seule préoccupation du temps. Bien que l'étude du corps humain semble être reléguée au second plan, les formes générales des personnages s'allient admirablement avec les grandes lignes architecturales des monuments gothiques.

Le Président. — Les artistes de ce temps-là avaient une main d'une adresse merveilleuse surtout pour faire les menus objets.

M. Mannheim. — Votre observation est juste, monsieur le Président. Ces figurines en ivoire, ces coffrets enrichis de sujets inspirés des romans de Tristan et d'Yseult, du cycle des chevaliers de la Table ronde, indiquent en effet une habileté de faire surprenante, comme le témoigne encore ce diptyque représentant la *Présentation au temple* où deux longues figures sont

accompagnées d'une inscription en lettres d'or du XIIIe siècle.

Remarquez la grande quantité d'ouvrages délicats et le petit nombre de meubles de cette époque qui se trouvent ici. Les mœurs nomades provoquaient alors médiocrement à la décoration des salles des châteaux forts. Quelques sièges, quelques dressoirs suffisaient amplement aux besoins domestiques. L'ébénisterie était à peu près inconnue. Les huchiers, pour les appeler par leur nom, ne faisaient que des travaux grossiers : des lits, des sièges lourds et massifs ou des coffres pour serrer les hardes.

MADAME WILSON. — N'est-ce pas cependant la belle période des émaux?

M. MANNHEIM. — Vous avez raison, Madame. Tenez, ces onze châsses en émaux champlevés offrent tous les genres de fabrication, depuis les figures en relief et émaillées jusqu'aux figures en réserve et simplement gravées sur fond émaillé. C'est aussi le moment où les émaux de basse taille se substituent aux émaux champlevés. Vous en voyez de tous côtés sur ce dressoir des échantillons curieux. C'est encore l'époque des heurtoirs en fer, fouillés et ouvragés, des couteaux à manche de cuivre ou d'or remplaçant la fourchette qui n'apparaîtra que plus tard, des chandeliers en cuivre portés sur les griffes d'animaux fantastiques, des coquemars affectant les formes les plus étranges : griffons aux yeux flamboyants, sirènes à l'aspect terrible, lions héraldiques, dauphins contournés, chevaliers casqués chevauchant sur des montures naïves. Cela s'appelle dinanderie.

MADAME WILSON. — Montrez-nous donc quelques types curieux de cette étrange dinanderie?

M. MANNHEIM. — Tenez, Madame, voyez ces sept coquemars en forme de cavalier, de lion, de sirènes, de

femme semblable à une guenon chevauchant un homme, caricature sérieuse du lai d'Aristote, faite par un dinandier barbare du XIIe siècle. Regardez ces deux chandeliers dont l'un, du XIIe siècle, est composé du groupe de *David déchirant la gueule du lion*, et l'autre, du XIVe siècle, d'un varlet à genoux. Ne dirait-on pas les illustrations naïves des légendes fantastiques du temps?

LE GÉNÉRAL PITTIÉ. — Quant à moi j'aime beaucoup les armes. Voici de belles épées à deux mains, des heaumes à pointe, des plastrons de cuirasse ; mais quel est donc cet écu de forme triangulaire? Une pièce du moyen âge sans doute. Elle doit sortir des mains d'un bien grand artiste?

M. MANNHEIM. — Votre observation est fondée : c'est un merveilleux ouvrage de la plastique italienne. Il porte en relief sur fond d'azur fretté d'or, un saint Georges à cheval d'une admirable tournure et combattant, l'épée haute, le dragon, comme on le retrouve au XIVe siècle sur nos sceaux français. Cet écu appartenait à la famille Contarini de Venise. Il avait été donné en 1368 au doge Andrea Contarini qui battit une flotte génoise assiégeant Chiozza et dont la galère amirale portait cet écu à la proue.

LE COLONEL LICHTENSTEIN. — Mais votre collection, M. Basilewski, me paraît aussi riche en objets de la Renaissance qu'en souvenirs du moyen âge.

M. BASILEWSKI. — Comment pourrait-on aimer les arts et ne pas aimer la Renaissance?

M. MANNHEIM. — Voici de cette époque une des plus belles crédences que l'on connaisse. Jean Goujon inventa la crédence. Il eut le premier l'idée de superposer ainsi deux coffres à vantaux en les couronnant d'un fronton triangulaire. Celle-ci, toute en bois, de noyer, date du commencement du XVIe siècle. C'est une œuvre superbe.

LE PRÉSIDENT. — Quelle belle époque artistique cette

Renaissance et comme elle a été bien définie : une revendication de la liberté contre la tradition et de la matière contre le christianisme!

M. Basilewski. — Le *Songe de Polyphile*, du dominicain François Colonna, avait réveillé les souvenirs de l'antiquité. On étudia les ruines, on fit revivre les grandes amoureuses de la mythologie, Europe, Léda, Sémélé. Sous l'influence de ce mouvement qui ramenait aux œuvres antiques, la forme devint exquise.

Le Président. — Mais cette crédence n'est-elle pas d'une époque de transition?

M. Mannheim. — Certainement, et vous touchez juste, monsieur le Président. Son ornementation le démontre d'une façon indiscutable. Voyez les pilastres qui forment les grandes divisions du meuble : ils sont de la plus pure Renaissance ainsi que les colonnes torses au milieu desquelles se trouvent des saints, tandis que les petits dais sont gothiques. Quant au dossier droit surmonté d'une frise avec ses sculptures représentant des transfigurations, des apôtres, des saints, le Christ avec le nimbe crucifère, il rappelle tout à fait le moyen âge.

Le Président. — Monsieur Basilewski, vous avez dû payer fort cher un morceau semblable?

M. Basilewski. — Près de 90,000 francs.

Le Président. — C'est une somme. Mais je n'ai pas encore vu ici de ces clefs ciselées dont les modèles sont si charmants et si délicats.

M. Mannheim. — Remarquez celle-ci dont le panneton est profondément refendu en dent de peigne. La poignée représente une chimère.

Le général Pittié. — Quelle admirable chose! Ces artistes du xvie siècle savaient transformer fer, bronze comme par enchantement en pièces dorées et damasquinées ou en groupes merveilleux!

M. Mannheim. — Il est difficile de rencontrer œuvre

plus parfaite que cet enfant en bronze, aux formes grotesques, chevauchant sur un escargot. Il a passé par les collections Piot, Timbal et Dreyfus, par le cabinet de M. Fould qui l'attribuait à Tullio Lombardo. M Eug. Piot, d'une opinion contraire, le donne à Francesco Colla, collaborateur du Padouan Riccio.

Le Président. — Et ces deux superbes reliquaires, que de déplacements, de pas, de démarches, pour faire ces heureuses trouvailles! Je ne serai jamais collectionneur, il faut trop aimer les voyages.

M. Mannheim. — Ces célèbres œuvres proviennent du trésor de la cathédrale de Bâle. Le reliquaire pédiculé de sainte Élisabeth de Hongrie est une œuvre du XIII[e] siècle dont les inscriptions rappellent l'art français : une pièce à peu près semblable se trouve à la cathédrale de Reims. L'autre reliquaire, de saint Henri et de sainte Cunégonde, décoré d'émaux translucides en relief est aussi fort beau. Remarquez son pignon à jour. Il est accosté de deux contreforts qui se terminent par un pied lobé.

Madame Wilson. — Je vois dans ces vitrines une bien belle collection de faïences.

M. Mannehim. — Les pièces les plus précieuses sont ces quatre spécimens d'Oiron : une coupe mamelonnée sur tige à balustre, une autre coupe plate sur tige cylindrique portant dans un quartier les quatre ailerons des Montmorency-Laval, une gourde plate de forme lenticulaire, toutes trois de la première époque, et enfin une salière de la seconde époque. Ces chefs-d'œuvre de la céramique francaise représentent, dans leur ensemble, une valeur considérable.

Le Président. — Voulez-vous nous indiquer les plus belles pièces de faïences italiennes?

M. Mannheim. — Voici une Madone du maëstro Giorgio Andreoli. Voilà de la fabrique de Caffagiolo

une coupe sur laquelle se trouve figuré un *Bacchus enchaîné*, d'un dessin dans le style de Sandro Boticelli. Plus loin un splendide plat de couleur à reflets métalliques, portant la date de 1525, représentant les *Trois Grâces*, d'après le groupe peint par Raphaël.

Continuons notre inventaire et suivez moi. De Deruta, encore un plat merveilleux à ombilic et à reliefs. De Rimini, cette coupe représentant le *Cheval de Troie*, et datée de 1553. D'Urbino, cette coupe avec l'empereur Charles-Quint; le plat de *Laocoon*, les coupes de la *Mort de Cléopâtre*, du *Saint Jérome* et des *Filets de Vulcain*, de Fra Xanto, dont plusieurs sont décorées du lustre métallique.

Le Président. — Et notre grand Palissy, où est-il ici ? C'est une gloire bien française.

M. Mannheim. — Il est avantageusement représenté dans la galerie par un magnifique exemplaire de la *Fécondité*, de la *Belle Jardinière*, par une salière monumentale et par deux exemplaires du plat de Henri II et de Catherine de Médicis. Quant à ses continuateurs ils y figurent par des spécimens triés sur le volet et surtout par ce plat à ombilic moulé sur un étain de Briot représentant les *Quatre Saisons* et les *Sciences*.

Le Président. — Je regrette de ne pas voir ces faïences italiennes et ces Palissy au Louvre.

M. Mannheim. — Monsieur le Président, je veux vous montrer maintenant des verres de Venise, d'une rareté insigne. Cette petite fiasque de verre blanc en latticino a été décorée au pinceau de personnages en bistre. Pesez-la dans votre main. Voyez sa légèreté. Bien belle aussi cette petite urne en sphère aplatie, portant l'agneau pascal du xve siècle, et très remarquable également ce gobelet réticulé de verre filigrané composé avec des baguettes en spirales et ce vidrecome de formes simples à réseaux également filigrané.

Madame Wilson. — Comme je serais désolée de me séparer de ces belles choses, si je les possédais !

M. Mannheim. — Vous avez des tapisseries intéressantes à l'Élysée; cependant je vous engage à examiner ces deux tapisseries flamandes, représentant la *Légende de la Vierge*, et portant les armes des ducs d'Amboise avec la crosse épiscopale. Les figures ont été empruntées à Mantegna. Mais la France peut se consoler de ne les point avoir : la tapisserie que le baron Davillier a laissée au Louvre est encore plus belle.

Le Président. — Monsieur Mannheim, vous êtes un érudit, vous me donneriez le goût de la collection. Je vous remercie de vos explications attrayantes et je renouvelle à M. Basilewski, qui a su réunir de si belles choses, mes regrets personnels de les voir quitter notre pays.

(*Exeunt omnes.*)

XIV

Vente L. Rothschild. — Les diamants de M[lle] Duverger. — Épaulettes du duc de Brunswick. — Écrins de M[mes] Léonide Leblanc et Marie Magnier. — Le rubis de M[me] Mackay. — M[me] Musard parée des diamants de Catherine de Russie. — Mines du Cap. — Comment l'impératrice vendit jadis des pierres fausses sans le savoir. — La perle de Cléopâtre. — Gare aux faussaires! — *Pirouettes complémetnaires.* — Perles fausses dans les bijoux de la couronne. — Le Régent au Mont-de-Piété. — Précautions pour les ventes de diamants à l'Hôtel.

12 *décembre.*

Ce chapitre est dédié à mes aimables lectrices. C'est des diamants et des pierres précieuses que je vais les entretenir. Ce sujet plaît généralement aux dames, elles préfèrent la belle eau claire des diamants au vin le plus généreux. Il faut bien le reconnaître, les diamants encadrent merveilleusement leur beauté. Une fois accrochés aux oreilles, ou répandus sur de belles épaules, ils jouent dans le monde le rôle de miroir aux alouettes.

Que de fois, j'ai vu les plus humbles, comme les plus riches, s'arrêter longuement dans leurs promenades devant les joailliers dont les étalages étincellent et croisent leurs feux sur le boulevard, rue de la Paix ou aux galeries du Palais-Royal! Sans avoir la prétention de fasciner leurs yeux aussi agréablement, j'espère cependant à mon tour que les dames voudront bien

faire un instant à ma prose un peu terne l'aumône d'un regard.

Si communs que soient devenus les diamants, les belles ventes où ils figurent sont rares à l'hôtel Drouot. Dans ces dernières années, je n'y ai guère vu défiler que celles de la reine d'Espagne, de Mme Oppenheim, dont un collier de perles fut adjugé 155,000 francs, de mademoiselle Duverger, qui, lorsqu'elle jouait la *Dame aux Camélias*, paraissait dans la scène de la fête, étincelante comme une constellation et plus récemment celle, après décès, de madame Blanc de Monaco. Enfin, dernièrement la vente des brillants et roses de M. Van Embden d'Amsterdam, qui a eu lieu à l'hôtel Drouot, le 27 octobre, a produit 295,176 francs. A Genève on a fait aussi, jadis, la vente des diamants du duc de Brunswick. Tout le monde se rappelle l'effet que produisit le duc lorsqu'il se présenta aux Tuileries avec ses épaulettes de diamant.

Et voilà à peu près toutes les adjudications célèbres.

Aussi n'ai-je pas voulu passer sous silence la vente importante que vont effectuer, du 16 au 19 décembre, l'expert Vanderheym et l'intelligent commissaire-priseur Coulon, après décès de M. L.-M. Rothschild, beau-père de M. Goldschmidt, celui-là même qui est devenu, après le krach, le propriétaire de l'hôtel de madame de la Panouse.

Rassurez-vous, que votre curiosité ne soit point piquée outre mesure, il ne s'agit point ici d'un des hauts barons de la finance, mais d'un marchand très habile et très riche qui fit en grand, à Londres, le commerce des pierres fines et qui fut un bibliophile érudit et un véritable philanthrope. Dans la grande famille des Rothschild, de Francfort, on a pour principe de ne jamais se défaire de ses richesses. On garde tout, et Dieu seul sait les trésors qu'on accumule.

Il n'y a jamais eu chez le calife Haroun-al-Raschid ni dans la grotte de Monte-Christo un pareil entassements de saphirs, de diamants, d'émeraudes et de turquoises !

Les perles les plus merveilleuses sont dans l'écrin de madame Gustave de Rothschild, de même que les plus beaux rubis connus, rubis historiques, s'il vous plaît, provenant du duc de Nassau, se trouvent dans les vitrines de madame Nathaniel de Rothschild.

Voilà des pierres qui ne brilleront jamais sous le feu des enchères ! Que les actrices en fassent leur deuil ! D'ailleurs, ce n'est pas le diamant qui leur manque à ces reines de théâtre. De tout temps les actrices ont brillé sur la scène autant par leurs parures que par leur talent de comédiennes et de chanteuses. Mademoiselle Mars avait des diamants superbes ; Sarah Bernhardt possédait naguère encore un collier de fleurs des champs incomparable, et je n'apprendrai rien à personne en disant que Mmes Léonide Leblanc et Marie Magnier ont des écrins qui feraient envie à plus d'une grande dame du noble faubourg. Quand elles paraissent sur la scène, ce ne sont pas des femmes, mais des fées répandant autour d'elles des rayons de lumière électrique.

Car, il faut bien le reconnaître, ce n'est plus dans la noblesse que se trouvent les plus belles pierres précieuses, mais dans le monde de la finance, de la grande industrie et surtout du haut commerce américain.

La noblesse de France n'est guère riche qu'en diamants de famille, et si, dans ce nombre, il en est de magnifiques, comme ceux dont s'enorgueillit avec raison la famille de la Rochefoucauld, ils ne peuvent lutter en général contre les écrins de la haute bourgeoisie du temps.

Allez donc trouver des rubis de la valeur de ceux de madame Ephrussi ou de la taille de celui que madame

Mackay a payé 300,000 francs à M. Boucheron du Palais-Royal? Et toutes les parures de madame Stanford, femme de l'ancien gouverneur de Californie! Et le collier de perles rosées que portait madame Thiers et qui fait partie aujourd'hui, au Louvre, de la collection léguée par l'ancien Président? Et les brillants de madame Bischoffsheim? Et les deux pendeloques, hautes de trois centimètres, diamants sans pareils, de la famille Astor? Et les huit boutons, grandes roses, qu'avait rapportées de ses voyages en Hollande, madame Musard et qui avaient appartenu à Catherine de Russie? Ou encore les trois mille perles qui ornaient une robe qu'elle portait un jour pour recevoir à dîner le prince de Chimay?

Montrez-moi de pareilles étincelles captives dans les écrins du faubourg Saint-Germain?

La noblesse française, je le dis à sa gloire, tient plus au blason de ses ancêtres qu'aux brillants capiteux, qui se résument en somme par une question d'argent. Le blason, c'est l'honneur; le diamant, c'est quelquefois le contraire.

Ah! si les diamants pouvaient parler, raconter leurs pérégrinations du boudoir au Mont-de-Piété, des épaules des grandes cocottes à celles des grandes dames! Ah! les diamants, terribles tentateurs! minotaures implacables! tombeaux de la vertu des femmes! Combien d'entre elles, comme la Marguerite de Faust, ont cédé pour une perle ou pour une émeraude! Mais ils ne racontent pas leur histoire, ces témoins muets du passé! Le cardinal Antonelli disait un jour à l'un de mes cousins, en lui montrant sa superbe collection de pierres gravées et de pierres précieuses, que pour prendre les femmes, le diamant « était du lard dans une souricière ». Bien que le mot ne fût pas de lui, en passant par sa bouche il n'en prenait que plus de valeur. Du reste ne sera-t-il pas éternellement vrai?

Il le savait bien ce négociant malin qui demandait dernièrement à MM. Ritt et Gailhard, moyennant un fermage annuel de 30,000 francs, le droit d'installer une vitrine dans le foyer de la danse et d'y vendre des bijoux et des diamants. Les directeurs de l'Opéra ont refusé, — dans l'intérêt de la bourse des abonnés.

Cependant le diamant a considérablement baissé de valeur. Il est peut-être au plus bas prix aujourd'hui, à cause des arrivages du Cap, mais il ne se donne pas encore : il y aurait trop de preneurs. Ainsi une pierre irréprochable de trois carats (1) vaut actuellement de 1,500 à 1,800 francs le carat ; une autre, de dix carats monte aisément à 2,500 ou 3,000 francs le carat ; en doublant le poids, on peut aussi doubler le prix du carat. Toutefois l'éboulement qui s'est produit dans les mines de Kimberley a rendu plus rare le diamant aux reflets mordorés. Ces mines, qui peuvent avoir la superficie du jardin du Palais-Royal, appartenaient par petits lots à deux ou trois cents propriétaires. Chacun creusait dans son terrain sans s'inquiéter du voisin. La roche qui formait les bords de ce bassin diamantifère était composée d'une matière friable et argileuse. Un triste jour, sous l'influence de phénomènes atmosphériques, elle se désagrégea, et l'éboulement dont nous parlions plus haut se produisit.

Pour le moment la mode est aux rubis et aux saphirs.

Le rubis, *rara avis*, est presque introuvable. Il vaut trois fois le prix du diamant ; c'est dire le prix du diadème étourdissant que possède le prince de Béarn et de la collection flamboyante de la duchesse d'Édimbourg, sœur de l'empereur de Russie. — Le

(1) Le carat pèse 0gr,205 et vaut quatre grains.

rubis était la pierre préférée de Marie-Antoinette.

Le saphir, surnommé la pierre des pierres, n'atteint que la moitié de la valeur de cette dernière gemme. Il en arrive beaucoup en Europe. On ne le veut que très limpide, avec une grande profondeur dans sa teinte bleu d'azur. La famille Branicki en a de merveilleux, mais le plus beau saphir des Indes se trouve encore au Muséum d'histoire naturelle. Il fut donné par l'impératrice Eugénie, et sa valeur estimative est d'au moins 100,000 francs.

Cette pauvre impératrice fut jadis mêlée malgré elle à une singulière aventure. Elle avait reçu, comme cadeau de noces, de l'empereur, des émeraudes qui par ce seul fait devinrent sa propriété personnelle.

Ces émeraudes furent montées dans un diadème dont les autres pièces dépendaient des diamants de la couronne, c'est-à-dire appartenaient à l'État.

Quelque temps après, l'impératrice ayant eu besoin des émeraudes que l'empereur lui avait offertes, les fit enlever de la parure où elles étaient, pour les disposer sur une autre. Plus tard dans les jours de malheur, elle les fit vendre à Londres, vers 1871 ou 1872.

Mais lorsque ces pierres vertes avaient été retirées du diadème où elles se trouvaient enchassées, elles avaient laissé naturellement un certain nombre de vides qu'il devenait nécessaire de remplir si l'on désirait se servir de cette parure.

Pour obvier alors à cet inconvénient et pour éviter des frais considérables, le joaillier de la couronne d'alors fut chargé de commander des fausses pierres de la grandeur exacte des chatons vides.

Il s'adressa à M. Savary, fabricant de pierres fausses rue du Château-d'Eau, qui fit de merveilleuses imitations que l'on mit dans les sertissures vides du diadème en question.

En 1875, c'est-à-dire près de vingt ans après, lorsque le gouvernement ordonna le récolement des diamants de la couronne, on reconnut un certain nombre de pierres qui ne figuraient pas sur l'inventaire officiel et qui par conséquent n'appartenaient pas au domaine, mais à la famille impériale. On en fit un paquet que le joaillier de la couronne remit à M. Rouher dans les caves mêmes du ministère des finances, où se faisait le récolement.

Parmi elles figuraient les émeraudes fausses en question, qui, dans l'obscurité des caves et au milieu de toutes les autres, furent prises pour vraies.

Le joaillier de la couronne les trouva même très belles et dit à M. Rouher que l'impératrice pourrait aisément en obtenir 90,000 francs, lorsqu'elle voudrait s'en dessaisir.

C'est ainsi que les émeraudes furent rendues à l'impératrice avec les autres pierres que le gouvernement de la République avait constatées lors de l'inventaire être sa propriété personnelle.

Ce fut dans ces circonstances que, sur l'avis transmis per M. Rouher, l'impératrice vendit comptant les émeraudes pour une somme de cent mille francs environ à M. Haucock, joaillier à Londres.

Quelques jours après, M. Haucock, qui s'était trompé, tout comme le joaillier de la couronne de France, s'aperçut, en les examinant avec soin, que ces émeraudes n'étaient pas des pierres vraies.

Il en avisa immédiatement l'impératrice, qui s'empressa de rembourser la somme reçue, mais voulut savoir en même temps le mot de cette énigme Le bruit qui s'était fait autour de cette affaire rendait la chose nécessaire.

Le comte Clary fut, en conséquence, chargé de se rendre à Paris avec lesdites émeraudes et d'en référer au joaillier de la couronne.

Après quelques recherches, ce dernier put, en consultant les documents de l'époque, donner à l'impératrice l'explication de ce qui s'était passé.

Combien de personnes ont été victimes de pareilles méprises ! Combien de femmes ont cru porter sur leurs épaules des milliers de francs qui n'avaient que de parures sans valeur ! J'ai entendu parler d'un fait de ce genre à propos de la collection de diamants de la duchesse de Raguse, morte vers 1857. Au moment de l'inventaire des objets précieux qu'elle possédait, une splendide rivière composée de diamants d'une grosseur extraordinaire fut surtout l'objet de l'admiration de toutes les personnes présentes, qui lui croyaient une valeur considérable. Mais quelle fut leur stupéfaction lorsque l'expert appelé pour donner une évaluation exacte déclara froidement, à première vue, que la belle rivière était tout simplement en stras!

Les anecdotes abondent sur les pierres précieuses. Je ne puis résister au désir de vous en citer encore quelques-unes.

L'empereur reçut un jour une spendide épingle en malachite que lui avait envoyée l'empereur de Russie. Il la montra au prince Demidoff :

— C'est très beau, lui dit ce dernier, mais j'ai une cheminée tout entière pareille, à San-Donato.

Napoléon III fit faire le fac-similé de toutes les pierres composant l'écrin des diamants de la couronne. Comme le compte qui a été rendu par les administrateurs de la liste civile dont M. Rouher était le président a été reconnu parfaitement exact, ces fac-similés doivent figurer dans l'inventaire dressé par la commission d'experts nommée par M. Ant. Proust, alors ministre des beaux-arts, et composée de MM. Martial Bernard, président de la chambre de joaillerie, Van-

derheym, expert des tribunaux, Paul Bapst, joaillier, Jannetaz, minéralogiste, maître de conférences à la Sorbonne, et Honoré, ouvrier ciseleur.

Avant de rentrer dans mon sujet, je citerai encore quelques faits curieux. Ismaïl Pacha, l'ex-vice-roi d'Égypte, possédait tant de diamants qu'il en mettait partout dans sa chambre à coucher, sur ses pendules, sur ses candélabres. Dans ses fastueuses prodigalités, qui ressemblaient à celles d'Edmond Dantès décrites par Alexandre Dumas, il avait fait même fabriquer un vase de nuit en or ciselé, incrusté de diamants, de rubis et de saphirs. Qu'est devenu ce superbe pot de chambre?

Mustapha Ben-Ismaïl, ancien grand vizir de Tunisie, eut l'idée, pendant son séjour à Paris, de convertir tous ses capitaux en diamants et en pierreries. Il se faisait faire des bracelets, enrichis de rubis ou d'émeraudes, qu'il portait au bras. Il avait ainsi, entre peau et vêtement, pour plusieurs millions de valeurs. Il appelait cela *se conserver une poire pour la soif*. C'était une façon assez originale de porter sa fortune sur soi et d'être prêt à toute éventualité.

Le sultan possède le trône de Keïlabus, nom sous lequel Cambyse est devenu un personnage mythologique chez les Turcs. Tout en or émaillé, ce trône est orné de perles, de rubis et d'émeraudes. Le commandeur des croyants a encore deux étuis en rubis et diamants destinés à recevoir les poils de la barbe du prophète; puis enfin un tas, haut de deux mètres, de diamants, de rubis et d'émeraudes peu ou pas taillés, mais presque tous malheureusement percées.

L'émeraude, que ces digressions m'avaient fait oublier, a eu son temps. La *pierre chaste*, comme on l'a appelée, est délaissée aujourd'hui par nos élégantes, qui lui préfèrent les perles fines, blanches et noires.

Ces granules, irisés d'un éclat chatoyant, encadrent merveilleusement votre beauté, Mesdames. Elles rehaussent le satin de la peau ou parsèment les chevelures de lueurs blondes et fines. Cléopâtre en raffolait. Cette reine possédait les deux plus belles perles en poires que l'on ait jamais vues. C'étaient des merveilles pour la beauté, la perfection et la ressemblance comme forme. On les estimait quarante mille sesterces, c'est-à-dire environ quatre millions. Donnant un jour à souper à Antoine dans son palais à Alexandrie, elle détacha, à la fin du repas, une de ces perles de son oreille, la fit dissoudre dans du vinaigre et l'avala. Elle en aurait fait autant de l'autre si Antoine, en homme qui savait compter, ne s'était vivement interposé.

A la mort de Cléopâtre, l'autre perle fut apportée à Rome, où Auguste la fit scier en deux parties égales pour en orner la statue de la Vénus de Praxitèle qui se trouvait au Panthéon.

Le duc de Buckingham, pour étonner la cour d'Anne d'Autriche, avait fait broder pour 300,000 francs de perles fines sur son habit de gala, et le prince Esterhazy, au sacre de la reine Victoria, en avait couvert son magnifique costume hongrois.

Une perle de douze grains vaut modestement 170 fr. le grain. A quarante grains, elle atteint le prix de 3,000 francs le grain.

La perle est d'une pâte fort tendre : elle s'use à la longue. Portée sur la chair, elle se ternit, elle jaunit, elle vieillit et au bout de quelques siècles elle perd toute sa beauté.

Les perles fausses ont été inventées à Paris, vers la fin du règne de Henri IV, par un nommé *Jaquin.* Il y avait encore en 1762, rue du Petit-Lion, un descendant de ce Jacquin, qui en faisait un grand commerce. La perle fausse est une petite bulle de verre soufflée rem-

plie de cire et recouverte d'écailles d'un petit poisson de rivière, nommé *ablette*, qui fait la joie des pêcheurs.

Les perles abondent dans la collection de M. M.-L. Rothschild. J'ai eu la patience de les compter dans le catalogue, il y en a près de trois mille. Un seul collier en contient cent quatre-vingt-trois et pèse plus de 1,800 grains. Ce sera le gros morceau de cette vente dont le total n'ira pas loin des sept chiffres, d'après ce que je me suis laissé dire par les joailliers consultés par moi à cet effet.

Cependant tout ce qui brille n'est pas or, dit le proverbe, ni pierre précieuse non plus. Défiez-vous du truquage et de la contrefaçon, chères lectrices. Souvenez-vous de cette histoire d'émeraudes qui, analysées par un chimiste de l'École des mines, d'abord diagnostiquées comme vraies, furent reconnues fausses par lui. L'inventeur, un pauvre ouvrier, qui croyait avoir retrouvé la pierre philosophale, mourut de désespoir.

Aujourd'hui, par une simple application de couleur violette sur un diamant jaune, on obtient un diamant blanc d'un éclat superbe. M. Chevreul a démontré, en effet, il y a déjà longtemps, à l'Académie des sciences, que ce qui manquait à la couleur jaune comme couleur complémentaire était la teinte violette.

L'illustre savant et son habile préparateur, M. Émile David, ont signalé dans une récente expérience, dite des *pirouettes complémentaires*, une nouvelle application de cette loi fort curieuse. Sur des disques qui peuvent tourner à l'aide de tiges verticales sont peints deux demi-cercles, un blanc et un vert. Quand la rotation est assez rapide, la partie blanche se teinte de rouge, couleur complémentaire du vert, et cette teinte rouge se gradue depuis le rose clair jusqu'au vermillon foncé. La gradation de ces diverses teintes, que l'on appelle le

dépouillement des couleurs, produit à l'œil un effet charmant. On comprend aisément combien ces découvertes scientifiques, utiles aux peintres, peuvent, lorsqu'elles sont employées malhonnêtement, devenir dangereuses pour le commerce de la joaillerie.

Pour la perle, quand elle est de mauvaise qualité, il suffit d'une simple application de nitrate d'argent pour la rendre noire ; seule la pile électrique fait tomber le nitrate. La rosaline donne également à la perle une couleur factice.

Défiez-vous donc bien, chères lectrices, car de même qu'il y a des taches sur le soleil, dans les diamants de la couronne se trouve du faux. Une *berthe*, de cette collection, pièce de corsage montée en pierres variées, ne renferme comme pendeloques que des perles imitées en forme de poires, et qui représenteraient, si elles étaient vraies, une somme considérable comparativement à la valeur des pierres qui les entourent.

Mais les perles sont fausses, personne n'en doute, ni les experts, ni les membres de la Commission, ni l'ex-joailler de la couronne, M. Germain Bapst.

Y a-t-il eu substitution?

Rassurez-vous. Voici ce qui s'est passé.

Dans un grand bal travesti donné aux Tuileries pendant le carnaval de 1861, l'impératrice devait paraître costumée en dogaresse.

Le costume complet se composait d'une longue traîne en velours noir, relevée de côté par un écusson aux armes de Venise, sur une jupe cramoisie brodée d'or. Le corsage en drap d'or, très long de taille, à longues manches, s'échancrait sur la poitrine. La coiffure de l'impératrice était le petit bonnet rouge des doges, d'où s'échappait un voile de tulle blanc rejeté en arrière et bordé d'une légère broderie d'or. Un collier de

perles du plus grand prix complétait cette splendide toilette.

Au dernier moment, pour rehausser encore son éclat, l'impératrice voulut que le devant du corsage fût couvert par une résille en brillants et en perles. — Il n'y en avait pas dans l'écrin de la couronne.

Le temps pressait. Quelques diamants et quelques pierre fines furent alors empruntés à la cassette de la couronne, et Cramer, le joailler, confectionna en quatre jours, en leur adjoignant des pierres fausses, une *berthe* merveilleuse.

Mais, après la fête, l'impératrice ordonna que le bijou ne fût pas démonté. Diamants empruntés et pierres fausses furent de la sorte envoyés à la cassette de la couronne. Et ce qui n'était dans le principe qu'un simple croquis pour servir de modèle, resta définitivement une parure (1).

La commission nommée par M. Antonin Proust pour faire l'inventaire ne s'est pas trompée. Elle a seulement estimé les brillants et les émeraudes contenus dans cette pièce, que M. Louis Énault qualifie d'« exquise élégance » et qui figurait à l'exposition des diamants de la couronne, dans le panneau n° 5, sous le numéro 34.

Avant de quitter les diamants de la couronne, disons que le *Régent*, cette pièce féerique, que Napoléon engagea pendant les Cent-Jours pour garantir un prêt de

(1) Voici la facture dressée par le joaillier de la couronne, le 20 septembre 1864, à l'occasion de la livraison de cette pièce.

Cette parure se composait de 581 brillants, 765 roses, 35 émeraudes, 27 rubis, 15 saphirs, 41 turquoises, 46 grenats, 38 améthystes, 29 hyacinthes et 2 chrysophases dépendant de la collection des diamants de la couronne.

On y ajouta 7 saphirs, 20 rubis, 29 hyacinthes, 46 grenats, 2 chrysophases, 765 roses et 89 *perles fausses cotées* 100 *francs*, dont le prix d'achat fut payé sur la cassette particulière de l'empereur.

250,000 francs, est aujourd'hui estimé 12 millions.

D'après le projet de la commission qui s'occupe de la mise en vente des écrins royaux, le *Régent* ne passera pas aux enchères. Il sera réservé au Louvre comme pièce historique.

Douze millions! Quel beau coup de marteau! Du reste qui pourrait l'acheter? Les budgets d'État sont lourds. Aucun amateur n'oserait immobiliser une pareille somme. On aurait devant soi un syndicat de joailliers, maitres de la situation, et ce beau fleuron de la couronne de France ne trouverait pas plus de deux millions.

Ces valeurs considérables sous un si petit volume m'ont toujours fait rêver. Si l'on pouvait calculer ce que valent les pierres précieuses renfermées dans les écrins de Londres ou de Paris, de Vienne ou de Saint-Pétersbourg, on arriverait peut-être à cinq milliards, la rançon de la France à la Prusse! Deux cent cinquante millions de rente, immobilisés pour le simple plaisir des yeux!

L'homme qui possède les renseignements les plus complets sur les diamants de la couronne est M. Germain Bapst. Un de ses ancêtres fut orfèvre du roi. Nous regrettons beaucoup que ce chercheur, qui a publié déjà d'intéressants travaux historiques, ne se soit pas encore décidé à faire paraitre ces documents.

Permettez-moi, en guise de moralité de vous engager, Mesdames, à n'acheter qu'à bon escient. Les pierres précieuses doivent être acquises avec réflexion, puisqu'elles figurent dans les contrats de mariage pour une valeur indiquée. D'ailleurs la précipitation est toujours mauvaise conseillère, et elle pourrait vous laisser de grosses déceptions. Ne traitez qu'avec des joailliers ayant derrière eux de longues années d'honorabilité. Il n'en

manque pas à Paris, comme les Boucheron, les Bapst, les Fontana, les Froment-Meurice, les Fouqué, les Gustave Sandoz, bien d'autres encore.

Voulez-vous un bon conseil, très simple et très pratique? Exigez sur votre facture que le marchand vous indique le prix auquel il reprendra vos joyaux le jour où ils auront cessé de vous plaire.

Et maintenant, pour conclure, je souhaite à toutes mes aimables lectrices qu'elles reçoivent, comme cadeau de fin d'année une *Alexandrite*. C'est la pierre changeante par exellence. Elle vient de Sibérie et porte le nom du tzar. Émeraude à la clarté du soleil, améthiste aux feux du gaz, avec ses ruissellements variés, elle vous rendra deux fois belles, — le jour et la nuit.

La collection Rothschild a été dispersée les 16, 17 et 18 décembre, par Me Coulon, commissaire-priseur, assisté de M. Vanderheym comme expert.

Ces ventes de diamants ont une physionomie toute particulière.

Le bureau du commissaire-priseur est sévèrement gardé. Personne ne peut s'en approcher. Dans l'étroit espace circonscrit par les tables, circulent l'expert et le crieur. C'est un véritable camp retranché, dans lequel ils sont à l'abri des importuns.

Les vols à l'hôtel Drouot se commettent rarement. Cependant pour les bijoux, on prend des précautions inusitées. On dérobe plus facilement une bague ou des pendeloques qu'un meuble ou un tableau.

Dans un coin un grand coffre-fort laisse apercevoir par sa porte entrebâillée des rangées d'écrins qu'il a précieusement protégés pendant la nuit.

La salle, simplement tendue de serge d'un rouge brique, a une nudité inaccoutumée.

Sur une table flambe une bougie, servant à cacheter

les boîtes qui renferment les parures : elle jette des lueurs blafardes et indécises, comme perdues au milieu de la clarté un peu fausse qui tombe du ciel ouvert. Sous un globe en verre une balance pour indiquer, s'il y a lieu, le poids en carats ou en grains, des perles, des saphirs ou des émeraudes.

Ajoutez à cette mise en scène un silence à peine entrecoupé par les exclamations du crieur et du commissaire-priseur, et vous aurez une idée de ces ventes calmes et discrètes qui manquent de l'entrain propre aux adjudications de bronzes, de meubles, de tableaux et de porcelaines.

Les commissionnaires eux-mêmes paraissent moins brusques et plus polis. Leurs grosses mains ont toutes sortes de délicatesses gauches et empruntées pour présenter sur un plateau les parures mises aux enchères. Les initiés, amateurs de haute volée et grands marchands, pénètrent par une sorte d'enceinte réservée, séparée du public, des badauds et des oisifs par une table qui prend toute la largeur de la salle. Derrière cette barrière infranchissable, commodément assis, ils poussent d'un petit signe de tête, tout en causant entre eux, tout en annotant leur catalogue.

De crainte des pick-pockets on ne fait pas circuler les pièces présentées, et ce petit détail augmente encore la tranquillité endormie de ces ventes.

Plus de ces exclamations si souvent répétées :

— Faites passer ! Je demande à voir !

En sortant vous vous apercevez qu'elles vous ont manqué, et vous les retrouvez avec plaisir dans la salle à côté, où elles frappent agréablement vos oreilles, comme une conversation animée entre le commissaire-priseur et les acheteurs.

Prix principaux de la vente Rothschild. — Un collier de 152 perles fines, retenues par un cadenas entouré de brillants, a été adjugé 32,500 francs. Un autre collier de 48 perles irréprochables, 15,550 francs. Deux rivières de diamants, 8,000 et 9,000 francs. Un magnifique collier de 183 perles a été acheté par le premier comptoir des Indes, MM. Pittar, Leverson et Cie, pour 81,300 francs. Un deuxième grand collier, de 154 perles, a été acquis par M. Briquet, du Palais-Royal, le doyen bien connu des joailliers de Paris, pour le prix de 66,300 francs. Une broche en perles et brillants, 11,100 francs, à M. Peckzenick. Une paire de boucles d'oreilles, 15,600 francs, à la maison P. Faleck et fils. Un collier de 183 perles fines d'une régularité parfaite et de la plus belle qualité, 30,250 francs à M. Achère.

Le total des trois vacations s'est élevé à 720,000 francs.

XV

Collection Dubrunfaut. — Trente-quatre lettres de Voltaire. — L'esprit neutralise le génie. — Frédéric raillant Voltaire. — *Je ne fléchis pas le genou devant Baal.* — Thiériot, *la memoire de Voltaire.* — Vie en Suisse du philosophe de Ferney. — Didot poursuivi pour une édition *subreptice.* — Voltaire aimait-il le peuple ?

20 *décembre.*

Des lettres inédites de Voltaire ! c'est à ne pas y croire. la mine en est inépuisable ! M. le duc de Broglie vient d'en publier dix-neuf dans un dernier ouvrage sur Frédéric II et Louis XV. Lors du récent incendie du château de Breteuil, il en a disparu un certain nombre. En voici trente-quatre nouvelles qui seront vendues à la salle n° 9, avec la belle collection d'autographes laissée par le grand chimiste Dubrunfaut, un homme utile, qui a perfectionné les procédés de fabrication du sucre de betteraves.

C'est le sort de tous ceux qui obtinrent dans leur temps la royauté de l'esprit de voir leurs moindres écrits, un chiffon de papier, un bout de lettre, une signature, recueillis religieusement par une foule d'admirateurs. Et quel homme asservit mieux son siècle à sa gloire que celui que le roi Frédéric, son ami, appelait si justement le roi Voltaire ? Quel écrivain de génie a usé plus d'encre et couvert plus de papier ? Comme

tous les grands épistoliers, c'est dans sa correspondance qu'il se retrouve le mieux. Il y est même tout entier, dans toutes les variétés de son talent, avec sa pétulance, ses colères sanglantes, son humeur altière, ses mouvements généreux, ses flatteries inutiles, ses alternatives d'audace et de faiblesse, ses contradictions inexplicables et son esprit endiablé. Aussi puissant dans la bonne que dans la mauvaise fortune, tour à tour prisonnier à la Bastille, exilé en Angleterre, courtisan du roi de Prusse, bravant le roi de France et pouvant dire dans sa dernière retraite, comme le héros de Corneille :

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis !

tant il fixait l'attention du monde, ce patriarche de Ferney !

Et voyez la suprématie de son règne ! Il a enchaîné à sa gloire ses amis et ses ennemis, ses rivaux et ses jaloux. Après un siècle ses traits mordants ne sont pas émoussés, et le ridicule qu'il versa sur certaines gens dure encore. Nonotte et Patouillet sont plus célèbres par ses sarcasmes que par leurs écrits ; Coyer, l'abbé Desfontaines lui doivent la notorité de leurs noms ; Fréron, dont il a dit,

L'autre jour au fond d'un vallon,
Un serpent mordit Jean Fréron.
Que pensez-vous qu'il arriva ?
Ce fut le serpent qui creva,

Fréron restera immortel grâce à cette épigramme.

Se souviendrait-on de Baculard s'il n'avait obtenu la faveur de ses railleries dans les quatre vers célèbres :

Savez-vous pourquoi Jérémie
A tant pleuré durant sa vie ?
C'est qu'en prophète il prévoyait
Que Baculard le traduirait.

Malheureusement Voltaire maniait trop facilement l'ironie et, comme le disait très bien Lamartine, « l'esprit neutralise le génie : c'est un vent froid qui sèche les larmes ».

Parmi les lettres qui figurent dans la collection Dubrunfaut il en est une, en italien, datée de 1742, au cardinal Passionei, custode de l'académie des Arcades à Rome, dans laquelle le « moine de Ferney », après avoir fait le plus grand éloge de ce prélat, le prie de lui envoyer les œuvres du poète Crescimbeni sous le couvert du cardinal de Tencin ou de M. d'Argenson. Quand Voltaire avait besoin des gens, il savait frapper à leur porte. Rappelez-vous l'histoire de sa candidature à l'Académie française. *La Pucelle* courait déjà les rues : il ne craignit pas de la désavouer. Languet, l'archevêque de Sens, l'auteur mystique de *Marie Alacoque*, était tout-puissant à l'Institut. Il lui fit mille avances. Il alla même jusqu'à bombarder les évêques de Mirepoix et de Sens de protestations contre les sentiments irréligieux qu'on lui prêtait, et à se vanter auprès de Maurepas d'avoir pour lui les appas de madame de la Tournelle.

Ce qui lui attira après son échec les jolis petits vers suivants de la part de son ami le roi de Prusse :

Depuis quand, Voltaire,
Êtes-vous dégénéré ?
Chez un philosophe éclairé
Quoi ! la grâce efficace opère !
Par Mirepoix endoctriné,
Et tout aspergé d'eau bénite
Allez-vous, d'un jeune obstiné,
Allez-vous devenir ermite ?

Mais quel objet me frappe, ô dieux !
Quoi ! de douleur tout éplorée
Je vois la triste Chatelet :
Hélas ! mon perfide me troque,
Dit-elle, il me plante là, c'est
Pour qui ? pour Marie Alacoque.

Mais Voltaire n'était pas homme à se déclarer battu, surtout quand il l'était avec ses propres verges. Il répondit à Frédéric :

— Je ne fléchis pas le genou devant Baal.

Deux ou trois lettres également inédites nous renseignent sur la vie qu'il menait à Ferney. Dans la première, adressée à l'abbé Moussinot, il le remercie de lui avoir offert deux petits tableaux de l'Albane.

J'ay une autre maison sur les bords de mon beau lac où j'auray besoin de tableaux plus petits, j'iray bientôt prendre les mesures et j'auray recours à vos bontés.

L'autre est adressée à l'ami Thiériot, le camarade de cœur que l'on appelait « la mémoire de Voltaire », parce qu'il récitait les improvisations oubliées par ce poète. Il lui écrit, le 2 juin 1756, qu'il vient « d'acheter à Lausanne une belle maison neuve au bout de la ville. « Elle a quinze croisées de face, et il verra de son lit vingt lieues du beau lac Léman et toute la Savoie, sans compter les Alpes. » Il ajoute que « Mme Denis a le talent de meubler des maisons et de faire bonne chère, ce qui, joint à ses talents de musique et de déclamation, compose une nièce qui fait le bonheur de sa vie ». Il parle ensuite de l'infortuné amiral Bying, qui vient d'être pendu pour avoir commis la faute de s'être laissé battre, et pour lequel il avait intercédé en même temps que le maréchal de Richelieu :

J'avais connu ce pauvre amiral à Londres, dans sa jeunesse. J'imaginay que le témoignage de M. le maréchal de Richelieu en sa faveur pouvait être de quelque poids. Le témoignage lui a fait honneur et n'a pu lui sauver la vie. Il a chargé son exécuteur testamentaire de me remercier, de me dire qu'il mourait mon obligé et qu'il me priait de

présenter à M. de Richelieu, qu'il appelle *a generous soldier*, ses respects et sa reconnaissance. J'ay reçu aussi un mémoire justificatif très ample qu'il a donné ordre en mourant de me faire parvenir. Il est mort avec un courage qui achève de couvrir ses ennemis de honte.

Et à ce propos Voltaire s'attaque au testament du cardinal de Richelieu. Il déclare ce testament apocryphe et indigne de tous points du grand homme d'État auquel on l'attribue faussement.

Dans une autre lettre adressée à M. de Chauvelin (n'est-ce pas le chanoine de Notre-Dame qui fit une campagne célèbre contre les jésuites?) Voltaire fait un tableau pittoresque de sa vie en Suisse :

J'ay deux lieues à cultiver. Je suis citoyen à raison de deux lieues, et je suis aussi embarrassé à trouver des laboureurs que M. Bernier (ministre de la marine) à trouver des flottes. Je plains tendrement ma chère patrie, mais elle a fait tant de sottises que je lève les yeux au ciel quand tout le monde lève les épaules.

Ce dernier trait est tout à fait charmant ; malheureusement je ne vois pas bien le Voltaire de Houdon, au sourire amer, les bras en l'air, invoquant le ciel au nom de la France.

Le cœur est tout ce qui reste aux pauvres vieillards, écrit-il à madame de Vaux, et le mien est encore jeune pour l'amitié. Vous avez vu Paris et Versailles, mais il vaut encore mieux cultiver son jardin que d'admirer celui des rois.

Belle pensée qui sent le désenchantement, un triste retour sur Potsdam sans doute, mais qui n'est assurément qu'une simple boutade sous la plume de Voltaire.

Il aimait si peu en effet le jardin des rois qu'il écrivait à la margrave de Baireuth, Wilhelmine de Prusse, au mois de janvier 1751 :

Je compte dans un mois ou six semaines aller arranger mes petites affaires à Paris. Je ne crois pas qu'on puisse aller à Paris par d'autres chemins que par Baireuth.

Et l'année suivante :

Je vous annonce que le marquis d'Adhémar, fils du grand maréchal du roi Stanislas, se met aux ordres de la margrave et sollicite le titre de chevalier d'honneur. Tout ce que je sçai, c'est que je voudrais bien grossir quelque temps avec lui le nombre de ses courtisans. Mais, frère Voltaire ne sait pas encore quand il mettra le nez hors de sa cellule. Il est le meilleur moine du monde, et s'accoutume trop à la vie solitaire. Je pourrais bien, après le mariage de monseigneur le prince Henri, prendre mon essor et venir vous faire ma cour. Mais je ne réponds de rien et je me résigne entièrement à la Providence...

Ces quelques citations témoignent suffisamment de l'intérêt biographique qu'offre la vente Dubrunfaut. Elle ne peut manquer d'attirer l'attention des érudits sur toutes les lettres de cette collection où l'on voit converser Voltaire tour à tour avec Moncrif, le président Hénault, le ministre Amelot, l'acteur Lekain qui venait jouer à Ferney et son éditeur principal, le libraire Lambert. Il s'y trouve même, au sujet de ses œuvres, un dossier inconnu très curieux et très piquant. J'y prends d'abord une lettre

A *Monsieur Didot, rue de Hurepoix, quay des Augustins.*

Mon cher Didot, j'envoyai hier acheter par mon secrétaire chez David fils, votre voisin, les cinq volumes en question, que Savoye m'avait promis avec tant de serments de corriger. J'y ai trouvé, surtout à la fin du troisième tome, les mêmes choses scandaleuses et qui méritent la plus sévère punition. Je suspends encore le procès criminel, parce que votre voisin Barois m'a promis qu'il engagerait tous ses camarades à me vendre tous les exemplaires qu'ils ont. C'est

le seul moyen d'apaiser les affaires que causeraient infailliblement la perfidie et l'insolence de Savoye.

Je vous demande en grâce, de vouloir bien ce matin vous arranger avec eux. Je vous prie donc, mon cher Didot, avec la dernière instance, de vouloir bien faire un paquet de ce que vous avez et de ce qu'ils ont. J'achète tout et j'enverray un domestique entre dix et onze, le prix est prest.

Rendez, je vous en conjure, ce service à votre amy, qui vous sera éternellement obligé.

Ce samedy.

Il paraît que les livres ne furent pas renvoyés. Commencé avec courtoisie l'incident s'envenima. Voltaire était sans doute très inquet pour sa propre personne au sujet des diffamations que renfermait cette édition. En homme habile, il prit les devants, se plaignit au lieutenant de police, M. de Marville, fit poursuivre François Didot et consorts et obtint une lettre de cachet pour les faire incarcérer au fort Lévêque, comme il résulte de la lettre suivante à M. de Marville :

Monsieur, j'ay eu l'honneur de passer chez vous, pour vous remercier, et je vous ay rapporté tout ce que les femmes de Didot et de Barois m'ont remis en conséquence de vos ordres.

Il est vrai que Didot et Barois sont coupables de n'avoir jamais voulu purger cette édition subreptice malgré leurs paroles et d'avoir débité des scandales que je les avais priés six mois entiers de supprimer. Mais enfin, ils n'avaient pas originairement imprimé ces pièces scandaleuses. Ils les tenaient du nommé Savoye. Et celui qui les a fournies est un nommé Henry, qui n'est plus libraire et qui demeure rue Saint-Jacques. On m'avait donné avis que toutes les chansons et toutes les petites satires infâmes de l'année allaient paraître à la suite de cette belle édition. J'en ay averti M. le comte de Maurepas. Mais si on trouve ce recueil, ce sera problablement chez cet *Henry*.

A l'égard des Didot et des Barois, ils sont à votre miséricorde, et si je pouvais jamais me flatter d'avoir quelque

crédit auprès de vous, je l'emploierais à vous demander très humblement leur grâce.

Je suis avec respect et reconnaissance,

Monsieur,
Votre très humble et très obéissant serviteur,

VOLTAIRE.

Sa supplique fut entendue et leur captivité de courte durée. Didot et Barois, qui étaient en résumé peu coupables, furent mis en liberté le 10 janvier. Mais au mois de janvier Voltaire écrit de nouveau à M. de Marville pour le prier de faire brûler un ballot de l'édition clandestine afin qu'il ne reste plus de trace de « ces feuilles scandaleuses ». Cependant il demande la grâce d'avoir une quarantaine d'exemplaires pour les envoyer en Russie, où « notre langue commence à être connue». Il dit :

Monsieur,

Je me sens destiné à vous avoir obligation. Je me flatte que vous avez eu la bonté de faire brûler le gros paquet que j'eus l'honneur de vous envoyer, dans lequel les feuilles scandaleuses de Didot sont confondues avec les autres exemplaires et qu'il ne restera nulle trace de ces diffamations. Madame la marquise du Chastellet, tout occupée qu'elle est de la perte de M. de Breteuil, n'en sent pas moins vivement le prix de vos attentions et vous en remercie avec bien de la reconnaissance.

J'ay une autre grâce à vous demander. J'ay reçu une lettre de Berlin par laquelle l'envoyé de Russie témoigne qu'il voudrait envoyer à la cour trente exemplaires de quelqu'une des éditions de mes ouvrages. Je vous avoue, Monsieur, que je serais flatté de pouvoir les luy adresser et d'en faire ma cour au prince impérial qui a voulu m'avoir auprès de luy.

C'est d'ailleurs un honneur pour la France que notre langue commence à être connue à Pétersbourg et l'honneur serait plus grand si on demandait d'autres ouvrages que les miens.

Mais tels qu'ils sont, Monsieur, je vous supplie instamment de me faciliter la petite galanterie que je veux faire. Je compte faire corriger à la main, les exemplaires très informes, mais après tout, assez complets, que Didot s'est avisé d'imprimer. Enfin, Monsieur, si vous poussez la bonté jusqu'à me faire la grâce de me remettre deux paquets de vingt exemplaires chacun, vous m'obligerez bien sensiblement et je vous promets autant de secret que de reconnaissance. Ne me refusez pas, je vous conjure. C'est une chose qui dépend absolument de votre volonté. Cependant si vous croyez devoir en dire un mot à M. le comte de Maurepas, je suis persuadé qu'il se joindra à vous pour m'accorder la grâce que je vous demande avec la plus vive instance.

Ayez la bonté, Monsieur, je vous en supplie, de vouloir bien me mander quel jour et à quelle heure je pourray vous faire ma cour et vous assurer de mon profond respect et de mon tendre attachement.

Le danger étant passé, Voltaire se ravisait. La lettre porte en marge : « Les 40 exemplaires ont été remis par Perrault à M. de Voltaire le 14 février 1743. » Ont-ils été jamais expédiés à Pétersbourg? Nul ne le sait. Permettez-moi personnellement d'en douter.

Je citerai encore dans la vente Dubrunfaut un exemplaire de la *Henriade* avec un *ex dono* autographe signé *de Voltaire à l'académicien Nivelle de la Chaussée*, en 1730. Malheureusement un relieur maladroit, au siècle dernier, a rogné en partie, cet envoi d'auteur pour le plus grand chagrin des bibliophiles et curieux de notre temps.

Je terminerai cette revue rapide par le brouillon de la pièce de vers intitulée le *Songe creux* qui débute ainsi,

Je veux conter comment la nuit dernière
D'un vin d'Arbois longuement abreuvé,
En passe-temps dans mon lit j'ai rêvé
Que j'étais mort, et ne me trompais guère.

Au milieu des nombreuses ratures qui surchargent ce manuscrit, il y en a de fort curieuses. J'ai remarqué une variante de ces deux vers :

On me montra les trois sœurs filandières
Qui font le sort des peuples et des rois.

Voltaire avait d'abord écrit :

Qui font le sort des *gredins* et des rois.

Peut-être ne convient-il pas de trop insister sur ce rapprochement. Il s'agit là d'un mot corrigé rapidement et il ne faudrait en tirer aucune conséquence. Mais Voltaire aimait-il le peuple?

Il cherchait, a dit Mme de Staël, à éclairer la société plutôt qu'à la changer. Il ne voulait pas la Révolution qu'il a préparée. Il aimait les grands seigneurs et les rois. L'égalité n'était pas dans ses opinions.

Prix principaux. — Lettre inédite à M. de Marville, 205 francs. Trente-trois lettres à Lekain, 200 francs. Vingt-sept autres au libraire Lambert, 400 francs. Le manuscrit de la tragédie d'*Irène*, 240 francs. Correspondance de d'Argental, 300 francs. Lettre de Destouches, 50 francs, à M. Monval, de la Comédie-Française. Prévost d'Exiles, 200 francs. Marquise de Pompadour, 185 francs. Manuscrit de la tragédie d'*Adélaïde*, 167 francs. De Voltaire à la margrave de Baireuth, 120 francs. Au cardinal Passionei, 150 fr. Au libraire François Didot, 25 francs. A M. de Marville, 38 francs. *Ex dono* autographe signé, à La Chaussée, 51 fr. Un dossier de portraits de Voltaire ou d'estampes le concernant, 60 francs. Wilhelmine de Prusse, 102 francs.

Total de la vente, 6,723 francs.

XVI

Dessins et aquarelles de l'*Art de la mode*. — Vente de Salverte. — Galerie Landau : *Saules*, de Corot, et *Nymphes des champs*, de Daubigny. — Anatole de Beaulieu. — Un mot de Corot. — Gustave Maincent. — Grandeur et décadence des portraits. — Terres cuites de Carrier-Belleuse. — Articles pour invalides. — Pièces à conviction. — La voiture de Fenayrou. — Vente à Nantes par les domaines.

28 *décembre.*

Il y a encore à l'hôtel Drouot de beaux jours et de bonnes occasions pour les amateurs qui ont du flair. Ceux qui s'y trouvaient le 9 décembre ne regretteront pas leur temps. Me Quèvremont vendait, assisté de M. Gandouin, toute une collection d'aquarelles et de dessins originaux. Il y en avait de nos meilleurs peintres comme de nos dessinateurs les plus à la mode : John Lewis Brown, Harpignies, Jacquet, Eugène Lami, Bouguereau, de Penne, Protais, Veyrassat, Worms, Arcos, Destrem, Flameng, Grévin, etc. Au milieu de ces petites œuvres au crayon, à la plume ou à l'encre de Chine, il se trouvait réellement de fort bonnes choses.

Quel était donc le propriétaire de tous tous ces croquis ? M. Morel, répondait le catalogue.

— Eh ! vous savez bien, se disait-on à l'oreille, c'est le journal *l'Art de la mode* qui vend les originaux de ses illustrations, comme l'année dernière.

Et voilà comment, faute de publicité, beaucoup d'amateurs n'ont pas assisté à la vente de ces dessins qui méritaient un meilleur sort.

ADAN. — L'*Arc-en-ciel* (plume), 120 francs, à M. Vagliano.

BOUGUEREAU. — La *Nuit* (trait à la plume), 115 francs, à M. Closet.

DELORT. — *Jeune Bretonne revenant de la messe* (plume), 110 francs, à M. Beugnet.

GÉROME. — La *Danse de l'amante* (crayon noir), 175 francs, à M. Vagliano.

JACQUET. — La *Dormeuse*, 112 francs, à M. Sortet.

LEFEBVRE. — *Pandore* (plume), 185 francs, à M. Vagliano.

OUTIN. — *Jeune femme à la fenêtre* (crayon noir), 125 francs.

DE PENNE. — *Chiens courants au repos* (aquarelle), 175 francs à M. Gorget.

VEYRASSAT. — *Chevaux de halage* (aquarelle), 195 fr.

Dans la collection de meubles, de bronzes, d'orfèvrerie, de sculptures et de porcelaine de M. de Salverte, que MM. Chevalier et Mannheim exposaient à la salle 8, le 11 décembre, j'ai remarqué quelques pièces intéressantes, malheureusement compromises par de nombreux *retapages*, comme on dit dans l'argot de l'Hôtel.

Une pendule du temps de Louis XIV accompagnée de son socle de suspension en marqueterie de cuivre sur écaille, garnie d'ornements en bronze ciselé, avec mouvement à grande sonnerie, vendue 2,000 francs.

De l'époque Louis XV, un bureau fort coquet avec ses marqueteries de bois et ses ornements, rocaille en bronze ciselé et doré, 1,520 francs; une armoire fermant à deux portes, très belle, avec ses mascarons et ses quadrillages en bois satiné, 2,450 francs, et un

meuble également en marqueterie de bois à quadrillages, ouvrant à deux portes vitrées, garni de mascarons et de quelques ornements de bronze doré. Le socle était enrichi d'une figure d'enfant, 2,250 francs.

Continuons notre énumération :

Un flambeau de bureau à deux lumières, en argent ciselé, du temps de Louis XVI, 1,800 francs.

Deux vases ovoïdes en vieux chine à décor persan, garnis de montures en bronze ciselé et doré du temps de Louis XV, 1,350 francs.

Quatre statuettes en pierre du XV[e] siècle représentant des moines pleureurs dans le goût des statues qui décorent les tombeaux des ducs de Bourgogne à Dijon, 2,120 francs !

Heureux homme M. de Salverte ! il a tiré 53,855 fr. de ces objets qui avaient cessé de lui plaire, mais qui avaient été bien achetés dans le bon temps par cet homme de goût.

Il y a, chacun le sait, grande abondance de tableaux modernes sur le marché de la peinture. Beaucoup se vendent, mais peu se vendent bien. Quelques-uns seulement parmi les artistes ont eu assez de talent et assez de chance pour conquérir la faveur du public et la conserver. Corot, Daubigny, Rousseau, Millet, sont du nombre des rares élus.

Les amateurs, même aveugles, ont toujours pour eux leur bourse pleine de louis et leur portefeuille bourré de bank-notes. Bonnes ou médiocres, les toiles de ces maîtres reçoivent le même accueil ultra-bienveillant auprès des marchands et des collectionneurs.

Je n'en veux pour exemple que les tableaux de M. Landau vendus le lundi 15 décembre à la salle 8, par MM. Tual et Bernheim jeune.

Les *Saules* de Corot ont été payés 7,800 francs par

M. Garnier, et la *Nymphe des champs*, du même, 8,005 francs par M. Dupuy. Sans être mauvaises, ces deux compositions n'avaient cependant rien de bien entraînant vers d'aussi grands prix.

Kérity et le *Canal*, de Daubigny, ont été adjugés 3,300 francs et 1,110 francs.

A propos de peintres et de peintres modernes, je veux dire quelques mots de M. Anatole de Beaulieu. Ce sujet est tout d'actualité, puisque M. de Cagny, assisté de M. Feral, vient de disperser, le 15 décembre, les œuvres laissées par cet artiste convaincu.

M. de Beaulieu exposait encore au dernier Salon. Son envoi, l'*Alcool*, suscita alors de violentes critiques. Un chroniqueur écrivit : « C'est une horreur. » Mais le modèle Jean Gouju était plus horrible encore. Le malheureux finit sur les tables de dissection de l'amphithéâtre de Clamart. C'était le dénouement que semblait faire pressentir le tableau dans sa vérité terrible. Henri de Beaulieu disait à ce sujet : « Vingt pages de dissertations n'enseignent jamais ce que peut révéler le dessin d'un contour, la qualité d'un ton et sa juxtaposition harmonique. On rêve des nuits, des années, à ces bizarres mystères ; ils ne se formulent que par une impression sensitive littéralement inexprimable. »

Henri de Beaulieu se souvint toujours, pour ses portraits, d'un mot de Corot. Le maître de Ville-d'Avray était venu un jour dans son atelier. Une perruche se trouvait sur son perchoir. Derrière elle étaient placées des coquilles brillantes.

— Ah ! dit Corot, regardez, le fond fait silence, on ne voit que la perruche. Comme la nature compose bien ! »

De Beaulieu ne peignait que ce qu'il voyait et il avait le courage d'exprimer son impression telle qu'il la ressentait. Élève d'Eugène Delacroix, il avait beaucoup

étudié et il possédait ce qui manque souvent à bien des artistes, une véritable originalité. Il lutta sans cesse, car nul ne fut plus discuté, bafoué, vilipendé. Il est mort sans avoir eu la conscience de sa juste valeur, désillusionné et presque ébranlé dans ses plus profondes convictions. Il n'eut pas la suprême consolation de pressentir que la postérité ne l'oublierait pas. Il s'en est allé découragé.

« Ce travailleur fut un peintre et un écrivain de talent, dit Jean Dolent, son fidèle et meilleur ami, dans une étude qu'il lui consacra. Les sonnets qu'il a laissés sont de la meilleure facture, et on est heureux d'y rencontrer un sentiment poétique plein de sincérité. Le livre des *Têtes de bois* lui doit quelques-unes de ses meilleures pages. »

Voici les prix d'adjudication des principaux tableaux d'Anatole de Beaulieu vendus le 15 décembre ; ils sont ridiculement bas :

La *Dame de trèfle*, 500 francs ; les *Parias*, 400 francs ; la *Fille aux rats*, 350 francs ; la *Femme à l'ibis*, 360 fr. ; une esquisse réduite de la *Femme à l'ibis*, 260 francs ; l'*Alcool*, 200 francs.

La vente a produit 9,400 francs seulement !

A propos de Gustave Maincent, écoutez Charles Pillet : c'est une page de la *Physiologie des peintres* qu'il a écrite avec le charme et l'esprit que vous savez :

« Rien n'est plus intéressant que la tentative d'un jeune artiste qui, pour la première fois, aborde l'Hôtel des ventes. Voir son premier tableau admis au Salon annuel cause une bien légitime satisfaction, l'amour-propre en est doucement chatouillé. Lorsque plus tard les récompenses arrivent, mention honorable d'abord, troisième médaille ensuite, comme c'est le cas pour M. Gustave Maincent, dont Me Tual, commissaire-pri-

seur et M. Bernheim, expert, viennent de vendre trente-huit tableaux, l'artiste conçoit plus de confiance en lui-même. Il marche d'un pas plus sûr dans la voie ouverte devant lui. Le suffrage de ses maîtres, de ses anciens, de ses camarades, est un dictame bienfaisant qui le soutient dans ses défaillances, le réconforte et l'enhardit. Mais après ce succès d'estime, il est bien permis d'en chercher de plus matériels et de plus positifs, et c'est alors que l'artiste songe à prendre le chemin de l'hôtel Drouot. Je vais faire ma vente, dit l'artiste, et il prépare sa vente, travaillant avec amour, sans perdre l'art de vue, mais aussi en regardant un peu le bourgeois, c'est-à-dire l'acheteur, du coin de l'œil. Puis les tableaux arrivent dans la salle, y sont disposés le plus favorablement possible, et le public est admis à les visiter. Public d'amis et public d'indifférents; ceux-ci complimentent, ceux-là regardent et passent. L'artiste interroge chaque visage d'un regard inquiet; de temps à autre il reçoit des félicitations et des encouragements; mais, si sincères qu'ils soient, ils sont platoniques, ceux qui les lui adressent ne sont pas des acheteurs, et des acheteurs il est tenté d'en voir dans tous ceux qui regardent ses œuvres avec quelque attention. Déjà il entend les enchères se presser drues comme grêle sous le marteau du commissaire-priseur, jusqu'au moment où, deux visiteurs nouveaux étant entrés, l'un jette à l'autre cette appréciation : « Ça? ça ne se vendra pas cher » ; c'est le même qui, dans la salle voisine avait dit en tâtant une étoffe : « Ça, ce n'est pas de la soie, c'est du fil. » Le pauvre artiste retombe dans toutes ses perplexités jusqu'au moment de la vente, et le plus souvent c'est cet oiseau de mauvais augure qui a raison, même contre le talent. Car, auprès du public acheteur, il ne suffit pas d'avoir du talent, il faut encore que ce talent soit coté,

et c'est pour cela que l'artiste vient demander à l'Hôtel des ventes cette consécration. Les débuts sont difficiles et M. Maincent, qui faisait sa vente lundi dernier, doit se montrer satisfait de l'accueil que lui ont fait les acheteurs, malgré la modicité des prix obtenus. Il méritait d'ailleurs d'être bien accueilli : son talent est aimable, facile et distingué ; son impression de la nature est juste, l'expression en est encore un peu timide, parfois incomplète, mais la tonalité générale est harmonieuse. Nous retrouverons certainement M. Maincent à l'Hôtel des ventes. »

Voici quelques-uns des principaux prix obtenus : *Maison de Bougival*, 490 francs ; le *Pont de Chatou*, 420 francs ; l'*Embarquement*, 505 francs ; *Saltimbanques*, 585 francs ; l'*Ile Saint-Louis*, 470 francs ; les *Lavoirs à Bougival*, 485 francs ; *Près le pont Marie*, 500 francs ; *Boulevard des Capucines*, 500 francs.

La vente a produit 11,107 francs.

Perdu au milieu d'autres tableaux sans la moindre valeur, un portrait de l'empereur Napoléon III a passé aux enchères dernièrement à l'hôtel Drouot. Ce portrait, très bonne copie, sortait des ateliers de Cabanel ou de Winterhalter. Il était d'une ressemblance parfaite. A peine a-t-il trouvé acquéreur à quelques cents francs !

Celui de l'impératrice Eugénie, d'une ressemblance aussi frappante et avec la même provenance, n'est pas monté beaucoup plus haut.

On m'a assuré que jadis ils n'avaient pas coûté tous les deux moins de 10,000 francs à une personnalité très bien en cour et occupant une haute fonction aux Beaux-Arts.

J'ai déjà eu l'occasion de parler l'année dernière de Carrier-Belleuse. Mais on ne saurait se lasser de dire

du bien de cet artiste qui a su donner une si louable impulsion à la manufacture de Sèvres. Ses groupes ont une grâce charmante; ils font songer à Falconnet. Espérons pour Carrier-Belleuse qu'un jour ses terres cuites se vendront comme les *Trois Grâces* de Falconnet achetées 100.000 francs par M. le comte de Camondo. Carrier-Belleuse a exercé son talent un peu dans tous les genres : ses portraits historiques, ses groupes allégoriques, respirent le même entrain et la même grâce que ses figures séduisantes de jeunes femmes.

Cependant on pourrait lui reprocher de ne pas savoir se restreindre et de trop produire. C'est le reproche que semble lui adresser fort spirituellement M. Pillet, dans sa chronique du *Courrier de l'Art :*

« Le printemps ramène les roses et le jour de l'an la terre cuite, ceci est une loi immuable. Plusieurs semaines à l'avance, les fours sont allumés et de leurs flancs, qui jamais ne refroidissent, sortent des bustes de femme, le sein découvert, la tête parée de fleurs : la sémillante Parisienne, la provocante Andalouse, bacchantes, satyres, Amours espiègles, vases ornés de bas-reliefs et tout ce qu'un esprit inventif et une main exercée peuvent faire sortir d'une argile habilement pétrie. Cette semaine la salle n° 8 avait ouvert ses portes à toutes les terres cuites enfantées par M. Carrier-Belleuse, et qu'a vendue pendant deux jours Me Escribe, commissaire-priseur assisté de M. Bloche. Peut-être les modèles n'étaient-ils pas absolument nouveaux, mais ils avaient du moins l'attrait du neuf; la terre, à peine refroidie, n'a rien perdu de sa fraîcheur et, par un raffinement de coquetterie, les vases ont été garnis de bouquets et de fleurs naturelles. Je ne désespère pas de les voir un jour garnis par Boissier lui-même. Comment résister à tant de séductions, et n'est-ce pas là ce qu'on appelle une étrenne artistique? »

Néanmoins, Carrier-Belleuse conserve toujours les bonnes grâces du public. Le jour de l'exposition, à la salle 8, il y avait foule, et le lendemain à la vente on s'écrasait littéralement. Cependant les prix ont été moins élevés qu'on aurait pu l'attendre d'un pareil empressement.

M. de Verneuil a acheté à 220 francs une terre cuite, le *Retour des champs;* M. Lapinaud, 270 francs la *Tentation de saint Antoine;* M. de Marc, 460 francs les deux groupes de *Titans;* M. Thierry, 580 francs, la statuette en bronze de *Camille Desmoulins*. Les *Frisonnes* ont été payées 400 francs; la *Jeune mère*, 340 francs ; la *Bonne saison*, 410 francs; la *Colombe*, 520 francs.

Le total de la vente s'est élevé à 19,975 francs.

La vente Brame, faite à l'hôtel Drouot les 22 et 23 décembre, par MM. Georges Boulland et P. Chevallier, assistés de MM. Georges Petit et A. Bloche, a eu certains résultats intéressants.

Un fronton de croisée en pierre sculptée de la Renaissance, offrant sur le haut le buste de l'Écorché, au-dessous la salamandre et une couronne, et de chaque côté, des enroulements et des volutes à jour, le bas décoré d'un masque en bas-relief, a été adjugé 720 francs.

Ce fronton provenait du château de Montal, dont on vendit les sculptures, boulevard de Clichy, 75, le 30 avril 1881. Il est assez curieux de voir ainsi revenir à son point de départ un objet qui a dû faire de nombreuses pérégrinations depuis sa première apparition dans la curiosité. J'ai eu l'occasion de parler de cette pièce dans mon premier volume de l'*Hôtel Drouot*.

Un bronze de Barye, *Lionne dévorant un crocodile*, a été payé, 950 francs; trois études de Fromentin *Arabes*, *Arabes sur un terrain*, *Arabes en marche*, 2,000,

1,700 et 1,200 francs; *Un troupeau de moutons sur la lisière d'une forêt*, de Ch. Jacques, 4,800 francs; une *Nature morte* de Géricault, 1,010 francs; le *Passage du pont*, de S. Ruysdaël, 1,400 francs, à M. Freret.

Une tapisserie gothique représentant le *Christ en croix*, entouré de nombreux personnages en costumes de fête, d'une conservation qui laissait beaucoup à désirer, a été vendue 7,000 francs. Chiffre peu élevé si on considère qu'il y a un an elle avait été poussée jusqu'à 12,000 francs environ.

Cette liquidation a produit 27,989 francs.

On vient de vendre, dans la cour de l'hôtel Drouot, le fonds d'un singulier commerçant qui a fait faillite.

Ce fonds de magasin comprenait exclusivement des articles pour invalides, tels que petites voitures à main, béquilles, jambes de bois de rechange, etc.

Le lot le plus curieux était une collection de chaussures remarquable en ceci, que la moitié de ces marchandises se composaient de bottines ou de pantoufles de différentes pointures; mais toutes pour le pied droit ou pour le pied gauche à l'exclusion de l'autre pied.

Ce magasin bizarre portait cette flamboyante enseigne : *Au soleil d'Austerlitz*.

Cette vente originale n'est pas d'ailleurs la seule de son genre. L'État, qui fait argent de tout, a fait mettre aux enchères le 22 décembre, rue des Écoles, n° 2, les pièces à conviction provenant des greffes de la Cour d'assises et de la police correctionnelle.

Dans ce grand et sombre bâtiment qui se trouve au coin de la rue du Cardinal-Lemoine, en face de la halle aux vins, un bon et nombreux public d'Auvergnats et de brocanteurs de bas étage était accouru pour la circonstance.

Qu'on juge de la variété des objets ainsi dispersés!

C'était un amas lugubre et fantasque de défroques hétéroclites, bottes, corsets, ferraille, pinces-monseigneur, couteaux, poêles à frire, trombones, crucifix, instruments de toutes sortes et de toutes provenances, témoins muets de drames terribles, choses innomées et innomables!

Le crieur se servait d'un râteau, saisi dans quelque tripot clandestin, pour pousser et ramener les objets.

On a adjugé ainsi la petite voiture d'enfant du crime de Chatou, elle a repris son voyage à travers le monde; et le revolver de la bande Marquelet est rentré dans le domaine des choses banales.

Ces ventes sont faites par un sous-inspecteur aux finances, M. Thauraude. Elles ont lieu au comptant. Le ministère délègue un caissier qui reçoit les espèces, délivre les reçus et emporte la recette dans un petit coffret en fer.

Toutes ces pièces à conviction sont vendues avec un numéro matricule. Le prix d'adjudication est inscrit sous le même numéro et versé à la Caisse des dépôts et consignations, où il reste pendant trente ans à la disposition des ayants droit.

Chaque année ces ventes rapportent plus de cent mille francs au Trésor. On pourrait déduire de ce fait que les criminels eux-mêmes contribuent pour quelque chose à grossir le budget des recettes de l'État. Mais un économiste répondrait que le chapitre des dépenses occasionnées par les assassins et les voleurs est de beaucoup plus important au budget des dépenses.

Nantes a eu aussi une vente de même nature. Nous empruntons au *Phare de la Loire* les quelques lignes suivantes :

« La vente des objets saisis comme pièces à conviction dans les affaires criminelles ou correctionnelles,

et qui n'ont pas été réclamés pendant les trois dernières années, a eu lieu mardi 23 décembre, dans une des salles du rez-de-chaussée du palais de justice de Nantes.

« Le receveur des domaines présidait à la vente assisté de M. Verger, commissaire de police du I[er] arrondissement et de M. Vilquin, commis greffier.

« Pointeau, trompette de la ville, était chargé de suivre les enchères, et c'est lui qui prononçait, marteau en main, le sacramentel *adjugé*. Seulement, entre ses mains, le marteau d'ivoire du commissaire-priseur était remplacé par un des objets mêmes qu'il allait vendre, un vulgaire « ciseau à froid » qui avait autrefois servi à quelque malfaiteur.

« Peu de curieux, malgré les affiches blanches de l'administration des domaines, mais beaucoup de brocanteurs des deux sexes, parmi lesquels l'Auvergne et le Limousin semblaient largement représentés.

« Quel dommage que le greffe se borne à classer en lots tout ce bric-à-brac judiciaire, au lieu d'indiquer par un mot la provenance souvent lugubre, en tous cas intéressante de cette défroque ! Nous avons toutefois reconnu là des objets provenant de causes restées célèbres dans les annales du crime.

« Le premier qui frappe nos regards est une fourche à branches très aiguës : c'est une des armes ayant appartenu à Langlais, l'assassin de la Martinière, condamné à mort et dont la peine a été commuée par le président de la République. Un peu plus loin nous voyons le terrible fusil de ce même Langlais. Il n'en subit pas moins le sort des *flingots* des Nemrods vulgaires, il est adjugé pour la modeste somme de *trente sous*. Quant à la fourche, elle est vendue au milieu d'un lot de vieille ferraille qui atteint le prix de 7 fr. 50.

« Dans ce même lot se trouve une pelle qui a servi à enfouir le cadavre d'un enfant nouveau-né.

« Voici un charmant petit revolver, la crosse est en ivoire. Son propriétaire, Léon Courson, condamné à cinq ans de prison pour vol qualifié, l'avait payé, dit-on, 80 francs.

« Nous voyons aussi un paquet de linge au milieu duquel nous apercevons un gentil foulard qui donne dans l'œil d'une jeune marchande : cédant à un accès de coquetterie, elle s'en pare et se fait admirer de ses collègues en brocantage. Savait-elle à quoi il avait précédemment servi ? Ce foulard a servi à Robert pour étrangler Mme Doucet, l'aubergiste du *Chant des grenouilles*.

« Il y a encore un revolver qui a servi l'année dernière aux Folies-Nantaises et que le magistrat qui présidait la correctionnelle avait baptisé du nom de *Révolver à réflexion*, car il fallait l'armer à chaque coup.

« Et voilà pourtant où se dispersent, inconnus et méprisés, ces accessoires indispensables des drames les plus poignants de la cupidité, de la vengeance et de la jalousie humaines !

« Entre leur jour de célébrité et le néant, qu'y a-t-il ? Le marteau d'un trompette de ville. »

Sic transit gloria mundi.

XVII

Trêve du premier de l'an. — Programme du premier trimestre. — Le philanthrope Kœchlin de Mulhouse. — Deux vrais Troyon, retour de San-Francisco. — *Bricabracophie.* — Les sèvres de Watelin. — Les meubles de Monbro. — Ce que préparent Porquet, Émile Paul et Chossonnery. — L'antiquaire Ridel de Vimoutiers. — Encore la collection Basilewski. — En route pour Pétersbourg !

12 *janvier.*

L'officine des commissaires-priseurs a fait relâche depuis les derniers jours de l'année. Les corridors sont devenus silencieux, les salles désertes ou fermées. L'hôtel Drouot, comme la Chambre, a sa trêve des confiseurs.

Après un chômage d'une quinzaine, la ruche bourdonne de nouveau ; on colle derechef les grandes affiches sur la façade et, à l'intérieur, le tic tac du marteau d'ivoire recommence. Les catalogues avaient cédé la place aux cartes de visite ; ils vont encore remplir la boîte du facteur. — Les vacances sont terminées.

Comme les salonniers avant le vernissage font leur tournée d'atelier, j'ai visité les études des commissaires-priseurs et les cabinets d'experts pour savoir ce que nous réserve le premier trimestre.

La saison se dessine. Le 25 janvier, M. Chevallier, assisté de Féral, ouvrira le feu avec les tableaux de

M. Kœchlin, l'un des meilleurs amis du peintre Français, un philantrophe qui a laissé 40,000 francs aux pauvres de Mulhouse. On y verra un Diaz extraordinaire, la *Maison turque*, puis l'un de ses plus beaux paysages, datée de 1852, et l'*Abreuvoir* de Jules Dupré, qui réunit toutes les qualités du maître. Dans la même adjudication se trouveront deux Troyon, retour de San-Francisco, tout ce qu'il y a de plus authentique. Comme de juste, des moutons et des vaches, plus beaux que nature. Vendues dans le temps quelques louis par l'artiste, ces toiles seront aujourd'hui couvertes de billets de banque.

Après cette mise en train, le mois de février sera des plus actifs.

Les 9, 10 et 11 nous aurons la vente de M. Watelin, ancien banquier, dont le fils a épousé Mlle Van-Marcke, fille du peintre bien connu. M. Watelin était grand amateur du XVIIIe siècle ; aussi ce siècle sera représenté dans ces trois journées par ses productions les plus souriantes : des sèvres merveilleux, deux vases surtout gros bleu, pâte tendre, décor d'emblèmes de la République ; mais chut ! nous reparlerons de tout cela en temps et lieu. La bricabracophie, comme dit Balzac, n'a qu'à préparer ses munitions de combat.

Ensuite, trois jours, les 19, 20 et 21 février, seront consacrés à l'adjudication du mobilier personnel de cet homme de goût qui s'appelait Monbro, et qui a introduit la curiosité dans l'ameublement, au beau temps de la rue des Jeûneurs.

Du 23 au 25 du même mois, le bataillon des vieilles faïences apparaîtra dans la mêlée conduit par Ch. Mannheim : delft polychrome, nevers bleu, moustiers vert et rouen au décor rouille de l'apogée, recueillis avec

amour par un amateur M. V... dont l'incognito ne sera pas, je crois, longtemps respecté.

Au milieu de ces ventes de tableaux, de meubles, d'objets d'art, s'ouvrira, comme une parenthèse, la série des ventes de livres. Me Chevallier passera la main à Me Maurice Delestre, Féral et Mannheim à Porquet, à Emile Paul, à Chossonnery, les experts attitrés des livres. Romans couleurs de rose, poètes en vogue, classiques revêtus de la livrée dorée des relieurs les plus estimés seront offerts aux bibliophiles.

A la salle Sylvestre se dispersera, du 19 au 29 janvier, la bibliothèque révolutionnaire lentement amassée par le comte de Nadaillac : pamphlets, journaux, brochures, écrits artistiques, listes des guillotinés ; nous y reviendrons dans quelques jours.

Dans l'une des salles de l'hôtel Drouot, du 26 au 28 janvier, on mettra sur table l'importante et célèbre bibliothèque du marquis Valerio de Urria. Les amateurs se disputeront chaudement une *Histoire du moyen âge et de la Renaissance* de Paul Lacroix et Ferdinand, exemplaire unique sur vélin, relié par Trautz-Bauzonnet; l'*Adolescence Clémentine*, autrement les œuvres de Clément Marot, de Cahors, provenant de la bibliothèque Potier; les éditions originales du *Misanthrope*, d'*Amphitryon* et des *Femmes sçavantes* de Molière, Jean Ribou, 1667, 1668 et Pierre Promé, 1673 ; Les éditions originales de *Andromaque*, *Bérénice* et *Mithridate* de Racine ; un exemplaire d'*Esther* avec un envoi d'auteur : *A madame Bitaut, par M. Racine ;* les *Amours pastorales de Daphnis et Chloé*, dans leur reliure ancienne, édition dite du Régent, avec la vingt-neuvième planche intitulée : *Conclusion du roman*, gravée en 1728 par le comte de Caylus.

Alors la saison battra son plein ; le mois de mars

verra l'une des ventes les plus importantes de l'année, celle du brave père Fournier, l'une des figures les plus intéressantes de la curiosité, qui vaut bien à elle seule une étude particulière. Les initiés savent qu'il y aura là des choses superbes et des sèvres uniques. Mais ils ignorent la date de cette vente. Je puis les renseigner. La salle 8 est retenue à cet effet du 2 au 6 mars, et déjà M. Gasnault s'occupe du catalogue et de ses illustrations; un beau livre pour les curieux et pour les bibliophiles!

Au commencement du mois de mars, M. Gandouin offrira aux amateurs pour la vendre en bloc, la collection Ridel : une réunion de sept mille échantillons de tissus anciens : brocarts de Lyon, velours de Gênes, gros de Tours, étoffes brochées de Flandre, tissus lamés d'or et d'argent de Milan. Les peintres trouveront là des documents précieux.

Entre temps, monsignor Porquet vendra les livres flamboyants du baron de Beurnonville, et, du 9 au 11 mars, la bibliothèque d'un amateur de haut goût bien connu par son amour pour les exemplaires *di primo cartello*, pour les belles reliures, les romantiques les plus illustres, les plus étranges et les plus impossibles. Je veux parler de M. Le Barbier de Tinan.

Avril est aux limites de l'horizon qu'il m'est permis de découvrir avec ma lorgnette de curieux. Mais j'aperçois très distinctement pour le 10 avril, la vente de l'atelier de Gustave Doré, avec les gigantesques tableaux qu'il renfermait.

Mes renseignements s'arrêtent là pour les objets d'art; en revanche les bibliothèques qui se disperseront dans ce mois couronné de primevères, seront fort nombreuses.

Du 12 au 18 avril celle du comte de Chabrol-Crussol,

l'ancien président de cette Société des bibliophiles français, où il est souvent plus difficile d'entrer qu'à l'Académie. Du 20 au 25 celle de M. Chartener, de Metz, contenant de beaux livres sur cette pauvre Lorraine; et

je sais les soins que vous vous donnes
aupres de ma fille monsieur et je vous
en fais mes remerciments autant je desire
quelle soit instruitte et sache sexpliquer
autant je serois affligée quelle prit
le bel esprit, nous ne sommes faites
a ce que dit moliere que pour coudre
et filer je ne suis pas de son avis
mais je trouve lair scavant et le
ton decidé on ne peut pas plus ridicule
je pense comme vous pour Md Leforge
et sa soeur et je nay pas envie dintroduire
aucune personne etrangere dans son
education, vous connoissez monsieur
mon admiration pour le genie sublime
du grand crebillon et mon estime
pour sa personne la mar de pompadour

Ce samedy

Lettre de la marquise de Pompadour à Crébillon le père (collection Bovet).

à partir du 27 avril, la vente aux enchères de quelques volumes rares et armoriés de la librairie Fontaine, par suite de la séparation de M. Haverna et de M. Paul Fontaine.

Pour la plus grande joie des amateurs d'autographes, Charavay sera, comme toujours, chargé des intermèdes. Assis à sa petite table recouverte d'un tapis vert, une montagne de dossiers sous la main, il présentera successivement en janvier, le cabinet Baylé; à la fin de février, les documents sur la Révolution française de M. Dubrunfaut, et la collection unique de tous les membres de l'Institut depuis sa fondation en 1795, recueillie par M. A. Potiquet, qui s'est suicidé dernièrement pour échapper aux souffrances incessantes d'une terrible maladie de cœur; enfin au mois d'avril, la série des huguenots, femmes célèbres et artistes dramatiques, de M. Alfred Bovet.

Ce sera le *great event* de la saison des ventes, mais ce n'en sera pas le dernier mot, car, suivant l'usage antique, elle se prolongera jusqu'au mois de juin.

Comme vous le voyez, les amateurs n'ont qu'à bien se préparer à entrer en lutte. D'un autre côté, si Dieu nous prête vie, chers habitués de l'hôtel Drouot, vous aurez encore à lire quelques chapitres sur la curiosité et ses faits et gestes en 1885.

Un dernier mot. Le 14 janvier au soir sont parties à grande vitesse pour Saint-Pétersbourg les quatre-vingt-douze caisses contenant la collection Basilewski, achetée par l'empereur de Russie. Il n'y avait pas moins de six vagons.

M. Lacoste, ancien précepteur des enfants de feu l'empereur Alexandre II, accompagne le précieux envoi, dont le transport, confié à l'Agence russe Elie Marcon, est assuré pour 6 millions à dix-huit Compagnies. On a payé également une prime d'assurance de 26,000 fr., contre la casse.

Bon voyage à la collection Basilewski !

XVIII

La bibliothèque du comte de Nadaillac. — Collectionneurs de la période révolutionnaire. — Les spécialistes. — Pamphlets et satires. — *L'Almanach des trépassés*. — *Passion de S. M. Louis XVI selon saint Mathieu*. — Princes et ducs, tous francs-maçons. — Marat. — *J'étais l'appui de tous les opprimés*. — Simonne Évrard. — *Le Logographe*. — *Le Petit Gautier*. — Caricatures de la Commune. — Journaux du siège. — *Un Codex Psalmorum* vendu 125,000 francs. — Livres de Marguerite de Valois. — *Expectata non eludet*.

19 *janvier*.

Trouver le moyen de passer une soirée agréable rien qu'avec un catalogue sous les yeux, la chose est presque invraisemblable. Pourtant cela m'est arrivé avant-hier; je venais de recevoir le catalogue de la collection du comte de Nadaillac. Le froid était vif et piquant, la neige blanchissait le pavé, le givre pendait aux arbres du boulevard, j'étais au coin de mon feu, et j'y suis resté jusqu'à une heure avancée, tournant les feuillets, oubliant ce temps sévère, captivé que j'étais par la nomenclature de tous ces documents précieux sur l'histoire de la Révolution francaise.

Ces sortes de collections, formées par les curieux de toutes les opinions, sont devenues très rares. M. de la Bédoyère en avait réuni une admirable que la Bibliothèque nationale acheta avant la vente de sa bibliothèque.

M. Pochet-Deroche, un ancien commissaire-priseur devenu grand industriel, mort le 18 avril 1881, dans sa propriété de Franconville, à l'âge de quatre-vingt-sept ans, chercheur infatigable, avait pendant quarante années fouillé les officines des libraires et leur avait arraché peu à peu tous les journaux oubliés dans leur fonds depuis 1789. C'est ainsi qu'ayant commencé, d'après ce qu'a raconté le bibliophile Jacob, par les débris de la collection Maurin, où se trouvaient les dernières épreuves corrigées par Marat et tachées de son sang, il avait continué par les doubles de l'immense bibliothèque Deschiens. Il avait pris ensuite ce qui restait chez le libraire France, le seul qui se fût occupé de rassembler les livres de la Révolution au point de vue commercial.

N'oublions pas de citer encore, parmi eux, M. de Liesville, un amateur aimant les arts et les cultivant avec beaucoup de goût, qui a formé une collection révolutionnaire dont il est devenu le conservateur au musée Carnavalet, après l'avoir offerte à la ville de Paris. M. Costa de Beauregard s'occupait aussi de documents relatifs à la Révolution.

Mais la plupart des bibliophiles ont leurs préférences, et, il m'est bien permis de l'avouer, puisque

De leur suite j'en suis,

leurs manies bien accentuées. Ils se bornent à faire un choix, une sélection. Ainsi Jules Claretie réunit tout ce qui a trait à Camille Desmoulins, dont il nous a donné une intéressante histoire; M. Chèvremont, tout ce qui touche à Marat; le docteur Robinet n'est passionné que pour les documents se rapportant à Danton. Je ne cite que pour mémoire les amoureux de Marie-Antoinette, car ils sont maintenant légion, et cette légion fait encore chaque jour de nouvelles recrues.

Le pasteur Dide, directeur de la *Revue historique de la Révolution française*, possède une importante série de brochures et documents dont il fait le meilleur usage. Les amateurs se cantonnant dans un département sont également très nombreux. Les documents sur la Vendée et sur l'ouest de la France sont particulièrement recherchés par les membres de la Société des bibliophiles bretons. Bref, tout ce qui concerne la Révolution française a du prix et augmente chaque jour de valeur.

Deux revues, spécialement consacrées à la publication des documents relatifs à cette période importante de notre histoire, quoique très différentes quant à l'esprit de direction et quant au but, et la création du musée municipal, n'ont pas peu contribué au développement de ce mouvement.

M. Pouget de Nadaillac, qui a épousé la petite-fille du président Dupin et dont le père était préfet des Basses-Pyrénées, sous M. Thiers, avait entassé dans son cabinet tous les documents, quels qu'ils fussent, pouvant servir à l'histoire de la Révolution. C'était sa spécialité bibliographique.

Il ne sera plus possible désormais de réunir, même à grands frais, une collection comme la sienne. Elle va malheureusement se disperser à la salle Sylvestre pendant dix jours, à partir du 19, sous la direction de M. Antoine Chossonnery. Rien qu'à feuilleter ce catalogue, lequel ne contient pas moins de 2,082 numéros, on vit en pleine épouvante, on reconstitue sans peine la physionomie de cette terrible époque.

Toutes les notes s'y trouvent, tous les genres y sont représentés. La note comique surtout abonde avec les chansons et refrains populaires, les calendriers, les étrennes, les almanachs : Almanach des *Trépassés pour l'année* 1791, *contenant des chansons nouvelles sur de*

vieilles choses, des pièces fugitives sur les affaires du temps passé, pour servir de memento aux Belges. — Almanach du *Trou-Madame, jeu très ancien et très connu et la cause de presque toutes les révolutions* — Almanach des *Émigrants de Coblentz.* — Almanach des *Honnêtes gens pour* 1793, 1797, 1799;

La note artistique, avec le *Décret qui crée un fonds annuel de* 100,000 *livres pour les dépenses du musée de la République;*

La note historique, avec les journaux du temps, les mémoires secrets ou publics sur les hommes de tous les partis, les jugements de condamnation prononcés contre les Girondins et les dantonistes, la constitution civile du clergé, les minutes sanglantes des tribunaux révolutionnaires : *la liste de* 2732 *personnes condamnées à mort depuis le* 26 *août* 1792 *jusqu'au* 17 *août* 1793; le *Bulletin du tribunal criminel*, recueil officiel de tous les jugements rendus avec les ordonnances d'acquittement;

La note satirique, de beaucoup la plus importante, avec les pamphlets sur l'abbé Maury, tels que le *Père Duchesne en vendange à Suresne avec l'abbé Maury.* — *Quand le coq chantera, gare aux vieilles poules.* — *Épître aux haricots*, et les pamphlets plus violents encore sur Louis XVI et la cour : *Pendez-moi ces bougres-là* (le comte d'Artois, le prince de Condé, Suleau et madame Rolland). — *Le Pelletier crèvera dans sa peau.* — *La politique incroyable des monarchiens.* — *Tirez le rideau, la farce est jouée.* — *Nitona Franka et le sultan Patapouf ou histoire de la Révolution franche.* — *Le gouffre infernal des aristocrates ou l'antre de Gattey*, par Séraphin, premier inventeur des ombres chinoises. *La description de la ménagerie royale d'animaux vivants établie aux Tuileries.* — *La passion de S. M. Louis XVI, selon saint Mathieu.*

Il faut remonter jusqu'aux Mazarinades de la Fronde pour rencontrer pareille débauche de libelles contre le roi de France. C'est d'abord *le bouquet des braves sans culottes à Louis XVI.* — *Louis XVI proclamé empereur des Français.* — *Louis XVI et Marie-Antoinette traités comme ils le méritent.* — *Bouquet présenté à Capet le jour de la Saint-Louis.* — *Louis XIV trouvant Louis XVI forgeant des chaînes en chantant.* — *Louis XIV à Saint-Cloud, au chevet de Louis XVI*, et beaucoup d'autres brochures encore, car j'en passe et des pires. Les titres seuls feraient rougir une barre de fer.

Puis viennent les satires qui visent tout particulièrement la reine. *Les amours de Charlot et de Toinette* (Marie-Antoinette et le comte d'Artois). — *L'Autrichienne en goguette.* — *Les mémoires de la duchesse de Polignac avec des particularités sur sa liaison avec Marie-Antoinette.* — Le dossier très complet de l'affaire du collier. Que sais-je? toute la boue jetée par la plèbe des clubs au visage de cette malheureuse femme.

L'opinion publique n'avait cependant pas été toujours aussi frondeuse. Louis XVI avait été adoré par le peuple au commencement de son règne, et l'*Autrichienne* aussi.

Dans cette bibliothèque de M. de Nadaillac j'en trouve les preuves naïves en lisant les titres suivants :

Chansons des Dames de la place Maubert.

La Joie des halles, conversation entre madame Giroflée, bouquetière, et madame Saumon, marchande de marée, sur le joyeux avènement du roi.

Les Délires de la France à la rentrée du Parlement à Paris.

Le Triomphe de l'amour conjugal sous Louis XVI ou *la Fête de la Félicité.*

Entrelacements de cœurs français à l'arrivée de la reine à Paris.

Et plus tard, quand les têtes du roi et de la reine furent tombées dans le panier de la guillotine, il y eut encore dans ce Paris livré aux fureurs de la guerre civile des brochures de fidélité pour la famille royale.

J'ai dit que M. de Nadaillac réunissait tous les papiers et documents qui se rattachaient de près ou de loin à la Révolution française. Son catalogue en fait foi. On y peut voir jusqu'à un Recueil sur l'ordre royal de franc-maçonnerie, Grand-Orient de France, 1773-1776. Ce recueil est curieux en ce sens qu'il nous donne les noms des grands officiers de l'ordre à cette époque. C'étaient le comte de Buzançois, le prince de Rohan-Guéménée, membre d'une des plus anciennes familles de France; le duc de Lauzun, descendant du fameux Lauzun, le favori de Louis XIV, dont s'éprit mademoiselle de Montpensier, la petite-fille d'Henri IV; le marquis de Seignelay, petit-fils du grand Colbert; le duc de la Trémoïlle; le chevalier de Launay, officier major des gardes-françaises; le marquis de Clermont-Tonnerre; le marquis de Fitz-James, qui représenta le connétable au sacre de Louis XVI, comme doyen des maréchaux de France; Jérôme de Lalande, le célèbre astronome, et autres grands personnages. La franc-maçonnerie aujourd'hui est tout à fait désertée par la noblesse et ce sont les nouvelles couches qui en remplissent les cadres.

Mais de toutes les pièces rares et curieuses qui composent la collection de M. le comte de Nadaillac, le lot le plus important, celui qui sera certainement le plus disputé, c'est le recueil des œuvres politiques de Marat.

1° Le *Publiciste parisien*, numéros 1 à 5 et sa suite; l'*Ami du peuple*, numéros 6 à 685, imprimés du 12 septembre 1789 au 21 septembre 1792. Chaque numéro a 8 pages in-8°..

Cette feuille est une des plus importantes de la Révolution. Le premier numéro parut sous ce titre : *Le Publiciste parisien, journal politique, libre et impartial, par une société de patriotes et rédigé par M. Marat, auteur de l'Offrande à la patrie.* Dans un programme distribué au public le terrible tribun écrivait : « Le lecteur sera souvent surpris de la hardiesse des idées, mais il y trouvera toujours liberté sans licence, énergie sans violence et sagesse sans écarts. » Promesses que l'avenir se chargea de démentir.

Marat a dit que, pour subvenir aux premiers frais d'installation de son journal, il avait dû vendre jusqu'à ses draps de lit. Ses efforts furent d'ailleurs couronnés de succès. La vogue de cet organe, tocsin de la République, où on demandait la guillotine en permanence, ne cessa pas un seul instant pendant toute la durée de la Révolution. Un tel succès est sans analogue dans les annales du journalisme. La *Lanterne* de Rochefort elle-même ne fut pas plus célèbre.

Cousin aimait, dit-on, beaucoup à lire en petit comité à ses disciples quelques passages de l'*Ami du peuple*. Notez que je ne garantis rien ; je cite seulement ce qui a été souvent répété.

2° Le *Journal de la République française*, numéros 1 à 143, paru à l'avènement de la Convention et remplaçant l'*Ami du peuple*.

3° Le *Publiciste de la Révolution française*, numéros 144 à 242, qui s'arrête au 11 juillet 1793, jour où l'ancien médecin du personnel des écuries du comte d'Artois fut assassiné par Charlotte Corday.

Le tout représentant douze volumes in-8° cartonnés, les plats du papier, de couleur foncée, avec le dos en mouton vert.

Ce recueil avait été formé avec quelque peine par Marat lui-même. L'Ami du peuple l'a corrigé, revu et

augmenté de sa main. Tantôt il met une longue accolade devant un texte, et il écrit :

Mon histoire.

Tantôt ce « démon du patriotisme », ainsi que l'a qualifié M. Hebrard dans une conférence de la rue de la Paix, trace de sa griffe énergique :

J'ai déjoué ce complot.

« Ce dramaturge, comme disait Camille Desmoulins, qui aurait égorgé tous les personnages de la pièce et jusqu'au souffleur », s'écrie avec orgueil :

J'ai sauvé cent mille Français.

Peut-être, après tout, n'était-ce, suivant l'opinion de Michelet, qu'un furieux par sensibilité, car il écrit plus loin :

J'étais l'appui de tous les opprimés !

On y trouve aussi l'aveu des ruses qu'il employait. Ainsi à propos d'une lettre, à son adresse, qu'il avait imprimée dans son journal, il met cette annotation naïve au bas de la page :

Cette lettre est de moi ; mes vues en l'écrivant était (*sic*) de varier le ton de mes dénonciations pour éviter la monotonie et l'ennui qui en est (*sic*) inséparable.

Cette collection de journaux de Marat, la seule suite complète que l'on connaisse, contient les numéros de l'*Orateur du peuple*, que Marat rédigeait chez son ami Fréron, où il s'était réfugié lorsque le comité des Recherches eut décidé de le mettre en accusation en novembre 1791.

En tête du premier volume figure le prospectus des *Œuvres politiques* de Marat, que devait publier sa veuve et qui porte cette mention : *De l'imprimerie de la veuve Marat, rue Marat*, 30. On sait que Marat n'était pas marié avec Simonne Evrard, avec laquelle il vivait et on se souvient qu'il lui cria : *A moi, ma chère amie*, au moment où Charlotte Corday lui plongea son couteau dans le cœur. Plus tard, à l'heure de la réaction contre la Terreur, elle fut surveillée, et on fit, rue Antoine 149, où elle habitait avec Albertine Marat, plusieurs perquisitions. Liées d'une étroite amitié, elles vécurent longtemps toutes les deux d'une modeste rente de 560 francs, débris de la fortune que Simonne Évrard avait employée à soutenir Marat dans l'accomplissement de ses projets.

Je ne crois pas me tromper en affirmant qu'il n'existe en dehors de cette suite que deux collections complètes des journaux de Marat, l'exemplaire de la Bédoyère que possède la Bibliothèque Nationale et celui de Berlin dans la bibliothèque du roi. Et cela se comprend, les saisies, les interruptions volontaires, la fuite du publiciste en Angleterre tandis que le Châtelet faisait saisir ses papiers, la cessation forcée du service au public pendant que Murat se cachait dans les caves, ont rendu introuvable la suite complète de ses journaux. Marat lui-même, de son vivant, publia des numéros retrospectifs pour combler ces lacunes.

Cette curieuse collection fut conservée jusqu'en 1835 par mademoiselle Albertine Marat, sœur du fougueux démagogue, qui la donna à cette époque à M. Villiaumé, historien de la Révolution. Ce dernier la fit relier chez lui, de peur qu'une pièce importante en fût distraite, et après l'avoir gardée près de vingt-cinq ans, la céda en 1859 à M. Félix Solar, homme de lettres, ainsi que le constate une lettre intéressante de M. Villiaumé, datée

du 1er avril 1859, jointe à cet exemplaire et dont voici un passage important :

En 1835, étant étudiant en droit, à Paris, je fis la connaissance de mademoiselle Albertine Marat, qui demeurait rue de la Barillerie 33, en face du Palais de justice. Comme elle ne consentait alors à recevoir que moi seul, se méfiant de tous autres visiteurs et n'espérait plus vivre longtemps, ayant alors soixante-treize ans, elle me transmit la collection des Œuvres politiques de son frère, classée en les douze volumes suivants, par lui-même. Le but de Marat était d'en publier une nouvelle édition afin que la postérité ne pût se méprendre sur ses écrits, puisqu'on en avait souvent publié de faux sous son nom.

Albertine conservait religieusement cette collection qu'elle n'avait pas même ouverte depuis quarante-deux ans. Je la fis relier dans mon appartement, sous mes yeux et ne l'ai confiée à personne. Je m'en suis servi pour mon *Histoire de la Révolution de* 1789.

A la vente de M. Solar en novembre 1860, ce recueil, porté sous le numéro 2779, fut adjugé au prix de 1,500 francs au prince Napoléon, qui le céda vingt ans plus tard, avec le Voltaire de Saint-Maurice, à la librairie Fontaine, moyennant la somme d'environ dix mille francs. C'est de là qu'il passa entre les mains de M. Pochet-Deroche. Quand ce bibliophile fit vendre ses livres il fut catalogué sous le numéro 1279. M. de Nadaillac fit alors acheter l'*Ami du peuple* 1,860 francs par M. Chossonnery.

Dans la collection du comte de Nadaillac se trouvaient encore :

Quatre cent soixante-quatorze numéros du *Logographe*, journal rédigé par Le Hodey, d'après le travail des membres de la Société logographique, du 27 avril 1791 au 17 août 1792. C'est dans la loge du logographe,

place ménagée derrière le fauteuil du président, pour ceux qui étaient chargés de sténographier les séances de l'Assemblée législative, que Louis XVI et sa famille se réfugièrent la nuit du 10 août 1792. Ils en sortirent le 11 au matin après s'y être tenus cachés dix-huit heures. Pour suivre la parole, les logographes écrivaient, chacun à leur tour, pendant une minute, en écriture ordinaire, puis ils se relevaient au bout de ce laps de temps.

Le numéro du *Logographe* du 18 août devait contenir le compte rendu des séances orageuses des 10 et 11. Au moment où il allait être tiré, un ordre de la Convention vint en défendre l'impression. Les formes mêmes furent détruites. Une seule épreuve fut sauvée par Cromelin, le prote de l'imprimerie Baudouin. Ce numéro, composé de petits fragments réunis sur une feuille de papier, est le seul exemplaire imprimé qui existe. La Bibliothèque Nationale n'en possède que la copie manuscrite.

M. de Nadaillac avait acheté 160 francs, à M. Pochet-Deroche, une suite de 474 numéros du *Logographe* où se trouvait ce rarissime numéro du 18 août, le seul que l'on connaisse.

Le *Journal général de la cour et de la ville* connu sous le nom de *Petit Gautier*, du 15 septembre 1789 au 10 août 1792, journal royaliste qui appartenait à cette catégorie des feuilles de l'opposition comme les *Actes des apôtres*, le *Journal du soir*, le *Journal de Suleau*, dont la violence allait souvent jusqu'aux dernières limites de l'obscénité. Cet exemplaire provenant de la vente Pochet-Déroche, où il fut adjugé 400 francs, est le plus complet qu'il se puisse rencontrer. On tirait de ce journal deux éditions : celle des abonnés et celle des colporteurs. Cette dernière, écourtée et moins complète, se vendait dans les rues et dans les campagnes. Ces numéros ainsi dispersés ont été détruits,

déchirés ou brûlés, et aujourd'hui ils sont devenus introuvables. — M. de Nadaillac possédait les deux éditions complètes.

A remarquer aussi, la précieuse collection de toutes les caricatures écloses avec une concurrence frénétique pendant la guerre de 1870, le siège et la Commune, qui avaient déjà figuré à la vente de M. Pochet-Deroche en 1882, où elles furent adjugées 900 francs.

Ces feuilles éphémères sont loin d'être maintenant aussi courues qu'au lendemain de l'année terrible. Ce n'était pas facile alors de se les procurer non plus que les journaux du siège et de la Commune. Après l'entrée de l'armée de Versailles à Paris, beaucoup de marchands avaient brûlé leurs bouillons par précaution, ou les avaient vendus au poids comme papiers inutiles et encombrants. Pour faire des collections il fallait s'adresser aux marchands de papier ou à des particuliers qui vendaient les numéros manquants au poids de l'or.

J'ai retrouvé une lettre que m'adressait alors à Nantes, par les soins de son principal employé, Damascène Morgand, le libraire Fontaine et dans laquelle il me parlait de difficultés rencontrées pour réunir quelques journaux manquant à M. Cresson, l'ancien préfet de police, afin de compléter ses séries. La cote s'établissait ainsi au mois de juin 1871, pour

Le numéro du *Journal officiel* du 23 mai, 20 francs et pour les soixante-huit numéros de ce journal, 200 francs.

Le *Cri du peuple*, de Jules Vallès, quatre-vingt-trois numéros, 60 francs.

La *Commune*, de Millières, soixante numéros, 45 francs.

Le *Vengeur*, de Félix Pyat, cinquante-six numéros, 60 francs.

Le *Réveil*, inspiré par Delescluzes, trente-quatre numéros, 35 francs.

La *Sociale*, de Vermersch, quarante-huit numéros, 60 francs.

Le *Paris libre*, de M. Vésinier, quarante-trois numéros, 45 francs.

Le *Mot d'ordre*, de Henri Rochefort, cinquante-six numéros, 60 francs.

Le *Salut public*, de A. Maire, sept numéros, 15 francs.

La *Montagne*, de G. Maroteau, vingt-deux numéros, 40 francs.

L'*Estafette*, de Secondigné, trente numéros, 35 francs.

Je crois qu'à l'heure actuelle, devant l'apaisement général, on aurait ces journaux au-dessous de ce prix. Ces sortes de collections subissent, suivant le temps, la mode et les circonstances, une baisse, nous pouvons dire le mot, une dépréciation que ne connaissent pas les beaux livres.

On l'a bien vu en ce temps dernier à la vente Hayford de Thorolde à Londres. Il est vrai que la *Syston Park library* ne contenait que des ouvrages rares et curieux, beaucoup de Grolier et de Maioli, la *Bible Mazarine* vendue 98,500 francs, bien qu'elle fût imparfaite et remargée et la deuxième édition du *Codex psalmorum latine, cum hymnis, oratione dominica, symbolis et notis musicis*, imprimé par Fust et Scheifner à Mayence en 1459, quinze ans seulement après la découverte de l'imprimerie, payée 4,950 livres sterling, soit environ 125,000 francs par le grand libraire de Londres, Bernard Quarich. Est-il vrai, comme on l'affirme, que le baron Edmond de Rothschild en serait l'heureux acquéreur?

La France était représentée à ces grandes assises bibliographiques par quelques rares amateurs.

Pendant les dix jours de vente qui ont produit 700,000 francs, Damascène Morgand, pour le compte d'un collectionneur fervent, s'est rendu acquéreur, à

30.000 francs, de douze volumes ayant appartenu à Marguerite, la sœur des derniers Valois ; les *Œuvres d'Ausone*, Genève, 1598, 1.944 francs ; *G. Buchanani Paraphrasis Psalmorum Poetica*, Anvers, 1588, 1,969 francs ; *Callimachi Hymni, Epigrammata et Fragmenta*, Anvers, 1584, 2,045 francs ; *Horatii Poemata omnia*, Anvers, 1580, 2.272 francs ; le *De rerum natura* de Lucrèce, Paris 1567, 2.651 francs ; les *Metamorphoses* d'Ovide, Paris, 1587 ; les *Fastes*, les *Tristes* et les *Pontiques*, Paris, 1585, deux volumes, 2.701 francs ; *Pausaniæ Decem regionum veteris Græciæ descriptio*, Lyon, 1559, deux volumes, 4,125 francs.

Comme on vient de le voir, la bibliophilie avait inspiré à la fille de Catherine une véritable passion. Aussi ces petits volumes, tous des livres sérieux, les seuls qu'elle aimât, sont-ils dans une reliure originale portant sur les plats un semis de marguerites, de tulipes, de pavots et dans les médaillons les trois fleurs de lis de France avec la célèbre devise en exergue : *Expectata non eludet.*

Spirituelle et instruite, la reine Margot a publié des Mémoires. Sa bibliothèque était des plus choisies. Elle lisait Homère et Ésope en grec ; Horace, Ovide et Virgile en latin ; le Dante, le Tasse et l'Arioste en italien. Aussi pour rendre plus faciles les recherches parmi ses livres, elle avait eu l'idée singulière de faire habiller par son relieur favori, Clovis Ève, dit-on, les savants de maroquin citron, les historiens de maroquin rouge, les poètes de maroquin vert et les théologiens de maroquin brun.

Dans la même vente, la *Cyropédie* de Xénophon, in-4° reliée en maroquin avec compartiments et arabesques couvrant les plats en or et en argent et aux angles les chiffres couronnés H. C (on trouve plus souvent le chiffre de Henri II et de Diane de Poitiers, H. D.) et portant

au milieu les armes de Catherine de Médicis, entourées de la cordelière de veuve, a été payée 4,300 francs.

Les grandes ventes sont rares par le temps qui court et plus rares encore les bibliothèques de ce luxe et de cette nature.

PRIX IMPORTANTS DE LA VENTE DE NADAILLAC. — La *Practique et enchiridion des causes criminelles*, par Josse de Damhoudere in-4, 145 francs. *Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France*, par Petitot, 300 francs. *Recueil de vers et chansons*, sur le règne de Louis XIV, manuscrit du temps, en 9 vol. in-4, maroquin, reliés par Chambolle-Duru, 320 fr. La *Correspondance*, de Métra, 110 francs. La *Chronique scandaleuse*, 4 vol. maroquin rouge, 132 francs. *Collection sur la Révolution française*, de Berville et Barrière, 250 francs (vente Pochet-Déroche, 105 francs). *Liste des émigrés* avec le supplément, 525 francs. *Bulletin du tribunal criminel révolutionnaire*, 3 vol. in-4, 300 francs. L'*Art au* XVIII*e siècle*, par Ed. et J. de Goncourt, 12 vol. in 4°, maroquin rouge, 450 fr. *Œuvres de François Rabelais*, avec des remarques historiques et critiques de M. Le Duchat, 3 vol. in-4°, maroquin bleu doublé de maroquin citron, 1,425 francs. *The work of James Gillray, from the original plates, with addition of many subjects, not before collected*, in-folio demi-mar., 380 francs. *Histoire des caricatures de la révolte des Français*, par Boyer (de Nîmes), 2 vol. in-8°, demi-mar., 320 francs. *Collection des caricatures*, parues pendant la guerre, le siège et la Commune (1870-71), comprenant environ 2,780 pièces, 805 francs (vente Pochet-Déroche, 600 francs). Les *Nuits de Paris* ou le *Spectateur nocturne*, par Restif de la Bretonne, 8 vol. in-12, mar., 325 francs (vente Pochet-Déroche, 75 fr.) *Collection de facéties, raretés et curiosités littéraires*, 19 vol. in-18, mar. bl. 405 francs. *Théâtre complet* de Beaumarchais, 4 vol. in-8°, mar. rouge, 299 francs. Les *Actes des apôtres*, par Peltier, 10 vol. demi-mar. rouge, 290 francs (vente Pochet-Déroche, 132 francs). L'*Ami du roi*, par Montjoye, 1,500 numéros en 12 cartons, 295 francs (vente Pochet-De-

roche, 445 francs). *Bulletin de la Convention*, imprimé par ordre de la Convention nationale, 14 vol. in-8°, 348 francs. *Journal de la liberté de la presse*, de Babeuf, in-8°, demi-mar. rouge, 230 francs. *Journal des Jacobins*, 6 vol. in-4°, 380 fr. Journal de la cour et de la ville, connu sous le nom de *Petit-Gautier*, 25 vol. in-8°, demi-mar. rouge, 380 francs (vente Pochet-Déroche, 400 francs). *Le Logographe*, journal national, rédigé par Le Hodey, 5 vol. gr. in-folio (numéro 317 unique), 456 francs (vente Pochet-Déroche, une autre série avec le numéro 317, manuscrit, 160 francs). *Marat, l'Ami du peuple*, 12 vol. in-8° (exemplaire annoté de sa main) 2,450 francs (vente Pochet-Déroche 1,860 francs). L'*Orateur du peuple*, 9 vol. in-8°, demi-mar. rouge, 205 francs. *Tableau de Paris*, par Mercier, 12 vol. in-8°, 205 francs. *Biographie universelle ancienne et moderne*, par Michaud, 45 vol. in-8°, 228 francs. Almanach des théâtres de Paris, 41 vol. in-32, 272 francs.

Les dix vacations de cette vente ont produit 41,000 francs.

XIX

La salle Sylvestre. — Le sacramentel *Vu!* — Les coiffures hautes au théâtre. — Billets de faveur vendus au XVIIIe siècle. — Costumes de *Madame le Diable*. — Procès Trouillebert. — Vent Sarah Bernhardt. — Un secret mal gardé. — Interprétation du legs Davillier. — Conflit entre Sèvres et le Louvre.

23 *janvier*.

Êtes-vous parfois entré, rue des Bons-Enfants, à la salle Sylvestre? Connaissez-vous ces chambres exiguës où se font de huit à onze heures du soir les ventes de livres? Vous trouverez là le dernier refuge de la curiosité et du monde des amateurs d'autrefois. Laissez-moi vous y conduire un instant.

Quatre ou cinq becs de gaz éclairent ce local de quelques mètres carrés. Dans le fond, contre le mur, se voient des rayons de bibliothèque soutenant les livres qui doivent passer aux enchères. L'assistance se compose d'une dizaine d'amateurs et d'autant de libraires. Pas plus. Il faut dire qu'ils représentent des milliers de bibliophiles.

Deux ou trois mois avant la vente, l'expert et le commissaire-priseur envoient des catalogues dans toutes les directions. Les amateurs les compulsent longuement. Puis ils écrivent à leur libraire attitré pour lui *donner commission*.

Voilà pourquoi la salle Sylvestre semble au profane un lieu morne, abandonné et sans vie. Mais que d'études intéressantes pour qui sait voir!

La mise en scène est des plus simples. Deux grandes tables disposées en croix servent de bureau à l'expert, au commissaire-priseur et à son assesseur. Détail typique : tout le monde, jusqu'au crieur, est assis.

Le livre mis sur table circule un instant. L'expert jette une estimation ; les enchères tombent rapidement et se succèdent en un clin d'œil. Puis l'officier ministériel adjuge d'un seul mot : *Vu!* Cela remplace le coup de marteau traditionnel.

L'argent avancé sur la table par les acheteurs est recueilli à l'aide d'une sorte de rateau, comme dans les maisons de jeu.

Tout reste calme, discret, silencieux. On dirait d'une salle d'études dans quelque collège de province.

En un quart d'heure on vend vingt ou trente lots. Pas une réclamation, pas un éclat de voix. Quelle différence avec la cohue des salles de la rue Drouot, avec cette foule de badauds, de flâneurs, qui viennent dormir ou se chauffer au grand hôtel des ventes.

Dans une vente d'autographes faite par Étienne Charavay j'ai remarqué une lettre de Lenoir, le lieutenant de police, adressée aux comédiens du Théâtre-Italien. Il y a cent ans de cela, et on la dirait écrite d'hier, tant elle est encore d'une actualité frappante :

A Paris, le 6 janvier 1784.

Malgré l'avertissement porté dans le *Journal de Paris* et au moment de l'ouverture du Théâtre-Italien, Messieurs, et même des défenses qui ont été faites depuis, on voit journellement à l'orchestre des femmes dont les coiffures et chapeaux chargés de plumes, de rubans et de fleurs et

d'une étendue considérable, interceptent la vue des spectateurs au parterre et donnent lieu à des plaintes qu'il importe de faire cesser promptement : vous voudrez donc bien dorénavant faire refuser l'entrée de l'orchestre à toutes celles qui contreviendraient aux défenses qu'elles ne peuvent méconnaître et dont plusieurs ont reçu nouvel avertissement il y a moins de quinze jours. Pour éviter tout ennui, vous aurez soin de les faire prévenir encore. Mais dès à présent, bien informé que la consigne a été donnée à la garde-française et que j'ai, de mon côté, donné des ordres à l'officier de police, vous voudrez bien y faire tenir la main et ordonner aux personnes chargées d'ouvrir les portes de l'orchestre, de ne laisser entrer que les femmes dont les coiffures ne gêneraient aucunement la vue des spectateurs. Autrement elles seront renvoyées de manière qu'elles ne puissent nuire au coup d'œil du spectacle. Vous devez savoir qu'à l'Opéra on ne souffre dans l'amphithéâtre aucun chapeau ni grands bonnets, et qu'à la Comédie-Française il n'entre aucune femme dans l'orchestre; il faudra recourir à un pareil moyen, si on ne parvient pas autrement à faire cesser un abus dont le public se plaint avec raison.

Je suis aussi instruit que, par suite des billets qui se distribuent aux acteurs et actrices, danseurs et danseuses, il s'en fait un trafic par les mains des domestiques savoyards et par l'entremise des garçons de café, à qui on les donne en payement et qui les revendent. Ces manœuvres sont honteuses et sûrement désapprouvées : peut-être, pour y mettre ordre, serait-il nécessaire de faire cesser l'usage de donner chaque jour des billets aux acteurs, actrices, etc. Mais auparavant d'employer tels moyens que je croirai nécessaires, je désire que vous me proposiez très incessamment ceux que vous croirez plus capables de réprimer un tel désordre.

Ne vous semble-t-il pas lire une circulaire de M. Camescasse? Aujourd'hui comme sous Louis XVI, nos élégantes élèvent au-dessus de leur tête des édifices dont les dimensions ont fait bien souvent mon désespoir au théâtre, lorsque j'avais devant moi ces monuments de nos modistes en vogue. Aussi suis-je pour la

mode des petites capotes, et non pour celle des coiffures *à la frégate*. Question de rayon visuel, voilà tout, car je trouve ces édifices souvent fort gracieusement portés.

Encore une vente de costumes ! Ceux de *Madame le Diable* et de *Ninetta*, une opérette représentée sept fois seulement. Ils avaient été dessinés par MM. Thomas et Draner. Ils étaient presque neufs et encore tout frais.

A la suite des travestissements des premiers sujets venaient, en seconde ligne de bataille, les oripeaux de la figuration. Ajustements de toutes sortes, défroques de toute nature. C'était à se croire pour un instant transporté au carreau du Temple dans la section des loqueteux.

Ce qui rappelle de près ou de loin le théâtre a-t-il donc le privilège de surchauffer l'imagination ? Au milieu de ce clinquant et de ces étoffes aux tons criards, aux couleurs éclatantes, le commissaire-priseur, enlaçant les unes dans les autres, semblait, avec les courbes capricieuses tracées par son marteau, un fantastique conducteur de ronde macabre. Une danse fatale vêtue de soie, de satin et de velours !

La vente de ces débris du théâtre de la Renaissance a produit 7,500 francs. Elle eût donné beaucoup plus si les marchands n'avaient pas honteusement révisé presque tous les lots.

La Cour d'appel vient enfin de se prononcer dans cette affaire Corot-Trouillebert, qui a préoccupé pendant si longtemps l'attention du monde artistique.

Les personnages mêlés à ce procès lui donnaient un intérêt tout particulier. La méprise de M. Alex. Dumas étant piquante, M. Trouillebert n'avait rien eu à perdre à cette réclame colossale et gratuite.

Les débats, devant les tribunaux, ont revélé de cu-

rieux détails, sans pourtant dévoiler quel était l'homme habile qui avait pu substituer au nom de Trouillebert la fausse signature de Corot.

L'arrêt de la Cour d'appel vient de statuer, d'une façon très équitable, dans cette délicate affaire. Elle condamne MM. Tedesco, les premiers propriétaires, à laisser M. Trouillebert rétablir sa signature sur la *Fontaine des Gabourets*, la toile objet du débat, et ce sous peine de 100 francs d'amende par chaque jour de retard.

Cet arrêt est juste ; il remet les choses à leur point de départ et constate le droit pour chacun de revendiquer sa propriété artistique.

Balzac a écrit l'*Envers de l'histoire contemporaine :* il y aurait beaucoup à dire en esquissant l'envers de l'histoire des célébrités contemporaines !

Quel triste chapitre fournirait le récit des revers de cette grande artiste faisant volontairement le sacrifice de tout son luxe !

Vous l'avez certainement déjà deviné. Je veux parler de Sarah Bernhardt.

L'ancienne pensionnaire de la Comédie-Française a fait vendre tout ce qu'elle possédait dans son hôtel de la rue Fortuny. Sur le conseil de ses meilleurs amis, elle a pris le parti le plus sage. Elle a voulu en finir une bonne fois avec une situation intolérable.

Pour des raisons que l'on comprendra, la vente devait se faire avec la plus grande discrétion possible. D'après les ordres de Mᵉ Ory, commissaire-priseur, on s'était borné à placarder un beau matin sur les murs de l'hôtel Drouot une affiche bleue annonçant, peu de jours à l'avance, la mise aux enchères « d'un mobilier artistique ». Quelques lignes de désignation sommaire, et c'était tout ! Aucun nom, aucun indice qui pût révéler la véritable

provenance de ces meubles, tableaux, bronzes, faïences, porcelaines mis en vente. L'absence d'expert laissait à cette annonce toute sa banalité, comme le manque de catalogue ne permettait de compter que sur l'imprévu.

A la dernière vacation seulement, le jeudi 22 janvier, l'incognito dont s'était entourée Sarah Bernhardt ayant été dévoilé par le *Gil-Blas*, un public curieux et empressé accourut dans la salle. — Mais il était trop tard. Tout était à peu près réalisé.

Voici quelques-unes des principales adjudications :

David et Goliath groupe en bronze, 650 francs; la *Nymphe et le Satyre*, 430 francs; le *Voltaire* de Houdon, 610 francs; une vasque cloisonnée, celle-là même qu'on avait tant admirée rue Fortuny, 800 francs; un tableau portant la signature de Sarah Bernhardt, la *Jeune fille et la Mort*, 295 francs.

Une horloge flamande dans sa gaine, 290 francs, à M. Paillard; un cabinet en marqueterie portugaise, 422 francs, à M. Arnoult; un piano à queue de Pleyel, 500 francs, à M. Jacob; quatre fauteuils et six chaises louis-quatorze, à recouverts en tapiserie de l'époque, 515 francs, à M. Brodart; un meuble de salle à manger à deux corps, à doubles portes en bois et vitrées, 460 francs, à M. Grugeon; la grande étagère henri-deux, avec un fronton de faïence et un fond de glace, qui ornait la salle à manger, 780 francs, à M. Grugeon; deux buffets de salle à manger en noyer à deux corps avec ornements en bronze, 580 francs et 660 francs, à M. Grugeon; une bibliothèque style Louis XVI, à M. Duquesnel, de la Porte-Saint-Martin, 330 francs; un paravent en peluche et application de cuir de Cordoue, 500 francs, à M. Valter Priestly.

Citons encore :

Une harpe en bois sculpté, 255 francs; un canapé louis-seize recouvert en tapisserie représentant des

bergères, 905 francs, à M. Brodart; deux portières en velours rouge, 607 francs, à M. Arnoult; un porte-chapeau, avec un porte-parapluie au-dessous, en fer forgé, 420 francs, à M. Grugeon; une chaise à porteurs louis-seize, 245 francs, à M. le comte Le Gonidec de Tressan; une grande toilette en thuya et marbre blanc, 375 francs, à M. Grugeon.

Les trois vacations ont produit 26,391 francs. C'est peu pour couvrir les saisies de MM. les créanciers.

On a annoncé il y a quelques jours l'installation au Louvre de la collection du baron Davillier. Le Louvre, on le sait, hérite du grand amateur qui, obéissant à un sentiment élevé, n'avait pas voulu que sa collection se dispersât un peu partout aux caprices d'une vente publique. Avant tout, il tenait à ce que l'ensemble péniblement et lentement créé par lui ne disparût pas après sa mort. Il fit donc à nos musées nationaux un legs général de tout ce que son érudition et sa patience d'amateur lui avaient fait réunir. Au Louvre étaient échus les meubles, les tableaux, les ivoires, les tapisseries; à la Bibliothèque nationale les livres et les manuscrits; au musée de Sèvres, les faïences, la verrerie et la porcelaine. Voici d'ailleurs le texte même du testament :

Je soussigné, sain d'esprit et de corps, déclare léguer en toute propriété au musée national du Louvre, ma collection tout entière, sauf les deux exceptions relatées plus bas en faveur de la Bibliothèque nationale et du musée national de Sèvres.

La collection que je lègue au Louvre comprend tous les objets tels que tableaux et miniatures, meubles et objets meublants, tapisseries et étoffes, instruments de musique, sculpture en bronze, marbre, ivoire et autres matières, bijoux, armes, émaux, etc.

Je lègue à la Bibliothèque nationale tous mes livres et manuscrits.

Je lègue enfin au musée national de Sèvres toutes mes faïences, porcelaines et verreries anciennes.

Fait à Paris, le 10 janvier 1871.

JEAN-CHARLES DAVILLIER.

Un conflit éclata pour l'interprétation de ce testament.

D'un côté le Louvre, qui avait la part du lion, voulait encore garder celle du troupeau, c'est-à-dire les faïences, les porcelaines et la verrerie. Par l'organe de M. Couajod, il alléguait l'esprit du testament. Selon lui, M. Davillier n'avait eu l'intention de distraire du Louvre que les porcelaines et faïences *françaises*.

De l'autre, Sèvres, représenté par M. Lauth son directeur, et Champfleury son conservateur, répondait que la céramique tout entière lui appartenait sans conteste, d'après la teneur formule du dernier paragraphe du testament.

La baronne Davillier insistait pour qu'on ne procédât pas à ce qu'elle appelait le démembrement de l'œuvre de son mari.

M. Kaempfen, directeur des Beaux-Arts, saisi des revendications des parties, dut longuement examiner la question et la soumettre au ministre.

Après de nombreux pourparlers, l'accord a été enfin établi. Il a été convenu que huit pièces seraient choisies dans la collection de céramique au profit du musée du Louvre et que pour le reste on s'en tiendrait à la lettre du testament.

Ainsi la lampe de mosquée, le verre français du XVIe siècle avec la devise : *sur toute chouse;* les deux grands verres espagnols; la Vierge et l'Enfant-Jésus sur plaque de faïence; un des grands plats hispano-mauresques; le carreau de faïence représentant un ange,

passent définitivement au Louvre. A ces remarquables pièces viendront s'ajouter cinq porcelaines des Médicis, oubliées sur l'inventaire du legs et que la baronne Davillier offre gracieusement au Louvre.

On dit que Sèvres rit jaune. Mais la décision a déjà plus de vingt-quatre heures. Il ne peut plus maudire ses juges.

XX

Jacques Kœchlin, de Mulhouse. — Générosité du *Père des pauvres*. — Singulière méprise de Pillet. — *L'Abreuvoir*, de Jules Dupré. — *La Maison turque*, de Diaz. — Ziem défini par Saint-Victor. — Livres du marquis Valerio de Uria. — Prix principaux de la vente Kœchlin.

26 *janvier*.

Les habitués de l'hôtel Drouot se souviennent-ils d'avoir rencontré dans les couloirs un petit homme en cheveux blancs, un peu voûté, l'œil fin, la physionomie ouverte et intelligente ?

Ce vieillard excellent était M. Jacques Kœchlin, de Munster, en Alsace. Comme tous les amis de l'art et des lettres qui habitent la province, il venait tous les ans au mois de mai, avec son ami le baron Meyer, prendre l'air de la capitale. Il aimait à se retremper dans le grand courant parisien, et naturellement, une fois sur l'asphalte, il allait faire un tour à l'hôtel.

Ami de Français et de Baron en particulier, protecteur de tous les peintres en général et grand amateur de peinture, quand il y avait une vente de tableaux il arrivait de bonne heure et se plaçait le plus près possible du bureau. La tête appuyée sur la pomme de sa canne, il suivait les enchères. S'il avait jeté son dévolu sur une œuvre de maître, rien au monde ne l'aurait fait

lâcher prise. On raconte même à ce propos une amusante histoire.

C'était à une vente préparée par Féral. Charles Pillet venait de mettre aux enchères un Jacques Ruysdaël très connu, représentant une forêt et des bûcherons. M. Kœchlin, transporté d'admiration, manifestait tout haut son enthousiasme. « Beau! très beau! » s'écriait-il en le voyant monter. Le commissaire-priseur, qui prenait ses hochements de tête pour argent comptant, poussait toujours. A 8,000! A 9,000! A 10,000! Le tableau montait toujours à la grande surprise de l'assistance.

A la fin Mᵉ Pillet laissa tomber son marteau d'ivoire et dit à M. Kœchlin en accompagnant d'un sourire, l'envoi de son bulletin :

— C'est à vous!

— Comment, c'est à moi? Mais je n'ai mis aucune enchère.

— Pardon, vous avez poussé tout le temps.

M. Kœchlin comprit. Il ne voulut pas que le Ruysdaël fût remis en vente. Au lieu de se fâcher, il répondit en riant.

— Eh bien! je le garde.

Cette méprise lui occasionnait une dépense de douze mille francs, mais il était si riche que cette somme de plus ou de moins ne s'apercevait pas dans sa bourse. Et puis il était loin d'être avare. Le nom de Kœchlin en Alsace est synonyme de bonté et de générosité. De son vivant on l'appelait le *Père des pauvres*. Pour justifier sa réputation, cet octogénaire, vieux garçon, laissa en mourant, à l'hospice de Mulhouse, quarante mille francs, et au musée de la ville le Jacques Ruysdaël que plusieurs amateurs lui avaient offert de reprendre à 30,000 francs.

Comme témoignage de son goût il avait réuni dans

sa maison d'Alsace une excellente galerie de tableaux. La première partie en a été vendue à Mulhouse. La seconde va être offerte aux enchères par Chevallier et Féral, à la salle n° 8. Parmi les toiles qu'elle renferme j'en citerai deux tout de suite, qui sont hors ligne : un Dupré et un Diaz.

On connaît la manière de Dupré. Le grand paysagiste nantais qui n'expose plus et n'a jamais beaucoup exposé n'est pas ce qu'on appelle aujourd'hui un *pondeur*. Comme tous les vrais artistes, il n'est jamais content de son œuvre : il la revoit, il la pousse, il l'achève, et quand il l'a finie, volontiers il la recommencerait. Pourquoi ? parce qu'il est avant tout un idéaliste. L'impression ne le satisfait pas dans ses études de la nature. Il veut que ses soleils couchants lui donnent la sensation même, le frisson, si on peut s'exprimer ainsi, des soirs brumeux ou limpides, au moment où il les a saisis. Il y arrive, et de tous les paysagistes modernes c'est un de ceux qui vous remuent le plus profondément.

Dans la collection Kœchlin, Jules Dupré figure pour un *Abreuvoir* absolument superbe. Des vaches se désaltèrent dans une mare bordée de saules. Quelques nuages gris pommelé flottent sur un ciel brillant, et dans le lointain un vif rayon de soleil éclaire deux ou trois chaumières entourées d'arbres. Très simple et très vrai, ce beau paysage.

Le Diaz est de la belle époque du maître bordelais et porte la date de 1852. C'est une *Maison turque*. Inutile de dire qu'elle est chaudement éclairée. Diaz est le grand ami du soleil : ses ciels bleus en sont inondés, ses sous-bois ont des éclaircies d'une lumière incomparable. Il ne voit la nature qu'à travers un prisme éblouissant : elle a pour lui d'infinies splendeurs. C'est là son originalité, la marque distinctive de son génie et ce qui fera aussi le charme durable de ses œuvres.

La *Maison turque* qu'il me semble avoir vue quelque part, à Thérapia, dans mes promenades sur les rives du Bosphore, porte une toiture plate à l'orientale avec perron conduisant à une sorte de péristyle dans la pénombre duquel on aperçoit plusieurs personnages. Au centre du tableau deux vieux arbres s'enlacent en un ciel moutonné de blanc : un peu plus bas une femme est occupée à laver du linge dans une nappe d'eau éclairée et miroitante, et là-bas, bien loin dans la brume, une chaîne de montagnes ferme l'horizon.

A noter encore parmi les choses remarquables :

De Philippe Rousseau qui sait si bien rendre vivantes les natures mortes et donner de l'esprit aux bêtes : la *Basse-Cour*.

De Tony-Robert Fleury et d'une bonne couleur : une *Jeune Fille en buste*, vêtue d'une robe de soie bleue.

De John-Lewis Brown, d'une grande exactitude de dessin : des *Chasseurs* avec des chiens entraînant leurs valets.

De Chaigneau, un bon élève de Brascassat : tout un *Troupeau de moutons*.

De Ziem, des *Environs de Venise*. Presque toutes les toiles de Ziem se ressemblent. « Il voit l'Orient à travers un bouchon de carafe, » disait Saint-Victor. Rarement ce peintre change sa palette et varie les sujets. Cela peut être chatoyant, miroitant, mais c'est peint de chic et en pleine convention. Jamais Musset ne se serait écrié avec tristesse : *Ci-gît Venise!* devant des toiles empourprées et ensoleillées de la sorte. Cette fois Ziem est sorti de sa manière ordinaire, et je l'en félicite sincèrement, car au fond c'est un bon artiste.

Somme toute, la collection Kœchlin qui comprend encore quelques tableaux anciens de Taunay, de Salvator Rosa, de Johannès Fyt, de Hubert-Robert, et une belle marine de Wilhem van den Velde, fera une vente

intéressante. Puisse-t-elle relever la cote de la peinture. Nous allons voir ce qu'en pensent les amateurs.

Pendant que toute l'attention des amateurs de tableaux était concentrée sur l'exposition des tableaux de M. Kœchlin, la foule des bibliophiles se pressait dans la salle où M. Porquet avec le ministère de Mᵉ Delestre vendait la bibliothèque de M. le marquis Valerio de Urria.

Il y avait de beaux livres dans cette collection! Du reste je n'en veux pour preuve que les prix obtenus aux enchères.

La *Sainte Bible*, 1715, 3 volumes in-folio aux armes du comte d'Hoym, 420 francs.

La *Sainte Bible* 1866, avec des dessins de Gustave Doré, 2 volumes in-folio, 720 francs.

Les *Saints Évangiles* avec dessins de Bida, 2 volumes in-folio, 1873, 725 francs.

Discours historiques sur le vieux et le nouveau Testament par Saurin, 6 volumes in-folio aux armes de Mᵐᵉ de Pompadour, 555 francs.

Ordonnances des rois de France, 23 volumes in-folio aux armes de Louis, duc d'Orléans, 1,210 francs.

Œuvres de Bonaventure Des Périers 1544, 455 francs.

Œuvres de Clément Marot, 1539, 730 francs.

Les *Simulachres et histories faces de la mort*, édition de 1538 avec la figure de Holbein, 770 francs.

Cris de Paris d'après nature, par Poisson, 1769-73, avec planches, 665 francs.

Le *Moyen âge et la Renaissance*, par Paul Lacroix et Fernand Séré, exemplaire unique imprimé sur peau vélin, relié par Trautz-Bauzonnet, 1,100 francs.

Histoire des arts industriels de Labarte, 650 francs.

Collection des mémoires de Petitot, 139 volumes, 1,025 francs.

Mémoires de Saint-Simon, 20 volumes avec 800 portraits, 2,050 francs.

Tableau de la Révolution avec texte révolutionnaire, lettres autographes et 650 pièces ajoutées, 2,355 francs.

Histoire de la Révolution et *Histoire du Consulat et de l'Empire*, de Thiers, 21 volumes sur papier de Hollande grand in-8°, avec 1,100 pièces ajoutées, dessins originaux sur vélin à la sépia par Alexandre Tardieu, gravures de Lebeau, Hubert, Lemire, Saint-Aubin, Queverdo, 1,630 francs.

Figures de différents caractères dessinées par Antoine Watteau, in-folio avec de nombreuses gravures par François Boucher, 1,750 francs.

Galerie des peintres flamands, de Lebrun, 3 volumes in-folio, 755 francs.

Choix de chansons, de Laborde, 980 francs.

Œuvres de Molière, 1666, première édition originale, 1,080 francs.

Marguerite des marguerites, 700 francs.

Lettres de Mme de Sévigné, 14 volumes, 1,325 francs.

Œuvres de Voltaire, 72 volumes, 1,160 francs.

Fables de La Fontaine avec figures d'Oudry, 4 volumes in-folio, 755 francs.

Contes de La Fontaine, édition des fermiers généraux, 630 francs.

Heures manuscrites du XVe *siècle* sur vélin, ornées de 20 belles miniatures et d'un grand nombre de lettres en or et en couleur, 3,600 francs.

Les trois jours de vente ont produit 74,000 francs.

PRIX PRINCIPAUX DE LA VENTE KŒCHLIN. — Le jour de la vente, la salle 9 était comble. Un grand nombre d'amateurs

et tout le commerce de la peinture assistaient à cette vacation intéressante, une des plus importantes de la saison :

La *Maison turque*, de Diaz, a été payée 15,500 francs, par M. Bertin, agent de change.

L'*Abreuvoir*, de Jules Dupré, 9,100 francs, par MM. Arnold et Tripp.

L'*Abreuvoir*, de Troyon, appartenant à un Californien, 16,200 francs, par M. Bertin.

Brebis et son agneau, du même, appartenant au même Californien, 5,000 francs, par M. Féral, pour un amateur.

Le *Sentier*, de Diaz, 3,350 francs. Le *Coup de l'étrier*, de Marchetti, 1,000 francs. *Environs de Venise*, de Ziem, 1,000 fr. Les *Prisonniers*, de Taunay, 900 francs. *Marine par un temps d'orage*, de Willem Van den Velde, 7,000 francs. *Ruines au bord de la mer*, de Weenix, 900 francs.

Le total des adjudications a atteint la somme de 74,775 fr.

XXI

Le baron de Beurnonville. — Mécène victime de la brocante. — Il aimait trop les tableaux ! — Millions engloutis. — Ventes forcées ! — Le panorama de New-York. — La ruine. — Tout est perdu fors l'honneur. — Prix de quelques Rembrandt discutables et discutés.

29 *janvier.*

Le baron de Beurnonville fut dans sa jeunesse un des brillants cavaliers du Bois. Il avait reçu en partage tous les biens d'ici-bas. Riche à millions, fils du baron de Beurnonville, maréchal de France, ancien aide de camp du duc d'Angoulême, descendant du marquis de Beurnonville, maréchal de France sous Louis XIV ; de manières distinguées, sympathique de sa personne, il avait tout pour plaire et pour considérer la vie comme un rêve agréable et charmant.

Comment s'éprit-il des choses de l'art ? Je ne sais. Nous avons tous en nous une passion secrète qu'un événement imprévu doit faire éclater tôt ou tard.

Subitement, il prit le monde en dégoût, changea son langage, son milieu et sa manière de vivre — il était touché par le démon de la curiosité ! Indifférent à tout, excepté à sa passion, sa vie se résuma dès lors à trois grands événements : voir, acheter et collectionner.

L'offre va toujours à l'argent comme l'eau à la ri-

vière. Au bout de quelque temps, la brocante s'abattit chez lui avec ses doigts crochus. Le baron de Beurnonville manquait d'énergie ; au lieu de s'en tenir à quelques marchands bien cotés, il ne sut pas résister aux tentations les plus variées. Passionné, il succomba à sa passion ; honnête, il crut naïvement à l'honnêteté de tous. Subissant son premier mouvement, s'emballant aisément, il acheta tout ce qu'on lui offrit : le bon et même seulement le désirable. Possesseur d'un château princier, il voulut en faire un musée et n'en fit qu'un immense magasin.

Aussi bien que lui en coûtait-il à ce Mécène aveugle ? la peine de détacher un chèque de son carnet, car son banquier payait toujours, et il en était arrivé à déjeuner d'admiration et à dîner d'enthousiasme. Un tableau, un dessin, un émail lui procuraient les plus grands bonheurs qui soient et, devenu malade, lui faisaient moins sentir les préoccupations de sa santé chancelante.

Bref, vivant enveloppé dans sa chère manie, il était faible jusqu'à la folie, généreux jusqu'à l'aveuglement, confiant jusqu'à la faiblesse, de bonne foi jusqu'à la naïveté : telle était son humeur. Mais les grands défauts sont incurables. « Autant ne pas vouloir qu'une pierre tombe ou que le feu s'élève », a dit Labruyère.

Cependant, tout lasse, tout casse, tout passe, si bien qu'un vilain jour son banquier n'eut plus d'argent à lui dans sa caisse. Il alla plein de confiance chez son notaire ; il avait hypothéqué tous ses biens.

Plus de sursis à espérer. Coûte que coûte, il dut prendre une résolution. Après avoir hésité longtemps, il céda enfin ; il vendit. Il était temps.

Pour la circonstance, on construisit en 1881, rue Chaptal, une immense galerie de bois. Commissaire-priseur et experts prirent le dessus du panier dans la col-

lection ; un catalogue superbe fut distribué. Le Tout-Paris accourut, l'étranger aussi. On fit deux millions cinq cent mille francs des meilleurs tableaux de sa galerie. Ses dettes payées, le baron de Beurnonville pouvait, avec cela, vivre heureux et tranquille le reste de ses jours.

Était-il guéri ? Il aurait dû l'être ; car, revenu des choses de ce monde, il savait maintenant ce que valent les hommes. Il n'avait tiré que 6,000 francs des deux Van Dyck payés par lui 80,000 francs.

Mais il était si timide et si honnête qu'il ne se plaignit jamais. D'ailleurs pourquoi se serait-il plaint ? Il s'entendait si bien lui-même à exagérer dans les ventes la valeur des objets qu'il convoitait ! A la vente Narischkine, n'avait-il pas acheté 51,000 francs un tableau en témoignant tout haut le regret amer de l'avoir à si bon marché ?

« Mais il est écrit là-haut, comme dit Jacques le fataliste, que les collectionneurs n'ont de repos que dans la tombe. Cette passion naît avec l'homme et finit avec lui. » « Ni les heureux ni les tristes événements ne l'en peuvent séparer », a dit l'auteur des *Caractères*. M. de Beurnonville ne vivait que pour sa chère manie : il recommença bientôt à acheter.

Toujours à l'affût de ceux qui ont trop de bien, les Gobsecks de la curiosité l'entourèrent de nouveau. Après lui avoir, une première fois, ôté l'embarras du superflu, ils lui prirent en argent comptant tout ce qu'ils purent du nécessaire. Quand ils eurent ainsi comblé une nouvelle fois la maison du baron, ils lui demandèrent des billets qu'ils lui firent renouveler à l'échéance. Le papier produit souvent l'effet de la boule de neige. Un beau matin, l'huissier se présente. Il faut payer ou se laisser saisir. Notre collectionneur fit de nouveau coup sur coup deux liquidations qui produisirent chacune

500,000 francs. Avec la dernière partie de cette somme, il désintéressa encore une fois tous ses fournisseurs.

Il y a des prodigues qui s'enrichissent à donner. Le nôtre n'a réussi qu'à se sauver de la peine d'administrer sa fortune. Les premières opérations avaient été assez heureuses, les dernières furent lamentables. Ne l'a-t-on pas vu naguère à la tête d'un panorama de New-York? Les promoteurs avaient besoin d'un grand nom comme pavillon à leur entreprise. M. de Beurnonville prêta le sien généreusement, sans arrière-pensée, sans méfiance, trop heureux d'être utile à l'art. C'était la dernière faute à commettre.

Ce panorama n'était pas achevé qu'il s'écroula, dit-on, comme un château de cartes. « Ne bâtissez pas sur le sable, » a dit l'Écriture. C'est pourtant sur le sable que ce panorama avait été édifié. Depuis lors, il a fallu procéder à une liquidation du panorama effondré. Comme notre imprudent Mécène était président de la société, tous les créanciers sont arrivés chez lui, leur facture à la main, une vraie déroute! Les épaves de sa fortune y vont passer sans pouvoir peut-être combler le déficit.

Et maintenant cet homme excellent, loyal, sympathique, digne d'un meilleur sort, abandonne tout ce qui lui reste de cette galerie qui a été sa vie. Parmi les deux cent quatre-vingts tableaux que Féral et Lasquin vont présenter au public aujourd'hui au milieu des Rigault, des de Troy, des Watteau, des Reynolds se retrouvera le portrait de *Vieille femme* par Rembrandt que possédait le prince Demidoff, merveilleux tableau daté de 1646 ou 1640, mais plutôt de cette dernière date, car le *Vieillard* du Louvre dans la même manière est de 1638.

Après viendront les dessins. Cette vente, que fera Clément, sera la dernière. Le baron de Beurnonville ne possédera plus rien. Il n'aura par la suprême consolation de s'être corrigé à temps, mais il pourra dire

comme François Ier à Pavie : « Tout est perdu, fors l'honneur. »

PRIX IMPORTANTS DE LA VENTE DU BARON DE BEURNONVILLE. — De Rembrandt : La *Femme de Rembrandt représentée en Pallas*, 12,000 francs. Acquise, prétend-on, par le frère de M. de Beurnonville. Ce dernier l'avait payée 20,000 francs. Une *Sibylle*, 6,500 francs, facture pleine d'énergie, tonalité générale devenue malheureusement trop noire ; ce tableau avait été poussé jusqu'à 18,000 francs à la vente du baron de Beurnonville qui eut lieu l'année dernière dans l'ancien atelier de Gustave Doré, rue Bayard. — Un *Portrait de vieille femme*, adjugé à la vente Narischkine 50,000 francs, racheté il y a un an, à 41,000 francs, a été définitivement vendu 25,000 francs à M. Rodolphe Kann.

De Jacob Ruysdaël, le *Moulin à vent*, 6,000 francs, racheté l'été dernier à 6,200 francs.

De Frédéric Harlem, un *Grand triptyque*, 3,600 francs.

D'Adrien Van Ostade, les *Politiques de cabaret*, 2,280 francs.

De Fra Filippo Lippi, la *Vierge aux Anges*, 2,250 francs.

De Drouais, un *Portrait de jeune femme*, 2,600 francs.

De Deshays, *Achille enfant plongé dans le Styx*, 3,200 fr.

De Francesco Guardi, la *Place Saint-Marc*, 7,300 francs.

De Boucher, deux peintures décoratives, la *Musique pastorale* et les *Oiseleurs*, 2,250 francs.

Les deux vacations ont produit 148,962 francs.

XXII

Épître à Charles Monselet. — Récidiviste ! — Gare à Monaco. — Le tort d'avoir raison. — Le plus lettré des gourmets. — *Livres amoncelés.* — *Pour votre vente avant décès.* — « Ne prodiguez pas mon adresse. » — *Thadéus le ressuscité.* — Mes pauvres petites *Locutions nantaises.* — Un souhait dans une poignée de main.

3 *février.*

A Monsieur Charles Monselet

En son hôtel Drouot.

Décidément, mon cher Monselet, êtes-vous littérateur ou libraire comme votre père? Comment, vous vendez encore vos livres ! car si je ne me trompe, c'est la seconde fois que cela vous arrive. Voudriez-vous passer pour un récidiviste, à l'hôtel Drouot?

On demande de tous les côtés pourquoi l'heureux auteur de *Joli Gilles* se sépare ainsi tout d'un coup de ses vieux amis reliés en v. f.? (1)

Auriez-vous l'idée d'entrer au couvent, ainsi que l'affirment certains de mes confères? Non, je vous connais trop pour y croire. Chez vous le diable ne se fera point

(1) Ne pas lire : *veau froid*, comme le faisait Privat d'Anglemont.

ermite. C'est votre figure d'abbé de cour frisant la soixantaine, qui depuis longtemps est la cause de cette plaisanterie persistante.

N'y a-t-il pas plutôt là-dessous un petit accès de tristesse paresseuse? quelque projet de voyage loin de Paris, au pays du soleil? Mais alors ce déplacement ne pourrait être pour votre santé. Je vous ai croisé l'autre jour sur le boulevard. Les années passent sur votre tête sans vous toucher. Vous aviez toujours votre bonne figure rabelaisienne qui semblait dire : « Nous n'avons que sept pauvres petits péchés capitaux. » Prenez garde, si vous allez flâner sur la Corniche, Monaco n'est pas loin de Nice, la roche Tarpéienne est près du Capitole.

Quoi qu'il en soit, le fait est parfaitement exact. Vous avez décidé de livrer aux enchères des livres qui auraient dû vous être chers à tant de titres. Ne craignez-vous pas d'être traîné aux Gémonies par la presse parisienne? Votre catalogue avec sa couverture jaune se promène sur toutes les tables de rédaction. Il est comme une porte que vous ouvrez à deux battants sur votre vie privée. Envois d'auteurs, dédicaces de poètes, lettres particulières, révélations intimes, vous ne respectez rien. Quel scandale! Sans aucun mouvement de regret, vous livrez tout au public!

Je vous en préviens, c'est avec le plus cruel étonnement que vos meilleurs amis, croyant d'abord mal lire, ont trouvé, sur votre catalogue, le titre de leurs ouvrages les plus récents. Comment! ont-ils dit; déjà? Cependant nous sommes encore vivants, et bien vivants!

Voyons, n'ont-ils pas le tort d'avoir raison N'aurait-il pas mieux valu mettre un peu peu plus de discrétion, un peu moins d'empressement dans la révélation des sympathies littéraires qu'ils vous avaient témoignées?

Cependant, je le reconnais, vous êtes allé jadis au

devant d'objections qu'il vous était facile de prévoir.

Les seuls auteurs, avez-vous dit dans la préface de votre première vente, qui pourraient s'aviser de réclamer, seraient ceux dont je conserve pieusement les productions, sans doute pour leur épargner l'humiliation de se voir délaisser aux enchères.

Allons, mon cher Monselet, vous avez réponse à tout. Avec votre esprit on ne vous prend pas aisément sans vert. Mais prenez garde! vous aimez toujours les livres, et les livres vous l'ont bien rendu. Les plus rares, les plus curieux, ceux qu'on ne rencontre qu'une ou deux fois dans la vie sont allés à vous, tout naturellement, comme le fer à l'aimant. Qui vous dit que vous ne venez pas de tarir, à tout jamais, la source qui alimentait votre bibliothèque?

Mais passons; voyons ce que, dans votre vente de samedi, vous offrez à vos invités, comme le dessus du panier.

Nous laisserons tout d'abord de côté les petits romans du Directoire, groupés comme une échappée d'amours, et les bluettes poétiques ayant vécu jadis ce que vivent les bluets, pour nous arrêter un instant au paragraphe qui traite des ouvrages sur l'art culinaire : les *Confituriers royaux*, les *Traités de la bonne cuisine*, les *Manuels de la friandise* et les *Directeurs de l'estomac*. Salut, Carême, Gouffé, Brillat-Savarin, baron Brisse et Grimod de la Reynière, célèbres maîtres ès gueule du plus lettré des gourmets et du plus gourmet des lettrés!

Dirigeons-nous maintenant tout de suite vers vos raretés bibliographiques que vous avez eu soin de revêtir de votre ex-libris : *Livres amoncelés*.

Voici d'abord l'édition originale d'*Éloa* ou la *Sœur*

des anges, mystère qu'Alfred de Vigny écrivit en 1804. *Rarissime*, dit le catalogue. Je le crois bien! il y a de cela un demi-siècle, l'auteur lui-même n'en put trouver un exemplaire pour l'offrir à Sainte-Beuve.

Vous rappelez-vous, mon vieil ami, qu'en vous promenant, un soir, sur le quai Voltaire, vous me racontiez votre chagrin de n'avoir point encore ce livre miraculeux? Vous étiez dans la désolation la plus profonde. Vous l'avez donc rencontré enfin, cet oiseau rare! Permettez-moi de le constater avec plaisir et d'ajouter que vous apportez à vous en défaire le même empressement que vous avez mis à l'acquérir.

Voici, plus loin, l'unique roman de Labiche, la *Clef des champs*, paru en 1839, un essai dans le genre d'Henri Monnier et de Paul de Kock. La *Résurrection* de Raban, que Napoléon, revenant de la désastreuse campagne de Russie, lisait dans sa chaise de poste.

Puis la *Forêt-Noire*, un manuscrit tout entier de la main de Gérard de Nerval, et l'on sait si les autographes du pauvre pendu sont rares!

Savoie et Piémont, de notre confrère Ignotus, causeries publiées en 1858, et que peu d'entre nous connaissent au *Figaro*. Les *Scènes de la vie de Bohème* de Murger, avec une lettre à Glatigny, qui se termine par ce mot mélancolique : « Ne prodiguez pas mon adresse. » Les *Ex-libris* de Poulet-Malassis, qui vous décoche cette épigramme :

Envoi à mon vieil ami Monselet pour sa vente avant décès.

Ah! il vous connaissait bien, cet éditeur spirituellement narquois! Il ne se faisait pas illusion, lui, sur le sort réservé dans l'avenir au livre qu'il vous adressait.

Que sais-je encore? Des romantiques abracadabrants, de toutes les couleurs et de toutes les formes, avec les

titres plus étranges les uns que les autres : *Contes bruns par une tête à l'envers*, *Ainsi soit-il*, *Thadéus le ressuscité*, *Maritalement parlant*, la *Coucaratcha*, *Perruque et noblesse*, *Thibaldo*, ce livre de la jeunesse d'un fin lettré, qui a mis plus tard, m'avez-vous dit, tous ses soins à l'étouffer.

Continuons à tourner rapidement les feuillets, N° 210. Pas possible! Vos propres ouvrages aussi! sous le fallacieux prétexte de bibliographie. Les tirages à part qui vous avaient été réservés par vos libraires! Tout à l'hôtel Drouot! Ah! si votre ami Dentu vivait encore, il se brouillerait certainement avec vous.

Comment, votre *Famille royale*, votre premier essai littéraire, en 1842! Votre *Rétif!* vos *Tréteaux!* votre *Cochon!* votre *Lorgnette!* vos *Créanciers!* votre *Cuisinier!* votre *Gastronomie!* votre *Cupidon!* votre *Joli Gilles!* vos *Saynètes et Monologues!* vos *Oubliées* et vos *Dédaignées*, vos *Dindons de la farce!* vos *Almanachs des rues et des bois*, et jusqu'à mes pauvres petites *Locutions nantaises* dont vous avez écrit la préface, et que je vous ai offertes le mois dernier!

Père dénaturé, vous abandonnez vos enfants. Saturne les dévorait. Vous les vendez sans pitié au plus offrant et dernier enchérisseur!

Tenez, mon cher compatriote, laissez-moi, pour finir, vous parler sérieusement, avec une franchise absolue. Aussi bien vous le savez, je ne suis pas homme à épargner une vérité utile, surtout à un ami. Je voudrais vous voir faire une fin. Laquelle, me direz-vous? Vous voulez la connaître? Eh bien! écoutez-moi.

Allez vous poster sur le pont des Arts, tournez le dos au Louvre. Vous aurez en face de vous le palais où vous devriez être... au moins bibliothécaire.

Cette position, vous l'avez bien gagnée. Vous avez écrit autant qu'un bénédictin, dépensé plus d'esprit

que tout le monde, usé plus d'encre qu'il ne s'en débite en un an chez tous les papetiers de Paris.

Vous vivrez là, au milieu de votre passion favorite, entouré de livres ; vous les examinerez, vous les caresserez, vous leur sourirez, vous les étiquetterez, vous les cataloguerez. Mais vous ne les vendrez pas au moins, ceux-là.

Sur ce, sans rancune, n'est-ce pas, cher ami, on pardonne aisément à ceux qu'on aime. Si je vous ai contristé, excusez-moi. Que votre vente réussisse! c'est la grâce que je vous souhaite en vous mettant mille reproches dans une sincère poignée de main.

XXIII

Fleurs de Sèvres. — Marques des décorateurs. — Le marchand Dubois ramassant la *pâte molle* en Russie. — Les sèvres Watelin. — Lord Palmerston chez Couvreur. — Vase-vaisseau de Richard Wallace. — Qu'est-ce qu'un pot-pourri ? — Avis aux parfumeurs. — De la pâte tendre républicaine. — Enchères des livres de Monselet. — Manuscrit de la *Forêt-Noire*, par Gérard de Nerval. — Lettre de Murger à Glatigny. — Prix de la vente Watelin.

7 *février*.

Avant de quitter la France, un jeune attaché d'ambassade qui s'était épris de madame du Barry lui demandait un souvenir.

— Hé ! Monsieur, répondit en souriant la favorite, que voulez-vous que je vous donne ?

— Oh ! pas grand'chose, quelques-unes de vos fleurs de Sèvres.

Il voulait parler de la porcelaine.

Ce jeune homme avait du goût ! Et j'en sais d'autres qui comme bouquets de fête accepteraient volontiers de ces fleurs-là ! Quelles fleurs de nos jardins valent, en effet, celles de notre grande manufacture ? Il est vrai qu'elles manquent de parfums, mais elles ne se fanent jamais. Enfin, grâce à leur éclat incomparable elles se vendent en toute saison au poids de l'or.

On les désignait en ce temps-là sous le nom de *por-*

celaines de France. Je regrette que le nom ne leur soit pas resté, car quelle autre porcelaine est aussi française que celle de Sèvres ? Où trouver plus de grâce dans les contours, des décors plus riants, des couleurs plus fines et mieux assorties. De 1753 à 1793, tout l'art du XVIIIe siècle est là. Les décorateurs de la manufacture avaient pillé la palette de Lancret et de Watteau, de Boucher et de Fragonard, et ces décorateurs étaient eux-mêmes des maîtres.

Les uns faisaient des fleurs comme Aubert, qui avait pour marque une sorte d'arbalète ; — Bailly mettait seulement By ; — Bardet, deux lignes parallèles ; — Becquet, un verre à pied ; — Carrier, un 5 ; — Houry, un H ; — madame Maquant, R. B ; — Parpette, un p ; — madame Girard, V^t.

Les autres peignaient des paysages comme Anteaume qui signait avec une maison ; — Bouillat, un y ; — Evam, un x ; — Ledoux, un croissant ; — Mutel, une sorte de compas ; — Rosset, une hache.

D'autres arrangeaient des bouquets détachés comme Barre dont la marque était un B ; — Barrat, un double B ; — Bertrand, un o ; — Binet, un T ; — Boulanger, une clef de sol ; — madame Bunel, M. B. ou m. b ; — madame Chanou, J. D ; — Michel, m ; — Pleiffer, f ; — Roux un ρ pointillé et couché horizontalement.

D'autres avaient la spécialité des animaux : Castel marquait d'un C ; — Chapuis, c. p ; — Falot, F ; — Gauthier, un gland ; — Tabary, un losange ; — Yvernel, un o traversé perpendiculairement d'une flèche.

N'oublions pas les doreurs. Oh ! les ors de Vaudé, un V ; — de Théodore, quatre points ; — de Fontellion, un cœur ; — de Leguay, une sorte d'urne — comme on les recherche aujourd'hui !

Aussi la cote du vieux sèvres est-elle trois fois plus élevée que celle du chine qui a cependant ses enthou-

siastes. Et par sèvres j'entends, cela va sans dire, la pâte tendre, car l'autre n'a qu'une valeur relative, n'en déplaise aux mânes de Brongniart qui, sous sa direction, fit briser — le barbare ! — les moules de la pâte tendre et la fit vendre par charretées, prétendant que la pâte dure devait résister davantage à l'usage et rendre par conséquent plus de services.

Autrefois, c'était la Russie qui possédait le plus de sèvres. On sait que Catherine II en était follement éprise. Aussi vers 1840 un marchand du nom de Dubois s'avisa d'aller faire en Russie ce que nos brocanteurs faisaient déjà en Normandie, en Bretagne et ailleurs.

Ceux-ci parcouraient les villages et les fermes en offrant de changer les vieilles faïences de couleur pour de la belle porcelaine blanche voire même de la terre de pipe. Celui-là prit aux Russes leur *pâte molle* de Sèvres, comme il le disait, et leur donna de la pâte dure ou de la pâte tendre de Tournai à la place. Marché de dupes qu'ils ne recommenceraient pas.

Aujourd'hui les plus belles pièces de Sèvres, sont entre les mains de la reine d'Angleterre, de sir Richard Wallace, de la vicomtesse de Courval et de toute la famille de Rothschild. Cependant, il se trouve encore en France des collections particulières aussi remarquables par la quantité que par la qualité. Celle de M. Watelin, dont on va faire la vente, est de ce nombre.

M. Watelin était ce riche banquier dont le fils a épousé Mlle Van Marck, la fille du peintre bien connu. Ce vétéran de la curiosité mourut l'année passée, âgé de près de quatre-vingts ans. Il habitait, rue de Rome, un entresol meublé avec goût. Ses débuts dans la collection dataient de cette période éloignée où les marchands n'étaient que de vulgaires fripiers qui avaient appris leur métier en Auvergne. Leur boutique était

un fouillis inextricable d'objets de toutes sortes. Ils n'achetaient alors les bronzes ciselés que pour les fondre, et les bois dorés que pour en détacher l'or. Les émaux de Limoges n'avaient de valeur pour eux que par leur plaque de cuivre, et les belles écuelles en étain leur servaient à couler des douzaines de cuillers. Aussi les amateurs, lorsqu'ils allaient chez eux, prenaient un crochet et choisissaient dans le tas.

Un spirituel critique d'art, M. Édouard Garnier, parlant de cette époque, a raconté qu'un jour lord Palmerston voulut visiter le magasin du fameux Couvreur. En arrivant chez lui, il se trouva au milieu d'un désordre peu artistique qui le surprit très vivement. Cependant il se remit et demanda au marchand à visiter ses galeries.

— Mes galeries! eh ben! mais les v'là! lui répondit avec aplomb le brocanteur.

Lord Palmerston jeta un regard et s'enfuit épouvanté.

C'était l'âge d'or des collectionneurs.

Sans doute, on ne trouvera pas dans le cabinet de M. Watelin, dont l'exposition commence aujourd'hui, des morceaux uniques comme le vase-vaisseau rose, vert et bleu, décoré de ses agrès et de ses cordages, que possède sir Richard Wallace à Londres, qui lui vient du marquis d'Hertford et qui est, en fait de sèvres, la plus belle pièce connue. Non, certainement; mais parmi les 203 numéros portés au catalogue rédigé avec une science profonde par M. Gasnault, il y a des choses remarquables et tout à fait curieuses.

C'est d'abord un *pot-pourri* à quatre faces avec médaillons décorés de fleurs et encadrés de rocailles à bords dorés s'enlevant brillamment sur un beau fond bleu turquoise. Le col et le couvercle sont ajourés, c'est-

à-dire « percés d'yeux », comme on le disait jadis. Cette pièce est signée d'Aloncle qui marquait d'un N.

Qu'est-ce qu'un pot-pourri? vont demander certains de mes lecteurs qui n'ont jamais entendu prononcer ce mot que pour désigner une salade musicale. Je vais en donner une courte description, car je crois que quelques amateurs qui possèdent de ces pièces comme ornements sur leurs cheminées ne savent pas à quel usage elles étaient destinées.

Le pot-pourri est un vase au couvercle percé de trous. Il a la forme d'une urne ou d'un encensoir. Très en vogue au siècle dernier, il figurait dans tous les boudoirs élégants. C'était alors la mode, une véritable fureur. Madame de Pompadour en avait dont le cercle et les yeux étaient d'or et d'argent. Elle en mettait jusque dans les bosquets de l'Ermitage.

Dans son journal, Lazare Duvaux en mentionne quelques-uns vendus à la maîtresse de Louis XV, entre autres :

« Deux vases de Sèvres peints de sujets de Watteau, montés en pots-pourris sur des terrasses dorées d'or moulu avec des enfants de Saxe aux côtés, au bas une guirlande de fleurs de Vincennes (pièce d'assemblée), 900 livres.

Un pot-pourri de terre grise à anses, monté en bronze doré d'or moulu garni de fleurs, 240 livres. »

« Le pot-pourri, a dit M. Courajod dans sa remarquable préface du même livre de Lazare Duvaux, était chargé de répandre dans les appartements une odeur douce et pénétrante par les aromates qu'on y jetait et qu'on y mélangeait avec des eaux de senteur. »

On conservait précieusement, de génération en génération, dans les familles, des recettes pour le composer. En voici une très abrégée qui fera juger des ingrédients qu'il devait renfermer :

Prenez des clous de girofle, des zestes de citron, des écorces de basilic, des fruits d'anis et de coriandre, des bois de sassafras et de santal-citrin, des fleurs de camomille, d'aspic et de lavande, des feuilles de laurier, d'absinthe, de marjolaine et de menthe poivrée et des racines d'angélique, de valériane et d'iris de Florence. Rompez, cassez, concassez, épluchez, arrosez de fleur d'oranger et d'eau de la reine de Hongrie et, pour éviter la corruption, saupoudrez de temps à autre d'une couche de gros sel.

Cet assemblage de choses incohérentes laissait filtrer par des ouvertures du pot-pourri une odeur suave, paraît-il. C'était, à l'époque, l'œuvre capitale de la parfumerie, et certains industriels comme Barbe, de Paris, et Arlaud, de Grasse, en faisaient un grand débit et s'enrichissaient avec cette spécialité, grâce à une formule spéciale dont ils avaient seuls le secret.

Pourquoi la mode n'en reviendrait-elle pas? Je signale cette nouveauté aux grands parfumeurs de Grasse, les Chiris, les Bernard-Escoffier, les Roure-Bertrand et les Méio et Boyvau. Il leur serait aisé de faire revivre cet usage disparu, et Jean de Paris se ferait un vrai plaisir, de temps à autre, de donner à son *Conseil par jour* quelques nouvelles recettes trouvées par eux. Cela deviendrait bientôt tout à fait régence dans les salons de nos précieuses modernes, le jour de leur réception, d'avoir un pot-pourri odoriférant. On respirerait ainsi le vrai parfum du XVIIIe siècle.

Mais revenons à la collection Watelin dans laquelle on trouve ensuite deux vases en forme d'urne, à fond gros bleu avec des anses charmantes à chaînons ajourés. Sur les faces, deux médaillons représentant : le premier, une femme qui élève un bonnet phrygien au bout d'une pique; le second, une femme assise tenant

d'une main un lion en laisse, et de l'autre un flambeau; aux coins, des paysages allégoriques et des bouquets tricolores. Décor de Dodin qui signait par un K, et des ors de Vincent qui mettait 2,000 comme marque distinctive. Quelle merveille! n'en déplaise à M. Lauth, on ne dore plus comme cela de nos jours.

Ces vases faits sous la République sont rares et curieux. Ils seront très disputés, car le règne de la pâte tendre était en partie fini à cette époque, aussi bien dans la céramique que dans la politique. Si M. de Liesville vivait encore, il les aurait certainement fait acheter au musée Carnavalet.

Telles sont les principales pièces de cette collection triée sur le volet. M. Watelin n'était pas de ces amateurs qui se contentent de l'à-peu-près, et s'approvisionnent chez les marchands de sèvres apocryphe.

Quand il achetait de la pâte molle, comme disaient ses fournisseurs attitrés, il lui fallait la marque de la manufacture, le monogramme du peintre, du dessinateur ou du doreur. C'était un amateur de haut goût. Il n'achetait que lorsqu'il avait trouvé une pièce datée et signée d'un des maîtres que je citais plus haut. C'était le fait d'un collectionneur bien avisé. Imitez-le. On aurait pu mettre sur sa tombe, comme épitaphe :

Il était expérimenté
Et savait que la méfiance
Est mère de la sûreté.

Un public nombreux, et surtout composé de curieux et d'amis, assistait à la vente de la bibliothèque de Charles Monselet, dont le succès à dépassé toutes prévisions.

Je m'abstiendrai de revenir sur tous ces *livres amoncelés*, pour me servir du curieux ex-libris de Monselet; j'en ai déjà parlé longuement. Il me suffira de

donner les prix d'adjudications avec des indications curieuses ou intéressantes, s'il y a lieu.

Les *Sonnets impossibles*, par Poisle-Desgranges, avec douze eaux-fortes de Taïé : exemplaire sur Hollande avec l'envoi suivant, à M. Ch. Monselet.

S'il veut agréer nos sonnets,
Ce sont des sonnets impossibles,
Nous relirons ses triolets,
S'il veut agréer nos sonnets.
Sans couleur vive et sans reflets
Et qui sont nés non éligibles,
S'il veut agréer nos sonnets
Ce sont des sonnets impossibles.

POISLE DESGRANGES.

Adjugé 13 francs.

Nocturnes de M. Léon Valade, poèmes imités de Henri Heine, avec un envoi d'auteur en vers !

Vieux almanachs et vieilles lunes
Qui s'en souvient ? rares fortunes...
Si parfois nous humons ce lait
C'est grâce à vous, ô Monselet.

LÉON VALADE.

10 francs.

Le *Monde dramatique*, revue des spectacles anciens et modernes, fondée et dirigée par Gérard de Nerval, et le groupe littéraire et artistique de son époque. Illustré par Célestin Nanteuil et d'autres artistes de l'école romantique, ce recueil contient beaucoup de documents biographiques, des pièces de théâtre originales ou traduites, des dissertations littéraires, etc. De plus il renferme un grand nombre de vignettes, portraits d'auteurs, de gens de lettres, décors et costumes. Cet exemplaire, provenant de la collection de mademoiselle Georges, a été vendu 27 francs.

La *Forêt Noire*, manuscrit autographe de Gérard de

Nerval, 75 francs, à Jules Claretie. Ce manuscrit, tout entier écrit de la main du malheureux auteur, contient toute la donnée historique de l'opéra du *Monténégrin*, traversé par son type affectionné du capitaine Brisacier. Il renferme le scenario de tout le drame, qu'il devait faire en collaboration avec Ch. Monselet. Ce projet, comme tant d'autres rêves du pauvre Gérard, ne fut jamais réalisé.

Lettres de M. de Fronsac, fils du duc de Richelieu, au chevalier Dumas, ou son Histoire de quelques mois à la cour de Russie, publiées ou plutôt composées par V. R. Barbet. Ouvrage incroyable, imprimé par le père de Michelet, notre grand historien. Plein de détails curieux sur la cour de Russie pendant l'émigration, à travers mille dévergondages. La vignette qui accompagne ce volume est charmante. — 60 francs.

Etude de mœurs, la *Clef des champs*, d'Eugène Labiche, 36 francs. Début littéraire du spirituel académicien, c'est le seul roman qu'il ait publié.

Scènes de la vie de Bohême, par Henri Murger, 80 francs.

On a joint à cet exemplaire une lettre très intéressante de Murger à Glatigny. Ce volume porte en outre sur un feuillet de garde la note suivante :

« Je joins à cet exemplaire une lettre très intéressante de Murger à Glatigny, et qu'après réflexions il paraît n'avoir pas envoyée. Il y donne des conseils très avisés à l'auteur des *Vignes folles* et même un peu bourgeois.

Le mot mélancolique de la fin : « ne prodiguez pas mon « adresse, » est particulièrement touchant pour qui a connu Henri Murger. »

CHARLES MONSELET.

Nouvelles diverses par Edouard Ourliac : 4 fr. 50.

Exemplaire envoyé à son cher ami Alfred Asseline. Ceux qui connaissent les petits détails de l'histoire lit-

téraire de notre temps comprendront l'intérêt, et la valeur de cette dédicace.

Les *ex-libris français depuis leur origine jusqu'à nos jours*, par Poulet-Malassis. *Envoi à mon vieil ami Monselet pour une de ses ventes avant décès. Poulet-Malassis :* 34 francs.

Restif de la Bretonne, par Firmin Boissin, et *Restif de la Bretonne et le Pornographe*, étude critique par le docteur H. Mireux, de Marseille : 15 francs.

Le premier de ces deux livres porte l'envoi suivant :

A Charles Monselet, père des Restifomanes, sympathique hommage.

Firmin Boissin.

Prosper Merimée, sa biographie par M. Tourneux, ornée d'un portrait gravé à l'eau-forte par Frédéric Regamey. Le portrait de Prosper Mérimée est tour à tour en femme et en homme, d'après un des trois exemplaires connus de la lithographie de 1825, et d'après un dessin inédit de E. J. Delécluze ce livre porte un envoi d'éditeur :

A Monselet, insecte littéraire, qui fait constater son existence par ses piqûres.

A. PACHYDERME (A POULET-MALASSIS).

Enfin les ouvrages de Ch. Monselet, faits par lui ou en collaboration, du n° 211 au n° 285, 93 volumes, ont produit environ 530 francs. Le manuscrit de l'*Ilote* a été payé 44 francs par votre serviteur qui n'a voulu montrer aucune rancune dans la circonstance.

La vacation a donné 3,400 francs.

PRIX PRINCIPAUX DE LA VENTE WATELIN. — TABLEAUX : *Riche*

et pauvre et *Chien et chat*, d'Alfred de Dreux, 3,050 francs. Le *Décaméron*, de Diaz, 3,505 francs. La *Femme turque*, du même, 2,250 francs. La *Femme adultère*, d'Isabey, 2,380 francs. *Caravane sortant du Caire*, de Ziem, 5,008 francs. L'*Accident*, de Fleury-Chenu, 1,080 francs. *Plage à marée basse*, d'Isabey, 1,700 francs. *Retour d'une razzia, oued R'hir* (*Afrique*), de Georges Washington, 1,005 francs. La *Charité*, de Cranach, 1,295 francs. *Intérieur de corps de garde*, de Louis de Marne, 920 francs. Le *Canal*, du même, 1,600 francs.

ÉMAUX. — Une large plaque en grisaille représentant Marc-Aurèle, d'après la statue équestre du Capitole, attribuée à Léonard Limousin, 5,550 francs. Coffret oblong en cuivre doré du XVIe siècle, avec plaques rectangulaires en grisaille, représentant des combats d'hommes et de lions, 7,500 francs. Diptyque en émaux de couleur, représentant une Descente de croix, et le Christ en croix, 1,480 francs. Plaque émaillée, signée Jean II, Penicaud, 940 francs. Plaque rectangulaire en hauteur, peinte en grisaille, représentant l'Adoration des rois mages, XVIe siècle, 715 francs. Plaque rectangulaire légèrement bombée, figurant un buste d'homme barbu, coiffé d'un bonnet garni d'un chaton simulant une pierre précieuse. Le champ porte le nom d'*Ulisses*. Attribuée à Léonard Limousin, 650 francs.

FAIENCES. — Deux petits plats creux en faïence d'Urbino, forme dite *cuppa amatoria*, l'un avec Apollon, Pan et Midas, l'autre avec les armes des Strozzi, 1,700 francs.

PORCELAINES. — Cent cinquante-neuf assiettes, sèvres pâte tendre, ornées autour de filets bleus et au fond de bouquets du temps de madame du Barry, 9,195 francs. Cent dix-sept assiettes décorées de filets bleus, de reliefs blancs et de branchages fleuris, époque Louis XV, 7,300 francs. Soupière à quatre pieds rocaille avec des légumes jetés sur le couvercle et peints au naturel, datée de 1760. Plateau aux extrémités à jour, fait en 1758, 1,150 francs. Pot-pourri fond bleu-turquoise au bouton formé par des fleurs peintes par Aloncle, 6,000 francs. Deux vases décorés sous la République par Dodin et Vincent, 5,100 francs. Vingt-quatre tasses ovoïdes à anses et soucoupes, décor de bouquets, période Louis XV et Louis XVI, 1,900 francs.

MEUBLES. — Grande pendule du temps de Louis XVI, modèle connu sous le nom de *la Liseuse*, 1,800 francs. Meuble

renaissance, en noyer finement sculpté à cariatides de guerriers, fermant à deux portes et posé sur une table de même style à pieds tors, 675 francs. Lit gothique en bois sculpté à ornements, feuillages, figures et animaux, surmonté d'un dais, décoré d'ornements découpés, 1,400 francs. Tapisserie Renaissance formant tableau, représentant la mise au tombeau, composition de huit personnages, 960 francs. Huit fauteuils en bois doré recouverts de tapisserie; dans des médaillons au dossier, des personnages et, sur le siège, des oiseaux encadrés de fleurs, 5,900 francs.

Le produit total s'élève à 142,000 francs.

XXIV

Les morts vont vite. — Guénot, le Lazare Duvaux du XIX[e] siècle. — La maison Laurent au Palais-Royal. — Un Téniers microscopique. — Salons artistiques rue Meyerbeer. — Le comte de la Béraudière. — La *Toilette de Vénus*. — Le comte de Liesville. — Son legs pour la création d'une école de dessin. — Du Sommerard fils. — Sa protestation énergique à Vienne. — Le prince Paul Demidoff. — Le *Sancy* perdu et retrouvé. — *San Donato et Pratolino*. — Baur, brocanteur et charmeur d'oiseaux. — Les épis de la vallée d'Auge.

10 *février*.

Comme la politique et la littérature, la curiosité à ses morts célèbres. Il se fait souvent peu de bruit autour de leur tombe, mais il n'en reste pas moins, après eux, des regrets profonds et sincères.

Il y a quelques jours un millier de personnes réunies à Saint-Roch rendaient les derniers devoirs à l'un des doyens de nos marchands d'objets d'art : M. Guénot, un homme de bien qui, après quarante années de travail, a laissé une belle fortune, et ce qui vaut mieux encore, une réputation intacte de droiture et de probité, dans un commerce quelquefois très scabreux.

Une foule recueillie de parents et d'amis a accompagné jusqu'à sa dernière demeure cet homme distingué, dont le nom reste entouré des sympathies de tous. Tous ceux qui vivent de la curiosité, à Paris, avaient tenu à

rendre un suprême hommage à cette personnalité si honorable : MM. Haro, Féral, Mannheim, Georges Petit, Bloche, George, Léon Gauchez, Stettiner, Stéphane Bourgeois, Edmond, Jules, Charles et Othon Lowengard, Baron, Em. Mayer, Récappé, Charles Pillet, Miallet, Oppenheim, Jamarin, Seligman, Charles Vail, Ch. Stein, Chevallier, Fournier, Helft. Spitzer, Em. Barre et bien d'autres, car je ne puis nommer tout le monde.

M. Guénot fut le Lazare Duvaux de notre siècle. Il avait le goût de la collection, et il il était né avec l'amour du bibelot. Cependant il appartenait à une famille de commerçants, qui le destinait tout d'abord à l'industrie. Il fut maire de Montrouge, où se trouvait alors une population de carriers, dont il avait su se faire adorer. Nature en dehors et très exubérante, doué d'une parole facile, il aurait peut-être joué un certain rôle, s'il avait persévéré dans la politique. La tournure que prirent les événements après le coup d'État l'engagea à se retirer de la vie publique, et à chercher un autre débouché à son activité.

C'est alors que M. Guénot songea à utiliser ses connaissances et ses dispositions naturelles pour le bibelot. Il acheta en 1857, au Palais-Royal, la maison Laurent. Fondée au commencement du siècle, cette vieille maison avait, sans perdre son nom, déjà passé entre les mains de M. Goupy. M. Guénot, que l'on continuait à appeler souvent M. Laurent, comme on l'avait fait à son prédécesseur, du reste, gagna vite par son honnêteté indiscutable la confiance des plus grands amateurs de Paris. Il devint le pourvoyeur attitré de la famille des Rothschild.

En Picardie, un jour, dans une vente mobilière, il trouva par hasard un tableau signé, *David Téniers le jeune*, qu'il acheta pour la minime somme de mille francs. Ce Téniers avait cela de remarquable qu'il n'était pas

plus grand qu'une miniature. Or, on sait que les toiles du maître hollandais, dans ses dimensions minuscules, sont de véritables raretés.

Seule une dame de Rothschild possède un Téniers aussi petit. Il représente une tête d'enfant, empruntée au tableau du Louvre, l'*Enfant prodigue*. Madame de Rothschild, pour faire pendant au sien, convoitait le Téniers de M. Guénot.

— Vous devriez, lui disait-elle souvent, pour tirer un grand prix de votre bijou, le mettre en loterie. Vous feriez cinquante ou soixante billets, à 1000 francs.

— Ce serait très facile à faire, merci de l'idée, Madame, lui répondit Guénot, mais je tiens à garder mon tableau. Je ne m'en déferai jamais, c'est le palladium de ma maison! — et il le conserva jusqu'à sa mort.

On peut dire que les plus jolis objets du siècle dernier en miniatures, éventails, boites et bonbonnières en or, ont été vendus par M. Guénot.

Quand il prit la maison de Laurent, il y avait déjà en magasin peut-être dix mille bonbonnières anciennes et un grand nombre de tabatières en vieux Paris, ornées d'emaux de Petitot, d'Augustin, de Hall et de Dumont. Ce serait aujourd'hui une fortune considérable.

Le chiffre des affaires de la maison du Palais-Royal augmenta vite sous sa direction. M. Guénot, se trouvant un beau jour trop à l'étroit, prit derrière son magasin, dans la rue de Valois, un appartement où il put alors trouver la place nécessaire pour y recevoir les meubles anciens dont il commençait à s'occuper.

Sa fille ayant épousé M. Perdreau, il lui donna en dot sa maison de tabletterie moderne, de la galerie de Valois, et associa son gendre dans les opérations d'achats d'objets d'art anciens.

M. Perdreau est un fin et habile connaisseur pour les

bijoux, les bronzes et l'orfèvrerie. Il a débuté chez une de ses tantes qui faisait le commerce des matières d'or et d'argent. Il sut surprendre vite les secrets du métier et en profiter avec intelligence. Sa famille compte d'ailleurs parmi les plus anciennes et les plus estimées des argentiers du quai des Orfèvres. Un de ses ancêtres a été député au tiers état.

Plus tard le cercle de ses relations s'élargissant sans cesse, M. Guénot, loua rue Meyerbeer au premier étage, un splendide appartement, dont il fit un magasin et M. Perdreau finit par céder, il y a deux ans, sa maison du Palais-Royal, qu'il avait d'abord eu l'idée de faire gérer.

C'est en pleine prospérité, et au milieu de cette existence toute de travail et d'activité, que la mort est venue surprendre cet homme de goût et de bien, au retour d'un voyage à Orléans.

Presque le même jour, samedi à huit heures du matin, le comte de la Béraudière était frappé subitement dans son lit d'une apoplexie foudroyante. Ce coup de foudre plonge les siens et ses amis dans la consternation et dans les larmes.

Issu d'une des plus vieilles familles de la noblesse angevine, M. de la Béraudière était l'un des hommes dont le goût passait, à juste titre, pour le plus épuré de Paris. Sûr de lui, il n'hésitait pas à donner un grand prix de tous les objets d'art qui avaient le don de lui plaire. Aidé par une fine expérience et une intuition du beau, il savait mieux que personne rechercher et discerner avec tact ce que le dix-huitième siècle avait laissé de merveilleux. Toujours en quête de nouveau, il se défaisait volontiers, avec un bénéfice, de tout ce qu'il achetait, trouvant ainsi le moyen de varier sans cesse le plaisir de ses yeux et de faire de la curiosiié une distraction fructueuse.

Il habitait, rue de Poitiers, n° 12, un hôtel historique, aux proportions gigantesques d'autrefois, où se retrouvaient encore, au plafond d'un petit boudoir, des arabesques et des singes dans le goût de Gillot, mais peints par Watteau. Ne vous souvient-il pas du reste de deux panneaux, du même maître, enlevés à l'une des portes de cette somptueuse demeure et représentant, sur fond blanc, des personnages de la comédie italienne, qui ont été exposés aux Arts-Décoratifs.

La collection que laisse M. de la Béraudière est certainement admirable en meubles, en argenterie, en livres, en tableaux. Mais la perle est sans contredit la *Toilette de Vénus*, un portrait de madame de Pompadour, représentée en Vénus par Boucher, portrait qui avait figuré dans la vente du marquis de Marigny, le frère de madame de Pompadour, le protecteur éclairé des peintres et des sculpteurs de son temps.

M. de la Béraudière avait un véritable culte pour cette toile. Il ne voulut jamais permettre qu'elle sortît de chez lui. A plusieurs reprises il refusa de la laisser figurer à des expositions organisées par des collectionneurs.

Que vont devenir toutes ces richesses?

Deux hommes viennent aussi, par leur disparition, de laisser, dans le monde de la curiosité, un vide qui sera difficilement rempli. Je veux parler de M. de Liesville, et de M. du Sommerard.

M. le comte A. de Liesville, conservateur adjoint du musée Carnavalet, homme d'une véritable érudition, s'occupait spécialement des objets d'art de la Révolution. Il possédait, comme Champfleury, une très curieuse collection d'assiettes à devises et à emblèmes patriotiques.

Depuis 1850, il avait fait partie, comme prêteur ou

comme organisateur, de toutes les expositions rétrospectives. C'était un homme érudit, fort aimable, archéologue distingué, dont on recherchait beaucoup la société et les conseils.

Administrateur du musée des Arts-Décoratifs, et membre du conseil de perfectionnement de la manufacture de Sèvres, M. de Liesville a légué, par testament, tout ce qu'il possède en céramique et en objets d'art au musée dont je viens de citer le nom. Par un article spécial, il a laissé en outre à la ville de Paris son hôtel de la rue Gauthey, aux Batignolles, et une somme de 50,000 francs, destinée à être affectée à la création d'une école de dessin pour les jeunes ouvriers du XVIIIe arrondissement.

La ville de Paris, dans le but de perpétuer le souvenir des dons qui lui ont été faits par M. de Liesville, a décidé qu'une salle du musée Carnavalet, dont il avait été pour ainsi dire le fondateur, prendrait le nom de salle Liesville. De plus, le buste du généreux collectionneur devra y être placé.

Homme de bien et patriote sincère, il avait payé aussi sa dette au pays.

Pendant l'année terrible, il fut même gelé aux avant-postes, et on dut le ramener chez lui complètement paralysé. Durant plus d'un mois, il resta sur son lit, dans l'impossibilité de faire un mouvement. La Commune arriva. Un des derniers jours de la lutte, un obus traversa la toiture de sa maison, et, trouant les étages, éclata, sans le blesser, au milieu de sa chambre. La commotion qu'éprouva le malade fut telle qu'une guérison immédiate et radicale se produisit.

M. de Liesville laisse des regrets unanimes, car il était entouré des sympathies de tous.

M. du Sommerard, directeur du musée de Cluny,

membre de l'Institut, vice-président de la Société des monuments historiques, âgé de soixante-sept ans, vient de succomber à une fluxion de poitrine.

Chercheur et travailleur passionné, il avait continué dignement l'œuvre de son père, Alexandre du Sommerard, le fondateur du musée de Cluny.

Depuis 1843, époque à laquelle fut cédée à l'État moyennant 200,000 francs, la collection de son père, M. du Sommerard s'était consacré tout entier à l'arrangement des richesses qui lui étaient confiées. Par ses soins et son activité, il n'avait cessé d'augmenter le nombre des objets précieux que renferme cet incomparable musée. En 1852, le catalogue contenait 2,500 numéros ; en 1872, il en avait 10,000. L'Angleterre, si fière de sa galerie du Kensington, ne peut nous enlever la gloire d'avoir créé avant elle un musée rétrospectif.

M. du Sommerard avait mis tous ses efforts à faire du musée de Cluny un tout aussi complet et homogène que possible. Sa préoccupation constante fut de chercher un ensemble qui donnât la véritable physionomie des sociétés d'autrefois et de leur génie d'invention, en même temps que l'histoire de leur développement.

Il tint plus d'une fois à l'étranger d'une main haute et ferme le pavillon français.

En 1871, à Londres, et en 1873 à Vienne surtout, il lutta énergiquement contre l'opposition sourde que nous avions à surmonter de la part des étrangers. Vaincue, la France s'était déjà redressée et prouvait à ses ennemis que son esprit national n'était pas éteint.

A Vienne, dans une entrevue avec le grand duc Rénier, M. du Sommerard, chargé par son gouvernement d'organiser la section française, protesta énergiquement contre une injustice faite à ses compatriotes. Son attitude fière et son patriotisme sincère lui valurent les sympathies de ses adversaires mêmes.

— Donnez-nous la place que nous méritons ou sinon nous nous retirerons, dit-il avec hauteur.

Il obtint gain de cause. Toute latitude lui fut laissée pour agir à sa guise. Et l'Allemagne qui avait espéré nous écarter de la lutte, fit une bien triste figure à côté de nos envois.

L'habileté et la compétence de M. du Sommerard en matière d'art furent appréciées en maintes circonstances. D'une courtoisie charmante pour tous ceux qui venaient le consulter dans sa demeure du XIVe siècle, il était toujours prêt à faire profiter les autres de ce qu'il savait. L'archéologie était sa passion et l'art son unique jouissance. Il mit au service de ses fonctions le dévouement le plus ardent. Dans ses recherches et ses acquisitions, il fut aidé sans cesse par son savoir, par son érudition et fit du musée confié à sa haute intelligence cette splendide galerie de Cluny, qui est un des plus beaux fleurons de la couronne artistique de Paris.

Presque au même moment, j'apprenais la mort d'un amateur célèbre, le prince Paul Demidoff, et celle d'un marchand bien connu, le pauvre Baur.

Dans sa jeunesse, le prince Paul Demidoff avait été un viveur effréné. Compagnon de Narischkine, Wilson, Hamilton, Gramont-Caderousse, Khalil-bey, Mustapha-pacha, c'était un habitué assidu du *grand-seize*. Dans les dernières années du second Empire, les bals de l'aristocratie cosmopolite n'eurent pas de valseur plus séduisant. Dans tous les salons où se donnaient les fêtes les plus brillantes, il a laissé le souvenir de son luxe, de ses richesses et de la beauté de ses diamants. Chez le comte Walewski, il perdit une nuit le *Sancy*, ce diamant estimé une fortune. Un domestique le retrouva sous un meuble. On le rapporta le lendemain matin au prince Demidoff qui, en homme possédant

trois millions de rente, avait dormi merveilleusement.

En 1867, rompant entièrement avec son existence d'oisif, il se retira de la vie à grandes guides, pour épouser la princesse Marie Metchersky dont il était très épris. Malheureusement, la jeune femme mourut au bout d'un an en donnant le jour à un fils.

A partir de ce moment, le prince Demidoff changea complètement. Il voulut devenir un érudit et s'efforça, après ce coup terrible, de rattraper le temps de sa jeunesse, perdue dans de folles et joyeuses entreprises. Il se mit au travail et s'adonna à l'étude.

En 1871, le prince Demidoff, veuf depuis 1868, se mariait pour la seconde fois. Il épousait la princesse Hélène Troubetzkoï, avec laquelle, s'éloignant de la France, il passa plusieurs années en Russie.

L'art et la bienfaisance se partagèrent son existence. Pour l'une, il fit beaucoup; pour l'autre plus encore. Aussi ce grand seigneur a laissé le souvenir d'un bienfaiteur, et cela non seulement en Russie, mais encore en Italie, en France et un peu partout. Florence et Paris ont eu maintes preuves de sa munificence.

Le prince Demidoff aimait passionnément les objets d'art. Visiteur assidu de l'hôtel Drouot, il ne manquait pas une grande vente et il achetait beaucoup de droite et de gauche. La plus grande partie de ses revenus était consacrée à l'embellissement de ses résidences royales. A San Donato, il avait réuni des merveilles, dont la beauté a ébloui les yeux de tous et qui furent dispersées en 1880. A Pratolino, dans cette villa féérique, située à mi-chemin de la pente qui conduit de Florence à Fiesole, il s'était mis à collectionner de nouveau des trésors de toutes sortes.

Véritable, Mécène il laisse dans les rangs des collectionneurs, où il était un des premiers et un des plus

puissants par sa fortune et les richesses de ses galeries, un vide désormais difficile à combler.

Depuis plus de trente ans, M. Baur était marchand de curiosités. Honorablement connu, fin et excellent expert en matière d'art, son magasin du quartier des Tuileries était fréquenté par tous les amateurs. A l'hôtel Drouot, on le rencontrait parcourant les salles des ventes, inspectant les expositions et donnant son avis surtout aux jeunes experts. Je le vois encore avec ses petits yeux clignotants, sa calvitie précoce, ses pommettes rouges et sa mince moustache noire. Tout le Paris amateur connaît ce portrait, car les relations de Baur étaient nombreuses dans le monde du bibelot. Il achetait pour lui et plus encore par commission, pour les autres. On avait souvent recours à son expérience, et il se trompait rarement, car il avait étudié toutes les branches de la curiosité.

Il eut des débuts bien modestes. En compagnie d'un autre marchand, Lamer, débutant comme lui et pauvre comme lui, il allait, parcourant la province, recherchant les faïences, la ferronnerie, les vieux meubles et les vieux grès.

A cette époque, tous les collectionneurs voulaient avoir de la faïence. Les épis en faïence de la vallée d'Auge étaient déjà, comme aujourd'hui fort recherchés. Baur et son acolyte faisaient à ce genre de productions artistiques une chasse acharnée. Un jour, ils aperçurent au cours de leurs pérégrinations en Normandie au haut d'un toit, deux superbes épis faîtiers. Les acheter fut l'affaire d'un instant. Mais la vente avait été faite à charge d'aller eux-mêmes prendre livraison de la marchandise vendue. Or les épis se trouvaient au sommet d'un toit d'ardoises, à pente vertigineuse, inaccessible à tout autre qu'à un couvreur ou un pompier. Baur

ne se découragea pas. Il grimpa comme un singe, s'accrochant aux moindres saillies, s'aidant des plus petits interstices, et au bout de quelques minutes, il descendit triomphalement les précieuses faïences qui ornent actuellement la galerie d'un amateur de Paris.

Bibelots et moineaux furent les deux seules passions de la vie de cet homme, dernier type du bric-à-brac d'autrefois.

Baur, charmeur d'oiseaux, était aussi connu aux Tuileries qu'à l'Hôtel. Dès huit heures du matin, quittant son magasin de la rue Monthabor, le père nourricier des pauvres faisait son apparition dans le jardin. La gent emplumée le guettait. A son arrivée, c'étaient des piaillements joyeux, un babillement étourdissant ! Les oiseaux lui souhaitaient la bienvenue. Ils l'entouraient aussitôt, familiers, caressants, heureux de le revoir. Lui, partageait ce bonheur et toute cette gaieté! Il vivait de leur vie à eux, causant avec ses « petits amis » comme il les appelait lui-même.

Émiettant son pain, Baur le distribuait aux moineaux avec une gravité et une impartialité vraiment comiques. D'aucuns, plus hardis et plus espiègles que les autres, venaient grignotter jusque dans la main de ce fidèle maître d'hôtel, leur protecteur gastronomique; été comme hiver, ils prenaient dans sa bouche leur pâture quotidienne, voletaient autour de lui avec des gazouillements joyeux, ou recouvraient ses bras comme les barreaux d'une volière.

Cette douce manie exigeant de longues stations dans le jardin, au froid et à la pluie, fit malheureusement contracter au pauvre Baur, une maladie de poitrine contre laquelle tous les remèdes furent impuissants. Il est mort il y a trois jours. Les pierrots, plus encore que ses confrères, auraient dû suivre le convoi de leur ami,

XXV

Le carreau du Temple. — Vieux habits, vieux galons! — Un fripier millionnaire. — Recherches du chanoine Bock. — Dupont-Auberville. — L'ornement des tissus. — Brocarts et brocatelles. — Velours de Gênes. — Ors de Luques. — Un spécimen de l'imagerie religieuse au VIIIe siècle. — La décoration des tissus pendant dix siècles. — Services rendus par les collectionneurs d'étoffes. — Un peu d'histoire. — Résultats de la vente Dupont-Auberville.

12 *février.*

Ne disons pas de mal du carreau du Temple : il a rendu à l'art de précieux services. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, il est probable que sans les chiffonniers d'antan nous ne connaîtrions pas encore les secrets de l'ornementation des tissus. Car il n'y a pas à s'y méprendre, c'est dans l'échoppe même du chiffonnier qu'est née la collection des vieilles étoffes dont on raffole aujourd'hui, et plus d'un marchand ambulant, qui il y a vingt ans s'en allait chantant par les rues : *Vieux galons, vieux habits!* ne se doutait pas qu'avec les pourpoints de velours du temps de Henri II, les robes de soie à panier du règne de Louis XV, et les gilets à fleurs du Directoire, il ramassait, pour d'autres, hélas! de quoi faire fortune.

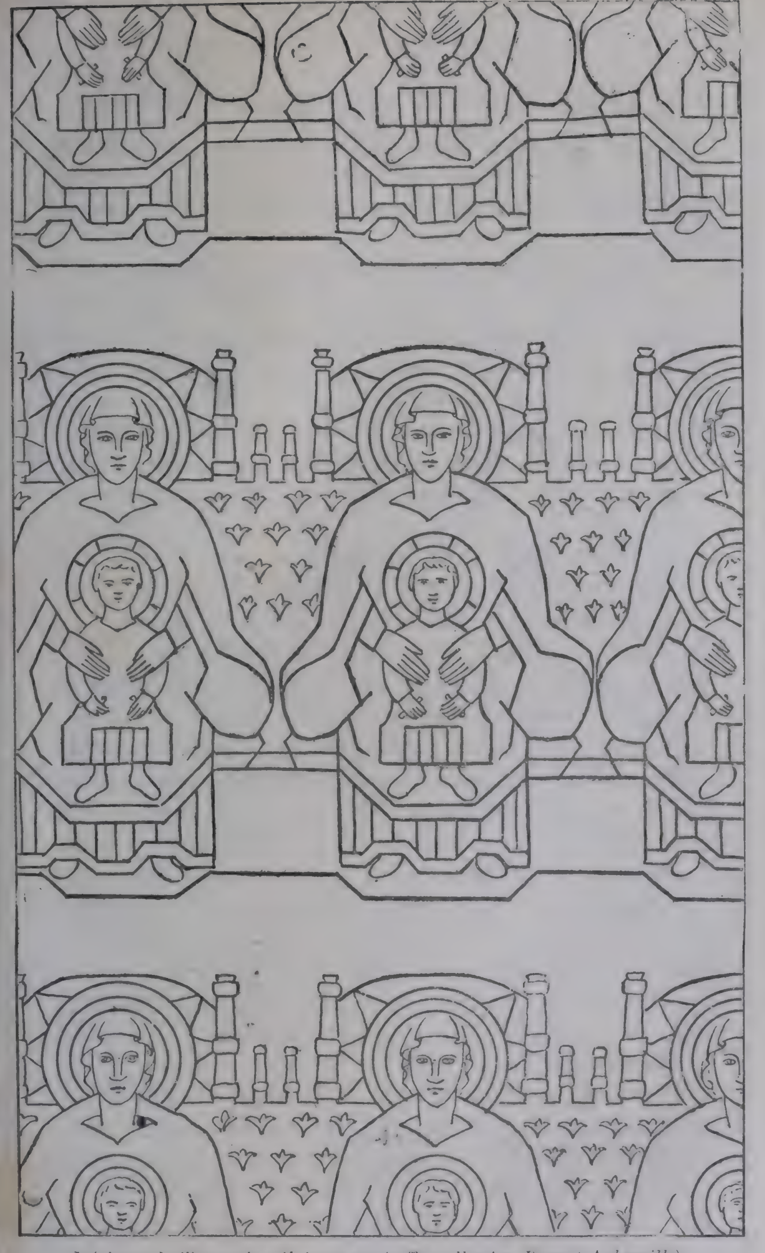
C'est pourtant vrai. Je pourrais vous nommer tel millionnaire de la rue Dupetit-Thouars, tel marchand de

bibelots retiré dans ses terres, qui a commencé par le chiffonnage au carreau du Temple, ou au pilier des Halles.

Un jour, je parle d'une vingtaine d'années, quelques amateurs, frappés du peu de durée des tissus modernes et du déjeuner de soleil de leurs couleurs, s'avisèrent de rechercher les vieilles étoffes qui servaient jadis à la toilette de l'ameublement. L'Allemagne fit plus, elle proposa, dans un congrès de savants, d'étudier les anciens tissus au point de vue de la texture, et pour montrer la voie aux écrivains ornemanistes préoccupés de cette science, le chanoine Bock, qui vendit plus tard une partie de sa collection au musée industriel de Lyon, publia un ouvrage sur les tissus liturgiques.

Vers le même temps, M. Dupont-Auberville trouva chez un graveur distingué, du nom de Forgeais, quatre ou cinq morceaux d'étoffes des XIII[e] et XIV[e] siècles. Cette découverte le mit en goût. Il chiffonna à droite et à gauche, fouillant les boutiques de marchands de bric-à-brac, furetant dans tous les coins du Temple et des ghettos de la province, et telles furent ses bonnes fortunes qu'au bout de trois ans, sa collection présentait un ensemble assez important pour être classé à côté des chaussures de Jacquemart, dans une des salles du palais de l'Industrie.

Cette exposition d'étoffes fit un certain bruit dans le monde de la curiosité. Où certains profanes ne virent qu'une exhumation d'objets disparates et de défroques carnavalesques, les gens bien avisés et certains industriels intelligents découvrirent, au contraire, une source précieuse d'informations sur le dessin et la texture des étoffes anciennes. Un éditeur, M. Bachelin-Deflorenne, offrit même à M. Dupont-Auberville, de publier à l'aide des documents qu'il avait recueillis, un livre sur l'ornementation des tissus. M. Dupont-Auberville



Spécimen de l'imagerie religieuse sur étoffe (*collection Dupont-Auberville*).

accepta ; seulement comme il n'avait pas dans sa collection des spécimens de toutes les époques, il entreprit, en vue de les rechercher, un voyage en Allemagne et en Italie.

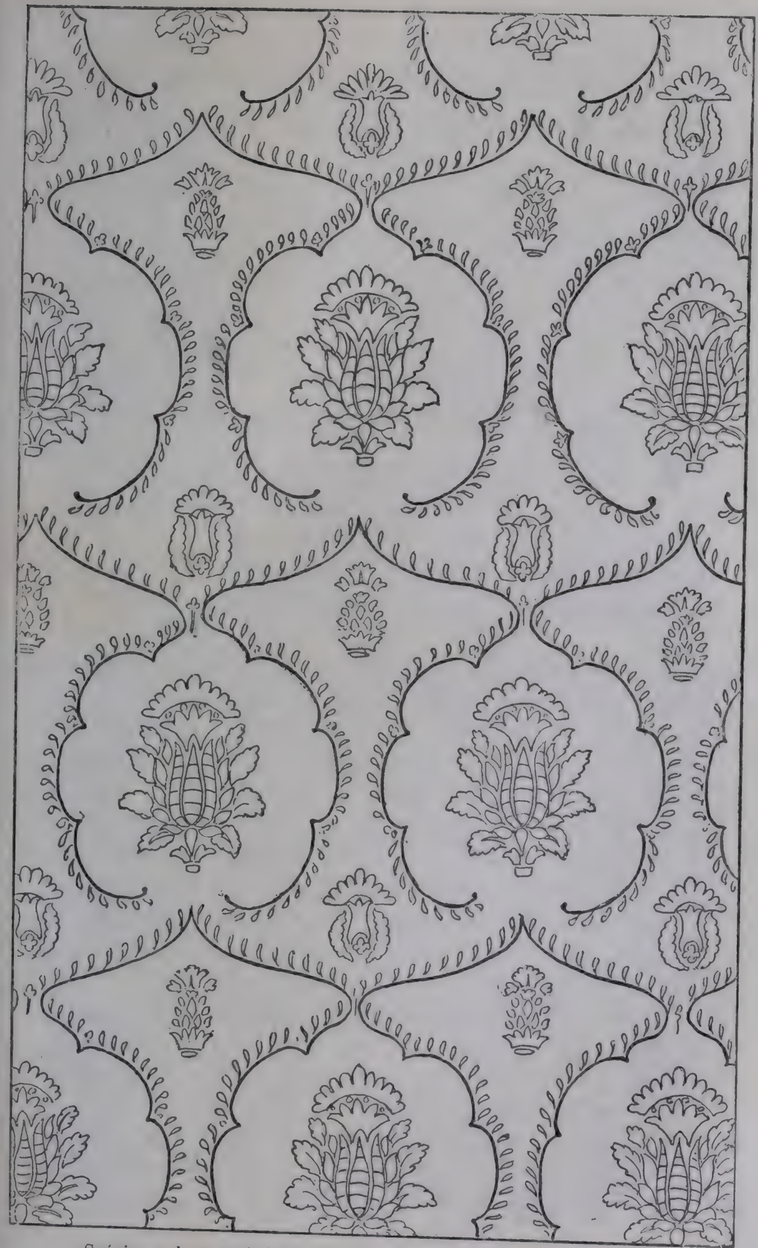
Suivons-le dans ses pérégrinations artistiques.

L'Allemagne ne lui parut pas si riche qu'il l'avait supposé. Elle l'était bien au fond, mais déjà Nuremberg et Leipsig possédaient des musées industriels, et naturellement les conservateurs de ces musées n'épargnaient rien pour grossir leurs trésors. Cependant il trouva quelques pièces rares chez les brocanteurs d'Aix-la-Chapelle, et chez l'abbé Bock, qui habitait alors cette ville.

En Italie, notre voyageur fut plus heureux. On sait qu'à partir du XIIe siècle, les deux grandes fabriques de soie, de draps et de velours étaient Venise et Lucques. Ce n'est qu'au XVIe siècle que Gênes fabriqua le velours qui fit sa richesse et sa gloire. Tout l'Orient venait s'approvisionner en Italie à cette époque.

M. Dupont-Auberville avait donc quelques raisons de croire qu'en cherchant bien il découvrirait de curieux spécimens des anciennes fabriques italiennes. Après avoir visité le Lungarno à Florence et le Ghetto de Rome, il entra, le porte-feuille bien garni, dans les sacristies des couvents et des églises. C'était l'heure où les Italiens de Turin s'installaient au Capitole. A tort ou à raison, les moines avaient peur du pillage ou de la confiscation de leurs richesses et, par mesure de précaution, ils en vendaient une partie aux juifs et cachaient précieusement l'autre.

Je me rappelle avoir vu, chez un brocanteur de la place d'Espagne, à Rome, une quantité énorme de vêtements sacerdotaux. Il y avait là, jetés en tas comme des guenilles, des chasubles de velours à la feuille lobée, des chapes en drap d'or, des étoles de soie magnifi-



Spécimen du type de la feuille lobée (*collection Dupont-Auberville*).

ques, des devants d'autel fleuronnés et lamés d'or, et, à côté, des monceaux d'étoffes de tous les styles et de toutes les couleurs : velours vénitiens, damas violet italien, brocatelle espagnole multicolore, satin broché d'or, velours fond blanc lamé d'argent. Que sais-je ? un véritable butin de conquête byzantine. Évidemment ces dépouilles opimes venaient des églises, car elles ont de tout temps recherché les tissus ornementés pour rehauser l'éclat de leurs cérémonies, et l'on sait qu'au moyen âge les belles étoffes se fabriquaient dans les monastères.

M. Dupont-Auberville a-t-il puisé dans la boutique du brocanteur de la place d'Espagne ? je l'ignore. Ce qu'il y a de plus sûr, c'est qu'il fit à Rome et dans les environs une ample provision de pièces rares, et qu'il intrigua beaucoup les marchands auxquels il s'adressait.

A cette époque la curiosité des amateurs italiens ne s'était pas encore portée sur les anciens tissus. La collection de M. Carrand n'existait pas encore à Pise ; les musées industriels de Rome et de Milan étaient à naître, aussi quelle surprise pour les marchands de bric-à-brac de voir M. Dupont-Auberville acheter de petits morceaux d'étoffes souvent plus petits qu'un mouchoir de poche : que pouvait-il bien faire de ces échantillons ? Quand on le lui demandait, il se gardait bien de répondre, et dès qu'il avait acheté de quoi remplir une caisse, il l'expédiait à Paris par grande vitesse.

C'est ainsi qu'en défaisant la garniture d'un fauteuil, il découvrit un jour un spécimen de l'imagerie religieuse du VIIIe siècle, qui est certainement la plus belle pièce de la collection. C'est un tissu de soie rose sur chaîne de fil, à sujets de madone répétés horizontalement, et brochés d'argent en fil métallique. Une autre fois il lui arriva de trouver à Naples un morceau du

plus grand prix sous la doublure du chaperon d'une chape d'or.

Cependant il lui manquait encore différents types précieux. Après les avoir inutilement cherchés en Italie et en Allemagne, le hasard les lui fit rencontrer dans les collections Fortuny, Basilewski, Davillier, docteur Léger et Escossura. Je n'en citerai qu'un seul, à cause de l'intérêt qu'il présente au point de vue historique. Il s'agit d'un fragment tissé d'or d'une robe ayant appartenu à Marguerite de Valois. Anciennement conservée au trésor de l'église Saint-Léonard d'Alençon, cette robe se trouvait en la possession du docteur Léger, quand M. Dupont-Auberville l'acheta.

Enfin après avoir rassemblé un à un, et pour ainsi dire pièce à pièce, les documents de son magnifique ouvrage sur l'ornementation des tissus, notre intrépide collectionneur s'occupa de leur classement méthodique, ce qui nécessita de sa part des études persévérantes.

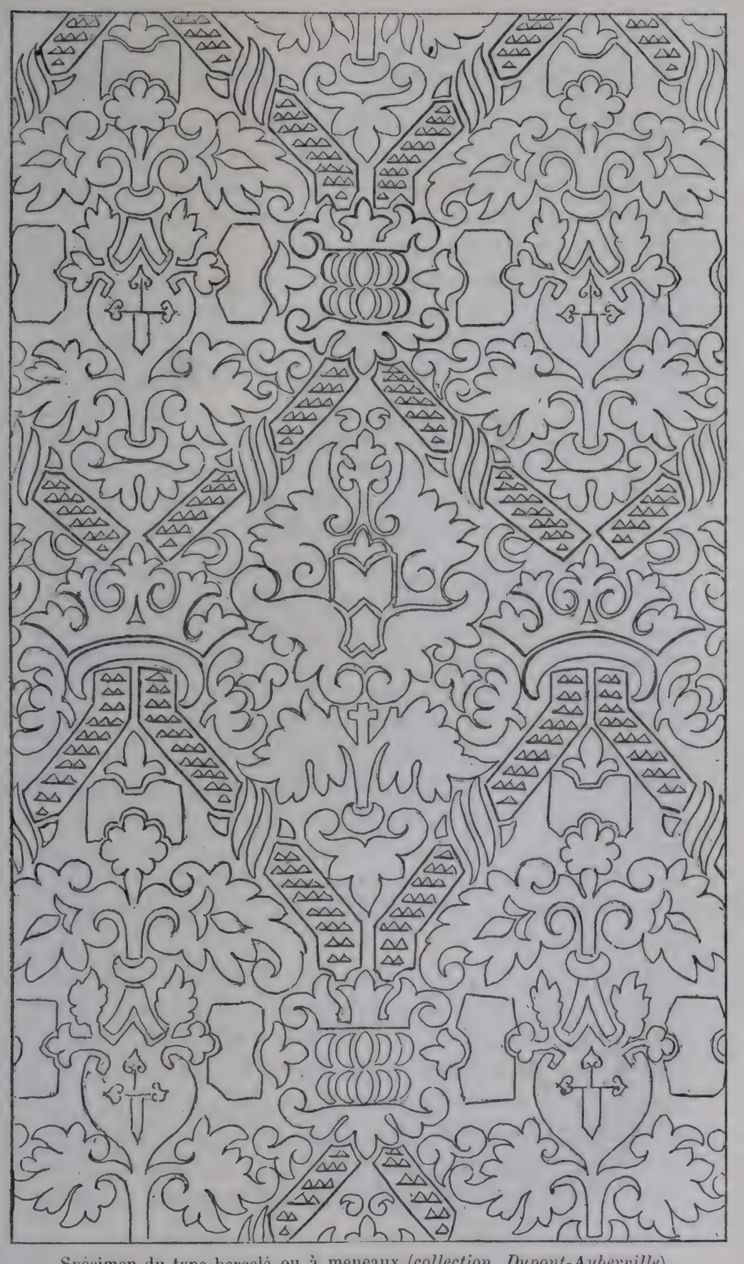
Il ne faut pas croire en effet que la lumière soit définitivement faite sur cette branche artistique des industries anciennes. L'histoire de la texture est encore fort obscure. Chaque peuple a apporté dans sa manière de tisser son génie propre, et c'est déjà beaucoup que M. Dupont-Auberville soit parvenu à pénétrer la manière et le style de chaque pays et de chaque époque. Ainsi nous savons, grâce à lui, qu'au VIIIe siècle les tissus étaient ornés de sujets religieux et d'animaux affrontés ; au XIIe et au XIIIe siècle, ils étaient à figures de griffons, à têtes d'aigles ; au XIVe siècle florissaient les ors de Lucques et de Chypre ; au XVe siècle régnait la feuille lobée, au XVIe les fleurons et les branches de chêne ; sous Louis XIII les fleurs semées et les rinceaux ; sous Louis XIV, les motifs de dentelle, la grenade et les fruits, les fleurs et les oiseaux ; sous Louis XV le style rocaille, le goût chinois, le décor à serpentines

et à rivières; sous Louis XVI les rayures à petits dessins, les rubans, les médaillons et les plumes.

Ce n'est pas tout : M. Dupont-Auberville a découvert que la dorure du tissu oriental, contrairement à ce que pensait M. Brossard, ancien conservateur du musée industriel de Lyon, était obtenue par le tissage de fils non pas recouverts d'une feuille de papier, mais bien d'une peau mince dorée sans apprêt et moulée. De plus, par un galon de sparterie doré en faux dans le goût des ors de Lucques et de Chypre, il a pu établir que, dès le XIVe siècle, on tendait à produire à bon marché des contrefaçons de tissus précieux.

Mais, me direz-vous, quel est le côté pratique de ces découvertes? Quelle est l'utilité de ce genre de collections faites par des amateurs de haut goût tels que MM. Gay, Ephrussi, Dreyfus, Maillet-Duboulay?

Eh quoi ! n'est-ce donc rien que de trouver que l'art de l'ornementation des tissus fut une des premières inventions humaines; qu'en Égypte, dans l'Inde, en Assyrie, dans les temps les plus reculés, la coquetterie des femmes couvrait de broderies les vêtements trop simples pour leur goût; que les Phéniciens, les Babyloniens surtout, excellaient dans l'art de broder ; que Sardanapale dépensait facilement huit cent mille francs pour les couvertures qui ornaient les lits de ses convives; qu'en Chine l'impératrice Si-Len-Chi fut mise au nombre des divinités pour avoir donné à la soie son brillant et son entière continuité, en ayant eu l'idée de prévenir l'éclosion du ver dans son cocon; que les croisades donnèrent une impulsion nouvelle aux fabriques de tissus de Reims, de Poitiers, de Saumur, de Troyes, d'Arras et de Paris; qu'après la période troublée des guerres de religion, Henri IV prit sous sa protection les industries des étoffes et surtout celle de la soie, et que, sans la révocation de l'édit de Nantes, ces industries



Spécimen du type bercelé ou à meneaux (*collection Dupont-Auberville*).

n'auraient probablement pas connu la concurrence étrangère !

Tout ce côté restrospectif n'offre-t-il pas un intérêt puissant au point de vue de l'histoire artistique ?

Et dans le présent est-ce que les vieilles étoffes ne sont pas utiles aux peintres, aux costumiers, aux industriels ? Quel est le but du musée industriel de Lyon, le seul malheureusement que nous possédions en France, sinon de fournir des modèles aux dessinateurs des fabriques ?

C'est-à-dire que l'ornementation des tissus est à l'heure qu'il est une des branches les plus importantes de l'art décoratif. Personne n'ignore aujourd'hui que les anciens tissus de velours et de soie sont très recherchés des connaisseurs pour les ameublements, les portières, les lambrequins et les couvertures de siège en bois doré. Et je sais, rue de Châteaudun, aux *Arts récréatifs*, un tapissier de talent qui en tire un parti merveilleux. Avez-vous par exemple un gilet de marquis ? il en fait une draperie de chevalet tout à fait artistique. Un morceau de velours de Gênes ? il en recouvre un socle de statuette. Avec des brocarts il façonne de mignonnes chaises à porteurs ; avec des brocatelles, de ravisssants coffres à bijoux. Du reste j'aurai fait l'éloge de son habileté, quand je vous aurai dit qu'il se vante d'être le fournisseur attitré des Rothschild, et de MM. de Hirsch et Coquelin cadet.

Il me reste, en terminant, à formuler un vœu. La collection de M. Dupont-Auberville sera vendue vendredi après avoir été exposée deux jours à l'hôtel Drouot, salle 1, par les soins de Mannheim. Il faut espérer que le musée des Arts-Décoratifs y fera de nombreuses acquisitions. C'est bien assez que les anciens tissus de fabrication française nous fassent à peu près défaut jusqu'à l'époque de Louis XIV : ne laissons pas sortir de

France les beaux échantillons des ouvrages étrangers si patiemment réunis par M. Dupont-Auberville.

La vente des tissus de M. Dupont-Auberville a été dirigée avec beaucoup d'entrain par MM. Chevallier et Mannheim. Voici les principales adjudications.

Étoffe occidentale de style byzantin. Tissu de soie sur chaîne de fil à sujets de madones répétés horizontalement, du VIIIe au Xe siècle, 100 francs, au musée de Lyon.

Étoffe de même décoration à images religieuses, tissu papyrifère des premières années du XIIIe siècle, 400 francs, à M. Boy.

Autre de même origine et époque, à ramages et oiseaux affrontés, 400 francs, à M. Boy.

Autre de même origine, fleurons accostés de frises d'animaux, 560 francs, à M. Boy.

Holosericum du type noué, décoré de griffes et d'inscriptions, tissu papyrifere du XIIe siècle, provenant de la cathédrale de Sens, 420 francs, à M. Franchetti.

Tête d'aigle, de tissu papyrifère du XIIe siècle, provenant de la cathédrale de Sens, 720 francs, à M. Franchetti.

Tissu de soie oriental de couleur violet pourpre, orné de dorure papyrifère, 1,850 francs, à M. Boy.

Grande pièce de drap de Lucques en satin broché d'or, travail italien du XIVe siècle, 800 francs, à M. Franchetti.

Autre grande pièce de même tissu et provenance, 500 fr., à M. Franchetti.

Échantillon de soie du type losangé des fabriques françaises du XIVe au XVe siècle, 620 francs, à M. Boy.

Pièce de tissu du type bercelé, à dessin de rinceaux sur fond violet, XVIe siècle, travail oriental, 700 francs, à M. Boy.

Trois galons à figures debout, tissées soie et or papyrifère. Italie méridionale, XVe siècle (or de Chypre), 480 francs.

Pièce de velours multicolore à fond cramoisi rouge, travail italien du XVe siècle, 620 francs, à M. Franchetti.

Velours d'or broché en métal, à rinceaux de couleur verte se détachant sur fond rouge, XIVe siècle, à M. Franchetti.

Tapis de velours multicolore sur fond blanc, à motifs d'astres et dorures d'or de Chypre, 520 francs, à M. Franchetti.

Type de la feuille lobée, fond cramoisi, mélangé de vert, 500 francs, à M. Franchetti.

Grande chape de drap d'or, ornée d'un chaperon brodé, représentant la Vierge entourée d'anges, 460 francs, à M. Franchetti.

Pièce de tissu de soie de Lyon, étoffe dite dauphine à ton violet, cannetillé, lamé et broché d'or de toute richesse, XVIIIe siècle, 265 francs, au musée de Lyon.

Pièce d'étoffe multicolore du type des grandes feuilles à grenade centrale, style du XIVe siècle, 330 francs, à M. Mannheim.

Patte d'escarcelle de l'époque carlovingienne, représentant l'aumône de saint Martin, 400 francs, à M. Boy.

Pièce sur toilette brodée au point de Tartarie, en soie de Chine, à personnages, oiseaux, figures héraldiques, travail persan, 320 francs, à M. Boy.

Deux dalmatiques de l'époque gothique, orfrois appliqués sur soie rouge, 400 francs, à M. Boitier.

Gouttière de lit à motifs héroïques séparés par des colonnes chargées d'inscriptions grecques, XVIe siècle, 585 francs, à M. Mannheim

Pente brodée, surtaillée en soie de couleur, sur fond de drap jaune brun, magnifique pièce pour cheminée ou lambrequin, XVIe siècle, 345 francs, à M. Lecomte.

Chasuble de la Renaissance, sur fond de velours rouge, 340 francs, à M. Mannheim.

Une tapisserie gothique composée de cinq grands panneaux représentant le travail des vendanges jusqu'à la mise en cuve et la vente de la récolte, 4,000 francs.

Trois panneaux de tapisserie renaissance, représentant des scènes de mariage, 1,880 francs.

Les deux vacations ont produit 53,000 francs.

XXVI

Les dessins du baron de Beurnonville. — *Vierge*, par Albert Dürer. — Première pensée *d'Andromède*, par Ingres. — Crayons noirs de Prud'hon. — Croquis de Goya. — *Torse*, par Raphaël. — La gravure est le tableau du pauvre. — Alfred Darcel contre Victorien Sardou. — *La Cuisine*, de Téniers le jeune. — Six panneaux sculptés, par Simon Cognoulle. — Éva Gonzalès. — L'ébéniste Monbro.— De Grièges. — Une succursale du Muséum. — Ce que vaut un ours empaillé.

20 *février*.

Dimanche gras, le grand couloir de l'hôtel est presque vide. Cependant les amateurs ne sont pas des habitués du bal de l'Opéra. Mais voici Bonnat, que précède Jean Gigoux, entouré de ses amis, qui se dirige vers une salle moins déserte. Entrons après eux, c'est l'exposition des dessins du baron de Beurnonville, les dernières épaves de sa galerie, des restes, mais des restes excellents, des choses de premier ordre, choisies dans le bon temps, sur les conseils de M. Reiset.

Tant pis pour les amateurs qui ne sont pas venus dimanche à l'Hôtel ! ils ont eu tort, comme vous allez pouvoir en juger par une rapide nomenclature faite à la hâte et au hasard de mes souvenirs.

D'abord, sur ce papier primitif qui a duré plus que ne durera notre papier perfectionné, deux beaux dessins à la plume d'Albert Dürer. Le premier, la *Vierge*, un

voile sur la tête, sur les épaules un large manteau. Précieux morceau daté de 1521 et tracé avec une conviction religieuse profonde. Le second, également à la plume, sur un fond vert, un *Homme nu* tenant un serpent dans la main droite, sans doute une étude faite pour le livre merveilleux des *Proportions du corps humain*. Mais le temps me manque pour faire des recherches à ce sujet.

Puis dix-huit dessins d'Ingres. L'un à la plume fait à Rome en 1813 et dédié à son ami Dumont : *le maréchal de Berwick décoré de l'ordre de la Toison d'or par Philippe V*. Un autre à la mine de plomb : une adorable petite fille assise dans un grand fauteuil. Le trait est arrêté avec un tel soin qu'on dirait d'une gravure. C'est là une des bonnes pages du maître. Je crois l'avoir déjà vue figurer à la vente Lehmann. Un autre encore, qui est une rareté, la première pensée du tableau d'*Andromède*, tirée au carreau et prête à être reportée sur la toile.

Que sais-je encore?

De Rembrandt, du maître qui ne sera jamais surpassé, douze dessins à la plume et à la sépia, des scènes bibliques pour la plupart.

De Prud'hon, dix-sept dessins au crayon noir rehaussé de blanc, sur ce papier bleu qui donnait à ce grand rêveur les adorables demi-teintes qu'il aimait tant.

Du grand Poussin, des sépias, des croquis au crayon, des dessins à la plume, des études de tête.

D'Eugène Lami, une note gaie, un *Bal d'enfant à la cour*, aquarelle à deux compartiments. Les bébés dansent dans l'un, et dans l'autre subissent les exigences de la nature.

De Goya, toute une série de merveilleux croquis, caprices jetés avec furie sur le papier par le plus grand de tous les impressionnistes.

Un petit morceau de papier grand comme le creux de la main, un *Torse* tracé à la plume par Raphaël. Saluez cette précieuse relique ! C'est un dessin de la première manière du maître. Il n'y a pas à en douter. Depuis longtemps il est connu, et personne ne le conteste.

Puis des Meissonier à foison, des Titien en quantité, des Poussin par douzaines, des Fortuny, des Corrège, des Verrochio en veux-tu, en voilà.

Cependant trop d'école italienne et pas assez d'école française! Très peu des petits maîtres de ce XVIII[e] siècle si gai, si jeune, si spirituel, si élégant, si amoureux. C'est la seule critique que je me permettrai, et je terminerai par un conseil.

La gravure est le tableau du pauvre, dit-on, et la peinture l'apanage des millionnaires. Le dessin tient un juste milieu. Mettez des dessins sur vos murs, vous ne le regretterez pas. Le goût en devient de plus en plus vif. Rien de plus charmant que ces croquis, ces ébauches où le maître a laissé pénétrer sa pensée intime. Les ventes de dessins sont rares. Depuis celles de Jean Gigoux et de Marmontel, il n'y en a pas eu beaucoup d'aussi intéressante.

La semaine dernière appartiendra, dans les fastes de la curiosité, à M. Sardou et à M. Darcel. Il s'agissait de Théodora. L'académicien se posait en restaurateur fidèle d'une époque disparue. Le directeur des Gobelins réclamait au nom de l'histoire contre les anachronismes de la mise en scène.

Finesse acerbe contre érudition profonde! Le choc était étincelant. Vous donnez une fourchette à l'impératrice, vous mettez des clochetons à Sainte-Sophie, vous prenez pour une fresque italienne la mosaïque byzantine de Ravennes, disait le terrible M. Darcel; tandis qu'avec son esprit endiablé, l'invincible M. Sardou

prenait la défense des décorations exécutées d'après ses recherches sur ses indications.

Les amateurs allaient à la Porte Saint-Martin compter les coups. Ils oubliaient le chemin de l'hôtel Drouot et ne parlaient plus que de cette lutte courtoise et brillante. Il faut bien le reconnaître, ils avaient bien quelque peu raison de se désintéresser des ventes dont le menu restait fort maigre, comme toujours, en ce temps de carnaval.

C'est ainsi qu'a passé presque inaperçu le beau portrait de jeune femme tenant un masque de la main gauche que le catalogue attribue à Boucher et qui a été vendu 4,255 francs. Ce portrait a séduit tout le monde. Vue de face et à mi-corps, un nœud de ruban sous le menton, le corsage garni de roses, elle est jolie à croquer cette jeune femme qui s'apprête à aller au bal. Et ce n'est pas à notre époque qu'on rencontrerait sa pareille à l'Opéra, car la salle Le Pelletier n'existe plus et le règne des débardeurs est fini. Le bal de l'Académie nationale de musique n'est plus qu'une cohue.

A côté de la jeune femme au masque se trouvait un portrait de madame Louise Élisabeth de France, par Nattier, qui est un bijou.

Passés inaperçus aussi les deux magnifiques portraits d'homme et de femme de Thomas de Keyser, payés ensemble 9,000 francs; le tableau de Téniers le jeune, représentant la *Cuisine de l'archiduc Albert*, provenant de la collection John Wilson, qui est monté jusqu'à 18,600 francs, et les remarquables batailles d'Alexandre, d'après les compositions de Charles Lebrun, suite étonnante de six panneaux de bois fouillé avec un art exquis en bas-relief, par Simon Cognoulle de Lorges, un artiste peu connu du XVIIIe siècle, qui n'ont obtenu que 18,000 francs au lieu des 30,000 qu'avait demandés l'expert. Ils auraient certainement dépassé ce dernier

chiffre, si au lieu d'être du XVIIIe ils avaient été du XVIe siècle.

L'exposition des œuvres d'Éva Gonzalès, la plus intelligente des élèves de Manet, dans les salons de la *Vie moderne*, place Saint-Georges, avait été très bien accueillie du public. La pauvre jeune femme était de la race des vrais artistes. Elle avait su mettre la grâce aimable de Chaplin dans la manière franche du maître du plein air ; l'idéal marié avec le réel, a dit un critique de talent.

Th. de Banville lui avait ciselé un camée, Ph. Burty avait écrit une brillante chronique, Edmond Bazire s'était chargé de la préface du catalogue, comme jadis

Ce blond, ce riant Manet,
De qui la grâce émanait,

avait reproduit les traits pleins de douceur de cette femme d'esprit.

La mort répand je ne sais quel charme sur les œuvres inachevées. Aussi Éva Gonzalès avait-elle emporté dans sa tombe prématurément ouverte toutes les sympathies de ceux qui l'ont connue.

Malheureusement, la vente de l'hôtel Drouot n'a pas réussi. Sur ce marché l'acheteur ne prend que ce qui est déjà coté. Il est téméraire de s'y risquer sans une réputation bien établie.

On comptait sur le public accouru à l'exposition de la *Vie moderne*. Le jour de la vente, les amis seuls sont venus : MM. Hébrard, Jourde, Henri Rochefort, Coquelin aîné, Dolfus, Leenhoff. La vacation a lentement atteint 9,000 francs.

Le Thé, toile exposée à Londres, 300 francs.

Une Loge aux Italiens, du Salon de 1879, a été rachetée à 1,150 francs par le graveur Guérard.

qui a voulu conserver ce souvenir de sa pauvre femme.

Miss et Bébé, du Salon de 1878, 430 francs.

En cachette, du même Salon, 225 francs.

Pommes d'api, pastel, du Salon de 1878, 333 francs, à M. Coquelin Cadet.

La Toilette, une petite toile, 115 francs, à M. Hébrard.

Avant la vente, l'État avait fait acheter la petite toile l'*Entrée du jardin*. Il avait pris aussi le pastel la *Nichée*, qui donne la véritable note de la manière de l'artiste : une jeune femme regarde des petits chiens prenant leurs ébats. Cette œuvre respire une grande sincérité alliée à beaucoup de naïveté. Très juste d'observation, quoique d'une exécution un peu timide, ce pastel rappelle par son charme toute la grâce du dix-huitième siècle.

Quel est l'artiste ou le curieux qui ne connaisse de nom au moins M. Monbro? Il est assurément de ceux qui ont le plus contribué à introduire la curiosité dans l'ameublement. C'est lui qui nous a donné le goût des fauteuils de vieille tapisserie, des consoles en bois doré, des lits drapés à la dauphine, des bras louis-quinze et des coquettes pendules du temps de Louis XVI. Pendant plus de quarante ans le faubourg Saint-Germain s'est meublé chez lui.

Mais M. Monbro n'était pas un marchand vulgaire; s'il vendait de belles choses, il savait en garder quelques-unes. C'est ainsi qu'il avait pour son usage personnel entassé des objets d'une réelle valeur dans sa campagne de Montretout et dans son appartement du boulevard Haussmann.

La vente de son ameublement particulier a donné, du reste, la mesure de son goût. Il y avait là des bronzes d'art, des bois sculptés, des porcelaines et des objets de vitrine qui faisaient rêver de Marie-Antoinette et de la Pompadour.

Un bureau Louis XIII à trois faces en marqueterie de cuivre et d'étain sur fond d'écaille, — 900 francs.

Une pendule en bronze représentant un lion qui porte le mouvement surmonté d'un vase enguirlandé avec médaillon au profil de Louis XVI ; sur le cadran la signature de Julien Le Roy, — 2,000 francs.

Deux vases candélabres en albâtre avec montures en bronze de l'époque Louis XVI, — 2,010 francs.

Une autre pendule Louis XVI, cadran signé Cronier, sujet : un enfant couché sur un tronc d'arbre, — 1,950 francs.

Les trois vacations ont donné 70,922 francs.

M. Bloche a fait dernièrement passer sur table, dans une bonne petite collection, un coquiller à deux portes en bois de rose orné de bronzes. Ce coquiller, fait vers 1780 et signé d'un bon ébéniste, porte encore sur ses tiroirs les indications de l'époque.

C'est une pièce rare. Il était la propriété de M. de Grièges, mort récemment, rue Joubert, 39, dans la « petite maison » que le duc de Choiseul-Stainville avait fait construire dans l'ancien quartier de Tivoli et du Mont-Blanc, et dont la façade porte encore, avec ses guirlandes et ses feux d'amour, le souvenir de ce siècle qui fut amoureux et sceptique.

Ce coquiller, vivement disputé entre MM. Sichel, Servant et Bardou jusqu'à 3,200 francs, a été enfin adjugé 3,250 francs à M. Margotin.

L'hôtel Drouot est un kaléidoscope magique. Un renouvellement ininterrompu des gens et des choses. Jamais deux fois le même spectacle. L'observateur y trouve sans cesse un champ d'études nouvelles. Aujourd'hui on vend des tableaux et des livres ; revenez demain, vous verrez des mastroquets dégustant des vins fins,

des maquignons montrant des chevaux, des ménagères complétant leur batterie de cuisine, des horticulteurs achetant des caisses d'orangers, des cocottes regardant curieusement des bijoux, des marchandes à la toilette mesurant des dentelles de malines ou d'Angleterre avec leur aune en bois.

— Allons, Messieurs, 370 francs la belle lionne montée, de 3 mètres de haut.

— Personne ne dit mot. Une, deux, trois fois, adjugé!

On vend un cabinet d'histoire naturelle. La salle s'est transformée pour la circonstance en une succursale du Muséum.

— Tiens, dit gavroche, v'là le père Noé qui fait sa vente!

Pour la première fois, singes, ours, lions, tigres, boas, caïmans, immobiles, se trouvent côte à côte et en parfaite intelligence. Plus de bonds gigantesques! plus de glapissement aigus! plus de rugissements terribles!

C'est ainsi que M. Marciet, commissaire-priseur et M. Maingonnat, expert, ont adjugé successivement:

Un ours blanc, 160 francs. — Un maki, 50 francs. — Un grand ours noir de Sibérie, 350 francs. — Un guépard, 150 francs. — Un castor blanc, 350 francs. — Un squelette de tapir, 200 francs. — Une antilope isabelle, 50 francs. — Un casoar, 150 francs. — Un serpent boa, 50 francs.

Ce jour-là on pouvait à bon compte se monter une ménagerie empaillée.

XXVII

Le père Fournier et son temps. — L'Auvergnat Solilage. — Jacob, le père *Moyen Age*. — Lassouche, commis de Couvreur. — Le brocanteur Gansberg. — *Passez-moi la pièce fêlée*. — Le boulevard de la Curiosité. — Débuts de Fournier. — Quarante ans la même adresse ! — Age d'or du vieux chine. — Amateurs d'antan. — Deux petits chiens très convoités. — Amère déception du baron James de Rothschild. — Quelques coups heureux. — Achetez de la pâte tendre. — Comment Sèvres eut un merveilleux vase fuseau.

23 *février*.

Il était venu à l'âge de quinze ans du fond de sa province à Paris, ayant pour toute fortune un soulier et un sabot aux pieds, cè bon et brave père Fournier, qui est mort octogénaire l'an dernier et dont Mannheim et Chevallier vont faire prochainement la vente. En retraçant sa vie pas à pas, on aurait l'histoire de la curiosité depuis quarante ans. Et quel joli chapitre il y aurait à écrire sous ce titre : *Le Père Fournier et son temps!* J'en rêve chaque fois que je vois s'en aller dans l'autre monde des vétérans comme Fournier, comme Guénot ou Baur, ce charmeur des moineaux des Tuileries.

En ce temps-là, je parle de quarante ans et plus, les collectionneurs avaient la foi, le feu sacré, la passion des objets d'art ; ils faisaient la chasse aux choses rares

et curieuses non pour en tirer profit, mais satisfaction personnelle et gloire dans leur petit cénacle. La vente avant décès n'existait pas alors; chacun gardait précieusement ses trésors. Ce sont là des temps bibliques déjà bien loin de nous!

C'était l'époque où Sauvageot se faisait un cabinet magnifique pour le léguer au Louvre; où M. Failly payait 80 francs un petit coffre du XVIe siècle, en émail de Limoges, qui devait atteindre 16,000 francs après sa mort; ou Saint-Seine mangeait du pain sec et buvait de l'eau pour conserver une épée superbe dont ses héritiers devaient tirer 25,000 francs; où Clotat trouvait moyen d'acheter des tableaux de maîtres en se privant du strict nécessaire. Époque heureuse et quasi légendaire des Debruge-Duménil, des Rattier, des Norblin, des Préaux, des Daugny, des Soret, et de tant d'autres précurseurs qui donnèrent le branle, sous Louis-Philippe, au commerce de la curiosité, et sur le fonds desquels les amateurs d'aujourd'hui vivent encore.

En ce temps-là il y avait des marchands comme on n'en trouve presque plus. C'était Jacob, le *père Moyen-Age*, comme on l'appelait, parce que d'un bout de l'année à l'autre, en quête de bois et d'émaux, de coffrets et d'armures des XIVe et XVe siècles, il voyageait par toute l'Europe, en Allemagne, en Belgique et en Hollande, et fut l'un des premiers à rapporter du Limousin les émaux des Pénicaud, des Courtois, des Léonard Limousin et des Raymond. Puis, Rouchet, un Auvergnat, associé de Vidalenc, acheteur de meubles, de bronzes, de porcelaines de Chine et de Sèvres. — A citer encore, dans cette nomenclature rapide, Delange, Signol, Rivet et Flandin qui, fouillant l'Italie de fond en comble, meublaient de merveilles les principales galeries de Paris. Puis le père Bosse, qui précéda de

beaucoup le bonhomme Franc, mort il y a quelques années seulement et que la maison Halphen envoyait acheter des pierres précieuses à la foire de Leipzig, d'où il revenait avec sa grande lévite, pareille à celle du Colline de Murger, toujours bourrée sur toutes les coutures de boîtes, de bonbonnières et de miniatures; Alibert, brocantant à droite et à gauche, pendant que a femme tenait un étalage en plein vent sur le Pont-Neuf, et qui vendit à M. Double la console du Dauphin en bois doré dont l'amoureux de Marie-Antoinette était si fier. Alibert était le beau-frère de Chapuis, le marchand de la rue Saint-Roch, dont le nom est resté célèbre dans le monde de la curiosité.

N'oublions pas Gansberg, établi boulevard des Capucines; il aimait bien les ivoires! même un peu trop; Duvauchel, qui dans les ventes de faïences et de porcelaines ne manquait jamais de crier au beau milieu des enchères: « Passez-moi la pièce fêlée », ce qui jetait toujours un froid; Lacroix, un vieux marchand de la place de la Bourse, très assidu aux ventes des Hollandais et grand amateur de Delft; Rutter, le doyen des marchands, l'associé de Ayerst, qui dans les affaires importantes sert encore d'intermédiaire entre Paris et Londres; Solilliage, l'Auvergnat Solliliage, qui avait commencé par travailler de ses mains et qui, en souvenir de ses débuts difficiles, achetait dans son magasin du boulevard Beaumarchais tout ce que ses compatriotes lui apportaient, le bon, le mauvais et le pire; Mannheim père, chez lequel M. Thiers, pour se délasser de la politique, faisait de longues stations en revenant de la Chambre; Mlle Delaunay, guidée dans ses choix par l'expert Roussel et dont le magasin était merveilleusement pourvu; Mme Lambert-Roy, rue Vivienne à l'angle du passage des Panoramas, qui possédait la confiance du vieux baron James de Rothschild, et lui

vendait alors ses plus beaux objets; Couvreur, qui ne se trompait jamais et qui, sur la fin, se trompait toujours; un de ses employés fut longtemps le baron Rouquin de Lassouche, l'acteur des Variétés; Escudier père, venu de son pays sans un sou, mort avec une très belle fortune et laissant à la commune de Boulogne, où sa femme est décédée il y a deux ans, cent mille francs destinés à la création d'une école; Marx, de la rue Caumartin, qui se fardait comme une jolie femme; Grandjean, associé à MM. Spyers, d'Amsterdam, qui furent des premiers à entreprendre l'importation des objets de Hollande; Goupy, successeur de Laurent et prédécesseur de Guenot et de Perdreau, quatre générations de marchands du Palais-Royal. — Goupy, dont la spécialité était les tabatières et les miniatures, avait comme fournisseurs et réparateurs, les deux frères Leferre, élèves de Vachette, le célèbre bijoutier du premier Empire. Le maître leur ayant livré les secrets des ouvriers du temps de Louis XVI, ils se servaient de tous les procédés de cette époque; les cadres a réverbère destinés aux miniatures sortaient toujours de chez eux.

Que sais-je encore? Miallet, père et fils, Legemble, Beurdeley, les Vidalenc, Théret, père et fils, Capet, Lampre, l'expert Laneuville, l'expert Febvre, François Mme Montigneul, Tremblay, Guilaine, Lacroix, et d'au, tres encore, car la liste de cette grande famille de travailleurs et d'honnêtes gens, pour la plupart, est difficil- à épuiser, et j'ai plaisir à voir ainsi défiler dans mes ouvenirs tous ces marchands de curiosités d'antane. Mais l'un des plus célèbres entre tous, celui qu'on aura le plus de mal à remplacer, si tant est qu'on le remplace, était bien certainement le père Fournier.

Le père Fournier appartenait à cette génération d'Auvergnats qui s'étaient installés boulevard Beaumar-

chais, qu'on pourrait appeler le Boulevard de la Curiosité, pour être plus près de la cour Damoy, habitée par les brocanteurs, et de la rue de Lappe, où sont encore aujourd'hui tous les marchands de ferraille. Si vous désirez avoir l'aspect des magasins d'autrefois, vous n'avez qu'à entrer chez Crispin.

Mais revenons au père Fournier. Sa première boutique fut vers 1834, sur le quai des Orfèvres, 46. C'est là qu'il fit ses débuts dans le commerce et ils furent si heureux qu'en 1846 il loua au faubourg Montmartre, le magasin où le tout Paris de la curiosité l'a connu. Il y resta près de quarante ans et il ne le quitta que pour aller en terre. Ce qui le distinguait des concurrents de son époque, c'était le flair plus encore que le goût. Ce fut un précurseur en son genre. Le chine et le japon étaient alors à peu près dédaignés : il jeta son dévolu sur ces productions artistiques de l'Extrême-Orient.

Les Hollandais ne venaient pas encore régulièrement à Paris, et le grand pourvoyeur de l'époque, le marchand Grandjean, tenait, pour leur compte et le sien, puisqu'il était associé des Spyers, un entrepôt à Belleville. Vous aurez une idée de l'argent qu'il gagnait, quand vous saurez qu'il vendait la garniture de chine, composée de cinq pièces, à raison de 400 francs la première grandeur, 300 la seconde et 200 la troisième. Pas un sou de plus, pas un sou de moins. Grandjean se moquait absolument du décor de ses porcelaines. La famille rose et la famille verte de Jacquemart, le Kien-Long et le Khan-Hy n'étaient pas connus. La hauteur des pièces seule faisait varier les prix.

Les théières se plaçaient à cinq francs l'une dans l'autre et les tasses, au choix, coûtaient vingt sous pièce. Ce qui n'empêchait pas cependant Grandjean de faire, en même temps, pour lui, sans en rien dire, une mer-

veilleuse collection aujourd'hui en possession de sa fille, et que nous verrons peut-être quelque jour exposée dans une de nos collections publiques.

Tout autre était le père Fournier. En homme qui connaît son métier, il ne s'attaquait qu'aux belles pièces et dédaignait le commun. Aussi était-ce chez lui que venaient s'approvisionner les grands amateurs de chine, tels que MM. de Ferol, Poiret, de Connantre, le vicomte de Borelly, le baron Thibon et bien d'autres, y compris la duchesse de Montebello, l'une de ses clientes les plus assidues.

Tous les matins, il visitait ses confrères pour faire sa petite cueillette, et quand il les entendait se plaindre, il leur disait.

— Travaillez, prenez de la peine, vous arriverez comme moi. C'est une question de persévérance et d'honnêteté.

Le fait est qu'il était profondément honnête. Il y a des marchands qui se plaisent à tromper leur clientèle. Jamais amateur ne regretta les achats qu'il avait faits chez lui, et jamais les conseils du marchand n'ont cessé un seul jour d'être dictés par la plus entière franchise et par le plus absolu désintéressement. Lorsque Fournier poussait un amateur à acheter, c'est que l'objet en valait sérieusement la peine.

Ayant suivi toutes les grandes ventes de la rue des Jeûneurs, il était impossible d'en conter sur les provenances au père Fournier. Il se rappelait à première vue dans les boutiques de bric-à-brac ce qui venait de chez Rattier, de chez Louis Fould ou du cabinet de lord Pembrocke.

Aussi M. Thiers, dès qu'il avait fait une acquisition, aimait-il à le consulter. Il l'appellait à l'hôtel Saint-Georges, et le marchand arrivait en voisin, sa pipe aux lèvres et à la main sa canne en bec à corbin, avec

laquelle il frappait sans merci toutes les porcelaines pour reconnaître au son si elles n'étaient pas fêlées.

Que de trouvailles il a faites ainsi dans ses pérégrinations quotidiennes! Un jour qu'il passait dans la rue du Roi-de-Sicile, il aperçoit à la vitrine d'un brocanteur deux petits chiens en faïence d'une couleur admirable. Il entre, prend les chiens en main, les regarde, les retourne. O surprise! Sous le plateau, sur lequel les chiens reposaient, étaient gravés deux B, au style et en creux dans la pâte.

Plus de doutes! c'étaient deux faïences des continuateurs de Bernard Palissy. Que d'amateurs les avaient laissé échapper faute de s'y connaître! Fournier les acheta presque pour rien et les revendit très cher à M. Humann à la vente duquel, pris de regret, il les racheta, cette fois pour ne plus s'en défaire.

On raconte même à ce sujet une amusante histoire. M. James de Rothschild avait grande envie des chiens de Palissy, mais ne voulait en rien le laisser paraître. Le jour de la vente Humann, n'osant venir lui-même, il chargea secrètement un de ses domestiques d'aller à la salle des ventes et de se rendre acquéreur des deux faïences à n'importe quel prix. Le domestique obéit et s'installa dans une chaise le plus près possible du bureau pour mieux surveiller les chiens. Mais hélas! on fit d'abord placer sur table tout autre chose. Après avoir longtemps attendu le mandataire se vit obligé de quitter la salle un instant. Que voulez-vous? La patience a des bornes et la nature a des droits imprescriptibles. Voyez ses larmes? Quand il rentra les deux chiens avaient été mis aux enchères et adjugés au père Fournier pour 600 francs. Vous jugez de l'embarras du domestique et du dépit du vieux baron qui essaya immédiatement de les reprendre au bonhomme. Nenni! celui-ci était bien trop content de les avoir retrouvés

pour les lâcher même avec une forte prime. Il ne voulut jamais s'en séparer.

Onçques ne se vit propriétaire de chiens faire plus de caresses à sa bête que n'en faisait le père Fournier à ses chiens de faïence. Quand il était dans son cabinet, il les mettait par terre, à côté de son fauteuil, il les mangeait des yeux, puis il les prenait et leur parlait comme s'ils avaient été vivants. Je doute que leur nouveau propriétaire, fût-il l'un des fils du vieux James Rothschild, leur fasse jamais un aussi tendre accueil.

Une autre fois, le père Fournier dénicha sur les planches d'une cuisine deux magnifiques caisses carrées à oignons, en sèvres pâte tendre, décorées de petits jardiniers. L'une d'elles était pleine de savon noir, l'autre avait une couche épaisse de cirage. Il fallut les faire tremper deux jours pour venir à bout de la crasse que des mains barbares y avaient déposée.

Fournier, dans sa longue carrière, eut souvent le plaisir d'avoir de ces bonnes fortunes qui font la joie et le bonheur des vrais amateurs.

Un beau matin, un individu se présente chez lui, un petit vase de 20 centimètres de haut à peine sous le bras.

— Pouvez-vous m'en donner 300 francs, dit le visiteur en présentant le vase, un charmant pot pourri en porcelaine de Sèvres pâte tendre?

D'un coup d'œil, Fournier avait jugé la pièce et, sans hésiter, il remit au porteur les trois billets de cent francs qu'il demandait. Un amateur lui offrit immédiatement 3,000 francs qu'il refusa.

On appelle cela *faire un coup*, en termes de curiosité.

Quoiqu'il fût amateur passionné de faïence et de porcelaine, il ne dédaignait pas les bois sculptés et les bronzes d'art qui lui tombaient sous la main. C'est ainsi

qu'un jour un général, qui avait fait les guerres d'Espagne sous l'Empire, ayant besoin d'argent, lui apporta avec divers objets le magnifique seau byzantin datant des premières années du XIIIe siècle qui figure dans cette vente.

— Voulez-vous m'acheter ces bottes et leurs éperons, dit le vétéran au père Fournier?

Et comme le marchand hésitait :

— Vous prendrez aussi ce seau qui m'est resté entre les mains le lendemain d'une victoire.

Cette dernière proposition décida l'acquéreur, qui paya le tout quelques écus.

Ce seau, pièce aussi rare que curieuse, représente les douze apôtres. On dirait d'un de ces récipients où les enfants de chœur trempent leur goupillon pour asperger les fidèles. En cuivre champ-levé, il conserve encore des traces d'émail. Le père Fournier ne voulut jamais le vendre.

J'en dirai autant du panneau à rinceaux en bois sculpté du XVIIIe siècle qu'il acheta un jour pour quelques centaines de francs, en bas, dans la crypte de l'hôtel Drouot. On vendait ce jour-là un lot de vieux meubles sans valeur devant une douzaine de brocanteurs, et je ne sais comment le père Fournier se trouvait là. Tout à coup, derrière un amas de planches, il avise une armoire dont la glace avait été remplacée par un panneau d'une ornementation charmante. Il regarde de plus près : au centre du panneau une femme tenait un tambour de basque.

— Diable! se dit le bonhomme, ne laissons pas s'en aller ce chef-d'œuvre. Et il s'en rendit acquéreur, non sans l'avoir disputé chaudement.

Dans les dernières années de sa vie, Fournier avait abandonné le chine pour le sèvres, et disait à qui voulait l'entendre :

— Je voudrais avoir assez de fortune pour prendre tous les sèvres qui sortent des collections particulières.

C'était l'expression d'une conviction sincère et patriotique. Il l'a bien prouvé d'ailleurs en refusant à l'exposition de 1878 ses meilleures pièces de chine, et en ne consentant à prêter que ses pâtes tendres.

— Achetez du sèvres, répétait-il sans cesse aux collectionneurs et aux marchands, c'est la première porcelaine du monde, et c'est de l'argent bien placé.

Le catalogue de sa vente, rédigé avec érudition par M. Gasnault, établit que le père Fournier mettait ses conseils en pratique.

A côté des assiettes, des tasses coquilles d'œuf, de très belles potiches à fond noir ou en craquelé gris, de la célèbre assiette à sept bordures, les plus belles pièces de sa collection, et Dieu sait s'il y a de jolies choses! sont en porcelaine de Sèvres.

En plus des petites caisses à oignons, sur fond blanc, Louis XV, dont j'ai parlé plus haut, on y trouve des figurines charmantes, des vases d'un décor merveilleux et surtout un petit vase rose admirable, avec des sujets de Téniers en réserve, du temps de la du Barry, qui sera chaudement disputé.

Le père Fournier laisse deux fils qui furent ses collaborateurs dans le dernier quart de sa vie : Antoine et Guillaume. Le premier s'est retiré du commerce ; mais le second a pris la suite des affaires paternelles et on peut le voir tout le jour, parmi ses bibelots, vivant modeste, heureux et content, dans son magasin du faubourg Montmartre. On dit que bon chien chasse de race. Le père Fournier ne pouvait pas renier ses fils, car ils ont hérité de son flair, de son goût et de son désintéressement. Champfleury me racontait dernièrement à

leur sujet un fait dont il fut témoin et qui leur fait le plus grand honneur.

C'était à la vente Du Sartel. Champfleury avait jeté les yeux sur un vase fuseau couvert de scènes de la vie chinoise, un vrai roman et de plus une pièce unique, qu'il s'était promis d'acquérir pour le musée de Sèvres. Malheureusement, il n'était pas le seul à l'avoir remarqué, et quand le vase de chine fut mis en vente, il se trouva qu'ils étaient deux à la pousser : lui et l'un des frères Fournier. Tout d'abord le marchand ne prit pas garde à son concurrent, mais au bout de quelques minutes, voyant qu'on surenchérissait toujours derrière lui, il se retourna.

— Ah ! dit-il, c'est pour le musée de Sèvres !

Et il s'arrêta subitement, de sorte que le vase fuseau resta à Champfleury pour la somme de 1,500 francs.

La vente terminée, Champfleury sortait de l'Hôtel en se frottant les mains, quand il rencontra sur le seuil M. du Sartel en conversation avec un amateur.

— Eh bien ! dit l'auteur du *Violon de faïence,* j'ai votre fameux vase fuseau.

— Vous devez vous tromper, repartit vivement le compagnon de M. Du Sartel, il ne peut être qu'à moi.

Immédiatement Champfleury remonte l'escalier, court au bureau du commissaire-priseur qui lui confirme qu'il est bel et bien l'acquéreur du vase.

L'amateur avait, en effet, donné commission à Fournier fils d'acheter sans limite, ce qui lui semblerait hors ligne, mais celui-ci, pour que le vase restât au musée de Sèvres, avait mieux aimé perdre sa commission sur cette pièce.

En terminant, je dirai que ce n'était pas cependant une collection d'étude qu'a laissée Fournier, mais plutôt un choix fait dans les ventes par un homme qui,

avec le temps, avait acquis une profonde expérience. Il sera impossible de ne pas le reconnaître lors de l'exposition. Disons maintenant un dernier adieu à tous ces objets, la joie et le bonheur de sa vie et qui vont se disperser au vent des enchères. Mais le temps n'effacera pas dans la mémoire de tous ceux qui l'ont connu le souvenir de ce brave homme.

PRIX PRINCIPAUX DE LA VENTE FOURNIER

PORCELAINES TENDRES DE SÈVRES

Pot pourri à corps ovoïde, à fond rose ; sur la face, un médaillon encadré d'or, contenant comme sujet des buveurs, dans le genre de Téniers : 12,000 francs, à M. Stein.

Pot pourri bordé de filets bleus striés d'or ; sur la panse et le pied, des bouquets polychromes ; 1,500 francs, à M. Cahen.

Deux petites jardinières quadrangulaires ; sur les faces principales de l'une, une enfant portant une gerbe et une faucille ; sur l'autre, une jeune fille tenant des fleurs ; 5,000 fr. à G. Fournier.

Grand vase décoré de godrons en spirale, fond bleu rayé d'or ; 6,000 francs, à M. G. Fournier.

Jardinière ovale, fond vert, décorée de branches de laurier dorées ; 5,000 francs, à madame la vicomtesse de Courval.

Paire de corbeilles à quatre lobes, à bord chantourné et à parois formées par des imbrications entrelacées et ajourées bordées de filets roses et ors ; 2,500, à M. Stettiner.

Solitaire composé d'un pot à crème, d'un sucrier forme cul-de-poule à couvercle, d'une tasse ovoïde à anse avec sa soucoupe sur un plateau oblong, fond gros bleu et médaillons en réserve encadrés de guirlandes de feuilles de chêne en or et renfermant des oiseaux perchés sur des branchages Décor d'*Aloncle;* 2,000 francs, à M. Watelin.

Tasse trembleuse couverte à anse, fond gros bleu, à bords festonnés. Décor de *Barrat;* ors de *Chauvaux fils;* 600 francs à M. Choquet.

Tasse cylindrique à anse et soucoupe, fond vert, à bord de dents de loup; médaillons contenant des sujets à personnages. Sur la tasse : la *Vendangeuse;* dans la soucoupe : la *Marchande d'œufs;* 1,000 francs, à M. de Val.

Tasse cylindrique, fond vert, sujet maritime de *Prévost*, ors de *Théodore;* 600 francs, à M. Stettiner.

Petite tasse ovoïde, à anse en S, à bord de dents de loup dorées, fond rose à médaillon en réserve contenant des oiseaux sur terrasse, par *Bardet;* 600 francs, à M. Boy.

Tasse cylindrique ; bordure fond gros bleu, formant de petites arcades soutenues par des espèces de colonnes composées de trois filets roses. Décor de *Thevenet;* 350 francs, à M. Challi.

Deux seaux à rafraîchir, ovoïdes, à piédouche et deux anses latérales en forme de coquilles rattachées par des palmettes en bleu et or. Décor de bouquets, de *Levé;* ornements de *Baudouin;* 2,000 francs, à M. le baron de Rothschild.

Plaque rectangulaire à bordure dorée en relief, encadrant un paysage avec personnages. Décor de *Boucher* et *Baudouin;* 1,200 francs, à M. Marquis.

Plateau ovale à bord lobé et doré et tasse cul-de-poule, à anse formée par deux rinceaux entrelacés et soucoupe à cinq lobes ; bordures formant lambrequins, fond bleu turquoise à ornements dorés; décor de guirlandes et bouquets soutenus et rattachés par des rubans bleus noués, par *Binet;* 1,500 francs, à M. de Saint-Germain.

Plateau oblong à bord lobé, à dents de loup dorées et extrémités relevées, portant une tasse cul-de-poule, à anse double entrelacée, et petit sucrier de même forme à couvercle surmonté d'une fleur ; décor de bandes bleu turquoise entrecroisées. Décor de *Taillandier;* 1,200 francs, à M. le baron de Rothschild.

Tasse trembleuse à médaillons contenant des guirlandes rattachées par des nœuds de ruban lilas, de *Cornaille;* 500 fr. à M. Fould

Paire de flambeaux, composés d'un fût de colonne torse, autour duquel s'enroule une guirlande de fleurs, et d'une base quadrangulaire, décorée de deux filets bleus reliés par

des rinceaux dorés. Décor de *Pierre le Jeune*. Monture en bronze ciselé et doré ; 1,400 francs, à M. Beurdeley.

Grande tasse obconique, à deux anses et soucoupes à bords de dents de loup dorées, fond gros bleu ; sur chaque face de la tasse, médaillon en réserve, contenant un paysage, par *Mérault aîné;* 2,500 francs, à Mme la vicomtesse de Courval.

Tasse et soucoupe de même forme, fond bleu clair à œils de perdrix, réservés en blanc et pointillés de bleu foncé; médaillons contenant des amours et des attributs peints en grisaille; 1,500 francs, au musée de Sèvres.

Petite tasse ovoïde à deux anses et couvercle à bouton formé par une fleur, et soucoupe fond bleu turquoise à médaillons en réserve encadrés de fleurs en or, et occupés par des bouquets peints par *Cornaille* et *Barre*, 1754-1755; 300 francs, à M. Estienne.

Six tasses ovoïdes, à anses et soucoupes, à bords de dents de loup dorées, fond gros bleu et médaillon en réserves. Décor de *Chevalier*, *Couturier*, *Evans*, *Aloncle;* 1,000 francs, à M. Caben, d'Anvers.

Grande tasse cylindrique à anse, et soucoupe, à bords de dents de loup dorées ; décor de paysages sur terrasse, avec oiseaux perchés sur des arbrisseaux, par *Evans* et *Yvernel;* 600 francs, à Mme la vicomtesse de Courval.

Grande tasse évasée, à deux anses et soucoupe bordées de filets dorés ; sur chaque face, un médaillon contenant un paysage avec sujet militaire; sur le bord de la soucoupe, trois médaillons de forme allongée à sujets analogues. Décor de *Vieillard*; 600 francs, à M. le marquis de Thuisy.

Assiette à bords lobés et dorés, et marli fond bleu turquoise, à trois réserves occupées par des oiseaux dans des paysages. Vincennes; 400 francs, à M Stettiner.

Assiette creuse à bords lobés et dorés et étroite bordure de filets d'or entrelacés, entourant des points ovales bleus ; sur le marli, des vases bleu et or, contenant des fleurs, et reliés par des guirlandes; au fond, le chiffre D B, enlacé, le D est formé par des rinceaux dorés, le B par des guirlandes de fleurs. Décor de *Pierre le jeune*, 1770, service de madame Dubarry; 350 francs, à M. le baron de Rothschild.

Statuette en biscuit : l'Amour, sur un socle contourné, portant sur la face un cartouche fond gros bleu avec l'ins-

cription en lettres d'or : *Qui que tu sois, voici ton maître ; il l'est, le fut, ou le doit être ;* 500 francs, à Mme la vicomtesse de Courval.

PORCELAINES DE SAXE

Deux plaques rectangulaires à bordure dorée en relief formant cadre; paysages avec personnages : dans l'un, sujet de chasse : un personnage à cheval, placé au centre, joue de la trompette ; à sa droite, une dame à cheval porte un faucon sur le poing ; au premier plan, des chiens se désaltèrent dans un ruisseau, dans l'autre, un homme et une dame à cheval sont arrêtés près d'une fontaine où se désaltère le cheval du cavalier ; à droite, une paysanne portant sur sa tête une corbeille de fruits ; 2,000 francs, à M. Marquis.

Perroquet blanc, à tête grise et bec noir, perché sur un tronc d'arbre ; 600 francs, à M. Marquis.

FAIENCES

Deux chiens en terre recouverte d'un émail jaunâtre marqué de brun. assis sur une terrasse émaillée en bleu marbré de brun. En dessous, deux B en creux ; 600 francs, à M. Guillaume Fournier.

PORCELAINES DE CHINE

Paire de potiches ovoïdes en craquelé gris et couvercle surmonté d'un chien de Fô, assis, doré; ornements en relief imitant le bronze ; 2,000 francs, à M. G. Fournier.

Personnage sacré assis sur un siège à dossier, vêtu d'une longue robe émaillée en bleu turquoise, parties réservées en biscuit ; 800 francs, à M. Poiret.

Famille verte. — Personnage assis, vêtu d'une robe verte à rosaces noires et ceinture jaune, il a les deux mains posées sur les genoux, la droite tient un sceptre, la tête est réservée en biscuit ; 400 francs, à M. Barrot. — Statuette d'empereur, assis, en longue robe à fond vert, à rinceaux noirs et fleurs polychromes, en partie recouverte par une forte jupe également à fond vert et décorée de rosaces, attachée par une ceinture lilas, décorée de dragons ornemanisés ;

500 francs, à M. Poiret. — Coupe à sacrifice, à anse plate rectangulaire accostée de deux dragons; fond vert piqué de noir; 350 francs, à M. Grandidier. — Paire de potiches turbinées, à col cylindrique et couvercle surmonté d'un bouton teinté en bleu sous couverte; fond émaillé noir, décoré en réserve d'un rocher entouré de pivoines, pêchers et magnolias en fleurs, au-dessus desquels volent des oiseaux; 6,000 fr. à M. Poirret.

Porcelaines coquille d'œuf. — Assiette creuse dite aux sept bordures. Revers rouge d'or; 1,500 francs, à M. Van Loo. — Deux assiettes creuses, à marli décoré de trois bordures mosaïques; celle du milieu est coupée par trois réserves de fleurs; au fond un vase rempli de fleurs et une coupe contenant des fruits odorants. Revers rouge d'or; 1,200 francs à M. G. Fournier. — Assiette creuse; sur le marli, bordure mosaïque noire à trois réserves de fleurs et trois rosaces dorées; au fond, une femme surveillant les jeux de trois enfants; autour d'elle, des vases, des livres et une table portant des vases; 600 francs, à M. Fournier.

Famille rose. — Coq debout soutenu par un tronc d'arbre, 500 francs, à M. Marquis. — Deux petites potiches turbinées, à col cylindrique et couvercle surmonté d'un bouton; fond émaillé rose, portant des rosaces et des fleurs semées et quatre réserves, deux réniformes et deux en forme d'éventails, occupés par des fleurs, 600 francs, à M. Bouchard.

PORCELAINES ET TERRES ÉMAILLÉES DU JAPON

Personnage debout vêtu d'une longue robe chamois clair, à rosaces noires et bleues; la tête non émaillée est couronnée par un nœud de ruban émaillé en bleu et relevant les cheveux; 250 francs, à M. Gadula.

OBJETS VARIÉS

Groupe en bronze du temps de Louis XIV. Enlèvement par le Centaure; 10,500 francs, à M. G. Fournier.

Deux girandoles, en bronze doré de même époque, à six branches porte-lumières s'échappant de mascarons têtes de femmes; 3,000 francs, à M. G. Fournier.

Très beau panneau rectangulaire en hauteur, en bois

sculpté en bas-relief. Au centre, une nymphe danse en s'accompagnant d'un tambour de basque. Elle repose sur un motif d'ornements supporté par deux cariatides de femmes, se terminant en rinceaux que surmontent deux coupes de fruits. Dans le haut, un dais élégant est suspendu à un nœud de rubans qui retient aussi deux festons de fleurs tenus également par deux oiseaux voltigeant; cadre à gorge sculpté, à feuilles et à ruban enroulé. Précieux travail du temps de Louis XVI et de la plus grande finesse d'exécution; 4,700 francs, au musée des Arts Décoratifs.

Joli meuble de salon du temps de Louis XVI, composé de deux fauteuils à dossier plein, de deux autres fauteuils et de quatre chaises à lyre en bois finement sculpté et peint en blanc, couverts d'ancien damas de soie bleu clair; 2,000 fr. à M. Perdreau.

Petit bureau de dame, du temps de Louis XVI, en marqueterie de bois à quadrillages et à montures en cuivre; 400 francs, à M. G. Fournier.

Total de la vente : 263,361 francs.

XXVIII

Les livres. — Me Delestre, *quærens quem devoret.* — Catalogues Destailleurs, La Rounat, Henri Martin. — Le vieux romantique Paul Lacroix. — Le bénédictin de l'Arsenal dévalisé par les financiers. — *En magnifique condition!* — Le laboratoire Porquet. — *N'entrez pas, je ne vends rien.* — M. Dutuit. — Reliures reproduites par la photo-chromo-typographie. — Bibliothèque Richard Lion. — Musset sollicitant cinquante francs de Sainte-Beuve. — Le *Décameron* galant de Quentin-Bauchard. — Comment se vendaient jadis les livres érotiques.

2 *mars.*

Les catalogues pleuvent! Après une longue et pénible attente l'heure du berger est venue pour les bibliophiles, les bibliolâtres et les bibliophotaphes.

Toute la phalange des experts, Porquet, Claudin, Durel, Ferroud, Émile Paul, ont enfin terminé leurs inventaires laborieux. On ne les voit plus au quai Voltaire, c'est maintenant salle Sylvestre ou salle Drouot qu'ils opèrent sous le commandement du vaillant capitaine Maurice Delestre, *quærens quem devoret*.

Jugez-en plutôt par ce rapide aperçu.

Vente Destailleurs, modeste réunion faite par un bon architecte d'ouvrages sur l'ornement.

Vente La Rounat, le directeur de l'Odéon, avec la *Revue de Pandore* à laquelle il avait jadis brillamment collaboré et toutes les pièces jouées pendant sa direc-

tion, entre autres *le Parasite* portant un envoi de Pailleron à mademoiselle D..., créatrice de l'œuvre.

Voici la dernière strophe.

> De même votre grâce antique
> Comme un rayon de soleil grec,
> Éclairait d'un sourire attique
> Mon surmoulage fruste et sec.

Vente Henri Martin. Presque tous les numéros commencent par ces titres : *Histoire de... Mémoires de... Chronique de... Voyage de...* Quantité considérable de matériaux accumulés par l'ancien romancier pour édifier ce monument impérissable qui s'appelle l'*Histoire de France*.

Vente Paul Lacroix, plus connu sous le nom de *bibliophile Jacob* qu'il avait emprunté à un érudit de Chalon-sur-Saône au XVIIe siècle.

Je ne veux pas faire ici le panégyrique de cet ami des livres dont tous les journaux ont célébré à l'envi la passion irrésistible pour les belles reliures des maîtres maroquiniers, l'amour profond pour la littérature et la puissance étonnante de travail. Comme un de ses ancêtres, auteur de roman dans le genre de ceux du Directoire : *Constance, ou le danger des préventions maternelles;* comme son père, auteur d'un roman d'aventures : *Ladouski Floriska*, Paul Lacroix lui aussi écrivit une très grande quantité de romans historiques. Grâce à des connaissances aussi variées qu'étendues, il a laissé des œuvres dans tous les genres. Et que de fois les littérateurs de notre époque, Alexandre Dumas en tête, eurent recours à ce lettré, à cet érudit par excellence! On le consultait comme on consulte une bibiothèque.

Paul Lacroix a dit lui-même que le livre s'était saisi de lui corps et âme. « Souvent dans mes rêves, assurait-

il, il me semble découvrir des caractères d'imprimerie sur tout mon corps ; une autre fois, je chante un catalogue en récitatif d'opéra, ou je suis commissaire-priseur dans une vente de livres. Ou bien encore, je me métamorphose en manuscrit sur vélin, avec de belles lettres peintes et des miniatures rehaussées d'or. »

Dans cette collection, que les amateurs vont se disputer à la salle Sylvestre, se trouvent des romans galants dont le bibliophile faisait ses délices, *trahit sua quemque voluptas*, des romantiques étranges, des réimpressions de Gay, des contes humoristiques sur les mœurs secrètes de bien des peuples, le tout coupé, feuilleté, annoté pendant de longues années par un esprit toujours content.

Telle est la note caractéristique des documents qui furent la joie intime du bénédictin de l'Arsenal. Aucun spécimen des Alde, des Elzevier, des Baskerville et des Didot trouvés pour quelques sous dans de longues flâneries au milieu des boîtes poussiéreuses des quais. Depuis longtemps tout avait été vendu, en 1839 et en 1856, par suite de revers de fortune, de faillites de librairie et du désastre de l'Alliance des arts.

Il se consolait lui-même, en philosophe, de ces coups du sort en écrivant dans son testament. « Diderot n'a vendu qu'une fois sa bibliothèque et l'impératrice Catherine en l'achetant lui en a laissé la jouissance sa vie durant. »

Donc pas de raretés bibliographiques, pas de vieux poètes, pas d'Amadis, ni de chevaliers de la Table-Ronde, les financiers lui avaient tout pris depuis longtemps, mais des livres d'étude pour les nombreux travaux de ce vieux maître romantique.

Rien qu'en prenant les choses par leur côté frivole, il me faudrait plusieurs pages pour passer la revue de tous les livres de cet homme honnête et sincère, pour

parler comme elles le méritent de ces joyeusetés littéraires imprimées : *Partout et nulle part*, *chez Priape*, *au Tartare*, *à la Poule plumée*, *au Matou couronné*, *à Utopie*, *au Pays du Silence*, *au Temple de Cythère*. *chez Jean Cornichon*, *chez le Diable*, *chez le Libertin*, *à Folichonopolis*, *à Luxuropolis*, *à Gaillardopolis* et autres noms en *polis*.

Je ne puis passer sous silence la vente Richard Lion, ne serait-ce que pour citer les chefs-d'œuvre de reliure qu'elle renferme. Entrelacs, compartiments et fers azurés des Ève, dorures rayonnantes de Le Gascon, larges dentelles, rosaces et coins des Padeloup, maroquins merveilleusement polis des Derôme, tout est « en magnifique condition », comme dit mon vieil ami Porquet, digne successeur de Potier, qui a passé plus de trois mois à dresser les cartes du catalogue.

Trois mois ! je n'exagère pas. Et cela ne paraîtra pas extraordinaire si l'on songe au travail que réclame un pareil catalogue.

Porquet est le maître expert ès bibliophilie. Mes lecteurs ne m'en voudront pas, je crois, si, me jetant un peu hors de ma route, j'essaye d'esquisser la silhouette de cet érudit. Son portrait doit figurer dans ma galerie des physionomies qui ont un nom ou une célébrité dans la curiosité.

Ceux qui ne connaissent le libraire Ch. Porquet que de réputation s'imaginent sans doute qu'il tient une maison digne du nom qu'il s'est fait comme expert dans les ventes de livres rares et précieux. Il n'en est rien cependant, et la librairie Porquet a cela de caractéristique que vue du dehors, au débouché du pont des Saint-Pères, elle a l'air d'une boutique à louer. Arrêtez-vous en passant devant le magasin qui forme presque

le coin du quai Voltaire et de la rue des Saints-Pères. La devanture n'a plus de couleur ; seul le nom de

PORQUET

se détache en jaune d'un entablement verdâtre. Posés çà et là sur les rayons qui coupent la vitrine en lignes horizontales, quelques livres abandonnés flânent ennuyés dans une poussière triste.

Évidemment, pour qui sait lire, cet abandon signifie :

— N'entrez pas, je ne vends rien.

Et le fait est que Porquet ne vend plus grand'chose. Autrefois, il s'occupait activement du commerce des livres anciens ; maintenant, il s'est cantonné dans l'expertise. Ce qui n'empêche pas qu'en entrant dans sa boutique, vers quatre heures de relevée, vous le trouverez entouré de bibliophiles de marque et de qualité auxquels il ne ménage ni les avis ni les renseignements. Quiconque a une bibliothèque, ou travaille à s'en faire une, ne saurait se passer de ses avis. Ses consultations sont gratuites et n'en ont que plus de prix. Seulement quand un amateur vend de gré ou de force sa bibliothèque, il est tout naturel qu'il lui confie le soin d'en rédiger le catalogue. Qui mieux que lui, depuis feu Pottier, sait mettre en valeur les livres rares d'un cabinet ! Il n'épargne pour cela ni peines ni démarches, il fouille nos bibliothèques, interroge Brunet et Querard, mesure la hauteur des livres et regarde les estampes à la loupe.

Aussi ses catalogues sont-ils des modèles d'érudition. Seulement ne lui demandez plus rien ensuite. Son œuvre achevée, il se repose comme le créateur le septième jour. A toutes mes interrogations réitérées, avant chaque vente, il me répond invariablement :

— Voici le catalogue, voyez, jugez, comparez et dis-

cutez. Je n'ai rien à vous dire, mon rôle est fini et j'appartiens désormais à la critique.

Cela ne fait pas toujours l'affaire du chroniqueur en quête d'anecdotes ou de détails piquants. Mais c'est ainsi. On ne pourra jamais refaire Porquet, il faut se faire à lui.

M. Richard Lion, dont la bibliothèque va être dispersée, s'était mis à bouquiner sur le tard et son cabinet s'en ressent. Ayant été servi par la chance au jeu dangereux de la Bourse, il avait commencé par se meubler, rue de Phalsbourg, un appartement extrêmement luxueux. Après quoi, rêvant la gloire du bibliophile, il avait acheté rapidement pour 200,000 francs de livres.

Avec cette somme, on peut s'offrir assurément de jolies choses, mais, il ne suffit pas toujours d'avoir beaucoup d'argent pour se constituer une bibliothèque. Être artiste ne nuit pas et l'art réclame surtout de ceux qui veulent le servir des connaissances et du goût. Avec des ressources modestes certains bibliophiles ont fait des collections incomparables. J'en sais d'autres qui avec des trésors n'ont jamais été que de méchants bibliophiles.

En voulez-vous des exemples? A quoi bon? Mieux vaut ne citer personner et vous dire : Prenez modèle sur M. Dutuit, de Rouen.

M. Dutuit est riche. Il possède avec son frère, qui habite Rome, une fortune indivise très considérable. Il a l'amour du livre poussé à un degré rare, une intelligence ouverte à tout ce qui est artistique, un flair exquis, et c'est grâce à ces qualités, ou si vous aimez mieux à ces dons privilégiés, qu'il est parvenu à réunir dans sa maison de Rouen une collection d'objets d'art unique et une bibliothèque qui n'a de rivale que celle du baron Pichon et de M. de Lignerolles.

Mais M. Dutuit n'a pas fait sa bibliothèque en un jour, à la suite d'une gageure ou d'un caprice. Il y a mis vingt ans de son existence, il l'a faite avec méthode et d'après un plan digne d'étude et d'attention. Cependant, je le reconnais, il est presque impossible d'agir ainsi aujourd'hui, étant donné la cote élevée des livres anciens.

Où d'autres plus pressés bouquinent de bric et de broc, sans ordre et comme au hasard, pour le plaisir de garnir leurs rayons de curiosités bibliographiques, M. Dutuit s'est attaché, dès le début, à découvrir des ouvrages de provenance célèbre et enrichis de reliures merveilleuses. Ah! les vieux livres reliés par Clovis Ève, les Antoine Ruet, pour le compte des rois et des reines de France, on leur fait une chasse effrénée de nos jours. Malheureusement, le gibier est rare! Eh bien! M. Dutuit en a des centaines et des plus beaux, dans sa bibliothèque, et quand son catalogue, qui est en préparation, aura vu le jour, d'ici un an, le monde de l'art et de la curiosité en sera littéralement émerveillé. Rien n'a été épargné. Pour donner une idée de la magnificence de ses reliures, il les a fait reproduire par la photo-chromo-typographie. C'est l'imprimerie L. Danel, de Lille, qui s'est chargée de cette œuvre d'art, et je ne crois pas qu'il soit possible de mieux faire.

Chaque planche, tirée sur papier du Japon, est une aquarelle où les moindres détails de l'ornementation, les nuances les plus délicates et jusqu'au grain du maroquin et aux pores du veau, sont rendus avec la fidélité du miroir. J'en ai sous les yeux quelques-uns que je vous demande la permission de vous décrire.

Le *Livre des phénomènes* d'Antoine Mizault, exemplaire de Francois Ier, relié en maroquin noir et portant sur les plats l'écu de France, flanqué de deux F qui se regardent avec la salamandre au-dessous.

La *Bible des évêques*, reliure en maroquin rouge au pointillé de Le Gascon (1665).

Un *Trallien Alexandre* aux armes de Henri II, avec encadrement fleuronné d'argent et parsemé d'H couronnés. En haut et en bas, le chiffre entrelacé du roi et de Diane de Poitiers. Au centre, les armes de France avec le croissant. Reliure en maroquin marron d'un glacis admirable.

L'*Arithmétique* de J. Peletier, reliure en mosaïque de Lyon, veau fauve avec les ornements noirs en relief, fond pointillé d'or aux armes du duc de Guise, archevêque de Reims.

Les *Prédicateurs illustres*, exemplaire de Grolier, magnifiquement relié en veau, avec entrelacs d'or dans les coins.

Cicéron, exemplaire de Henri IV, semé de fleurs de lis et de dauphins, portant aux quatre coins de la couverture reliée en veau le chiffre H, avec des couronnes de lauriers d'or entre les deux jambages.

Exposition des Psaumes, de Louis XII, reliure en veau noirci avec bordure semée de son chiffre, un hérisson couronné, et sur les plats divisés en deux panneaux, des guirlandes d'or.

Tous ces volumes sont rarissimes, et ceux qui ont appartenu à Louis XII et à Henri IV sont même introuvables.

C'est assez dire qu'ils ne se rencontrent pas dans la bibliothèque de M. Richard Lion. En revanche, cette collection contient des ouvrages qui feraient les délices de plus d'un bibliophile.

Mais une description détaillée m'entraînerait trop loin, puis l'histoire de la reliure a été si bien faite par Marius Michel! Que dire alors sur ces beaux livres?

Indiquer des choix? Signaler comme unique les *Chansons* de Laborde, illustrées par Moreau!... Soute-

nir avec conviction que le *Rabelais* de 1741, avec les figures de Picard, est un pur chef-d'œuvre. Avancer que les deux La Fontaine, les *Fables*, avec les figures d'Oudry et les *Contes* des fermiers généraux, sont des maroquins hors ligne!... Affirmer sans crainte d'être contredit, que le *Plutarque* possédé par Charles IX, et échappé à la nuit des temps, fera une très vive impression lorsqu'il sera mis sur table. Puis continuer ainsi avec lyrisme pendant plusieurs pages!

Mais ne serait-ce pas très imprudent? Les amis des livres savent tout cela aussi bien que moi, les simples curieux ont pu le constater hier à l'exposition, et je n'intéresserai guère, en somme, la plupart de mes lectrices. *Sile et sape!*

Je préfère vous dire que M. Richard Lion était extrêmement pauvre en livres modernes. Aussi les romantiques, auxquels les bibliophiles font d'ordinaire une si large place dans leurs armoires, n'y figurent que pour deux ouvrages.

Il est vrai qu'ils sont de choix. Le premier s'appelle : *Contes d'Espagne et d'Italie*. Le second : *Un Spectacle dans un fauteuil*.

Ces deux exemplaires de l'édition originale ont ceci de particulièrement intéressant qu'on y a ajouté deux lettres d'Alfred de Musset à Sainte-Beuve, qui m'ont tout l'air d'être détachées du même roman, car elles se complètent l'une par l'autre.

On dit que vous êtes malade, mon ami, lit-on dans celle des *Contes d'Espagne et d'Italie*. Quand vous seriez mort, il faut que vous me rendiez un service, ou je le serai demain aussi... Je suis amoureux fou... Si vous comptez sur ma parole, envoyez-moi une cinquantaine de francs que je vous re-enverrai après-demain mercredi. Ha! mon ami, quelle femme!

Et l'autre lettre continue entre la couverture et le titre du *Spectacle dans un fauteuil :*

Ha ! mon ami, si vous n'avez jamais souffert d'un incurable mal d'amour, plaignez-moi, en vérité. J'aimerais mieux avoir les deux jambes cassées. Voilà deux jours que je ne l'ai vue !

A quelle femme se rapportent ces lettres enflammées ? J'incline à croire que c'est à George Sand, car elles sont de l'époque où le poète s'éprit de la belle Aurore et Sainte-Beuve n'avait pas encore décoché à Musset la flèche empoisonnée qui devait consommer leur rupture.

Il existe, en un mot, chez les trois quarts des hommes
Un poète mort jeune à qui l'homme survit.

Quoi qu'il en soit, ces deux lettres inédites donnent aux deux volumes de M. Lion une valeur inestimable. Ce bibliophile doit, d'ailleurs, avoir un très grand culte pour l'auteur de *Rolla*, car je trouve parmi ses livres une *Histoire de Justinien*, de Trogue-Pompée, datée de 1770, qui fut donnée en prix le 17 août 1821, au collège Henri IV, à l'élève Louis-Charles-Alfred de Musset. Le poète avait alors onze ans. Heureux sont les écrivains célèbres dont on collectionne jusqu'aux livres de classe !

Je veux aussi réserver quelques lignes à un très intéressant *Décaméron* de Boccace, qu'aimait tant Marguerite de Navarre, et qui figure dans cette vente. Celui-là est de 1775 dans une belle reliure *à l'oiseau*. *Décaméron* précieux, qui contient la suite des vingt estampes découvertes que l'expert a cataloguées, avec réserve de *galantes*, pour ne pas dire plus. Imprimé à Paris et non à Londres, comme l'indique la première feuille, le joyeux volume a son histoire. Peut-être aurez-

vous la curiosité de la connaître, laissez-moi le plaisir de vous le raconter.

Ce Boccace exquis se trouvait avec quelques méchants livres dans la succession d'un amateur qui, en mourant, avait tout légué aux pauvres de Paris. Le hasard fait singulièrement les choses. *Proh pudor!* ce fut l'assistance publique qui dut procéder à cette vente. Elle en chargea Chossonnery.

Sur ces entrefaites, M. Ernest Quentin-Bauchard, un bibliophile érudit, entre par hasard en flânant chez Jules Lepin.

— Vous cherchez depuis longtemps un Boccace avec estampes galantes, lui dit le libraire. J'en connais un qui sera vendu par Chossonnery dans quelques jours.

M. Quentin-Bauchard court à l'endroit indiqué. O merveille ! Il faillit tomber à la renverse. C'était le Boccace de ses rêves ! Il avait toutes les planches doubles, repliées et recouvertes avec soin. Il était dans une reliure superbe. Oncques œil d'amateur n'en avait vu de plus beau.

— Pourvu que personne ne se doute de sa rareté, se dit-il *in petto*, et dare-dare il retourne chez Lepin.

— Il me le faut, vous le pousserez jusqu'à 3,000.

— Allons donc ! vous l'aurez bien au-dessous.

— Laissez-moi faire, et notez ma commission jusqu'à cette limite.

Vient le jour de la vente. M. Lepin se présente bien tranquille à l'heure indiquée.

A peine dans la salle, il voit successivement arriver à la dérobée, comme des conspirateurs, un, deux, trois, quatre concurrents. Rouquette d'abord, puis Morgand, ensuite Fontaine et enfin Conquet. Tous se regardent avec étonnement, car ils ne savent pas que Tual, le commissaire-priseur, a fait le matin même une tournée générale chez tous les libraires.

La vente commence.

C'est un feu roulant d'enchères. A 1,000 francs! à 1,500 francs! Tambour battant, le livre va jusqu'à 2,000! puis 2,200 francs, puis 2,500.

M. Tual encourage les lutteurs du geste et de la voix. A 2,600, on se recueille; à 2,700, silence absolu.

Et le combat finit faute de combattants.

Le commissaire-priseur, d'un coup sec de son marteau d'ivoire adjuge alors l'objet à M. Jules Lepin qui, le soir venu, écrit tout navré à son client.

— J'ai votre desideratum, mais il vous coûte cher, c'est d'un prix fou, archi-fou.

M. Quentin-Bauchard lui répond:

— Ne vous désolez pas. Je n'ai pas fait une extravagance. Ce livre ne sortira pas de chez moi à moins de 5,000 francs.

Jules Lepin n'y croyait guère. Cependant, M. Quentin-Bauchard disait vrai.

Quelques années plus tard, ayant résolu de vendre ses livres, il vida une petite armoire vitrée contenant une armée qui n'avait que des chefs et point de soldats, et réalisa 105,306 francs, avec 60 numéros, parmi lesquels le *Décaméron* atteignit 5,200 francs, à la stupéfaction de la galerie. Morgand, qui l'avait acheté, le revendit 7,000 francs peu de temps après.

Cet ouvrage érotique est, du reste, de ceux qu'on peut payer publiquement au poids de l'or. Il est l'honneur des charmants artistes qui l'ont illustré, Eisen et Gravelot, Cochin et Boucher, et ne fera jamais de mal à personne. Je le répète, c'est une de ces fantaisies qu'un galant homme peut mettre dans ses armoires sans crainte de passer pour un abominable débauché. Aussi sera-t-il vendu sans qu'on prenne la précaution,

comme on faisait jadis. de le couvrir de ces enveloppes cachetées, destinées à protéger, non pas les livres contre les acheteurs, mais les âmes candides contre les livres.

PRIX PRINCIPAUX DE LA VENTE RICHARD LION. — *Les Baisers*, de Dorat, avec vignettes et culs-de-lampe d'Eisen, reliure ancienne en maroquin rouge, 2,000 francs.

Les *Œuvres morales et meslées*, de Plutarque, dans une reliure de l'un des Ève, avec les armes royales et le cordon de Saint-Michel, exemplaire de Charles IX, 2,080 francs.

Un *Office de la Vierge*, dans une reliure à petits fers, de Le Gascon, 2,180 francs.

Maximes, de La Rochefoucauld, 1778, avec l'inscription : *Imprimerie royale*, 2,010 francs.

Les *Œuvres* de Clément Marot, 1700, exemplaire dans une belle reliure de Padeloup, provenant de la bibliothèque du marquis de Ganay, 2,600 francs.

Les *Mémoires* de Maximilien de Béthune, duc de Sully, aux armes et aux chiffres de Louis XV, ayant appartenu à Pixérécourt, 3,610 francs.

Les *Fables*, de La Fontaine, quatre volumes en grand papier de Hollande, contenant les figures d'Oudry, reliées avec de larges dentelles, 3,000 francs.

Les *Contes*, de La Fontaine, édition des Fermiers généraux, avec les deux figures découvertes ornées d'une délicieuse reliure de Derôme, 4,645 francs.

Les *Chansons* de Laborde, quatre volumes dans une reliure *à l'oiseau*, 5,600 francs.

Orlando furioso, 1773, en grand papier superbe, reliure ancienne, 3,920 francs.

Le Décameron, de Jean Boccace, 1757-1761, cinq volumes, avec la suite des vingt estampes érotiques, 5,000 francs.

Les trois jours de vente ont produit 175,000 francs.

XXIX

Lebarbier de Tinan. — Livres romantiques. — Les *Châtiments*, de M. Paran. — *Légende des siècles*, illustrée par l'auteur. — Livres rares de Musset et de Victor Hugo. — *Provinciales*, aux armes du comte d'Hoym. — *Misères de la guerre*, de Jacques Callot. — « La meilleure nourriture de l'esprit. » — Le *bleu Tinan*. — « Cédez-moi votre Paul et Virginie. » — Livre de Marie-Antoinette républicanisé. — *Faire sans dire*. — Têtes de mort et vieux cuirs. — Moyen infaillible d'être sacré bibliophile.

9 *mars*.

Autant les romantiques étaient rares dans le catalogue de M. Richard Lion, autant ils sont nombreux dans la bibliothèque très variée de M. L. de T. que Porquet va commencer aujourd'hui à vendre.

Ces initiales sont celles de M. Lebarbier de Tinan que tout le monde nomme et que je ne crois pas indiscret d'imprimer en toutes lettres. M. Lebarbier de Tinan est le neveu du général et de l'amiral du même nom qui ont glorieusement servi leur pays. Bastien Lepage a fait de lui un superbe portrait que vous avez certainement vu à l'exposition triennale. C'est un fanatique de l'école de 1830. Il a pour Victor Hugo une passion véritable, comme bien d'autres bibliophiles que Jules Janin a entraînés à sa suite.

Mais il y a romantiques et romantiques, et l'on ferait aisément le compte des amis des livres qui, comme

M. Paran, ont les *Châtiments* avec plus de 300 dessins de nos meilleurs artistes. Trouvez-moi donc aussi un exemplaire de la *Légende des Siècles* comme celui que possède M. Collin, avec deux dessins originaux de Victor Hugo.

Chaque amateur a ses auteurs favoris. M. de Tinan n'est pas de ceux qui collectionnent indifféremment toutes les premières œuvres du maître. Il ne recherche que les plus rares : les *Odes* par exemple, les *Orientales*, les *Feuilles d'automne*, *Han d'Islande*, *Notre-Dame* et comme pièces de théâtre *Angélo* et *Marie Tudor*. Encore faut-il que ces livres n'aient été ni coupés, ni rognés, ni lavés, ni salis par des pouces maladroits. Ne lui parlez ni des volumes qui ont traîné sur toutes les tables, ni des réimpressions même les plus luxueuses. Il a pour eux le même mépris que pour les filles dont Dumas s'est constitué le défenseur dans *Denise*. A moins que ce ne soit un *Songe de Polyphile* ou un *Gaston Phœbus*, vous ne le ferez pas déroger de cette règle.

Chose curieuse et qui s'explique difficilement, les pièces d'*Hernani*, de *Cromwell*, des *Burgraves*, de *Ruy-Blas*, se trouvent couramment à 70 et 80 francs, en éditions originales, tandis que pour avoir *Angélo* et *Marie Tudor*, il faut parler de 400 francs. M. Lebarbier de Tinan me disait à ce propos qu'il n'avait rencontré dans sa vie que trois *Angélo* et deux *Marie Tudor* absolument vierges !

La même différence de prix existe entre les pièces de théâtre d'Alfred de Musset. Ainsi *Louison* ne coûte guère qu'une dizaine de francs, cinq francs même, et les *Caprices de Marianne* en valent cent. Puissiez-vous, amis lecteurs, en fouillant dans les coins de votre bibliothèque, trouver beaucoup de ces rarissimes *Caprices*.

Mais si grand que fut son goût pour l'école de Victor Hugo, M. Lebarbier de Tinan ne s'est pas cantonné

dans les romantiques : les livres anciens trouvent encore une place importante dans sa bibliothèque; sans cela il n'eût pas été reconnu bibliophile par tous les gens de goût. Que diriez-vous d'un homme qui ferait commencer l'histoire seulement à la Révolution? Vous le traiteriez de fou ou d'ignorant. De même, ce serait une égale folie de prétendre se former une bibliothèque intéressante rien qu'avec des romantiques. Une bibliothèque est une lyre à sept cordes. Supprimez-en une, elle sonnera faux, vous ne pourrez plus en jouer. Et par cordes, j'entends ici toutes les branches du savoir humain : la théologie, la jurisprudence, la poésie, l'histoire, les beaux-arts, la critique et le roman. Les armoires que M. Lebarbier a fait porter à l'Hôtel des ventes contiennent tout cela et quelque chose de plus.

La théologie y est représentée par de magnifiques *Provinciales* portant sur les plats les armes du comte d'Hoym, — un bibelot charmant! — l'histoire naturelle par ce délicieux volume du *Chroa Genesie* ou *Génération des couleurs*, aux armes de la marquise de Pompadour; les beaux-arts par un superbe *Almanach iconologique*, orné des figures de Gravelot, de premier tirage, avec leur explication, et surtout par la *Misère de la guerre*, de Jacques Callot, un recueil de sièges, de batailles et de férocités qui devrait être sur la table du conseil à l'Élysée le jour où on y parle du Tonkin. Ce volume contient une suite d'épreuves d'un premier état non décrit et passe pour une grande rareté.

Tout aussi rares sont les *Fables nouvelles*, de Dorat, qui figurent au chapitre de la poésie à côté des *Œuvres de Clément Marot*, des *Satires de Régnier* et des *Fables de La Fontaine.*

Le Dorat avec les tirages hors texte est le seul à peu près complet qui soit connu avec celui que possède M. Paillet. M. Lebarbier de Tinan a mis vingt ans à

réunir cette série. C'est un véritable joyau, comme le Montaigne relié en vélin, avec quatre pages d'envoi d'auteur, de la bibliothèque de M. de Lignerolles.

Montaigne disait : « Les livres sont la meilleure nourriture de l'esprit », mais il ne défendait pas cependant aux bibliophiles d'aimer la bonne chère : aussi la cuisine a-t-elle sa place dans le catalogue qui nous occupe avec Grimod de la Reynière, Brillat-Savarin, les calendriers nutritifs, les traités sur les indigestions, l'*Art de ne jamais déjeuner chez soi et de dîner toujours en ville*, les différents manuels des *amateurs de café, huitres, melons, truffes*, et de l'*amateur de fromages*. Quel régal pour les gourmands et les gourmets littéraires!

Que dire maintenant de *Paul et Virginie*, édition originale tirée sur papier vélin d'Essonnes, et ornée des figures de Moreau et de Vernet? Quand M. Lebarbier le porta à Trautz-Bauzonnet pour le faire habiller, il choisit un maroquin bleu d'une adorable couleur que le grand relieur appela dans la suite le *bleu de Tinan*, et quelque temps après un riche amateur l'apercevant chez lui, dans une vitrine, en devint subitement amoureux fou.

— Combien vous a-t-il coûté? demanda-t-il.

— 90 francs, plus 300 francs de reliure.

— Si vous voulez me le céder, j'ajoute un zéro et je vous offre 3,900..... Le propriétaire ne répondit pas.

— 4,900!.... même silence. — 5,900! 6,900! 7,900!

— Je ne veux pas me défaire de mon *Paul et Virginie*, s'écria le bibliophile, c'est un livre unique. Puis en souriant il continua : à moins que vous ne me donniez en échange une chose que vous avez en double.

— Laquelle? interrompit vivement l'amateur.

— Six mille livres de rente!

En trouvera-t-il 7,900 francs aujourd'hui, j'en doute.

mais il en aura joui pendant des années, et ce plaisir en vaut bien un autre. Tous les bibliomanes le comprendront.

M. Lebarbier de Tinan avoue humblement qu'il n'a jamais rien sauvé de chez l'épicier, et qu'il n'a fait aucune rencontre dans les boîtes des quais, pas même la première lettre d'Améric Vespuce à Laurent de Médicis qui fut vendue jadis un sou par un étalagiste des parapets du quai Conti.

Cependant, un jour, il vit à la devanture d'un bouquiniste un livre qui lui plaisait. Sur la couverture, un rond de maroquin collé représentait un faisceau républicain avec la pique et le bonnet classiques. Il l'achete, fait sauter le morceau, et découvre, à sa grande surprise, les armes de Marie-Antoinette, subissant, depuis de longues années, ce singulier accouplement.

J'ai signalé dans la partie moderne les principaux tomes de cette bibliothèque. Dans la section ancienne, que j'ai seulement effleurée, il en est d'autres qui mériteraient mieux qu'une mention. Mais je me contenterai de dire qu'ils portent les armes de Marie-Thérèse de Savoie, de Louis XV, de Madame Adélaïde de France, sœur de Louis XVI, de Lamoignon, de de Thou, et qu'ils ont été recouverts par les premiers maroquiniers du temps.

Et à ce sujet, s'il vous tombe sous la main un petit volume portant comme *ex libris* un satyre armé pour la guerre d'amour avec cette devise discrète au pied d'un chène : *Faire sans dire*, n'hésitez pas à le prendre. C'est la marque de M. Lebarbier de Tinan, un homme mystérieux qui raffole des choses macabres. Le croiriez-vous? Il vend ses livres pour se consacrer à cette collection bizarre. Comme Henri III, il aime les têtes de mort. Il est passionné pour les squelettes en bois, les

tibias en bronze et les crânes en ivoire sculpté du quinzième siècle. S'il avait continué les livres, nul doute qu'il en eût fait relier quelques-uns, comme les Américains — avec de la peau humaine.

M. Lebarbier de Tinan aime encore passsionnément les vieux cuirs. Il soutient avec juste raison que les relieurs du seizième siècle étaient des gainiers de première force. Il est certain que les Ève, par exemple, ne se bornaient pas à habiller des livres, mais qu'ils faisaient aussi des boîtes et des coffrets et tout ce qui concernait leur état.

Mais M. Lebarbier de Tinan est aussi et surtout un homme d'esprit. Il a le trait brillant et la pointe facile, Je lui demandais naguère pourquoi il ne faisait partie d'aucune des deux sociétés de bibliophiles.

— C'est que, me répondit-il avec un malin sourire, pour en faire partie, il faut avoir vendu ses livres.

A ce compte-là, M. Lebarbier de Tinan sera demain du petit cénacle. Il en est digne assurément.

Prix principaux. — *Les Provinciales*, de Pascal, 1684, reliées en maroquin bleu, aux armes du comte d'Hoym, 2,500 francs.

Les Métamorphoses, d'Ovide, 1767-1771, avec vignettes et culs-de-lampe, par Boucher, Moreau, Eisen, Gravelot, Monnet, 1,450 francs.

Les *Fables*, de Dorat, reliées en maroquin vert par Cuzin, et avec des épreuves avant la lettre, 6,100 francs.

Les *Contes*, de La Fontaine, édition des Fermiers généraux, 1762, 2,110 francs.

Les Amours de Daphnis et Chloé, édition dite *du Régent*, aux armes de Ch.-Fr. de Montmorency, duc de Luxembourg, et de N. de Colbert-Seignelay, sa femme, 1,315 francs.

Paul et Virginie, de Bernardin de Saint-Pierre, sur papier vélin d'Essonnes, avec épreuves avant la lettre, relié en maroquin bleu, par Trautz-Bauzonnet, 3,000 francs.

Les Grâces, par l'abbé Massieu, 1769, dans une reliure en maroquin orange de Trautz-Bauzonnet, et avec des épreuves en double état et avant la lettre, 1,325 francs.

Annales du règne de Marie-Thérèse, aux armes de Marie-Thérèse de Savoie, comtesse d'Artois, 1775, exemplaire en grand papier, 1,600 francs.

Dans la partie moderne :

Les *Contes rémois*, par le comte de Chévigné, sur papier de Hollande, dans une reliure en maroquin bleu de Cuzin, 1,030 francs.

Les Châtiments, de Victor Hugo, 1853, reliure en maroquin rouge janséniste de Thibaron, 510 francs.

Marion Delorme, de Victor Hugo, édition originale, reliure de Cuzin, 430 francs.

Marie Tudor, du même auteur, édition originale, reliure de Cuzin, 420 francs.

Les trois vacations ont produit 75,000 francs.

XXX

Encore les vieilles étoffes. — Ridel de Vimoutiers. — Les décors des tissus photographiant le passé. — Sept mille échantillons. — La collection Fulgence aux Arts-Décoratifs. — Hôtel Lhiabasters. — Cul-de-lampe de Choffard. — Peintures de Montfort. — Tableaux mis en vente par Émile Dehau. — Poterat, fabricant le premier la pâte tendre. — Porcelaines de Chantilly. — *Cela manque aux suites du musée du Louvre.* — Manuscrits de Mirabeau. — Cernez et déchaussez les préjugés.

22 *mars.*

Est-ce une série qui commence, et le succès de la vente Dupont-Auberville aurait-il eu pour résultat de décider les collectionneurs d'étoffes précieuses à se séparer de leurs richesses?

J'en sais que cela charmerait, car les étoffes deviennent chaque jour plus rares, et, pour ma part, j'avoue que je ne serais pas fâché de voir passer à l'Hôtel les collections d'amateurs comme celles de MM. Gay, Dreyfus, Ephrussi, Maillet du Boulay, Arthur Martin et Chabrière-Arlès, de Lyon, etc., qui ont la réputation de posséder les échantillons les plus remarquables de la textrine ancienne. Sans avoir au même degré qu'eux cette douce et chère passion des vieilles étoffes, je suis du nombre des amateurs qu'elles enchantent et dans les tentures et dans l'ameublement. J'aime leurs tons effacés, leur trame fine et légère, leurs dessins originaux, et je

trouve qu'elles rendent, mieux encore que les vieux livres et les vieilles gravures, la physionomie et le caractère de leur temps. Qu'y a-t-il de plus doux à l'œil qu'un morceau de velours de Gênes, de plus brillant que le drap d'or de Venise, de plus riche que les brocarts de Lyon, dont les nuances chatoyantes semblent vous sourire comme un rayon de soleil?

L'art gothique, pourtant si varié, a-t-il produit rien de plus vif que les tissus agrémentés de figures d'anges, de saints, de Transfigurations, de Passions? Vit-on jamais animaux plus fantastiques, ornements héraldiques plus bizarres que ceux qui décorent les fragments rarissimes des étoffes du moyen âge! Tout le passé revit en elles dans sa fleur et dans son parfum. Aussi, lorsque je les rencontre, je m'enivre de ces véritables chefs-d'œuvre.

Dans quelques jours, un antiquaire de Vimoutiers (Orne), M. Ridel, fera vendre par M. Gandouin la collection qu'il a mis vingt ans à réunir. Vingt ans de patience et de laborieuses recherches!

Nous retrouverons là un assortiment considérable de soies et de brochés de soie allant du commencement du XII[e] siècle à la moitié du XVIII[e], et de tissus variés dont la fabrication précéda la promulgation des édits somptuaires; car les étoffes eurent, elles aussi, à souffrir du puritanisme de la couronne, et il ne fallut rien moins que la protection de Henri IV pour annuler les résolutions des états de Blois, et pour sauver de la ruine les industries textiles de France.

La collection Ridel est surtout riche en échantillons : elle en compte en effet 7,000 collés sur de grandes cartes et renfermées dans soixante-quinze albums (1).

(1) A la vente, ces albums ont été acquis 1,900 francs par M. Duplan, le fabricant d'étoffes de la rue Richelieu.

C'est une bibliothèque *sui generis* qui tient peu de place et qui intéresse particulièrement les fabricants, comme MM. Lamy, Grand, Chatel et Tassinari, de Lyon, toujours en quête d'anciens modèles pour leurs imitations, et je la leur signale pour qu'ils en fassent leur profit. Cependant il faut lui préférer de beaucoup la collection exposée en ce moment au musée des Arts Décoratifs et qui appartient à M. Fulgence, l'expert bien connu. Que de jolies choses rangées avec art dans les vitrines! J'ai passé l'autre jour une heure des plus agréables dans la contemplation de quarante petits bonnets d'enfants et de trente devants de corsage en or, en argent et en soie, brodés de couleurs étincelantes.

Dirigez-vous de ce côté, chères mamans, qui bichonnez et pomponnez si bien vos enfants! Ce n'est pas loin de votre promenade des Champs-Élysées. Dans quelques jours les portes de cette exposition seront ouvertes au public et vous y trouverez sous vitrine un enfant emmaillotté dans son berceau et coiffé d'un de ces bonnets du temps jadis. Le fond est en drap d'or, la dentelle qui le borde aussi, et je vous assure que cela va mieux à cette poupée de cire que les bonnets en mousseline à petits pois ou en dentelles à fleurs dont votre coquetterie coiffe aujourd'hui vos babys.

Et vous, élégantes du grand monde et de l'autre, que dites-vous de ces devants de corsage ayant la forme d'un triangle allongé? Comme les vôtres sont pâles à côté de ceux-là, tout défraîchis et tout vieux qu'ils soient! En les regardant on ne peut s'empêcher de songer à la cour de Louis XV, aux menuets et aux bergères de Watteau. Ah! vive la mode qui ramènerait les pièces de corsages pointus à ramages, à fleurs d'or et d'argent que l'on ne voit plus aujourd'hui qu'à la Comédie-Française! Nos fabricants sont si habiles qu'ils copieraient admirablement les étoffes dont elles sont

faites, et nos couturiers si adroits qu'ils trouveraient de charmantes combinaisons pour les ajuster sur les toilettes de nos mondaines.

Je rêve de toutes ces étoffes depuis que j'ai visité l'hôtel de madame Lhiabasters, dont la vente faite dans son hôtel du boulevard Malesherbes a été dirigée par M. Bloche.

Quelle profusion de soie! quelle débauche de haute lisse et de velours ciselé! Ce n'était, du haut en bas de cette demeure, que tapis d'Orient, portieres des Gobelins, tapisseries de Beauvais. Ah! la fée du Silence et le roi du Sommeil auraient été là dans leur demeure! On ne s'entendait pas marcher, on ne s'entendait pas parler; à peine si on s'entendait vivre au milieu de cette élégance raffinée, dans ce nid tout capitonné d'or et de soie.

Comme la femme est habile à chiffonner les étoffes, à draper des chevalets et à tapisser les murs de couleurs tendres! J'ai encore devant les yeux les portières de velours de Gênes couvertes de ramages multicolores sur fond blanc d'argent que la maîtresse de céans avait coquettement relevées, pour l'exposition, par une cravate rose pompadour. Et je n'oublierai jamais une corbeille en paille d'Italie, traversée d'une épée de cour, grande comme un chapeau de merveilleuse et couvrant une glace de ses fleurs épanouies, comme un cul-de-lampe de Choffart au bas d'un feuillet de l'*Heptaméron*.

Au milieu de ces miroitements et de ces enchantements de toute espèce, bien des visiteuses en quête d'arrangements ont dû trouver des idées et des plans pour embellir leur demeure.

Madame Lhiabasters a bien fait de ne pas laisser transporter à l'hôtel Drouot cet ensemble charmant. A ne pas être vendu sur place il eût perdu de son

charme, comme les tableaux qu'on sort de leur cadre.

La vente a eu lieu le 2 mars et jours suivants, par le ministère de Me Boulland, assisté de M. Bloche.

Après un certain nombre d'adjudications, le produit s'étant élevé à 211,000 francs, but que voulait atteindre madame Lhiabasters, cette dernière s'est réservé tous les meubles et objets qui garnissaient le premier étage et le rez-de-chaussée. Pendant la vente du reste, l'hôtel avait été vendu 250,000 francs à M. Leclanché, le frère du célèbre ingénieur.

Voici quelques prix de ce mobilier :

Suite de trois panneaux de Beauvais, du temps de Louis XVI, représentant des sujets de chasse dans des paysages avec vues de châteaux d'après Oudry, 3,650 fr.

Deux vitrines en acajou de l'époque Louis XIV, 3,100 fr.

Tapisserie de l'époque Louis XIV, représentant un Enlèvement, 6,800 francs.

Deux vases en porphyre montés en bronze, style Louis XVI, 2,430 francs.

Parmi les tableaux :

Fromentin, l'*Abreuvoir*, 9,000 francs; Ziem, une *Fête à Venise*, 7,900 francs ; Corot, *Chloé*, 9,900 francs ; Daubigny, *Paysage, rivière, laveuse et batelier*, 16,000 francs.

La saison bat son plein maintenant. Les ventes se succèdent avec une telle rapidité que la chronique hors d'haleine peut à peine les suivre. Voici celle du vieux Montfort, l'ancien professeur de l'École polytechnique, l'ami d'Horace Vernet, de Paul Delaroche et d'Eugène Louis, l'auteur des *Adieux de Fontainebleau*, du *Musée de Versailles*, celui qu'Henri Regnault appelait en riant son « vice-maître ».

Artiste jusqu'à la dernière heure, Monfort, d'après son biographe, est mort en ne regrettant amèrement

qu'une seule chose : de ne plus voir les beaux tableaux du Louvre.

Son catalogue a été rédigé avec soin par M. Haro. Vous pourrez, en le consultant, juger l'œuvre considérable que laisse ce peintre convaincu et consciencieux, trop peu connu de ses contemporains (1).

De bons tableaux aussi, dans la collection de mon confrère du *Siècle* Émile Dehau et surtout un Escossura aussi joli qu'un Meissonier; trois paysages de Corot, faits en 1871, à Arras, où le maître s'était réfugié chez son ami Dervieux, et enfin, chose rare ! une de ces perles qui ont révélé le talent de J.-F. Millet, à la vente Gavet. Je ne puis oublier de mentionner, pour les délicats, que M. Henri Havard a écrit la préface du catalogue avec la verve et le talent qu'on lui connaît (2).

Un vieux proverbe dit qu'il ne faut pas courir deux lièvres à la fois. Mais les proverbes se trompent souvent, comme vient de nous le démontrer par sa vente

(1) La vente a eu lieu le 6 mars.

TABLEAUX. — *Campement arabe dans le désert de la mer Morte.* Exposition de 1878, a été adjugé 1,350 francs. — *Vue de la mosquée d'Omar et d'une partie de Jérusalem*, 310 francs. — *Diverses études de chevaux*, d'après Géricault, 500 francs. — *Chouaman, cheval arabe*, 330 francs.

AQUARELLES. — *Vue prise à Great Sanghall*, comté de Chester, 405 francs. — *Vallée de Josaphat* et *Tombeau d'Absalon*, *Village de Nazareth*, ensemble 600 francs. — *Chevaux à l'écurie*, 505 francs. — *Chevaux à l'écurie, sellés pour amazone*, 505 francs. — *Intérieur de manège*, d'après Cuyp, 305 francs.

(2) PRIX PRINCIPAUX DE LA VENTE EMILE DEHAU :

Corot, *Le jardin de M. Bellon, à Saint-Nicolas, près Arras*, 4,000 francs. — *Les prairies de Sainte-Catherine, à Arras*, 4,605 francs. — Daubigny, *Pâturage, près de l'Isle-Adam*, 2,000 francs. — Harpignies, *Paysage*, 980 francs. — Jongkindt, *Vue de Hollande*, 6,200 francs. — J.-F. Millet, *La Mare*, 4000 francs. Total de la vente : 34,000 francs.

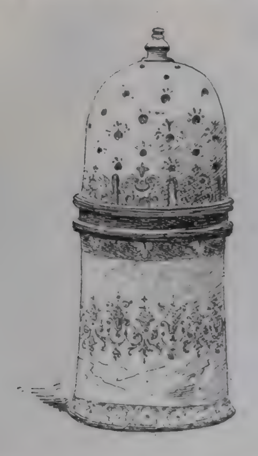
M. Dupont-Auberville; il est vrai qu'il s'agit d'un chasseur normand dont tous les coups portaient. Tout en recherchant les vieilles étoffes et les tissus anciens, M. Dupont-Auberville ramassait les spécimens des anciennes porcelaines et faïences françaises qui lui tombaient sous la main, et cela dans un but purement scien-



Sucrière en faïence de Rouen à bordures jaune d'ocre
(*collection Dupont-Auberville*).

tifique. Il se proposait d'étudier la question nébuleuse des origines de notre céramique nationale. Je m'empresse de dire qu'il a réussi au delà de ses espérances. Et ce n'était pas chose facile de mener à bonne fin une pareille entreprise. Les documents historiques sont rares à ce sujet. Aussi M. Dupont-Auberville n'a pu réunir que huit pièces de pâte tendre de Rouen. Mais

quelles pièces! Ah! c'était un maître potier que ce Louis Poterat, de Rouen, le premier qui fit en France, en 1673, de la porcelaine tendre! Quelle belle pièce et comme dessin et comme couleur, cette sucrière aux bords décorés de lambrequins bleus et de frises à réserves, avec sa ceinture de fleurons et son enlacement de fleurettes dans un double ruban! Eh bien, elle n'a été vendue que 205 francs! Peut-être était-elle restaurée. Cependant, mon ami Gustave Gouellain a écrit,



Sucrier en porcelaine tendre de Rouen
(*collection Dupont-Auberville*).

avec l'autorité de sa profonde érudition, que c'était le type accompli de la fabrication rouennaise au dix-septième siècle : je suis de son avis. Cependant je n'en préfère pas moins la pâte tendre de Saint-Cloud, qui est plus parisienne, plus élégante, plus agréable aux yeux par sa glaçure vitreuse, plus délicate dans ses fines arabesques qui ont la netteté du burin. Trou, qui la créa vers 1695, fut, en son genre, un artiste de premier ordre. Mais comme beaucoup d'inventeurs, il ne récolta

que la ruine dans sa chimérique espérance de vouloir doter son pays d'une porcelaine remplaçant, comme élégance, la porcelaine de Chine.

M. Dupont-Auberville avait aussi trouvé quelques spécimens remarquables de cette porcelaine de Chantilly dont la marque au cor de chasse a fait tressaillir plus d'une fois les véritables amateurs.

Parmi eux deux pots à parfum, les perles de la collec-



Deux pots pourris, vendus 2,060 francs (*porcelaine tendre de Chantilly*).

tion. Ces pots pourris, que défendent des tigres ou des léopards grinçant des dents et dont la composition disposée en plan incliné repose sur des terrasses polychromes ornées de branchages en relief, avaient été achetés il y a vingt ans, 800 francs à la vente du docteur Léger. Ils ont obtenu, à la vente Dupont-Auberville, 2,060 francs, et c'est Mme Chaumont, une marchande bien avisée, qui les a achetés.

Et ces deux magots aux têtes tremblantes, aux vêtement décorés d'ornements en broderies polychromes,

vendus 900 francs! Et cette figurine de fort de la halle, 400 francs!

Curieuse aussi, mais d'assez mauvais goût, la pendule de Chantilly, dont le barillet, orné d'ornements polychromes, repose sur deux colonnes vermicellées



Magots à têtes branlantes, vendus 900 francs (*porcelaine tendre de Chantilly*).

en blanc. Je comprends que Mannheim n'en ait demandé que 600 francs, et qu'elle ait obtenu seulement 560 francs.

A noter en passant : le rédacteur du catalogue me paraît avoir dépassé les bornes de l'enthousiasme,

lorsqu'arrivé au chapitre des terres émaillées de Bernard Palissy et de ses continuateurs, il a écrit, avec un certain orgueil devant quelques pièces; *manque aux suites du musée du Louvre*. Le Louvre a répondu à cette invite que ces objets lui manqueraient toujours,



Statuette équestre en terre émaillée des continuateurs de Palissy (*collection Dupont-Auberville*).

et il les a laissés passer aux enchères avec indifférence, sauf une petite statuette équestre jaspée de bleu et de brun, qu'il a prise au prix modeste de 380 francs. Le musée de Rouen seul s'est piqué d'amour-propre et s'est fait adjuger à 310 francs une statuette de joueur de tambour également recommandée de la sorte.

A qui du reste ne manque-t-il pas quelque chose?

Croyez-vous par exemple que Champfleury, qui possède une si belle collection d'assiettes révolutionnaires, n'aurait pas pu être tenté par quelques-unes de la collection Dupont-Auberville ? Il ne s'y trouve pas à coup sûr d'assiettes à la guillotine, par cette raison excellente que toutes celles qui existent sont fausses, mais je suis sûr que l'amoureux des chats a regardé avec curiosité celles qui portent ces devises :

1790. *Tres uno. Vis unita fortior.*
1791. *Union, liberté, force, patrie.*
1792. *Vive l'agriculture !*

Si les choses ne changent de face,
Nous serons bientôt à la besace.

Vive la montagne! La liberté ou la mort! Mânes de Mirabeau (1).

A propos de Mirabeau, que les amateurs d'assiettes patriotiques me permettent de leur brûler la politesse. Si les vieilles faïences sont intéressantes, les autographes le sont davantage, pour ceux qui les aiment, et c'est précisément des manuscrits de Mirabeau que je veux vous entretenir.

Ces manuscrits, que Lucas de Montigny, le fils adoptif du grand orateur, avait conservés précieusement durant sa vie, furent dispersés en 1860 après sa mort, et passèrent dans la collection Dubrunfaut, d'où ils vont sortir pour entrer, j'aime à le croire, dans un dépôt public : à la Bibliothèque nationale, à l'Arsenal ou à Car-

(1) Six de ces assiettes ont trouvé acquéreur à 90 francs, puis on a adjugé celles qui ont pour devise : *Vive la Montagne! La liberté ou la mort!* avec deux autres au prix de 34 francs. Enfin celle portant : *Mânes de Mirabeau*, avec trois autres, au prix de 40 francs.

navalet (1). Car il n'est pas possible qu'on laisse voyager plus longtemps, au risque de s'égarer ou de se perdre, des lettres manuscrites de celui qui fut le tonnerre de la Révolution française. Tout ce qui touche à cet homme extraordinaire nous intéresse ou nous est cher, selon le degré de sympathie qu'il nous inspire. En tout cas, tout ce qui est tombé de sa bouche ou de sa plume



Joueur de tambour en terre émaillée des continuateurs de Palissy (*collection Dupont-Auberville*).

appartient à l'histoire, et c'est à ce titre que nous appelons l'attention du ministère de l'instruction publique sur les papiers de Mirabeau qu'Étienne Charavay mettra le 19 aux enchères. D'autant que la plupart de ces lettres sont vraiment curieuses. Voulez-vous en juger par quelques fragments?

(1) Ces manuscrits ont été achetés par ordre de M. Jules Ferry, pour les archives du ministère des affaires étrangères, 3,000 francs.

En tête d'un *Abrégé de la grammaire française* se trouve une lettre autographe de Mirabeau à Sophie, signée Gabriel :

J'ai entrepris, écrit-il, de te donner en vingt-cinq pages toutes les règles essentielles de la langue française, de t'en expliquer toutes les difficultés, de t'en énumérer les exceptions principales, d'une manière aussi exacte que concise et je crois y avoir réussi. Ce mémoire est plus que suffisant pour te mettre en état de montrer toi-même le français par principe, à ta fille. Les grammaires ne donnent pas le style, mais si Gabrielle-Sophie a ton âme, elle trouvera aisément un Gabriel, ils s'aimeront comme nous nous aimons, et je te réponds qu'elle écrira bien...

Cet autographe, d'une écriture nette, est tracé vigoureusement; les lettres droites, serrées, sont dépourvues de jambages et de paraphes. La plume semble pressée : elle néglige les détails inutiles qui pourraient arrêter sa course rapide. Les mots, très rapprochés les uns des autres, paraissent même liés ensemble, et ils se succèdent presque sans intervalles dans toute la longueur de la ligne. Pour un graphologue, la régularité des caractères, leur horizontalité et l'absence de déviations ascensionnelles seraient une caractéristique parfaite d'une grande ambition.

Ces différents aspects de l'écriture de Mirabeau sont très nets dans le manuscrit de l'*Abrégé de la grammaire française*. Comme tous les manuscrits du député aux états généraux, il est écrit sur des feuilles de papier dont un quart est abandonné à la marge. Les béquets, les ratures, les renvois, les suppressions, abondent. De tous côtés, des traits indiquent des additions. Une pensée nouvelle surgit-elle dans son esprit? Il la greffe sur les autres, surcharge les lignes et arrive à obtenir un grimoire à peu près indéchiffrable.

Écoutez encore ce qu'il écrivait à un de ses amis à la date du 22 juin 1784 :

Il y a bien loin entre savoir que des principes sont utiles et l'art de les faire adopter aux autres hommes. Cet art demande de grandes préparations et des circonstances auxiliaires. Une impatience, qui a même quelque chose de louable, entraîne les gens de bien à promulguer les vérités qui les



Gourde en faïence de Nevers, de la première époque (*collection Dupont-Auberville*).

frappent dès l'instant où elles s'offrent à leurs yeux et sans avoir réfléchi si elles s'y sont présentées dans l'enchaînement le plus propre à forcer le consentement de tous les esprits. Rien ne diffère plus de l'ordre de génération des idées que celui de leur perquisition. Il faut que les sciences soient déjà complètes avant qu'on puisse faire des méthodes.

Il faut que les vérités morales soient familières avant d'être usuelles. Les langues existaient depuis une longue suite de siècles, quand on est parvenu à rédiger les grammaires qui nous en rendent aujourd'hui l'étude plus facile. Il faut que des livres de morale ou de politique *ex professo* aient cerné et déchaussé tel préjugé avant que la comédie puisse l'extirper en le vouant au ridicule. »

Cette lettre nous explique admirablement sa conduite, son action souveraine sur les délibérations de l'Assemblée nationale, et les efforts qu'il fit pour sauver la monarchie et le trône de Louis XVI. Il est certain qu'à ses yeux, les livres de morale ou de politique n'avaient pas encore assez « cerné et déchaussé le préjugé » qui avait cours alors du haut en bas de l'échelle sociale. Selon lui, la monarchie était encore nécessaire au salut de la France et à l'épanouissement de toutes les libertés.

A cette époque, le *Contrat social* n'avait pas non plus pénétré les couches profondes de la nation; les idées révolutionnaires n'en avaient agité que la surface, et c'est pour les brider et les contenir que Mirabeau fit la monarchie constitutionnelle. Seulement la digue était trop légère et le torrent devint trop impétueux. Et lui-même le sentit si bien que son dernier mot fut celui-ci : « J'emporte avec moi le deuil de la monarchie. »

XXXI

Atelier de Philippe Rousseau. — Théodore et Philippe. — Débuts chez Garneray. — L'atelier de Bertin, le paysagiste. — *Cachez ces pêches, je vais les dévorer.* — Les rats et les singes du maître. — Aragon, avocat et collectionneur de portraits historiques. — *Peindre un regard!* — Conseils aux peintres : Ne produisez pas tant. — Vues d'Orient, par Berchère. — *Fleurs*, par Eugène Petit. — *Ça, des fleurs? c'est du zinc!* — Les peintres portraiturés par eux-mêmes.

8 *avril.*

Philippe Rousseau va vendre quelques-uns de ses tableaux par le ministère de Chevallier et de Féral.

Ce que j'avais de mieux à faire, c'était d'aller trouver le maître, non chez lui, place Bréda, 10, mais dans son atelier de l'avenue Frochot, à deux pas de la demeure d'Isabey et de celle de Luminais.

J'ai rencontré le plus aimable accueil auprès de ce beau vieillard aux manières simples, à l'œil doux, à la figure sympathique et qui semble, tellement il fait peu de bruit, retiré du monde comme le *Rat* qu'il envoie au Salon de cette année.

L'atelier de Philippe Rousseau n'offre rien de bien typique. C'est, comme partout, un pêle-mêle de tapisseries, de gravures, de maquettes, de chevalets, de bahuts et d'accessoires. Sur une tablette, ses modèles, des palettes, des oiseaux empaillés, et, dans un coin, un piano droit

dont joue souvent Hermann Léon, et qui résonne aussi lorsque ses jeunes amis de l'Opéra-Comique viennent distraire le peintre par un peu de musique, car Philippe Rousseau, on l'ignore généralement, est le fils du chanteur qui créa le rôle de Richard Cœur de Lion dans l'opéra de Grétry.

Que sait-on d'ailleurs de la vie du peintre? Rien ou presque rien. Les biographies, si courtes qu'elles soient, fourmillent d'erreurs. Ainsi, Larousse et Vapereau le font naître en 1808, quand il a soixante-dix ans à peine. Il passe pour être le frère de Théodore Rousseau, et il ne lui est parent à aucun degré. Son père s'appelait Philippe, et sa mère Rousseau, tandis que le grand paysagiste était le fils de M. Rousseau.

Cette fausse parenté a même donné lieu dans le temps à un singulier quiproquo. Les deux peintres furent portés ensemble pour la croix de la Légion d'honneur.

— Comment, deux Rousseau! dit le ministre des Beaux-Arts en regardant la liste. Je ne puis les décorer d'un seul coup. Quel est l'aîné? Le tour du cadet viendra plus tard.

— Mais ils ne sont pas de la même famille, s'écria en riant M. de Nieuwerkerke.

— Ah! vraiment, ce ne sont pas les deux frères? Alors c'est bien différent.

Et les deux Rousseau eurent la croix le même jour.

Philippe Rousseau, aujourd'hui officier de la Légion d'honneur, est un aimable causeur dont la mémoire, comme celle de Jean Gigoux, est fertile en amusantes histoires.

J'ai appris de lui qu'il avait débuté à quatorze ans, chez Hippolyte Garneray, le peintre de marine. Pendant dix-huit mois, son premier maître, au lieu de lui apprendre le dessin, préférait le charger de commissions. Il entra ensuite dans l'atelier de Bertin, le

paysagiste aujourd'hui si démodé, qui lui enseigna, entre autres choses, à mettre dans le bleu de ses ciels de la laque pour le matin, du brun rouge pour le midi et du vermillon pour le soir.

Il faut l'entendre parler de ses tâtonnements, de ses études dans la campagne au bord de la Bièvre, ou bien de ses copies au musée du Louvre qu'il vendait péniblement cinq francs. Son premier essai d'atelier fut le *Château de la reine Blanche*, d'après un dessin de Bertin. Longtemps les maîtres de l'école flamande l'attirèrent. Mais, quand il eut pénétré l'œuvre de Chardin, ce Vénitien français, qui broyait sur sa palette la substance même des objets, il lâcha tout pour s'inspirer de sa manière. C'est, en effet, de cet admirable coloriste qu'il procède. Il l'admire comme un dieu. Avec une modestie qui l'honore, il a pendu l'une des meilleures toiles de ce naturaliste avant la lettre, au mur de son atelier (1).

(1) Voici les principales toiles de M. Philippe Rousseau. Il a débuté au Salon de 1834 par une *Vue prise en Normandie*, et, à partir de cette époque, a exposé : *Vue prise à Dampierre*, près Versailles; *Vue de Saint-Martin*, près Gisors (1835); *Vue prise à Freuleuse*, près Gisors (1836); *Vue prise à Lions*, en Normandie; *Vue prise près du Télégraphe sur la côte Sainte-Catherine*, à Rouen; *Vue prise à Dampierre* (1837); *Vue prise aux environs de Surgère* (1838); *Paysage* (1839); *La Chaise de poste*, *Paysage* (1841); *Trois natures mortes* (1844); *Le Rat de ville et le Rat des champs*, acquis par M. le duc de Trévise, et qui a été admis à l'exposition universelle de 1855; *Un chien; Fruits; Nature morte* (1845); *Le chat et le vieux rat;* deux *Natures mortes* (1846); deux *Intérieurs; La Taupe et le Lapin; Fleurs et papillons* (1847); *Une basse-cour; Fruits; Gibier* (1848); *Un chat prenant une souris; Intérieur de ferme* (1849); *Part à deux; Un importun; Fruits;* deux *Natures mortes* (1850); *Le Rat retiré du monde* (1852); *La Mère de famille; Pygarque chassant au marais* (1853); *Deux artistes de chez Guignol; Cigogne faisant la sieste au bord d'un bassin; Chevreau broutant des fleurs* (exposition universelle de 1855); *Chiens couplés au chenil; Lièvre chassé par des bassets; La récréation; Perroquets; Gibier et légumes; Résignation; Intérieur d'une ferme en*

Diderot disait un jour à Chardin : « Mon cher, cachez-moi ces pêches, je vais les dévorer. » On en pourrait dire autant des *Figues* qui seront prochainement exposées à l'hôtel Drouot. Avec Antoine Vollon, nul mieux que Philippe Rousseau n'a su rendre vivantes les natures mortes. Elles viennent d'être cueillies, les *Asperges* qui figureront dans cette modeste vente. Le *Fromage à la pie* est d'une succulence sans pareille, cet *Intérieur de cuisine* d'une vérité à tromper les yeux. Ces *Lièvres* et *Perdreaux* sont la nature même ; ils sont hors de la toile, et quant aux *Roses*, *Branches de lilas*, et à la *Giroflée dans un verre*, elles ont une fraîcheur printanière. Il semble qu'on va s'approcher pour respirer leur parfum.

Et quel art dans la composition ! quelle science de mise en scène ! de ce côté-là l'ermite de l'avenue Frochot me rappelle Claude Gillot, Desportes et surtout Oudry, l'infatigable artiste. Oudry aimait beaucoup les singes. Il en mettait souvent dans ses tableaux. Philippe Rousseau adore aussi les singes, souvent ils lui servent à animer ses tableaux d'une note spirituelle. Il en a peint un en photographe. Un autre, se balançant sur une corde, a longtemps orné la salle à manger de

Savoie; Pigeons; Le déjeuner (1859); *Un jour de gala; Un déjeuner* (1859); *Musique de chambre; Cuisine* (1861); *La recherche de l'absolu; Le Lièvre et les Grenouilles* (1863); *Un marché d'autrefois*, au musée de Caen; *Nature morte* (1864); *Chacun pour soi; Fruits* (1865); *« Il opère lui-même »; Fleurs d'automne* (1866); *Chardin et ses modèles* (1867); *Le Rat retiré du monde; Intérieur de cuisine* (exposition universelle de 1867); *Résidence de Walter Scott*; *Fleurs d'été* (1868); *L'Été; l'Automne* (1869); *La Fontaine fleurie; Premières prunes et dernières cerises* (1870); *Les confitures; le Printemps* (1872); *L'Office* (1873); *La Fête-Dieu; la Salade* (1874); *Le Loup et l'Agneau; les Fromages* (1875); *Les Huîtres; les Pavots* (1876); médaille de 2e classe au Salon de 1845, de 1re classe en 1848, de 2e classe en 1855; M. Philippe Rousseau a été décoré de la Légion d'honneur en 1852 et fait officier en 1870.

l'ancien hôtel de M. Édouard André. Mais c'est surtout les rats qu'il excelle à peindre, et sa réputation date de son tableau, *le Rat de ville et le Rat des champs*, que Gautier appelait un chef-d'œuvre et qui est aujourd'hui dans la famille de Trévise,

On voit que Philippe Rousseau est fidèle au bonhomme La Fontaine. Rien d'amusant comme son rat retiré dans son fromage de Hollande. Decamps avait déjà traité ce sujet, mais en petit, et la scène est toute différente.

Philippe Rousseau nous représente le Rat au moment où les députés de Ratapolis viennent lui demander l'aumône.

> Mes amis, dit le solitaire,
> Les choses d'ici-bas ne me regardent plus.
> En quoi peut un pauvre reclus
> Vous assister? que peut-il faire
> Que de prier le Ciel qu'il vous aide en ceci :
> J'espère qu'il aura de vous quelque souci.

Le tableau est tout à fait spirituel, et Philippe Rousseau peut se flatter d'avoir une fois de plus admirablement traduit La Fontaine.

Après avoir fait un tour dans l'atelier :

— Serait-il indiscret, dis-je au peintre en me retirant, de vous demander pourquoi vous vous séparez de tableaux et d'études à peine achevés?

— Pas du tout, me répondit-il ; je quitte cet atelier pour en prendre un moins grand et moins cher, j'en profite pour faire un petit nettoyage. Vous savez bien qu'on a toujours trop de choses quand on déménage.

— Pas de ces choses-là, cher maître. J'en connais,

et je suis du nombre, qui voudraient avoir de vos esquisses plein leur maison (1).

Une galerie de portraits historiques ! quarante tableaux de plus de deux mètres de haut, chez un simple bourgeois de Paris. La chose est assez rare pour qu'on s'y arrête.

Les musées et les châteaux ont seuls, maintenant, le privilège de posséder des portraits en pied, grandeur nature. On ne les rencontre plus qu'au Théâtre-Français, les soirs d'*Hernani*, par cette bonne raison qu'ils sont aussi embarrassants dans nos appartements modernes que les in-folio dans une petite bibliothèque.

L'occasion fait éclore les collectionneurs. Il est probable que le propriétaire de cette galerie n'eût jamais acquis une seule de ces peintures sans un incident curieux à retenir pour leur histoire.

M. Aragon était avocat. Un jour de l'année 1835, il reçut dans son cabinet la visite d'une dame, bourgeoise fort riche, qui prétendait descendre d'une race royale. Elle venait le consulter sur une demande en nullité de mariage qu'elle se proposait de formuler contre son mari, sous le singulier prétexte qu'il l'avait trompée sur les quartiers de noblesse de sa famille.

M. Aragon, homme de bon sens, démontra aisément à sa visiteuse qu'un procès basé sur ces motifs était perdu d'avance, et elle renonça à plaider.

Mais quelques jours après, elle lui envoyait à titre d'honoraires, pour sa consultation, deux grands por-

(1) Cette vente a produit [illegible] francs environ.

Voici les principaux prix : *Les Asperges*, 1,350 fr., à M. Moreau-Chaslon ; *Lièvre et perdreaux*, 950 fr. ; *Roses*, 400 fr. ; *Groseilles dans un verre*, 800 fr., à Mme la baronne Salomon de Rothschild ; *Brioche*, au baron A. de Rothschild, 195 fr.

traits de souverains. M. Aragon n'y comprit rien d'abord; puis, revenu de sa surprise, il écrivit à sa cliente, dans les termes que voici :

Madame,

Vos ancêtres sont magnifiques. Je le reconnais d'autant plus volontiers que je les garde... Il est fâcheux que ceux de M. de X... ne les vaillent pas. En tout cas, supposez-le. C'est le meilleur conseil que je puisse vous donner.

Les deux tableaux étaient, en effet, fort beaux. M. Aragon les accrocha dans son cabinet de travail et ne se lassa plus de les regarder. Peu à peu l'idée lui vint d'en avoir d'autres et, mordu par cette belle passion de la collection, il se mit en campagne. Tour à tour, il parcourut l'Espagne et l'Italie, il suivit les grandes ventes comme celles de San Donato et de Salamanca, toujours en quête de portraits de rois et de princes des quinzième, seizième, dix-septième siècles.

Cependant ce n'était pas de glorieux ancêtres qu'il recherchait comme sa noble cliente, ce n'étaient pas des titres qu'il voulait, mais des personnages historiques revêtus de costumes resplendissants et surtout bien authentiques.

Justement un des premiers portraits achetés par lui fut celui de Ferdinand Ier, empereur d'Allemagne en 1556. Il le trouva chez un archevêque de Cambrai. C'était alors un dominicain ornant l'un des cloîtres, et qui disparut au nettoyage pour laisser apercevoir dans toute sa majesté le frère puîné de Charles-Quint, tenant le sceptre d'une main et dans l'autre le globe de cristal surmonté d'une croix. On aurait dit une moitié de Dieu, selon la belle expression du poète.

Tout d'abord M. Aragon le prit pour un Holbein,

mais en y regardant de plus près, en consultant les dates, il s'aperçut qu'il avait sous les yeux une œuvre de Porbus le vieux, « l'un de ces grands *imaigiers* qui peignaient la semblance », comme on disait alors. Et vous savez si on les compte ceux qui, dans les siècles passés, ont su donner la vie à la matière !

« Tout le monde peut à la rigueur peindre un œil, a dit Lawrence, mais tout le monde ne saurait peindre un regard. » C'est en effet dans le regard qu'est toute la ressemblance. La première qualité d'un peintre qui veut fixer sur la toile une physionomie, ne peut donc être que la sincérité. Or, il est bien difficile d'être sincère vis-à-vis des princes qui n'entendent d'ordinaire que la flatterie. Louis XIV demandait un jour à Mignard, devant qui il posait, s'il le trouvait vieilli.

— Sire, répondit le peintre, je vois seulement quelques victoires de plus sur le front de Votre Majesté.

Le mot était d'un courtisan, mais en même temps d'un bel esprit. Peut-être Porbus, qui était Flamand, ne l'eût-il pas trouvé.

Après le portrait de Ferdinand Ier, M. Aragon fut assez heureux pour en découvrir beaucoup d'autres, les uns faibles, les autres remarquables : un *Charles-Quint*, un *Cosme de Médicis*, un beau *Don Sébastien*, roi de Portugal, une *Catherine de Médicis* avec une robe rouge en forme de cloche, une *Marie Stuart* vêtue de blanc, une *Isabelle de Portugal*, la mère de Charles le Téméraire, une *Catherine Cornaro*, reine de Chypre, belle femme blonde, à la physionomie énergique et sensuelle, dont Paul Véronèse, le Titien et Palma le vieux ont reproduit les traits ; un *Maurice de Nassau*, avec un ruban en sautoir sur une cuirasse comme il n'y en a pas à Cluny. Un *Philippe II* pâle et rêveur dans un costume noir peint par Sanchez Coello.

Il eut aussi la bonne fortune de rencontrer les portraits de *Henri IV*, de *Marguerite de Valois*, sa femme, et d'*Isabelle de Bourbon*, sa fille, peinte, dit-on, par Rubens et venant de la collection Salamanca; trois tableaux qu'un groupe de légitimistes voulaient lui acheter pour les offrir, par souscription, au comte de Chambord peu de temps avant sa mort. Puis enfin il put acquérir deux portraits représentant *Frédéric le Sage* et sa femme entourés de leur cour, deux peintures sur bois par Cranach, qui sont tout simplement deux chefs-d'œuvre auxquels je m'arrêterai pour finir.

M. Thiers disait que le visage est le théâtre de la pensée. Jamais la pensée humaine ne fut mieux rendue que par ce vieux Cranach, qui nous a conservé les traits des principaux personnages de son époque. Il avait le coloris fin et léger d'Albert Dürer et ne connaissait pas l'empâtement si cher aux peintres contemporains.

Aussi quelle transparence dans les visages! Tout jeune encore, Cranach reçut l'hospitalité de l'électeur de Saxe qui le combla d'honneurs et l'emmena à Jérusalem.

Ami des bons et des mauvais jours, quand Frédéric tomba du pouvoir, il le suivit jusque dans sa prison. C'est assez dire qu'il connaissait le caractère et l'âme de son modèle.

Dans le portrait de la galerie Aragon, Frédéric le Sage, aux cheveux roux, est représenté debout, couvert d'une cuirasse, appuyé sur un bâton et tenant une lance. Sa femme est vêtue d'une robe verdâtre à reflets changeants, en partie couverte d'une tunique rouge décolletée. Des colliers et des chaînes d'or parent son cou et ses épaules. Tous deux sont « parlants » et semblent vouloir sortir de leur cadre noir.

S'il est vrai que le visage soit une lettre de recommandation écrite dans une langue commune à tous les hommes, l'électeur de Saxe devait être un bon

prince, car la peinture de Cranach inspire le respect et la sympathie.

Enfin nous avons fait faillite !...

C'est à croire vraiment que les peintres sont à la veille d'emprunter cette vieille rubrique aux commerçants pour la liquidation de leurs rossignols à 50 p. 100 de rabais. Depuis quelque temps ils deviennent les fournisseurs attitrés de l'Hôtel, et leurs œuvres défilent si vite que les couleurs de leurs tableaux finissent par se confondre comme celles du spectre solaire. Allons, si peu que le mouvement continue, la peinture suffira largement à la vie des experts et commissaires-priseurs.

Comptez avec moi, s'il vous plaît !

Dans les derniers jours de mars, nous avons eu les ventes Berchère, Bourgoin, Trouillebert, et voici que déjà pour la première quinzaine d'avril s'amoncent les ventes de Fichel, le peintre de genre, Karl Daubigny, Eugène Petit, Gustave Doré, puis ensuite celles de W. de Gegerfeld, de Penne, Henri Dupray, Ortmans le paysagiste, E. Boutibonne le hongrois, Chaigneau le moutonnier, sans compter beaucoup d'autres encore tenues en réserve pour la fin de la campagne.

Tant de ventes à la fois, allez-vous dire, doivent provoquer une baisse certaine. Erreur ! Pendant la crise ministérielle, le cours de la peinture s'est mieux soutenu que celui de la rente. Rassurez-vous donc, les tableaux se vendent toujours bien. Des Trouillebert payés l'année dernière 3 et 400 francs ont atteint cette année le chiffre respectable de 1,100 francs. Reconnaissons-le, du reste, il y a progrès dans la manière du peintre. M. Trouillebert ne s'en tient plus à des imitations plus ou moins heureuses. Sa personnalité se dégage de ses œuvres. Ses paysages sont maintenant

bien à lui et ne rappellent que de très loin le style et le vague poétique du pinceau de Corot. Toute bonne toile, en général, est bien accueillie par le public et ce n'est pas la vente de deux ou trois cents tableaux qui éteindra l'ardeur des amateurs de peinture. Ce n'est pas là qu'est l'écueil, c'est dans ces productions hâtées que les peintres veulent faire passer dans leur vente, et qui, cataloguées sans être terminées, sont vivement brossées dans l'atelier, sans modèle, sans études et de souvenir des œuvres déjà faites; aussi lorsque vient le jour de l'exposition, ces toiles encore embues compromettent les œuvres dignes de l'attention du public. Je crains, à ce métier, que les peintres ne transforment leur atelier en fabrique. Si le peintre devient un commerçant, il compromet sa réputation, il est perdu pour l'art.

Ce n'est pas, cependant, le cas des 31 tableaux dont se composait la vente N. Berchère, faite par les soins de l'expert Jules Chaine. Ils ont produit 28,460 francs. Par le temps qui court, ce résultat est un succès.

Je n'ai pas à vous présenter M. Berchère, l'un de nos orientalistes les plus distingués et les plus sincères, car il ne peint que ce qu'il a vu en Égypte, en Nubie et en Syrie. Il tient à la fois de Fromentin par la couleur et par la note poétique et de Pasini par la finesse et par l'art de la mise en scène. Ses *Rues du Caire* sont extrêmement pittoresques, et ses *Bords du Nil* d'une vérité extraordinaire. C'est un charmeur, mais il n'est pas seulement épris « du ciel sans nuage au-dessus du désert sans ombre », il aime aussi la course des grands nuages et le tumulte des flots. Son *Coup de vent sur le Nil pendant l'inondation*, qui a été vendu l'autre jour 1,960 francs, est d'un puissant effet dramatique, avec sa tartane battue par l'orage.

Et à ce propos je remarque que les tableaux des peintres contemporains même de second ordre se vendent plus cher que bien des tableaux de maîtres anciens. Les étrangers semblent subir une dépréciation. Ainsi, à la vente du marquis de Saint-Clou, la *Jeune musicienne* de Schalken n'a été payée que 300 francs; une *Nature morte*, de Ilingeland (décrite dans le catalogue raisonné de Smith), 300 francs; le *Départ du cavalier*, de Verschuring, 400 francs. Je ne vois qu'un Van Goyen, le *Mærdyck*, qui ait été adjugé 2,000 francs et deux *Vues de Venise* de Guardi, deux petits tableautins ayant appartenu à Charles Pillet, qui aient trouvé acquéreur ensemble à 3,400 francs.

Les aquarelles de M. Désiré Bourgoin ont également été bien accueillies du public. L'aquarelle est à la mode. Elle a son temple, ses expositions particulières, sa société, ses thuriféraires, ses adeptes; bref, ce n'est plus comme autrefois une simple fantaisie, c'est un art classé, estimé, coté, depuis qu'il a été illustré par les Leloir, les Vibert, les Worms, les Detaille, les Harpignies et les Madeleine Lemaire.

Je n'éprouve, du reste, aucune difficulté à reconnaître que je subis son charme, comme celui du pastel que l'on vient de remettre en honneur par la constitution d'une société qui va faire une exposition à la salle Petit. L'aquarelle est plus légère, plus transparente, plus limpide que la peinture à l'huile; malheureusement, elle ne peut, comme elle, défier aussi longtemps les injures du temps. Ce qui plaît surtout dans les aquarelles de M. D. Bourgoin, c'est leur franche venue, la souplesse de ses verdures, de ses fleurs, de ses portraits, de ses natures mortes, c'est la combinaison très heureuse de l'eau et de la gouache qui donne à ses œuvres une précieuse solidité. Les *Ateliers d'Édouard Detaille* et de

Sarah Bernhardt, qui ont été vendus 400 francs le premier et 620 le second, sont de bonnes aquarelles dont les détails, mis en valeur avec soin, sont rendus avec art (1).

Après la charmante préface de mon ami Charles Chincholle, sur Eugène Petit, ce peintre de fleurs qui sait si merveilleusement arranger les couleurs d'un bouquet, je n'ai plus qu'à souhaiter à sa vente de mardi prochain le succès qu'elle mérite.

Petit est ce peintre de fleurs qui aurait peut-être quelque succès s'il était femme comme Madeleine Lemaire, mais qui ne se pique pas du tout d'être homme du monde comme en témoigne l'anecdote suivante :

Un jour, il y a longtemps de cela, Eugène Petit était au palais de Fontainebleau en train de faire de la décoration. L'impératrice vient à lui.

— Mon peintre, dit-elle en lui tendant un album, je vous fais concurrence. Donnez-moi donc votre avis sur les fleurs que je viens de peindre.

Petit descend de son échelle, et de sa voix de Parisien de Montmartre :

— Ça des fleurs? s'écrie-t-il, c'est du zinc!

Et l'impératrice, très gaie alors, d'éclater de rire, puis de se sauver pour aller dire à ses invités :

— Mes fleurs! mes fleurs... qui sont du zinc!

Mais Petit, nous dit Chincholle, respecte plus les fleurs que les impératrices. Il a surpris le secret des lilas, des pervenches et des roses. Il ne les reproduit qu'avec ce velouté si délicat qui est leur chair. Aussi parmi ses succès d'artiste compte-t-il : l'hôtel de ville de Lyon, les préfectures de Versailles, de Tours, la salle à manger du palais de l'Élysée, les hôtels particuliers

(1) Cette vente a produit un total de 6,275 francs.

de MM. Denière, Camondo, Froment-Meurice, André, de Mme Sommier. C'est le cas de dire : Que de fleurs !

Cependant Chincholle aurait bien fait de nous tracer à la plume le portrait d'Eugène Petit, de « ce gavroche doublé d'un poète », car ses traits me sont inconnus et je l'ai vainement cherché dans la collection des *Peintres dessinés par eux-mêmes*, faite par un amateur dont j'ignore le nom et qui va être mise sur table par les soins de M. Gustave Coulon.

Les peintres dessinés par eux-mêmes à la plume, au fusain ou au crayon ! Pourquoi pas ? Nous avions bien déjà les *Animaux* et les *Français peints par eux-mêmes*. En peinture, le *moi* n'est heureusement pas haïssable. L'idée paraît, à coup sûr, originale. Bien des gens voudront voir comment Duez, Henri Gervex, Desboutin, P. Heilbuth, Pelouse, Saint-Marceaux, Vuillefroy, Van Marcke, Falguière, Cormon, E. Dantan, Julien Le Blant, Robert Mols, F. Roybet, Ballavoine, Barillot, Beyle, Maurice Courant, Gustave Deloye, Gustave Doré, Victor Gilbert, Léon Glaize, G. Jeannin, Lucien Melingue, Aimé Perret, Renouf, Ph. Rousseau se sont interprétés.

Ils auraient dû écrire au-dessous de leur signature :

— N'est-ce pas que je me ressemble ?

Peut-être les musulmans, qui s'abstiennent de reproduire la figure humaine, ont-ils raison de dire que la plus belle face humaine ne vaut pas les arabesques de l'Alhambra. Le miroir est un mauvais conseiller. Gare à ceux qui ont triché et qui se sont fait une tête ! Nous allons pouvoir en juger.

Prix principaux de la vente Aragon. — *Ferdinand Ier*, attribué à Porbus le vieux, 3,500 francs.

Frédéric le Sage, par Cranach le vieux, 6,000 francs.
Chatherine de Médicis, attribué à Antonio Moro, 1,210 fr.
Henri IV, école de Porbus, 1,080 francs.
Marguerite de Valois, attribué à Porbus, 1,150 francs.
Isabelle de Bourbon, attribué à P. P. Rubens, 1,220 francs.
Don Sébastien, école flamande, 840 francs.
Maurice de Nassau, attribué à J. van Ravestein, 500 francs.
Philippe II, attribué à Sanchez Coello, 500 francs.
Saint Joseph et l'enfant Jésus, attribué à Bartholomeo-Esteban Murillo, 2,000 francs.
Total de la vente, 23,960 francs.

PRIX PRINCIPAUX DE LA VENTE FICHEL. — *La partie du Prince*, 2,730 francs, à M. Leblanc. *Le Quintette*, 2,150 francs, à M. Carnaud. *Le Mendiant*, 1,750 francs, à M. Lautz, de Mulhouse. *Avant la recette*, 1,200 francs, à M. Leblanc. *Après la recette*, 1,100 francs, à M. Lamare. *Le Toast*, 1,180 francs, à M. Plisson. *Amateurs de tableaux*, 1,325 francs, à M. Meyer. *Amateurs chez un peintre*, 1,500 fr. à M. Lautz. *Fumeurs*, 1,050 francs, à M. Fichel. *Le Coup de l'étrier*, 105 francs, à M. Frédéric. *La lecture de la Gazette*, 1,400 francs, à M. Bureau. *Le Billet de logement*, 1,310 fr. à M. Lévy.
Produit total : 27,145 francs.

PRIX PRINCIPAUX DE LA VENTE KARL DAUBIGNY. — *Port de Rouen (Normandie)*, 500 francs. *Montfermeil; soleil levant, effet de neige*, 500 francs. — *La vallée de Pourville (Normandie)*, 500 francs. — *Un chemin à Valmondois* (Seine-et-Oise), 400 francs.
Total de la vente, environ 10,000 francs.

PRIX PRINCIPAUX DE LA VENTE BOUTIBONNE. — *La femme à travers les siècles*, série composée de dix panneaux. *La Fille du Pharaon*, 160 francs. *Sapho*, 105 francs. *La Femme du Doge*, XVIe *siècle*, 140 francs. *Patricienne d'Anvers*, XVIIe *siècle*, 150 francs. *Élégante sous le Directoire*, 190 fr. *Marquise, fin du* XVIIIe *siècle*, 275 francs.
Total, environ 3,500 francs.

PRIX PRINCIPAUX DE LA VENTE CHAIGNEAU. — *La Paille fraîche*,

tableau 1,100 francs. *Le Vieux Berger*, tableau, 1,000 francs.
Produit de la vente, 15,000 francs environ.

PRIX PRINCIPAUX DE LA VENTE O. DE PENNE. — AQUARELLES : *Hallali du sanglier*, 460 francs. *Chiens d'arrêt*, 455 francs. *Épagneuls divers*, 430 francs. *Chiens au marais*, 590 francs. *Chiens de Vendée*, 400 francs. *Valet de chiens, Louis XV*, 450 francs ; *chiens Saint-Hubert*, 470 francs. *Sanglier hallali courant*, 410 francs. *Limiers*, 460 francs. *La Mort du sanglier*, 420 francs ; *Un lancer*, 410 francs.

DESSINS : *Setters en arrêt*, 260 francs. *Chiens français, races diverses*, 330 francs. *On sonne aux chiens*, 380 francs. *Le Lancer*, 300 francs. *Hallali courant*, 325 francs. *Bien-aller*, 305 francs. *Limiers*, 315 francs.

Total de la vente, 26,000 francs environ.

XXXII

Gustave Doré. — Notre première entrevue. — Flatterie et griserie. — Coloriste médiocre, illustrateur inimitable. — *Les Saltimbanques.* — *La bataille d'Inkermann.* — Préface d'A. Dumas fils. — *Doré Gallery*, à Londres. — L'addition payée par un croquis. — *Parlez au concierge.* — Doré sculpteur. — *Finir mon Shakespeare et mourir!* — Le génie triomphe de la mort. — Résultats de la vente Doré.

14 *avril.*

Je me souviendrai toujours de la première visite que je fis, en 1872, à Gustave Doré. On venait d'organiser à Nantes une exposition de peinture et j'avais été chargé de lui demander d'y participer. Quand j'entrai dans son vaste atelier de la rue Bayard, il était monté sur une haute échelle, devant une toile immense que je vois encore et qui représentait le Christ sortant du Temple. Depuis qu'il avait illustré la Bible de Mame, le sympathique artiste s'était épris d'enthousiasme pour les sujets religieux.

La vue de ce tableau me causa une véritable stupeur, mais Gustave Doré avait l'air triomphant. Il était entouré d'une sorte de cour d'amour qui le félicitait, l'adulait, et lui, comme un grand enfant, prenait cet encens féminin pour la monnaie de la gloire.

— Ah! quel beau tableau! s'écriait une jeune et charmante femme. Vous n'avez jamais été aussi bien

inspiré ! Une telle page suffit pour donner l'immortalité !

Et comme après lui avoir exposé l'objet de ma visite, je lui demandais à me céder deux de ses dessins :

— Choisissez dans le tas, me dit-il d'un air indifférent, en me montrant une pile de cartons. J'ai là quelques-unes de mes dernières études sur Londres.

Comme on le voit, il ne lui suffisait plus d'être un admirable dessinateur. Il avait abdiqué en faveur de la peinture. Je ne sais quelle chimère lui avait tourné la tête. Il voulait être un grand peintre et un grand sculpteur comme Michel-Ange. Il attachait alors plus d'importance à ce qui tombait de sa palette qu'aux fantaisies de son crayon. Bien à tort, selon moi, car c'est mon humble avis, très contesté peut-être, que Doré n'existe pas comme peintre.

Du reste, les hommes de talent comme Doré ont de ces idées fixes. Se croyant aptes à tout, ils ne veulent pas être confinés dans le genre qui leur donne la célébrité. Ils cherchent à s'imposer dans un autre, au risque de rencontrer les horions de la critique. Voyez Lamartine, le vers n'était pour lui qu'un caprice amusant Il n'ambitionnait qu'une gloire, celle de l'homme d'action. On sait ce que la politique lui coûta.

Doré était donc piqué de la tarentule de la peinture. Il croyait qu'il suffisait d'avoir un coup de crayon magique, une imagination fantastique pour être peintre. Il se trompait, c'est la couleur qui fait les maîtres de la peinture. Et Doré ne fut jamais un coloriste. Lui qui était si hardi, si original, si personnel, lui qui, avec un peu d'encre de Chine, dessinait des châteaux merveilleux, des palais de contes de fées, des lunes déchirant les nuages et des soleils éclairant comme des rayons de lumière électrique, lui dont le crayon promené sur du papier blanc créait des trophées de chairs, des orgies de muscles, des géants mythologiques et des moines

pansus dignes des *Caprichos* de Goya, il faisait vieux, terne, poncif, vert, un pinceau à la main. Après la révolution opérée dans le paysage par les Daubigny, les Dupré, les Théodore Rousseau, il en était encore à l'école sans relief et maniérée de Bertin.

Je n'exprime ici, bien entendu, je le répète, que mon opinion personnelle, car je sais que Doré a, comme peintre, ses admirateurs et ses amis ; madame de Cassin l'a mis dans sa galerie à côté de nos plus grands maîtres. M. Monteaux a de lui les *Saltimbanques*, son *Alsace* du Salon de 1872, une grosse fille qui serre sur son cœur un drapeau tricolore, et l'État lui avait commandé la *Bataille d'Inkermann*, qui se trouve au musée de Versailles. On raconte même qu'un jour Alexandre Dumas fils, entrant dans son atelier pendant son absence, écrivit cette phrase à la main sur une ardoise :

— Ah ! voilà une fière série de paysages. C'est admirable !

C'est peut-être pour cela qu'il s'est chargé de la préface du catalogue de la vente. Seulement, nous nous attendions tous à une œuvre magistrale de critique. Nous n'y avons trouvé, suivie d'une courte conclusion, qu'une seconde édition du discours prononcé sur la tombe de l'artiste.

Il faut bien le reconnaître aussi, les Anglais exercèrent une grande influence sur l'esprit du peintre. Dès ses premiers tableaux, ils l'accaparèrent ; du reste, par lui-même, il appartenait au génie rêveur et mystique qui est dans l'esprit des races du Nord, plutôt qu'aux races latines.

Avec son ami Blanchard-Jerrold, il publia un livre intitulé : *Londres*, où sont représentées toutes les misères poignantes de cette grande cité. Connu et aimé du peuple anglais, il fut arrêté, un jour dans la rue

par les marchands de poissons qui lui offrirent, avec leurs compliments, la plus belle pièce de leur étalage.

Le lord-maire l'invitait à sa table et le plaçait à sa droite. La reine Victoria, le prince de Galles, James Duncan de Kilman, le propriétaire du portrait de Gustave Doré par Carolus Duran, lui achetaient ses paysages d'Écosse à des prix très élevés. Enfin MM. Fairless et Beyfort avaient installé à Londres, 35, New Bond Street, la *Doré Gallery* pour laquelle, n'hésitant pas à risquer des capitaux importants, ils lui commandaient de grandes toiles inspirées de la Bible et qu'ils payaient, dit-on, cent mille francs, sans marchander. Devant de pareils chiffres, il faudrait peut-être se taire. En tous cas, c'était plus qu'il n'en faudrait pour griser bien des gens. Mais personne n'avait plus de dédain que Doré pour les billets de banque. Je l'ai vu les chiffonner et les fourrer dans sa poche avec mépris, comme il eût fait d'un prospectus distribué dans les rues. Il tenait avant tout à sa réputation.

Bien qu'il se soit vanté un jour de n'avoir jamais été au Louvre, ce qui n'est qu'un étourdissant paradoxe, il travaillait beaucoup ses tableaux, il avait horreur du chic et peignait toujours d'après nature. Dans ses dernières années, le maître aimait à se retirer à Montreux, sur les bords du lac de Genève, à l'hôtel du Cygne. C'est de là qu'il allait lever ces paysages dans l'Engadine et le Tyrol qui seront demain vendus à l'hôtel Drouot. On dit même que la première fois qu'il vint à Montreux, il paya son hôtelier avec un dessin, faute d'avoir pris sur lui de l'argent. L'hôtelier, paraît-il, n'entendait rien aux choses de l'art et ne voulait pas d'abord de ce papier-monnaie, mais quelques voyageurs l'ayant édifié sur sa valeur, il finit par l'accepter avec force remerciements. Heureux peintres qui peuvent ainsi payer leurs dettes d'un coup de crayon!

Gustave Doré se croyait apte à tout. Le fait est qu'il était doué d'une facilité surprenante.

Son frère, le colonel Doré, me disait qu'au lycée, après avoir été brouillé je ne sais combien de temps avec les chiffres, il s'avisa de suivre le cours de mathématiques spéciales. Au bout de dix mois, il occupait la première place. Inutile de rappeler son entrain endiablé, ses exercices de clown et de gymnasiarque avec lesquels il amusa, sous l'Empire, la cour de Compiègne, car on a tout dit sur la joyeuse humeur de Gustave Doré.

Cependant voici une anecdote sur lui que je crois inédite :

Il fit, un jour, avec Cham, une charge qui rappelle celle de Cabrion à Pipelet décrite par Eugène Sue.

Il entre avec son ami chez un concierge, s'asseoit, cause, l'interroge, fait sauter les enfants sur ses genoux, donne des jouets à la petite fille, des sucreries au gamin, parle des locataires et reste ainsi très longtemps, s'appliquant à prolonger la conversation.

Le concierge était très intrigué de ce que pouvaient bien être ces inconnus et du but de leur démarche ; mais ils avaient bonne figure et, touché de leurs attentions pour ses enfants, il ne voulait point brusquer le dénouement. Ainsi la causerie allait toujours son train, reprenant sans cesse sur un sujet nouveau. Cela menaçait de s'éterniser.

— Enfin, que me voulez-vous? dit le concierge impatienté.

Alors, ils se levèrent gravement, prirent leurs chapeaux, saluèrent respectueusement et montrant l'écriteau :

PARLEZ AU CONCIERGE.

— Voilà ce que nous avons lu, dit Gustave Doré, et c'est ce que nous avons fait, Môsieur.

Et ils s'en allèrent.

Gustave Doré a aussi manié la glaise et l'ébauchoir. Dans la sculpture, on le retrouve tout entier avec ses qualités et ses défauts. Dessin parfois lâché, mais idée originale et exécution puissante. La *Vierge à l'enfant Jésus* est une bonne composition. Le *Supplice de Tantale*, un chevalier mort revêtu de son armure, que des corbeaux cherchent en vain à déchiqueter, dénote une imagination prodigieuse. Sa pendule en bronze doré : *Le Temps fauchant les Amours*, qui est entre les mains de madame Ozy, passe à juste titre pour une merveille de grâce. Il a fait pour l'impératrice de Russie un miroir en forme de rideau de théâtre qui rendrait jaloux, s'ils revenaient, les artistes du dix-huitième siècle. Tout le monde a loué sans restriction son grand *Vase de la Vigne*, aujourd'hui à Anvers, et au sujet duquel mon ami Saint-Juirs (René Delorme) raconte qu'en 1878, à l'Exposition universelle, le jury refusa d'admettre dans la section des beaux-arts cet énorme vaisseau qui comporte vingt figures, sous prétexte que « ce n'était pas de la sculpture ». M. Krantz chercha à réparer cette injustice en réservant à ce chef-d'œuvre une place d'honneur dans un des carrefours de l'Exposition, — section de l'industrie!

A mentionner enfin les ouvrages qu'on vendra demain avec le droit de reproduction tels que : *La Gloire et le Génie*, *la Bacchante*, *l'Effroi*. Quant à la *Pyramide humaine*, sa construction est d'une originalité étrange : elle rappelle Clodion par la grâce et Carpeaux par le mouvement.

Le 14 avril a commencé, devant une foule compacte, l'exposition de ses œuvres dans trois salles ouvertes en enfilade pour la circonstance. Ce n'a pas été une mince besogne que la mise en place! car on ne peut disposer, à l'hôtel, d'un local ayant l'ampleur du gym-

nase Amoros, dont Doré avait fait son atelier de sculpture et de peinture. Là seulement pouvaient se trouver à leur aise la cage de ses grands-ducs, ses grands chevalets de peinture, ses selles de sculpteur, ses toiles, ses groupes et ses statues gigantesques.

M. B. Lasquin, l'expert, chargé de cette lourde tâche de l'arrangement, s'en est tiré néanmoins à son honneur.

Il a d'abord garni les plus grands panneaux de la salle n° 1 et de son annexe avec deux immenses toiles : une scène de l'*Enfer* du Dante, de 5 mètres sur 9, que le catalogue appelle à tort le *Déluge*, et la *Mort d'Orphée* de 5m,30 sur 7 mètres, qui fut l'étonnement du Salon de 1879. Malgré tout il n'y a pas, à l'hôtel Drouot, de point de vue convenable pour juger d'ensemble ces grandes compositions; l'espace manque pour le recul et la lumière est inégale.

Quel est l'amateur qui pourra faire entrer de pareilles toiles dans sa galerie?

Autour de ces poèmes gigantesques se groupent comme des satellites : la *Défense de Paris*, une grisaille; le *Pont de Londres, la nuit*, une pauvresse endormie avec son enfant; un *Glacier des Alpes*, le dernier tableau du maître; l'*Enfant blessé, Famille du saltimbanque*, fait en 1874 sous l'impression d'un accident arrivé dans un cirque devant le peintre. Ce tableau est perdu dans le faux jour de la frise.

Les groupes de sculpture, *la Parque et l'Amour*, *la Lecture*, sont posés sans piédestal sur le parquet. Une statue à moitié brisée est soutenue par deux planches et semble n'être pas encore déballée. Puis vient ensuite la série des aquarelles. La manière de Doré se transforme lorsqu'il peint à l'eau ou à l'huile et surtout lorsqu'il rehausse d'aquarelle ses dessins. Ses *Courses d'Epsom*, ses *Docks de Londres*, ses *Marchands juifs*,

ses neuf compositions ovales du *Songe d'une nuit d'été* ne manquent pas de caractère.

Mais je persiste dans mon opinion : c'est dans l'illustration que Gustave Doré demeure inimitable. La plupart de ses planches sont marquées au coin du génie. Toutes portent la griffe d'un maître.

Je ne veux cependant pas refaire ici l'histoire de son œuvre et de son crayon. M. Duplessis l'a écrite avec beaucoup de talent en tête du catalogue de l'exposition du cercle de la librairie ; je tiens seulement à rappeler que Doré avait débuté, comme on sait, à l'âge de seize ans dans le *Journal pour rire*. D'après le traité passé à cette époque entre son père et Philippon, directeur de cette feuille, les premières planches lui furent payées à raison de 25 francs. Quinze ans plus tard, l'élève du lycée Charlemagne, devenu homme, recevait de M. Mame, de Tours, 500 francs pour chacun des cent bois de la *Bible*.

Comptez les sommes énormes que lui rapportèrent en outre le *Rabelais*, le *Capitaine Fracasse*, le *Juif-Errant*, le *Don Quichotte*, le *Paradis perdu*, l'*Histoire des croisades*, le *Roland furieux* et bien d'autres encore ! Doré a gagné plusieurs millions.

Dans les dernières années de sa vie, le maître rêvait d'illustrer Shakespeare. Il a même laissé dans ses cartons onze ébauches au bleu de Prusse et à l'encre de Chine, dont quelques-unes ont servi à la mise en scène de *Macbeth* et qui passeront jeudi sous le marteau de Me Chevallier. Les conditions que lui faisaient les éditeurs anglais de cette grande publication ne le satisfirent point. Ce n'était pas une question d'argent, mais d'amour-propre. On lui offrait 700,000 francs, il demandait un million. La mort ne lui permit pas de donner suite à ce projet, qu'il caressait encore pendant sa dernière maladie. Il en parlait sans cesse et disait à son médecin :

« Guérissez-moi, je vous en supplie, que je puisse terminer mon Shakespeare. » Mais la cruelle fut impitoyable et la science impuissante.

C'est grand dommage, car si quelqu'un était de taille à illustrer Shakespeare, nul ne pouvait le faire mieux que l'auteur du *Dante* et des *Contes de Perrault*. Cependant cette œuvre ne manquera pas à sa gloire. Sur la couverture de son catalogue se trouve reproduit un de ses dessins à la plume représentant un Génie vainqueur de la Mort. C'est l'image même de son prodigieux génie. En dépit de ses défauts et de la critique qu'on peut en faire, l'œuvre de Gustave Doré est immortelle.

PRIX PRINCIPAUX.

TABLEAUX : *La mort d'Orphée*, 2,400 francs. *Le déluge du Dante*, d'après le catalogue, mais dont le titre est : *La Septième Enceinte de l'Enfer*, 1,350 francs. *Diane chasseresse*, 1,350 francs. *Les nymphes*, 450 francs, à M. Duruy. *Défense de Paris*, 585 francs, à M. Dreyfus. *L'Entrée de Jésus à Jérusalem*, 1,000 francs, à M. de Franqueville. *Marchande de violette, Cité de Londres*, 520 francs, à la Doré Gallery. *Sujet tiré d'un roman de chevalerie*, 410 francs, à la Doré Gallery. *Paysage d'Écosse*, 3,700 francs, à M. de Franqueville. *Torrent dans les Trossachs*, 750 francs, à M. Gautier. *Pins sur le versant d'une montagne d'Écosse, avec deux chasseurs*, 650 fr., à M. Priestley. *Les Ruines de trois châteaux du Haut-Barr, près Saverne* (*Alsace*), 1,000 francs, à M. d'Audiffret. *Le Grand Chêne*, 1,220 francs, à la baronne Thénard. *Biches dans une forêt de sapins* (*Vosges*), 1,400 francs, à la Doré Gallery. *Éclaircie d'une forêt de sapins sur la côte de Saverne* (*Alsace*), 600 francs, à la Doré Gallery. *Village de l'Engadine*, 700 fr., à M. Dupontavice. *L'Enfant blessé, famille du Saltimbanque*, 920 francs. *L'Enfant blessé*, variante du sujet précédent, 650 francs.

SCULPTURES : *La Parque et l'Amour*, plâtre, 460 francs, à M. Thiébaud. Le même sujet en bronze, 1,360 francs. *La Nuit*, 170 francs, à M. Camus. *Bacchante enlevant une nichée de petits faunes*, 580 francs, à la baronne Thénard. *Nymphe poursuivie par l'Amour*, 750 francs, à M. Alexandre Dumas. *Persée et Andromède*, 460 francs, à la baronne Thénard. *Le Supplice de Tantale*, 230 francs, à M. Thiébaut. *La Gloire et le Génie*, plâtre, 150 francs. *Amour et têtes de mort*, 200 francs, à madame Pillouin. *Pyramide humaine (les Saltimbanques)*, premier modèle en bronze, 1,200 francs, à M. Coolidge; même sujet, deuxième modèle en bronze, 780 francs, à M. Alexandre Dumas; et troisième modèle en bronze, 430 fr. à M. Schwartz... *La Lecture*, groupe en plâtre pour le piédestal de la statue d'Alexandre Dumas père, a été offerte avant la vente à M. Alexandre Dumas fils.

AQUARELLES ET DESSINS : *Le Rhin allemand*, dessin sur papier bleu, rehaussé de blanc, 2,200 francs, à M. Parent. *Marchand juif de Londres*, aquarelle vendue 1,400 francs, à M. Alexandre Dumas fils, qui a aussi acheté quelques-unes des onze ébauches au pinceau préparées pour *Macbeth* dont l'ensemble s'est élevé à 2,650 francs.

Total de la vente, environ 156,000 francs; mais la famille, représentée par le colonel Doré et le docteur Michel, a repris beaucoup de tableaux.

XXXIII

Brustlein de Mulhouse. — *Mademoiselle France.* — *La Chevrière*, de Corot. — *L'Ile de Vaux*, par Daubigny. — Galerie Seney, vendue à New-York. — Piéton, du Havre. — Autographes de Souverains. — Un trône aux enchères. — Le sculpteur d'Épinay. — *Mettez les femmes de votre côté.* — *Ceinture dorée.* — Un mot du prince de Galles. — *Les trois heures de la vie.* — *Le Nain*, d'Henri Regnault. — Faïences d'Urbino et sculptures anciennes.

22 *avril.*

Les vacances de Pâques sont finies. Le commerce de la curiosité a repris son cours. Encore quelques jours et la dernière période de la saison des ventes commencera. Comme le printemps est annoncé par la pousse des feuilles, elle s'annonce aussi par une floraison de catalogues aux couleurs printanières. Chaque jour les distributeurs m'en apportent un bouquet et, dans la quantité, quelques-uns sentent bon. En voici un par exemple qui a comme le parfum du *Vergiss mein nicht.* Ouvrons-le, c'est le catalogue de la vente Brustlein, de Mulhouse.

Chapeau bas! cet homme fut un patriote dans toute l'éloquence du mot. Quand Mulhouse tomba sous le joug allemand, M. Brustlein fit prendre le deuil à toute sa maison. Elle le porte encore, elle doit, d'après les volontés du défunt, le porter jusqu'à ce que Mulhouse redevienne française. Hélas! le redeviendra-t-elle jamais?

Il y a déjà quinze ans qu'elle a perdu le droit d'arborer le drapeau tricolore ! En attendant, le cœur vous saute dans la poitrine, lorsqu'on voit combien nos frères d'Alsace sont attachés à la mère patrie.

Pour mieux la faire aimer de ses enfants, pour avoir l'occasion de prononcer vingt fois par jour son nom chéri, M. Brustlein avait donné le nom de *France* à sa dernière fille. Quand un régiment prussien défilait dans sa rue, il fermait ses fenêtres. Bien plus, et vous allez voir jusqu'où il poussait l'amour de son pays d'origine, il avait réuni une collection de dessins et de tableaux de maîtres ; de peur qu'après sa mort cette collection restât à l'Allemagne, il fit un testament en vertu duquel elle ne pourrait être vendue ailleurs qu'en France. Et voilà pourquoi elle passe en vente la semaine prochaine. J'espère qu'on lui fera fête.

Je viens de dire que cette collection contenait de bonnes choses. Elle renferme, en effet, une remarquable suite de dessins de Corot provenant en partie de la vente du maître, de Delacroix, de Decamps, de Daubigny, et quelques études marines et paysages à la mine de plomb, au crayon et à la plume du regretté Jules Hereau.

Mais les deux pièces principales de la vente Brustlein sont un Corot du bon coin, *la Chevrière* et un Daubigny, *l'Ile de Vaux* qui, payé 250 francs en 1861, sera vendu vingt fois plus cher (1). Car depuis vingt ans les actions

(1) Prix principaux de la vente Brustlein :

TABLEAUX : *La Chevrière*, de Corot, 800 francs. — *Le Pêcheur*, de Corot, 900 francs. — *L'Ile de Vaux*, de Daubigny, 4,400 francs. — *Le Campement*, de Pasini, 999 francs. — *Entrée du village*, de Pelouse, 400 francs. — *Fromage de Brie*, de Ph. Rousseau, 510 francs. *A la Bibliothèque*, de Zimmerman, 355 francs.

AQUARELLES : *La Sortie du troupeau*, de Brissot, 125 francs. — *Au bord de l'eau*, de Ciceri, 120 francs. — *La Mare*, de Mesgrigny, 102 francs.

GRAVURES : *Jésus guérissant les malades*, de Rembrandt, 510 francs. — *Le Champ de blé*, de Ruysdaël, 245 francs.

de nos grands paysagistes ont beaucoup monté, et vous savez quel triomphe ils viennent de remporter en Amérique à la vente Seney. Ne disons plus de mal des Américains, ils savent décidément apprécier le bon et le beau, et ils ont pour notre École française un culte sincère et profond. Ils ont donné 15,000 francs de la *Reconnaissance* de Berne-Bellecour, un petit tableau de 22 centimètres sur 29 qui, en 1883, avait été acheté 5.000 francs chez M. Bernheim jeune, à Paris ; 17,250 francs de la *Diseuse de bonne aventure*, de Diaz ; 10.000 francs de la *Parade du matin*, de Neuville, tableautin de 20 centimètres sur 16, acheté chez Goupil 4,500 francs. Et les *Bords de l'Oise*, de Théodore Rousseau, adjugés 62,500 francs, quand, à la vente Laurent-Richard, en 1878, on n'en avait trouvé que 19,500 francs. Et le Jules Breton, *Un Coin dans un village du Finistère*, adjugé, je n'ose en croire mes yeux, 91,000 francs (1) !

Que ces maîtresses toiles restent le plus longtemps

(1) Nous citerons encore quelques prix qui ne sont pas sans importance :

Paysage, Après-midi, de Th. Rousseau, 10,250 francs. — *Chêne en automne*, de Th. Rousseau, 11,500 francs. — *Bergère et Moutons au bord d'une mare*, de Ch. Jacque, 8,250 francs. — *La Blanchisseuse*, de J.-F. Millet, 14,500 francs. — *Vaches normandes*, de Van Marcke, 22,750 francs. — *Effet de neige*, de Schreyer, 22,500 fr. — *Soleil couchant*, de Th. Rousseau, 13,250 francs. — *Baigneuses*, de Diaz, 12,750 francs. — *Le Miroir de la nature*, de Perrault, 15,750 francs. — *Le Porteur de dépêches*, de Roybet, 12,250 francs. — *Devant le palais*, de Pasini, 14,250 francs. — *Paysage*, de Th. Rousseau, 50,000 francs, à M. H. Arnold. — *Allant à l'abreuvoir*, de Troyon, 16,000 francs. — *Paysage*, de Daubigny, 15,000 francs. *Coup de main*, de Renouf (Salon de 1881), 38,000 francs, à la Société des beaux-arts de Washington. — *Le Fumeur*, de Meissonier, 17,000 francs. — *Forêt de Fontainebleau*, de Diaz, 30,500 francs. — *La Vanne*, de Van Marcke, 35,000 francs. — *La Vierge aux anges*, de Bouguereau, 47,500 francs.

Cette vente a produit 2,034,554 francs.

possible en Amérique, car si leurs derniers adjudicataires s'avisaient maintenant de les faire vendre à Paris, il y a gros à parier qu'ils rencontreraient une déception. Les amateurs du nouveau monde me semblent apporter dans leurs achats de tableaux la même passion, la même frénésie que dans la location des places de théâtre, la veille d'une grande première. Mais si les dollars ne leur coûtent rien, à Paris, avec la crise actuelle, l'état maladif de toutes les affaires refroidit bien des enthousiasmes. Heureux les peuples à qui l'histoire n'a pas appris à compter!

Chez nous, il faut bien l'avouer, la plupart des collectionneurs sont doublés de gens d'affaires. On joue à l'hôtel Drouot comme on joue à la Bourse; on peut s'y enrichir comme on peut s'y ruiner suivant le degré de flair, d'intelligence et de savoir que l'on possède. Le commerce de la curiosité a des surprises plus qu'aucun autre, car c'est la mode qui fait monter ou baisser les trois quarts de ses valeurs, et la mode est une girouette qui tourne à tous les vents. Le difficile est donc de la pressentir. Mais le bon reste toujours le bon, et quand un collectionneur comme M. Piéton, du Havre, jette son dévolu sur les vieilles faïences françaises, quand il achète une fontaine à doubles armoiries de Limoges, datée de 1739, des plats héraldiques de la période primitive de Rouen, une pièce de Nevers portant l'inscription rarissime de *Conrade*, à Nevers; quand le même chercheur sauve de la destruction les carrelages de la fameuse salle faïencée du Logis du Roy bâti vers 1569 au Havre et démoli pour l'amélioration du port, il sait bien qu'un moment viendra où les amateurs se disputeront les objets rares échappés grâce à lui au naufrage.

Le même intérêt s'attache toujours aux autographes

de rois et de reines de France. Cela s'explique aisément. Plus on s'éloignera de la monarchie, plus on aura le culte des objets qui, de près ou de loin, nous la rappelleront, car suivant l'expression du poète :

> Le temps, sous qui tout penche et croule,
> En brisant les dieux et les croix,
> Les rend plus sacrés pour la foule
> Et, bien mieux que la sainte Ampoule,
> C'est le temps qui sacre les rois.

Aussi a-t-on bien vendu hier à l'hôtel Drouot, par le ministère de Charavay, une importante collection d'autographes de souverains parmi lesquels :

Une lettre de *Louis XVI*, signée *Louis Auguste*, à Durey, garçon de son appartement à Versailles, 520 francs;

Un dossier précieux sur la fuite du roi à Varennes et sur son arrestation, 310 francs.

Une lettre de Napoléon I[er] signée *Bp*, dans laquelle il dit à son oncle Fesch :

> L'on est ici très tranquille. L'on a tort de voir les choses au tragique. La République, puissante au dehors, saura bien rétablir la police au dedans. La famille et Louis se portent bien. Je suis très content de ce dernier. Il mérite toute mon amitié et est digne de mes soins.

Et il ajoute en post-scriptum :

> Rien de nouveau de la Vendée ni du Midi, si ce n'est que la Convention a fait des décrets très sévères pour les prêtres et les émigrés.

Cette lettre a été vendue 560 francs.

Dans la même vente se trouvaient trente-quatre lettres inédites de Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon-Penthièvre, duchesse d'Orléans, mère du roi Louis-Philippe, qui pourraient faire l'objet d'une intéressante

publication. Presque toutes ces lettres, adressées à la citoyenne Créquy (la marquise de Créquy, amie de J.-J. Rousseau), ont été écrites soit de la maison de santé du docteur Belhomme où la duchesse d'Orléans fut détenue de 1794 à 1797, soit d'Espagne où elle avait été ensuite exilée.

Dans l'une, elle entretient son amie des démarches qu'elle fait pour obtenir sa liberté :

Il y a trop long-temps que la triste Adélaïde n'a parlé de ses sentiments à cette amie de son père qui veut bien prendre intérest à son sort. Le découragement et l'espérance ont causé tour à tour son silence. Après avoir renoncé à l'idée consolante que sa situation pouvoit éprouver des adoucissements, elle a vu s'opérer un changement qui sembloit lui en promettre d'assurés, mais ils sont bien longs a arriver, et la vie s'use. Il est cependant impossible qu'un gouvernement qui a promis de réparer les torts de ceux qui l'ont précédé, ne rende pas justice à la malheureuse amie de la respectable et si aimable Caroline.... (Créquy.)

Dans une autre, elle parle de ses malheurs :

Quand donc le tems de mes épreuves sera-t-il passé? ou quand seront-elles du moins un peu adoucies? Je l'ignore et je ne puis que m'affliger d'un exil qui me condamne à végéter loin de tout ce qui m'est cher et me prive de rendre à la respectable amie de mon père les soins que mon cœur me dicteroit pour elle. Le découragement et l'espérance s'emparent de moi tour à tour, mais il me semble impossible qu'il n'y ait pas quelque chose de décidé à mon égard d'ici à peu de tems

Dans une autre, la duchesse d'Orléans écrit qu'elle est en liberté :

C'est du moins ce que porte l'acte qui vient de m'estre remis ; mais ce qui est bien sûr c'est que je ne m'en aper-

cevrai que lorsque mes pauvres enfants ne seront plus prisonniers.

Je demande toujours au ciel de me donner cette résignation qui est si utile aux pauvres mortels et si nécessaire à ceux qui, comme notre malheureuse génération, sont froissés par une révolution qui est encore pour moi, à plusieurs égards, dans toute sa force. Je n'en jouis pas moins de tout le bien qui se fait, de tous les adoucissements qui s'obtiennent et par-dessus tout du rétablissement de la religion. C'étoit sa destruction qui affligeoit mon père plus que tout : il prévoyoit qu'elle amenneroit des crimes et des maux dont le souvenir seul fait frémir.

Dans une autre encore, la mère de Louis-Philippe s'inquiète du sort de ses fils qui viennent de partir (février 1797) pour l'Amérique du Nord :

Hélas ! ils avaient éprouvé une si longue captivité ! je suis plus que jamais occupée du moyen d'assurer leurs besoins, et je ne sens que trop qu'ils ne peuvent l'estre que par la levée de mes sequestres. Cet acte de justice se fait attendre, mais je continuerai à le solliciter avec persévérance.

Enfin, dans une lettre antérieure je relève ces lignes qui sont dignes d'être méditées :

Ah, si je n'avais à m'affecter que des sots propos que se permettent sur le nom d'Orléans même des gens d'ailleurs honnestes, je vous avoue que je craindrois bien peu pour mes pauvres enfants. Je ne serai plus aussi malheureuse dès que les sçachant éloignez de toute espèce d'intrigue, ils pourront dans une vie retirée, portant de douloureux regards sur le passé, se préserver de toute agitation pour l'avenir.

Ces paroles, empreintes d'un si tendre amour maternel, prouvent que la femme de Philippe-Égalité avait touché du doigt le néant de la gloire du monde et

qu'elle était revenue des fastes du trône sur les marches duquel elle s'était assise.

Un trône! rien de plus fragile par le temps qui court! Quand le peuple ne le brûle pas, il tombe dans le commerce de la curiosité, on le vend aux enchères avec le glaive de la loi et la main de justice! En voici un, un vrai, qui date de Louis XIV. Il a appartenu au mobilier national On le trouve inscrit sous le n° 400 dans le volume n° 8 de l'inventaire général des meubles de la couronne dressé au commencement du règne de Louis XV. C'est un superbe fauteuil canné, en bois doré merveilleusement sculpté. Le dossier est orné du chiffre royal, double L couronné. Très authentique ce trône, comme vous le voyez! Maintenant, ne me demandez pas son histoire, ni pour quel roi il fut établi je ne saurais vous le dire, si Louis XIV y assit jamais son soleil ou Louis XV sa personne bien-aimée. Tout ce qu'on sait ou paraît savoir, c'est qu'il fut saisi à la requête des administrateurs du district de Pont-Audemer, avec le mobilier des religieux de l'abbaye de Corneville-sur-Risle et qu'il fut vendu le 14 juin 1791 à M. Cahard, aïeul du propriétaire actuel.

Allons, Messieurs, à qui le trône, c'est un bon siège, il est solide et ne craint plus la révolution (1)!

Il y avait foule hier dans les salles 8 et 9 de l'hôtel Drouot, foule brillante, élégante, choisie, du high-life parisien trié sur le volet. Rien qu'à entendre les oh! et les ah! admiratifs qui partaient des groupes où se tenait la haute finance, on eût deviné qu'il s'agissait de la vente d'un artiste aimé.

C'est qu'en effet le sculpteur d'Épinay a depuis long-

(1) Ce trône a été retiré à 6,700 francs par son propriétaire qui n'a pas trouvé ce prix suffisant.

temps déjà l'oreille du public qui juge, qui commande et qui paye bien. Nul plus que lui n'a vu passer dans son atelier à Paris, ou à Rome, plus de femmes célèbres par le cœur, par la grâce et par la beauté. Et quand on a eu l'honneur de tirer du marbre les bustes des impératrices de Russie et d'Autriche, de la princesse de Bade, des princesses Bariatynski, Teano, de Brancovan, Ginetti, del Drago, Grazioli; quand on a fixé pour les siècles les traits de miss Hamilton, de Marie Magnier et de Sarah Bernhardt, il est tout naturel qu'on soit très populaire dans le monde des femmes.

— Voulez-vous réussir, disait Mme de Rémusat à son fils Charles, commencez par mettre les femmes de votre côté. Amusez-vous, amusez-les et laissez dire.

Cette femme d'esprit avait raison. Ajoutons que M. d'Épinay, ce Mauritien plus français que n'importe qui, est né pour plaire aux femmes. Grand, distingué, la tournure d'un gentleman, un beau nom. il a comme sculpteur une touche légère, élégante, féminine. Il donne à ses créations une âme, une expression, un charme qui séduit le beau sexe à première vue. Qu'y a-t-il de plus suave que *Ceinture dorée* dont Mme de Cassin est l'heureuse propriétaire? de plus spirituel que la *Baigneuse* acquise par M. Édouard André ; de plus chaste que *l'Innocence* qui décore le château de Dampierre; de plus beau que *la Reine des fleurs* qui décore la galerie de l'empereur de Russie ; de plus émouvant que *A la mer* qui fait partie de la collection de M. Dolowsoff; de plus suave que *Callixène* qui fut achetée par M. Gordon Bennett, et de plus sentimental que la *Petite Marie*, que possède le prince de Hanam. Est-il une plus belle conception que la *Pénélope*, grandeur nature, debout et marchant pour ne pas succomber au sommeil?

Ces statues et tant d'autres ne figuraient pas avant-hier à l'exposition des œuvres de d'Épinay, fort habi-

lement préparée par les soins de M. Arthur Bloche, l'expert de la vente; mais pour les faire oublier, que de jolies choses : *Pénélope* ou *Bonne Renommée*, l'*Enfance* d'*Annibal*, *David*, le *Jeune Spartiate*, l'*Amour au croquet*, *Callixène*, le *Satyre* et ce groupe en marbre rouge antique, *Nymphe et Centaure*, qui arracha un jour au prince de Galles cette exclamation.

— Voici une attitude bien froide pour un baiser bien chaud.

C'est bien inutile de rappeler, n'est-ce pas, que d'Épinay a vécu en Italie. Cela se voit assez. Ses conceptions décoratives du XVIe siècle sont de vagues réminiscence de la Renaissance italienne. Le petit modèle en plâtre de sa salière fait songer aux travaux d'orfèvrerie de Benvenuto Cellini ; ses petits bronzes à cire perdue ont la verve, la grâce et l'harmonie des caricatures antiques. Mais en dépit de certaines imitations, d'Épinay n'a pas oublié qu'il est de notre race, et de tous les maîtres anciens celui dont il se rapproche plus, c'est Clodion. Si M. d'Épinay était venu au monde vers le milieu du XVIIIe siècle, il eût été couronné de roses par les femmes galantes de la cour, et la Dubarry lui eût payé le prix qu'il eût voulu la cheminée monumentale qui a été tant regardée à l'hôtel Drouot avant d'être adjugée vingt mille francs à M. Nouette-Delorme.

Vingt mille francs cette trilogie en marbre blanc des *Trois heures de la vie* taillées dans un seul bloc et si coquettement rassemblées dans un groupe idéal ! C'est pour rien. M. d'Épinay m'a affirmé que cette cheminée lui avait coûté le double. Je le crois sur parole.

J'en suis convaincu, l'avenir dédommagera le sculpteur de la perte qu'il vient de subir. Le XIXe siècle passera, mais les trois Heures de la vie resteront. Dans cent ans que de femmes s'arrèteront devant cette cheminée qui leur rappellera toujours, dans une forme en-

chanteresse, leur printemps, leur été et leur automne.

Au surplus, M. d'Épinay aurait tort de se plaindre. S'il a perdu sur sa cheminée, il ne doit pas en être ainsi sur la plupart de ses marbres : la *Bonne Renommée* a fait 9,400 francs; son *Annibal* a fait 1,500 francs; son *Réveil*, 3,805 francs; son *David lançant sa fronde*, 2,650 francs; sa *Callixène*, 5,700 francs; son *Croquet*, 2,750 francs; son *Centaure embrassant une bacchante*, 4,960 francs. Ce sont là de belles enchères. Parmi les terres cuites, quelques-unes ont atteint également des prix élevés. Une épreuve unique de la *Ceinture dorée* a été adjugée 1,650 francs; la *Bacchante dansant*, 640 francs; une *Femme moyen âge* en costume Henri II, 540 francs.

Et les tableaux donc! car M. d'Épinay ne vendait pas que ses œuvres, il vendait aussi les tableaux et les aquarelles de sa galerie. Parmi ceux-là figuraient Fortuny, Regnault, Morot, Machard, Hernandez qu'il avait connu à Rome, au temps déjà lointain où ils cherchaient leur voie. Qu'il doit en coûter de se défaire ainsi de ses souvenirs de jeunesse! Quand Henri Regnault esquissait le *Nain* à Madrid en 1869, il ne se doutait pas que Fortuny achèverait, en 1875, la tête, le chapeau, la plume, le col, le gant, l'écharpe, l'épée et la bottine bleue par terre, et que douze ans plus tard, à la vente d'Épinay, le *Nain* serait adjugé 1,700 francs. On l'eût aussi bien étonné en lui disant que l'ébauche de son *Intérieur de harem* serait vendue le même jour 3,000 francs.

Comme la plupart des artistes contemporains, M. d'Épinay avait réuni dans son atelier un certain nombre d'objets d'art dont quelques-uns de grand prix.

Parmi les faïences, il faut citer une vasque remarquable d'Urbino, décorée d'après les dessins de Raphaël et portant les armes de Sixte-Quint, qui a été adjugée 8,800 francs, et une très belle gourde aplatie également en faïence d'Urbino, qui a trouvé acquéreur à 3,300 fr.

Parmi les sculptures anciennes, un charmant groupe en marbre, dans la manière de Falconnet, *Vénus et l'Amour*, a été vendu 7,000 francs. Une terre cuite du XVIIe siècle, provenant de la vente Castellani et représentant une *Renommée*, 680 francs; deux beaux chandeliers en forme de balustre venant également de la collection Castellani à Rome, travail de la Renaissance, 1,000 fr. Deux chenets en bronze à figures mythologiques, 1,930 francs.

N'oublions pas non plus le très joli panneau en tapisserie du XVIe siècle, la *Chasse au faucon*, adjugé 910 fr., et deux dalmatiques en velours rouge richement brodé, vendues 600 francs.

En résumé la vente du sculpteur d'Épinay a produit officiellement 178,900 francs en deux vacations, les 20 et 21 avril.

D'aucuns trouvent que cela valait mieux. Je demande la permission de ne pas être de leur avis, si tout a été vendu.

XXXIV

Le comte Hocquart de Turtot. — Sportman et collectionneur. — Les gravures du XVIII[e] siècle. — Opinion de Diderot sur le *Couché de la mariée*. — *Monsieur Baudouin, où cela s'est-il passé?* — Prix courant des estampes par Gustave Bourcard. — Monsieur Jules. — Les *Hazards de l'Escarpolette*, avec un S. — Le *Bal paré* et le *Concert*, de la collection Mulbacher. — Hôtel de Chimay. — Un mobilier Empire. — La *Petite Dormeuse*, de Greuze. — *Mariage de sainte Catherine*, par Bellini. — *Belge* de nationalité, mais *Français* par le cœur.

26 *avril.*

Aimez-vous les estampes? Certainement. Alors je vous recommande la collection de M. le comte Hocquart, l'une des mieux choisies que j'ai vues passer à l'hôtel Drouot depuis la vente Mailand en 1882. Le comte Hocquart de Turtot était le sportman de manières bienveillantes, membre du comité de la Société d'encouragement qui, dans les courses de Longchamps, jugeait l'arrivée des chevaux devant cent mille spectateurs frémissant d'émotion. Un sportman collectionneur? Pourquoi pas? Je ne sache pas que l'amour du beau dans l'art soit incompatible avec le sport et la vie en plein air. Le goût est l'apanage de tous les esprits cultivés, et l'on collectionne aujourd'hui dans tous les mondes.

Mais vous connaissiez certainement le comte Hocquart

de Turtot. Vous l'avez vu au pesage. Il avait quelque chose de militaire avec ses moustache en brosse, sa coupe de cheveux ras. Il ne jouait jamais, aussi son honorabilité était-elle proverbiale. Sur le tard, il s'était pris d'une belle passion pour le dix-huitième siècle, et c'était l'estampe qui avait fixé son caprice et son choix. N'est-ce pas dans la gravure que fleurit surtout la grâce amoureuse de cette époque enchanteresse? Certes, les bergeries de Watteau et de Boucher sont un régal pour les yeux, de même que certains portraits de Nattier chatouillent les sens et provoquent le désir; mais combien plus charmants encore sont, dans leurs petits cadres, faits pour orner un boudoir ou une alcove, les *Baisers* de Baudoin, de Boilly et de Debucourt! Qu'y a-t-il de plus aimable et de plus galant que le *Couché de la mariée* (1), les *Amants surpris*,

(1) Diderot, dans l'un de ses *salons*, a jugé sévèrement le tableau de Baudouin. Il nous semble intéressant de mettre sous les yeux de nos lecteurs les lignes qu'il a écrites à ce sujet. Peut-être aujourd'hui ne les signerait-il plus. Voici ce que dit l'auteur de *la Religieuse* :
« Entrons dans cet appartement, et voyons cette scène. A droite, « cheminée et glace. Sur la cheminée, et devant la glace, flambeaux « à plusieurs branches et allumés. Devant le foyer, suivante accroupie qui couvre le feu. Derrière celle-ci, autre suivante accroupie « qui, l'éteignoir à la main, se dispose à éteindre les bougies des « bras attachés à la boiserie. Au côté de la cheminée, en s'avançant « vers la gauche, troisième suivante debout, tenant sa maîtresse « sous les bras et la pressant d'entrer dans la couche nuptiale. Cette « couche, à moitié ouverte, occupe le fond. La jeune mariée s'est « laissée vaincre; elle a déjà un genou sur la couche; elle est en « déshabillé de nuit. Elle pleure. Son époux, en robe de chambre, « est à ses pieds et la conjure. On ne le voit que par le dos. Il y a « au chevet du lit une quatrième suivante qui a levé la couverture; « tout à fait à gauche, sur un guéridon, un autre flambeau à branches; sur le devant, du même côté, une table de nuit avec des « linges.
« Monsieur Baudouin, faites-moi le plaisir de me dire en quel « lieu du monde cette scène s'est passée? Certes, ce n'est pas en « France. Jamais on n'y a vu une jeune fille bien née, bien élevée,

l'*Épouse indiscrète*, et le *Danger du tête-à-tête*. Tous les documents de l'époque, écrits, chroniques et romans viendraient à disparaître qu'on reconstituerait la physionomie et le caractère des règnes de Louis XV et de Louis XVI rien qu'avec les estampes des petits maîtres que je viens de nommer.

Ah ! que les premiers collectionneurs de ces incomparables gravures furent bien inspirés. Il était facile, il y a trente ans, de mettre la main sur des épreuves à

« à moitié nue, un genou sur le lit, sollicitée par son époux en « présence de ses femmes qui la tiraillent. Une innocente pro- « longe sans fin sa toilette de nuit; elle tremble, elle s'arrache « avec peine des bras de son père et de sa mère; elle a les yeux « baissés, elle n'ose les lever sur ses femmes. Elle verse une larme. « Quand elle sort de sa toilette pour passer vers le lit nuptial, ses « genoux se dérobent sous elle, ses femmes se sont retirées; elle « est seule lorsqu'elle est abandonnée aux désirs, à l'impatience de « son jeune époux. Ce moment est faux. Il serait vrai qu'il serait « d'un mauvais choix. Quel intérêt cet époux, cette épouse, ces « femmes de chambre, toute cette scène peut-elle avoir? Feu notre « ami Greuze n'eût pas manqué de prendre l'instant précédent, « celui où un père, une mère, envoient leur fille à son époux. « Quelle tendresse! quelle honnêteté! quelle délicatesse! quelle « variété d'actions et d'expressions dans les frères, les sœurs, les « parents, les amis, les amies! quelle pathétique n'y aurait-il pas « mis! Le pauvre homme, que celui qui n'imagine, dans cette cir- « constance, qu'un troupeau de femmes de chambre!

« Le rôle de ces suivantes serait ici d'une indécence insuppor- « table sans les physionomies ignobles, basses et malhonnêtes que « l'artiste leur a données. La petite mine chiffonnée de la mariée, « l'action ardente et peu touchante du jeune époux vu par le dos, « ces indignes créatures qui entourent la couche, tout me repré- « sente un mauvais lieu. Je ne vois qu'une courtisane qui s'est mal « trouvée des caresses d'un petit libertin, et qui redoute le même « péril, sur lequel quelques-unes de ses malheureuses compagnes « la rassurent. Il ne manque là qu'une vieille.

« Rien ne prouve mieux que l'exemple de Baudouin, combien les « mœurs sont essentielles au bon goût. Ce peintre choisit mal ou « son sujet ou son instant ; il ne sait pas même être voluptueux. « Croit-il que le moment où tout le monde s'est retiré, où la jeune « épouse est seule avec son époux, n'eût pas fourni une scène « plus intéressante que la sienne? »

l'eau-forte et avant toutes lettres, et j'imagine que les baron de Vèze, les Delbergue-Cormont, les Herzog, les Le Blond, les Behague, les Michelot, les Didot, les Mahérault, les Mulbacher, dont les ventes sont restées célèbres, n'eurent pas de grandes difficultés à vaincre pour garnir leurs portefeuilles. Cherchez donc maintenant sur les quais un bel état de la *Galerie de bois au Palais-Royal* ou de l'*Almanach national* avec le portrait de Louis XVI? Lorsque après une longue attente vous les aurez rencontrés, vous verrez le prix que le marchand en exigera. Le temps n'est plus, en effet, où les amateurs, comme à la vente Lacombe en 1857, pouvaient s'offrir le luxe du *Couché de la mariée*, de Beaudouin, gravé à l'eau forte par Moreau, et achevé au burin par Simonnot, pour la modeste somme de 56 francs.

A la vente Mulbacher, une épreuve en troisième état de cette gravure fut vendue 1,220 francs, et le livre de mon ami Gustave Bourcard sur les *Estampes au* XVIII[e] *siècle* nous apprend qu'à la vente Wasset, en 1880, une eau-forte pure fut achetée 3,200 francs. C'est que, encore une fois, le goût du jour est aux estampes de l'École française. Comme les peuples heureux, naguère elles n'avaient pas d'histoire. A présent elles ont non seulement un historien en M. Béraldi, qui lui-même possède 9,000 portraits gravés en épreuves de choix, mais encore leur clientèle choisie et leur marchand dans M. Clément qui, depuis la mort de Vignères, est l'un des experts les plus écoutés dans cette branche de la curiosité.

Le comte Hocquart avait été assez heureux pour rassembler une centaine de pièces rares. Ce n'est pas beaucoup, comme nombre, assurément, mais l'ancien secrétaire du Jockey-Club n'était pas de ceux qui achètent pour le plaisir d'entasser et mêlent le bon avec

le mauvais, quelquefois même avec le pire. Il estimait plus la qualité que la quantité, et ne recherchait que les très belles choses. C'est ainsi que dans moins de dix ans, en suivant les ventes et les conseils éclairés de M. Jules, l'*alter ego* et le gérant du magasin de M. Clément, il était parvenu à former une collection triée sur le volet qui a été dispersée le 20 avril.

Comme il m'est impossible de tout citer, je ne mentionnerai ici que les œuvres les plus importantes.

D'abord les quatre Taunay, gravés par Decourtis : *Foire de village ; Noce de village.* La *Rixe* et le *Tambourin*, une suite en couleurs avant toutes lettres et avant de nombreuses retouches faites depuis aux planches. Ces quatres magnifiques épreuves, de la plus grande rareté, ont obtenu 3,100 francs ; à la vente Mulbacher, elles avaient été adjugées à 2,605 francs.

Puis, de Lawrence : l'*Elève discret* et *Pauvre minet que ne suis-je à ta place!* charmantes gravures de Janinet, avec toute leur marge, qui ont trouvé acquéreur à 1,620 francs ; le *Déjeuner en tête-à-tête* avec son pendant, l'*Ouvrière en dentelle*, deux gravures en couleur, attribuées au même, avec le titre écrit à la main, les plus belles épreuves connues jusqu'à ce jour, ont été vendues 1,600 francs.

De Saint-Aubin : la *Baronne* (Mme de Breteuil), la *Marquise* (Mme A. de Saint-Aubin), deux précieuses pièces, ont atteint le chiffre de 900 francs.

Fragonard figurait aussi dans cette collection, avec les *Hazards heureux* de l'*Escarpolette*, portant le mot *Escarpolettes* avec un S qui indique les premiers tirages, comme dans l'admirable portrait gravé par Nanteuil du surintendant Fouquet, le mot *Missire* Nicolas Fouquet pour *Messire*. Ce sont les signes infaillibles de la priorité des épreuves, ce qui fait que les amateurs préfèrent de beaucoup les épreuves avec la faute aux

épreuves sans la faute. Aussi cette belle épreuve à l'S a-t-elle été disputée jusqu'à 495 francs.

On a vendu également à 415 francs le *Billet doux*, dont un état à l'eau-forte et à grandes marges fut adjugé 2,300 francs à la vente Wasset ; puis l'*Escalade*, et *Heur et Malheur*, de Debucourt, au prix de 1,030 francs ; le baron Edmond de Rothschild a jadis payé l'*Escalade* seule 4,950 francs ; enfin les deux admirables gravures de Saint-Aubin que M. Mulbacher ne voulut point, à cause de leur qualité exceptionnelle, abandonner à sa vente, au prix de 12,000 francs, le *Bal paré* et le *Concert*, qui représente le premier concert de Gluck chez la princesse de Soubise, ont été payés, vu leur état, seulement 1,005 francs.

Douze mille francs deux gravures ! Il y a là de quoi faire rêver ceux qui ne sont pas initiés au commerce des estampes. Mais les amateurs ne s'en étonneront pas. J'ai sous les yeux le tableau comparatif des grandes ventes depuis 1855 jusqu'à 1881. La première, celle du baron de Vèze, produisit 27,048 francs ; la dernière qui, fut celle de Mulbacher, rapporta 258,000 francs. Qu'est-ce à dire ? Que l'art a sa cote comme la Bourse, et qu'il y a toujours profit à n'acheter que de bonnes valeurs.

Aussi la collection Hocquart, rien qu'avec 95 pièces de choix, a produit 31,894 francs !

Depuis deux jours, l'hôtel de Chimay a ouvert à deux battants ses portes aux public.

Avant de livrer à l'École des beaux-arts sa magnifique résidence, dont Mansard fut l'architecte et qui abrita les grâces piquantes de Marianne Mancini, le prince de Caraman-Chimay fait vendre les meubles et les objets d'art qu'il ne veut pas emporter dans son château de Belgique. De bruyantes enchères retentiront

aujourd'hui dans la grande galerie, construite par Mansard, qui vit jadis de si belles fêtes.

Ainsi va le monde. Mais de tout ce mobilier qui va disparaître, je ne parlerai guère ; il ne s'y retrouve aucun souvenir de madame Tallien, l'aïeule des Caraman-Chimay. Ce sont pour la plupart des meubles de l'Empire, achetés par le financier Pellaprat, lorsqu'en 1823 il acquit de l'État l'immeuble resté bien national de 1793. Que dire en effet des lustres à palmettes, des canapés à dos de cygne, des pendules avec sujets romains, d'une harpe qui n'est point celle de la reine Hortense, des consoles à fond de glace avec des griffons comme supports, des candélabres enguirlandés de lierre et surplombés d'une statue de la Victoire, des fauteuils raides de forme, recouverts de soie cerise brodée d'or et des grands surtouts de table formés par un miroir sur lequel se reflètent drageoirs, coupes et girandoles ?

Quand j'aurai cité, pour être exact, quelques bronzes de Thomire revêtus de cette patine verte qu'affectionnait cet élève dégénéré de Pajou et d'Houdon, puis un Napoléon en César, ciselé, doré avec le fini précieux de l'époque, je n'aurai pas à m'arrêter plus longtemps sur ce mobilier de nos pères qui n'a plus le don de séduire aujourd'hui les gens de goût.

Il n'en sera pas de même de deux tableaux auxquels je préfère consacrer la place qui m'est réservée. Ces toiles, accrochées dans le grand salon rouge, sont : la *Petite Dormeuse*, de Jean-Baptiste Greuze et le *Mariage mystique de sainte Catherine*, par Giovanni Bellini.

D'après la gravure de Donat-Jardinier, le tableau de Greuze vient du cabinet de La Live de Jully, proche parent sans doute de l'introducteur des ambassadeurs La Live de la Briche (1), pour qui le maître avait fait

(1) J'ai reçu à ce sujet une intéressante communication : La Live

l'un de ses chefs-d'œuvre, la *Jeune fille pleurant son oiseau mort*

Le tableau de la galerie de Chimay, dont il n'est pas question dans les salons du temps, représente une petite paysanne blonde endormie dans sa chaise, la tête penchée, son tricot dans les mains et tenant au bras un panier avec sa provision de laine.

Ce sujet, qui a son pendant, dit-on, dans la *Fillette éveillée* que possède le duc de Morny, est, comme on le voit, des plus simples et des plus honnêtes : « Greuze

de July était, en effet, un proche parent de La Live de la Briche, introducteur des ambassadeurs ; ils étaient frères.

La famille est éteinte, je crois, me dit mon obligeant correspondant. Et elle serait complètement oubliée si elle ne tenait de près à une des femmes les plus aimables du siècle dernier, Mlle Tardieu d'Esclavelles, qui épousa le frère aîné des deux La Live ci-dessus, lequel devint célèbre à cause même de sa femme. Il s'agit de Mme d'Épinay, l'amie de Grimm, de Diderot, de Duclos, de Saint-Lambert et surtout de Jean-Jacques Rousseau, à qui elle accorda une si généreuse hospitalité à l'Ermitage. Elle fut dans les meilleurs termes avec M. de Francueil, grand-père de George Sand (Voir *Histoire de ma vie*).

D'Épinay était un nom de terre.

Une des sœurs de M. de La Live fut cette comtesse d'Houdetot que Rousseau adora.

Les La Live étaient tous de grands amateurs d'objets d'art. Quand celui qui nous occupe (La Live de Jully) perdit sa femme, Rousseau, qui le connaissait bien, prétendit que le plaisir de l'amateur l'emporterait bientôt chez lui sur la douleur du veuf : il faut dire que M. de Jully faisait construire à la défunte un magnifique mausolée.

Un jour, Rousseau ayant répété sa déclaration devant Duclos, Gouffecourt et M. de Valory, un pari s'engagea.

Les quatre fous se rendirent chez M. de Jully. Le premier moment, dit Duclos, fut vraiment si pathétique, que je tins pour certain que Rousseau avait perdu, « mais peu à peu, on quitte le rôle « de pleureur, on nous fait remarquer, sur le modèle en plâtre du « mausolée, tel ou tel contour, telle beauté, et ceci et cela ; et enfin, « voilà un homme mille fois plus artiste que veuf. » (*Mémoires de Mme d'Épinay*, chap. x, Ire partie.)

Rien d'étonnant à ce qu'un pareil homme ait fait faire des tableaux par Greuze.

est le peintre des bonnes mœurs », disait son prôneur et ami, le spirituel et enthousiaste Diderot.

Mais tout me paraît bien dans ce petit poème qui dénote un studieux observateur de la nature. La pose est naturelle, la tête de la petite dormeuse charmante, l'ajustement, le bonnet, le mouchoir, les mains, sont d'un dessin excellent. Ce tableau remarquable a pour lui une grâce exquise, un charme pénétrant et un merveilleux moelleux dans le coloris. L'auteur de la *Cruche cassée* a fait certainement aussi bien, mais pas mieux, et je n'ai jamais pu comprendre comment W. Burger, un homme de goût et de savoir, a pu dire, il y a trente ans, que les prix des Greuze baisseraient. Je voudrais que ces deux maîtres en leur genre, le fin critique et le peintre habile, pussent assister aujourd'hui à la vente. Le premier verrait combien il s'est trompé et l'autre jugerait du singulier retour des choses d'ici-bas, car Greuze mourut dans l'indigence et son convoi fut suivi par un seul ami — le chien du pauvre.

Au-dessus de la *Petite Dormeuse*, pend dans le grand salon le *Mariage mystique de sainte Catherine*, de Giovanni Bellini, un vrai Vénitien aussi rare que Mantegna. La Vierge tient l'enfant, celui-ci passe l'anneau au doigt de sainte Catherine. La fiancée, dans une attitude modeste, une ferronnière au front, le corsage couvert de broderies, se trouve entourée de saints personnages. Ce tableau sobre et tranquille, ne porte pas l'inscription habituelle *Joannes Bellinus*, aussi a-t-il été très souvent discuté. Les contours sont peut-être un peu durs, en revanche le coloris a un éclat et une chaleur incomparables. C'est presque aussi beau et aussi vaillant qu'un Giorgione. Le Louvre a peu d'œuvres authentiques de Jean Bellin. Il y a là pour lui une occasion de combler cette lacune, mais il hésitera probablement devant l'absence de signature.

La vente de Chimay comprend aussi de bonnes terres cuites de Clodion et un groupe d'enfants en marbre qui a dû orner le parc du château de Ménars, et qui pourrait bien être de Coustou, à la façon remarquable dont les mouvements sont traités.

Il y a quelques jours, j'allai au quai Malaquais voir tous ces objets. Le prince me fit parcourir ses salons. Il me montra, parmi les choses qu'il garde, le lit à bateau en bois doré, dans lequel couchait Joséphine à la Malmaison, et en me quittant, il me dit :

— Ce palais était trop grand pour un pied à terre à Paris, mais je ne l'aurais certainement pas vendu si l'État ne m'avait proposé de l'acheter pour les Beaux-Arts. Je tenais avant tout à la conservation intacte de cette demeure historique, qui a servi de refuge à Henriette de France, la veuve de Charles Ier. J'ai préféré subir une grosse perte que de laisser dépecer cette demeure par la bande noire.

On le voit, le ministre des affaires étrangères du roi des Belges n'a pas oublié ses origines. Il est resté Français de cœur et d'esprit.

Assistaient à la vente du prince de Caraman-Chimay : madame la baronne Gustave de Rothschild, M. et madame Maurice Éphrussi, M. le vicomte de Greffulhe, le prince Stirbey, baron de Villars, madame de Lesseps, le comte d'Andigné, le comte de Gramont, M. Has, etc., etc.

La Petite dormeuse, de Greuze, a été vendue 90,000 francs, à M. de Greffulhe. *Le Mariage mystique de sainte Catherine*, de Bellini, 8,100 francs. *Après la bataille*, tableau de John-Levis Brown, 1,550 francs. *Port de mer au soleil couchant*, genre de

Claude Lorrain, 2,050 francs. *Paysage au soleil couchant*, de Pynacker, 2,050 francs. *Portait de femme*, attribué à Antoine Van Dyck, 4,100 francs. *La Halte*, tableau de Wouwerman, 6,100 francs.

Le beau groupe d'enfants en marbre blanc a été vendu 20,500 francs. Deux groupes en terre cuite de Clodion ont obtenu, l'un 5,700 francs, l'autre 3,800 francs.

Le total de la vente s'est élevé à 218,000 francs.

XXXV

Jules Burat. — L'art dans un intérieur bourgeois. — Tous libertins, même les moralistes. — La *Visite à la nourrice*, de Fragonard. — Un chef-d'œuvre, par Debucourt. — *Ce Netscher est un Coypel.* — Enthousiasme de Diderot pour Loutherbourg. — Salard ou le fusillé vivant. — Jecker. — Un million de commission. — Le corsaire devenu vieux se fait bibliophile. — Nostalgie de l'hôtel garni. — Galerie du comte Potocki. — Bons tableaux de maîtres de second ordre. — Tableau comparatif des prix d'achat de Jules Burat et de ses prix de vente.

9 *mai.*

L'année dernière, à l'entrée du printemps, je rencontrai dans les couloirs de l'hôtel Drouot un petit homme vif, alerte, bien portant, la figure pâle sous ses épais sourcils noirs et les cheveux poivre et sel ramenés en éventail sur les tempes, mais la bouche sensuelle et malicieuse, la physionomie distinguée et très fine. Comme je l'avais vu maintes fois aux adjudications se dissimuler dans les coins et pousser en sourdine, sous le feu mouvant des enchères, il m'intriguait. Je désirais vivement le connaître, aussi je l'abordai franchement ce jour-là :

— Eh bien! monsieur Burat, avez-vous découvert quelque chose à votre goût? Nous avons de belles expositions ces temps-ci.

— Oh! ma foi non, me répondit-il. D'abord il n'y a plus rien.

Plus rien! c'est vite dit. Les marchands et les collectionneurs répètent ces mots sans cesse. Ce qui ne les empêche pas, d'ailleurs, d'acheter tous les jours. Je connais cela. Aussi je m'écriai d'un air sceptique :

— Vraiment le beau serait devenu aussi rare? M. Burat fixa sur moi son regard pénétrant :

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, je n'achète plus rien. Je compare.

— Et de cette comparaison il ressort?

— Que ce que je possède vaut mieux que tout ce que l'on vend à l'Hôtel. Connaissez-vous ma collection!

— De réputation, et j'en ai vu des échantillons remarquables dans plusieurs expositions.

—Alors, si elle vous intéresse, faites-moi le plaisir de venir la voir.

L'invitation était trop aimable pour être déclinée. Je l'acceptai avec empressement et le lendemain, n'ayant garde de manquer au rendez-vous donné, je sonnai à la porte de M. Burat, qui habitait un quatrième étage au n° 81 de la rue Miroménil.

A dire vrai, je fus déçu en entrant. Quoi! c'était là l'intérieur de cet ami des arts, de ce collectionneur d'élite qui avait décidé Lacaze, hésitant et furieux des froissements qu'on lui faisait subir, à léguer sa galerie au Louvre! C'était là le *home* du savant économiste qui avait pratiqué Perdonnet et Michel Chevalier, fréquenté le grand Arago et qui se disait l'élève de M. Thiers! Pas un meuble de prix, pas une commode, pas une pendule, pas un fauteuil de ce dix-huitième siècle dont il se vantait de posséder tant de chefs-d'œuvre! Tout d'abord je crus m'être trompé, mais en levant les yeux j'eus bientôt oublié les pseudo-boule du faubourg et le vulgaire acajou de ce mobilier bourgeois.

J'avais autour de moi une merveilleuse réunion de

ces peintres français qui ont poussé l'élégance et la fleur du coloris jusqu'aux extrêmes limites!

Ah! je n'ai pas besoin pour la décrire, cette galerie, de feuilleter le catalogue de la vente, car j'ai encore et j'aurai toujours devant les yeux toutes ses magnificences et toutes ses gloires! les Drolling, les Vernet, les Jeaurat, les Charles Eisen, les de Troy coquets, les Van Loo baignés d'ombres légères, les Nattier reproduisant avec sincérité les femmes fardées de l'époque, les Boilly qui rappellent si bien les modes et les intérieurs de ce temps-là, les Lépicié de qualité superlative tout rutilants de lumière et les Subleyras libertins, car tout le monde était libertin à cette époque, même les moralistes. Je vois encore, à leur place : l'*Esquisse du dôme des Invalides* fait par Lafosse avec un grand sentiment de l'art décoratif qui rappelle souvent la verve de Rubens; le *Louis XV*, de Boucher, habillé en pèlerin qui se rend à Cythère, une gourde dans une main et dans l'autre une houlette enrubannée; la *Cuisine*, de Chardin, dont le chaudron de cuivre et le fromage entamé sont de la peinture solide qu'on peut mettre sans danger à côté des hollandais; la *Sapho* idéale du baron Gros qui se précipite du haut du rocher de Leucade, les bras croisés sur son cœur.

Que sais-je encore! Tout ce que le siècle dernier a produit de plus fin, de plus délicat, de plus charmant, M. Burat le possédait dans les six pièces malheureusement trop basses de plafond et trop peu éclairées par le jour frisant de son modeste appartement!

Depuis cette visite, M. Burat est mort après une courte et douloureuse maladie. Il y a quelques mois, des amis fidèles et dévoués le conduisaient à sa demeure dernière; M. Laussedat prononçait sur sa tombe le suprême adieu.

Son fils fait vendre maintenant par Me Chevallier,

cette collection réunie dans le bon temps, l'une des plus intéressantes que nous connaissions aujourd'hui à Paris.

Le Louvre est certainement plus riche, mais le Louvre a-t-il rien de Fragonard qui soit meilleur que la *Visite à la nourrice*, un régal pour les yeux et une caresse pour le cœur ? M. Paul Mantz a bien raison de dire, dans la magistrale étude qui sert de préface au catalogue, que cette toile est d'une éloquence indescriptible. Elle fait l'effet d'une sorte d'Adoration des bergers, avec cette différence pourtant que l'étoile miraculeuse est remplacée par un rayon de soleil, l'enfant Jésus par un enfant endormi qui lui ressemble comme tous les bébés au berceau, et les bergers par deux amoureux du pays du Tendre qui m'ont tout l'air d'être prêts à recommencer, — tant ils paraissent fiers de leur premier chef-d'œuvre.

Et Boilly donc, qui s'entend si bien à enlacer ses amoureux sur le chemin de Cythère et à déshabiller les nouvelles mariées, c'est merveille de voir quelle chaste enjouement, quelle espièglerie naïve il a prêtée, dans la *Jeune mère*, au petit enfant monté sur un fauteuil et qui, le pompon à la main, s'amuse à farder de rouge le visage de sa maman. Ce tableau est admirable dans sa simplicité. La jeune mère, vêtue d'une robe de satin blanc, avec une ceinture rose, suivant la mode du temps, fait la sérieuse et tend la joue. L'enfant rit de tout son cœur et penche la tête un peu en arrière, comme un peintre, pour juger l'effet de son tableau. On les embrasserait tous les deux, tant ils sont gentils dans cette pose d'après nature. J'entendais dire dernièrement, par des fanatiques, que Boilly s'était, dans la *Jeune mère*, rapproché des peintres hollandais. Il procède peut-être de Terburg dans la manière de peindre le satin, mais pour le reste, je le conteste. Il y a toujours

dans notre École française la distance qui sépare les races latines des peuples du Nord.

Voulez-vous vous en rendre compte? Regardez à l'exposition la *Fête du village* de Debucourt, un des rares tableaux de ce peintre qui fasse partie de la collection Burat, et comparez-le aux plus belles kermesses de Téniers. La différence ne saurait être méconnue.

Dans cette œuvre maîtresse, que je préfère à ses gravures coloriées, Debucourt s'est souvenu des joyeuses ripailles de Téniers, mais il a su rester léger, élégant, badin même, c'est-à-dire réfractaire à la grosse farce. Téniers aimait d'instinct les maritornes débraillées, les culbutes dessous la table après boire, le gros amour que le dix-huitième siècle ne trouvait pas assez raffiné. Cette œuvre caractérise bien cette époque où, je ne sais qui l'a dit, à juste titre, on préférait le joli au beau, le ragoût au style et l'esprit à l'art. Debucourt en avait à revendre et du meilleur, Lancret aussi. Rien de plus spirituel que sa *Rêveuse!* Cette jeune femme habillée à la russe, et coiffée d'un bonnet rouge et blanc, qui vous regarde en souriant à l'ombre du bois où elle est assise, semble être sortie, tout armée pour l'amour, du cerveau ensoleillé de Wateau. Pierre Aveline l'a gravé et sous ce nom. Goncourt l'a dépeinte également avec cette attribution. Mais cependant elle est bien la fille de Lancret, et je m'étonne que M. Paul Mantz, dans sa remarquable préface, se soit attardé à démontrer cette illustre paternité, car personne n'en doute. En revanche, le savant critique d'art ne dit mot de la dispute qui s'est élevée à propos de la filiation du *Joueur de basse* qui appartint au comte d'Houdetot. Gautier le donnait à Wateau lors de l'exposition de 1860, au boulevard des Italiens : « Quelle inspiration, disait le grand Théo, dans cette maigre figure à nez busqué, dont les joues sont flagellées par une longue perruque qui suit le

trémolo de l'archet. Comme il l'embrasse! comme il couve l'énorme instrument auquel il communique son âme, ce musicien enivré de son art et jouant pour lui tout seul! »

Ce n'était pas, d'ailleurs, la seule attribution que l'on pût contester chez M. Burat, et je me rappelle son exclamation indignée quand, devant le *Jupiter et Calisto* de Netscher, il me dit, d'un ton cassant, lors de ma visite :

— Mille pardons! Monsieur, ce Netscher est un Antoine Coypel.

J'eus beau chercher des arguments tirés de la couleur, de la composition et du dessin de Coypel, pour lui démontrer que Coypel n'avait pu peindre cette toile, M. Burat ne voulut pas en démordre. Je ne me trompais pas cependant, car depuis, dans son catalogue, Féral qui connaît bien ses maîtres m'a donné raison.

Mais si cet amateur patriotique aimait surtout les œuvres originaires de son pays, il possédait à un très haut degré le flair, cette qualité précieuse pour un collectionneur. M. Burat avait commencé à former sa collection vers 1850. Vous ne devineriez jamais comment il acquit *la Source* de Nattier. Il aperçoit à la vitrine d'un marchand de bric-à-brac un méchant tableau dont quelques détails lui paraissent assez heureux. Il l'achète, le nettoie et sous un affreux barbouillage découvre un trésor. Vous jugez de sa joie. Quelle émotion pour un amateur! Ce Nattier, représentant une jeune femme appuyée sur une urne d'où sort un cours d'eau, était tombé entre les mains d'un ignorant. Quand les portraits ne lui convenaient pas, il agrandissait les joues, changeait la couleur des ajustements et modifiait la pose des personnages. Une manie pire qu'une autre, car elle a sans doute détruit bien des maîtresses toiles.

Vous parlerai-je maintenant des deux Loutherbourg, la *Marine* et le *Mouton chéri*, d'une incroyable souplesse et d'une étonnante franchise de coloris qui rappellent si bien Berghem? Qu'il me suffise de vous dire qu'ils furent exposés au Salon de 1771 et qu'ils eurent l'honneur d'être célébrés par la plume de Diderot. « Loutherbourg, disait notre premier salonnier, a dû naître le pouce passé dans la palette. » Et il ajoutait : « Comme je mettrais sous mon bras les tableaux que ce peintre expose au Salon, si on ne me regardait pas. » Et cependant, le Louvre qui a tant de choses ne possède rien de ce maître.

Mais il faut me restreindre, négliger beaucoup d'œuvres diverses et m'arrêter ici à regret. Ces tableaux mériteraient certainement mieux que quelques lignes, et je n'ai jamais ressenti une aussi profonde tristesse qu'aujourd'hui, en voyant le peu de place dont je dispose. Cette collection décourage du reste le critique par le nombre de ses excellentes toiles. On en jugera rue de Sèze à la galerie Georges Petit.

Salard avait été corsaire avant d'aimer les livres. Ses amis même ne le connaissaient que sous ce nom-là. Quel beau drame on pourrait écrire avec cette existence agitée ! Je vais vous la raconter brièvement. Sauf l'intrigue d'amour, ce sera un scénario vécu.

Né en 1815, Salard fut embarqué de bonne heure comme mousse par sa famille et, pour son premier voyage, doubla le cap Horn avec le commandant Fournier. Il avait alors dix-huit ans. C'était un de ces indisciplinés que Jules Vallès a si bien peints dans ses *Réfractaires*. Enfant terrible, il s'était fait renvoyer, pour ses mauvais tours, de quatre ou cinq collèges et ses parents avaient fini par l'abandonner à son sort. Livré à lui-même, il fit des prodiges.

A dix-neuf ans, nous le trouvons à Buenos-Ayres, aide de camp du président Rosas et son favori. Mais bientôt le gouverneur général de la Confédération argentine prend ombrage de sa popularité et l'accuse de vouloir le renverser. Sur un signe de tête du dictateur, le voilà saisi, condamné et fusillé. Heureusement les fusils n'étaient chargés qu'à poudre.

Une grande dame avait gagné l'officier qui devait commander le peloton. Salard, prévenu, se laissa choir et fit le mort. L'exécution faite, les soldats partis, il se releva, s'enfuit, sauta sur un cheval préparé à l'avance, passa la nuit en rase campagne et, déguisé en gaucho, bravant des dangers incessants, se cacha ensuite de longs mois dans les pampas.

Quelque temps après, on le retrouve devant Montevideo. Le pays est alors en proie aux déchirements politiques. Il fait partie de la flotte chargée de bloquer le port et commande une frégate. Un convoi de chalands cherche à échapper à la croisière et à ravitailler la ville. Il les laisse d'abord traverser les lignes, puis les coule bas presque tous. Les hommes se jettent à la nage, mais arrivés près de la côte, ils rencontrent des vases où ils vont infailliblement périr. Salard, en vainqueur généreux, met des embarcations à la mer et sauve ses ennemis. Parmi eux se trouvait, dit-on, Garibaldi.

En 1847, ce hardi aventurier, qui risquait sa vie avec insouciance et ne s'effrayait des difficultés d'aucune entreprise, passe au Mexique. C'est là le nouveau théâtre de ses exploits. Il y reste vingt ans sans donner de ses nouvelles. Sa famille le croyait mort. Un beau matin il arrive à l'improviste rue du Faubourg-Montmartre, chez sa nièce, mariée à M. Thiébaut, avoué, et l'embrasse avec la même tranquillité que s'il l'avait quittée la veille.

Qu'a-t-il pu faire au Mexique pendant vingt ans? Il a été marin, conquérant, diplomate, journaliste, puis corsaire chargé par la Compagnie des guanos de Californie de protéger dans le Pacifique les navires de commerce contre les pirates. Entre temps, il s'est fait recevoir de plusieurs sociétés savantes de Mexico dont il conserve toujours les brevets roses. Puis, l'expédition française est venue. Bazaine l'a nommé capitaine de vaisseau auxilaire. Il s'est battu pour la France et, lorsque la débâcle est arrivée, le mal du pays l'a pris. L'ancien *Frère de la côte* s'est embarqué avec les troupes françaises. Mais, avant son départ, ses amis l'ont prié de défendre comme mandataire leurs intérêts devant la commission de revision des indemnités. Il revient en France chargé de faire rentrer des millions, sur lesquels doit lui revenir une commission variant de dix à vingt-cinq pour cent.

Le voilà donc à Paris. Son premier soin est d'entrer en relations avec Jecker qui lui prête 10,000 francs. Aussi Salard ne devait jamais oublier ce service. Il fut son témoin dans un duel célèbre. Plus tard, en 1871, lorsque la Commune arrêta le banquier mexicain, il ne craignit pas d'aller le voir dans sa prison. Ce trait suffirait à prouver qu'il avait de l'audace, du sentiment et de la reconnaissance.

Salard devient riche. Il a gagné en dix-huit mois, dans le recouvrement des indemnités, près d'un million. Mais, rester tranquille et vivre paisiblement de ses rentes sont des choses absolument contraires à sa nature. Il lui faut absolument des aventures pour utiliser son énergie. Il tomberait malade le jour où il serait obligé de renoncer à sa vie active et inquiète.

La guerre de 1870 arrive. Il commence par mettre ses titres en sûreté à Londres, chez Baring, ensuite il accourt à Metz, voit Bazaine, met sa vaillance à son

service et lui demande un commandement dans la mer Baltique, car il haïssait cordialement les Prussiens. Un jour de l'année 1857, l'audacieux condottiere avait, en pleine rue de Mexico, donné un tel coup de poing à un Allemand taré, qui voulait obliger le ministre de France à le saluer, qu'il l'assomma presque. On craignit une émeute. Salard fut arrêté, jugé, condamné à mort. Heureusement Salard était à cette époque l'ami de Comonfort, le successeur d'Alvarez. Le Président de la République fit recommencer le procès et de nouveaux juges l'acquittèrent.

Cependant Bazaine ne put lui donner le commandement qu'il sollicitait, et, la guerre finie, l'idée lui prit tout à coup de bouquiner et de collectionner des livres rares. A partir de ce moment, il tourna le dos aux aventures. La glace de l'âge tempéra son ardeur, aussi refusa-t-il, en 1874, le grade que Louis Veuillot, connaissant son incontestable bravoure, lui offrait dans l'armée de don Carlos. Que voulez-vous? Quand le diable devient vieux, il se fait ermite. Le vieux corsaire devint donc amoureux des beaux livres. Du jour où, las de courir le monde, il se décida à se composer une bibliothèque, il s'y consacra tout entier. Son temps s'écoula dans les bibliothèques publiques. On ne vit plus que lui chez les libraires. Ses galeries devinrent les quais, son cercle l'hôtel Drouot. Il allait tailler une bavette seulement dans les petits cercles d'amateurs, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre.

Mais le bibliophile devait rester un original jusqu'au bout. Il avait une profonde répugnance à s'installer dans ses meubles. La chambre garnie lui rappelait le campement et il n'en voulut jamais aucune autre. Aussi, faute de place, il ne déposait pas ses livres chez lui, car il habitait une modeste chambre d'hôtel, rue de Beaune. Sa bibliothèque était chez son frère, direc-

teur de Sainte-Périne. Quand l'ancien marin voulait loger de nouvelles acquisitions, il lui fallait mettre le cap sur l'asile.

Salard est mort aux trois quarts ruiné par de malheureuses opérations de Bourse. Avec l'impétuosité de son caractère, il avait voulu lutter contre des circonstances plus fortes que lui. Il ne laisse pas de mémoires, c'est fâcheux; ses œuvres eussent à coup sûr plus intéressé que sa bibliothèque qui a été vendue vingt-cinq mille francs la semaine dernière par M. Delestre. Elle contenait certainement de bons livres, mais pas beaucoup de raretés et surtout très peu de livres de géographie. De la part de cet homme qui a tant voyagé, cela est extraordinaire. Mais avec Salard il ne fallait s'étonner de rien. C'était une sorte de sphinx, et ceux qui l'ont fréquenté cherchent encore à le définir.

Il n'y a ni Rubens, ni Rembrandt, ni Velasquez, ni Murillo dans la collection du comte Potocki; cependant, pour n'être pas composée avec ces maîtres immortels, cette galerie n'en est pas moins fort belle. Avec beaucoup d'intelligence, son propriétaire s'est attaché à réunir les *poetæ minores* de la peinture ancienne. Je crois qu'il a eu raison. Les grands artistes ne font pas que des chefs-d'œuvre. Il y a souvent des noms célèbres tracés au-dessous d'assez mauvaises choses. Mieux vaut un bon Tiepolo qu'un Rubens médiocre, et un excellent Bol qu'un Rembrandt discutable, même payé un haut prix.

Du reste, il ne pouvait en être autrement. Le goût des arts est héréditaire dans cette illustre famille des Potocki (on prononce *Pototski*). L'un d'eux, Ignace Potocki, fut le compagnon héroïque de Kosciuszko; l'autre, Vladimir Potocki, a sa statue, chef-d'œuvre de Thorwaldsen, dans la cathédrale de Cracovie. La comtesse

Delphine Potocka devint l'amie de Chopin. C'est elle qui, le voyant mourir, se mit au piano et lui joua, pour adoucir son agonie, l'une des plus belles pages de Mozart.

Aussi cette collection, lentement formée, contient-elle des morceaux remarquables. L'École hollandaise y est surtout très bien représentée. J'engage ceux qui connaissent mal Ferdinand Bol, le plus fort des disciples de Rembrandt, à se rendre aujourd'hui à l'exposition de la salle Petit. Bol, si bien représenté au Louvre, a, dans cette vente, des *Portraits d'une dame et d'un gentilhomme*, qui ont figuré longtemps, et avec honneur, dans la galerie du cardinal Fesch. Une dame de qualité, en robe blanche, au corsage décolleté et brodé de pierreries, se tient gracieusement accoudée à un balcon de pierre. Souriante, elle accepte une grappe de raisin d'un gentilhomme de bonne tournure, debout, et fixant sur elle des regards amoureux. La pose est heureuse, le dessin d'une grande pureté de lignes, la couleur transparente, sobre et vigoureuse.

Je recommande également à ceux qui aiment la peinture ancienne une toile d'une tonalité claire que j'ai vue déjà passer en vente publique : *la Place du Dam*, à Amsterdam, datée de 1691, par Berkeyde, — la *Chèvre blanche*, d'un coloris harmonieux et d'un sentiment très poétique, brossée par Berghem, le peintre des bergers et des bergères, — puis un tableau de chevalet, un Eglon Van der Neer, signé en 1670, la *Promenade* : un jeune seigneur en manteau noir et une belle jeune femme vêtue de soie blanche, deux amoureux sans doute qui marchent côte à côte, — la grâce française unie à l'exécution minutieuse des maîtres hollandais !

Je ne puis oublier non plus un vaisseau pavoisé aux

couleurs de Hollande, duquel s'éloigne une chaloupe chargée de passagers. Ce tableau, d'une gamme douce et argentée, est de Jean Van Capelle, l'un des meilleurs peintres de marine hollandais pour la limpidité du coloris. Van de Velde, plus connu, n'a certainement pas fait mieux que lui. — Bien jolie aussi cette *Pêche en rivière*, de Cornille de Boys, un artiste habile du XVIIIe siècle, qui se rapproche tellement d'Hobbéma que ses productions lui ont souvent été attribuées.

Parmi les peintres de l'école vénitienne, je signale deux Guardi lumineux, un Canaletto très intéressant, un Tiepolo, *Moïse sauvé des eaux*, avec des personnages aux costumes somptueux. Et dans l'École française : le *Portrait de Louis XV*, de Van Loo, daté de 1760 ; celui de *Mme Vigée Lebrun*, de Nattier; un *Berger* de Fragonard et un Van der Meulen signé : l'*Arrivée de Louis XIV au siège de Namur*, d'une exécution très soignée.

Comme on le voit, les peintres de la collection Potocki, bien que de second ordre, ne sont pas à dédaigner. Je crois que beaucoup d'amateurs très exigeants pourront aisément s'en contenter.

Mais il y a mieux encore, et j'ai gardé pour la fin un paysage d'Hobbéma, autour duquel on se groupera en foule aujourd'hui. Comme tous ceux du peintre qui fut l'émule de Ruysdael, ce paysage élève l'âme. La plume ne permet pas de rendre d'une façon saisissante ce coin de bois traversé par une rivière avec des lointains éclairés de vives lueurs. Aussi je m'abstiendrai. Smith a décrit cette œuvre superbe dans son catalogue raisonné. Flameng l'a gravée. On a suivi ses étapes dans les collections de lord Veymouth en 1828, J. Morris en 1842, et Suermondt en 1877. Ce sont là de vrais titres de noblesse. Croyez-moi, ce sera le clou de la vente.

Prix principaux de la vente Potocki. — Bol, *Portraits d'une dame et d'un gentilhomme*, 1,900 francs. Berckheyde, *La Place du Dam, à Amsterdam*, 2,500 francs. Jan Van Capelle, *Marine*, 4,600 francs. Cornille de Boys, *Pêche en rivière*, 3,600 francs. Canaletto, *Fête sur le grand canal*, 2,000 francs, et *Retour d'une fête*, 2,800 francs. Van Loo, *Portait de Louis XV*, 2,500 francs. Hobbéma, *La Rivière*, 34,000 francs. Ant. Vestier, *Portait de femme*, 8,100 francs.

Montant de la vente : 125,000 francs.

Vente Burat. — Voici un état comparatif des prix qu'avait payés M. Burat pour l'acquisition de ses tableaux et ceux obtenus à sa vente. Il m'a semblé assez curieux de donner ce relevé qui permettra à nos lecteurs de suivre la progression des prix de la peinture depuis trente ans.

TABLEAUX.	PEINTRES.	DATES DE L'ACHAT.	PRIX D'ACHAT.	PRIX DE VENTE.	ACQUÉREURS. MM.
Pâturage	Berré	1852	244	1.350	Ledoux.
Œdipe s'exilant de la ville de Thèbes.	Berton	1852	65	120	Bon Gérard.
Vue des environs de Narni	Bidauld	1853	53	280	—
Site d'Italie	—	1852	45	100	Lambert.
La Descente de diligence	Boilly	1857	400	3.700	Rutter.
La Jeune mère	—	1853	130	8.000	Bon Gérard.
Houdon modelant le buste de Napoléon premier consul	—	1863	340	3.100	Caperon.
Les Petits commissionnaires	—	1865	310	1 500	Bouchard.
Un Vieux portier	Boissieu	1864	85	560	Caperon.
Le Roi Louis XV	Boucher	1858	620	10.000	Kann.
Amours	—	1867	315	1.200	Weil-Picard.
Triomphe d'Amphitrite	Boullongne	1856	33	175	Lambert.
Le Bois de Boulogne	Bruandet	1853	66	430	Lacharrière.
Les Places San Giovanni et Paolo, à Venise	Canetti	1849	405	10.600	Lévêque.
Officier à cheval	Casanova	»	»	130	Rochefort.
Les Pommes d'api	Chardin	1857	400	4.500	Gauchez.
La Cuisine	—	1856	355	2.800	Laurent Richard.
Les Restes d'un déjeuner	—	1872	180	500	—
Une Scène du roman de Don Quichotte.	Coypel	1873	490	1.020	Burat.
Portrait d'homme.	Danloux	1857	80	500	L. Richard.
Portrait du maître	Louis David	1861	85	1.000	Girard.
La Halte	Debar	1857	55	480	Michel Lévy.
Fête de village	Debucourt	1854	405	13.500	Talleyrand.

TABLEAUX.	PEINTRES.	DATES DE L'ACHAT.	PRIX D'ACHAT.	PRIX DE VENTE.	ACQUÉREURS.
					MM.
Le Petit musicien	De la Porte	1872	405	1.600	Moreau-Chaslon.
Vue de l'escalier du château de Caparola, près Rome	De Machy	1854	12.50	150	Blight.
La Famille du fermier	De Marne	1853	330	2.150	Bon Gérard.
Le Passage du gué	—	1863	275	1.700	Archdéacon.
Intérieur rustique	—	1853	139	1.400	Dumez.
Jeune femme artiste	De Troy	1861	218	900	Raphaël.
Suzanne au bain	—	1864	425	900	Manet.
Loth et ses filles	—	1864	200	600	—
Portrait d'un magistrat	—	1875	42	100	Ladoucette.
La Jeune musicienne	Drolling	1858	415	4.200	Du Plessis.
Vieille femme lisant	—	1865	690	3.400	Dortic.
Le Petit commissionnaire	—	1859	1.150	3.500	Ledoux.
Intérieur villageois	—	1857	165	2.550	Dumez.
Portrait de femme	Drouais	1857	12.50	400	Macut.
Les Joueurs de dés	Ch. Eisen	1859	655	2.650	Malinet.
Les Mères de famille	—	1855	230	2.200	Estienne.
Le Songe d'amour	Fragonard	1857	510	3.300	De Talleyrand.
La Visite à la nourrice	—	1851	355	12.100	Burat.
Le Retour du fiancé	Mlle Gérard	1864	290	2.000	White.
La Leçon de géographie	—	1870	350	1.600	Féral.
Jeune soldat	Grimoux	1861	265	1.100	Schwartz.
Les Laveuses	Hubert Robert	1859	155	2.100	Degeuser.
Le Parc	—	1861	235	1.750	Dumez.
Après l'orage	—	1853	105	1.300	De Baloue.

L'Adoration des Mages	—	1856	410	1.350	Borthon.
Portrait de jeune femme	Isabey	1851	215	1.550	Dortic.
Intérieur	Jeaurat	1851	76	1.050	Desfontaines.
La Rêveuse	Lancret	1866	950	7.000	Laurent Richard.
Le Joueur de basse	—	1859	570	5.000	Levesque.
Son Portrait	Latour	1863	100	1.600	Bartholdi.
L'Assomption de la Vierge	Le Moine	1863	790	1.600	Mis d'Estampes.
La Bonne mère	Lepicié	1863	645	7.000	Baer.
La Grand'mère	—	1859	120	1.250	Lemarié.
La Boutique du barbier	—	1862	108	800	Médrano.
Les Bords de la Neva	Le Prince	1854	410	2.600	Burat.
Corps de garde russe	—	1857	37	1.150	Audouis.
Paysage accidenté	—	1852	91	520	Richard.
Marine	Lotherbourg	1857	795	2.550	Féral.
Le Mouton chéri	—	1857	280	1.800	Burat.
Le Carrosse du roi	Van der Meulen	1859	460	1.620	Tabourier.
L'Atelier de l'artiste	Naigeon	1852	130	1.500	Bon Gérard.
Triomphe de Bacchus	Nattoire	1855	320	1.730	Baptiste.
*Portrait de Mme ****	—	1863	225	1.850	De Montbrison.
Portrait de jeune femme	—	1866	195	1.000	Bon Gérard.
Vue de Hollande	De Noter	1853	70	700	Boire.
Officier à cheval	Parrocel	1855	30	220	De Fezensac.
Repos dans le parc	Pater	1864	1.205	4.000	Burat, qui l'a revendu 6,000 fr.
Les Joutes du Pont-au-Change	Raguenet	1854	160	1.000	Moreau Chaslon.
Louis XV enfant	Rigaud	1855	215	5.900	Burat.
Un Marché à Rome	Senave	1863	402	1.200	Levesque.
Le Maréchal-ferrant	—	1852	126	1.005	Barbier.

TABLEAUX.	PEINTRES.	DATES DE L'ACHAT.	PRIX D'ACHAT.	PRIX DE VENTE.	ACQUÉREURS.
					MM.
Le Café des Arts	Taunay	1853	261	4.400	Estienne.
La Sortie et la rentrée des troupeaux, deux toiles	—	1861	965	4.200	Ledoux.
Femme âgée	Théolon	1852	185	920	Lemarié.
Portrait de jeune femme	Tocqué	1852	65	800	Frémy.
Portrait d'un gentilhomme	—	1855	150	1.580	Malinet.
Portrait de jeune femme	—	1863	195	3.125	Bouchard.
Fleurs	Van Dael	1861	310	1.950	Ledoux.
La Sultane	Van Loo	1864	1.080	3.250	De Tourville.
Portrait de jeune fille	Vestier	1857	410	1.100	De Reynac.
La Princesse de Lamballe, représentée en prêtresse du Soleil	—	1853	140	1.850	Greffulhe.
Une Mère et ses enfants	Villebois	1858	435	3.400	Borthon.
Jeune Vénitienne	Vleugels	1857	72	500	Burat.
Le Glorieux	Watteau	1856	900	5.000	Duval.
Mettezin berger et Scapin berger	—	1859	1.240	5.000	Burat.
La Fileuse	—	1869	350	1.050	Prot.
Statuette de Cérès	Pajou	»	625	6.000	Huys.
Buste de Gabriel	Architecte du roi.	1856	141	1.800	Saglio (pour le musée du Louvre).
Grande pendule surmontée de deux figures : *Le Jour et la Nuit*	»	1855	790	2.500	Lecomte.
Montant de la vente				288.300 fr.	

La collection avait coûté environ 65,600 francs à former.

XXXVI

M. Vaïsse. — Porte Stanga de Crémone. — Triptyque de Monvearni. — Coffret de Pierre Raymond. — Buste de Charles-Quint. — Orfrois éblouissants. — Chaire de la Chaise-Dieu. — Tapisserie de saint Ambroise de Ravennes. — Ract, le lieutenant de Mannheim. — Le rude métier d'illustrateur. — *L'esprit tue la bête.* — Pauvre Scott! — Des dessins sur la nappe. — Générosité des artistes. — Prix Vaïsse et Scott.

16 *mai.*

M. Vaïsse est l'ancien agent de change de Marseille dont la réputation de connaisseur en antiquités artistiques a été consacrée par l'acquisition qu'il avait faite de la porte Stanga, de Crémone. Elle lui avait coûté un peu plus de soixante-dix mille francs, et c'est avec le plus grand désintéressement qu'il l'a cédée au musée du Louvre, par l'entremise d'Emond Bonnaffé, moyennant le prix coûtant plus les intérêts seulement. On peut admirer cette merveille à l'entrée de la galerie de la Renaissance, au Louvre.

Après avoir cherché avec persévérance les choses anciennes pendant trente ans dans le midi de la France, en Italie et en Allemagne, M. Vaïsse a su former une remarquable collection.

Aucun amateur bien avisé n'a traversé la cité phocéenne sans demander à visiter, rue Wulfram-Puget, son hôtel transformé en une sorte de musée des Arts

Décoratifs. Cela était obligatoire comme l'ascension de la chapelle de Notre-Dame de la Garde.

En me rendant en Italie, il y a quelques années, j'ai eu, comme plusieurs de mes amis, la bonne fortune d'aller saluer dans son logis grandiose cet amateur de haut goût. Je vois encore dans mes souvenirs cette demeure hospitalière. Il me semble toujours que c'était hier, et je puis aisément décrire de mémoire ce que j'ai vu.

La maison de M. Vaïsse est bâtie à l'italienne avec véranda et terrasse comme la plupart des bastides de la Corniche. Autour, un jardin où s'épanouit toute la flore du Midi. D'un côté, la mer éblouissante, et de l'autre la montagne prenant des tons de nacre, d'émeraude et de saphir qui changent à toutes les heures du jour.

Dès l'entrée on se sent chez un ami des arts. Tous les objets sont si bien à leur place, un tel goût a présidé à l'aménagement général, qu'il semble vraiment que le génie du Moyen Age et de la Renaissance ait dirigé lui-même cette merveilleuse installation et qu'il y ait fixé sa demeure. Heureux ceux qui, au milieu du tracas des affaires, trouvent ainsi le moyen de se recueillir et savent, faisant deux parts de leur vie, donner la meilleure au culte de l'art !

Du vestibule orné de sculptures et doucement éclairé par des vitraux de couleur, on descend dans l'*armeria* par un escalier de bois à double rampe et de quelques marches seulement. Cette salle d'armes, de même que le cabinet et le salon qui lui font suite, avaient primitivement été construits au niveau du vestibule, mais comme la hauteur manquait, M. Vaïsse eut l'ingénieuse idée de faire creuser le sol.

Aussi, de cette *loggia*, on domine la salle, on l'embrasse tout entière comme du haut d'une tribune.

Quel coup d'œil ! On peut dire, sans exagération, que tout y est à souhait pour le plaisir des yeux ! Des poutrelles au plafond, des boiseries autour de la pièce, des tapis d'Orient couvrant le parquet, des murailles tapissées de quatre panneaux où se jouent des sibylles sur un fond d'arbustes, de fleurs, d'oiseaux et d'animaux héraldiques. Ces tapisseries ont été tissées à la fin de la période gothique. De qui sont-elles? — Les artistes de l'époque n'ont pas fait, à coup sûr, de meilleure composition.

Au milieu de cette salle se dresse une splendide table italienne supportée par des cariatides ailées sur laquelle se trouvent déposées, dans un désordre voulu, des pièces d'armures, casques, étriers, gants de fer et, tout autour, entre des sièges renaissance garnis de velours de Gênes, des bahuts sculptés du XVI[e] siècle et des vitrines remplies d'émaux de Limoges dont deux sont des merveilles.

Le premier est un triptyque peint en émaux de couleur rehaussé d'or et de chatons saillants imitant des pierreries. Ce triptyque n'est pas signé. Quelques-uns l'attribuent à Pénicaud l'ancien, mais nous sommes de ceux qui y voient l'œuvre de Monvearni (et non Monvaerni), l'émailleur limousin qui florissait vers le milieu du XV[e] siècle car une fine moulure de cuivre doré, décorée de distance en distance de fleurons détachés, ressemble en tous points aux bordures habituelles de Monvearni. J'ajouterai que ce triptyque est conçu dans le même esprit et trahit la même main que l'émail signé M. F. (*Monvearni fecit*) du Palazzo Vecchio de Florence, et que celui de Berlin signé M. O. qui sont les deux premières lettres du nom de l'artiste limousin. Dans le tableau central offrant une scène du Purgatoire, le Christ se tient assis entre la Vierge et saint Jean à genoux. Dans le volet de droite

se voit l'enfer, et dans celui de gauche l'entrée du paradis.

Le second est un coffret oblong composé de cinq belles plaques d'émail peintes en grisaille sur fond noir et sol teinté de vert. Ce coffret est des plus remarquables et passe pour l'un des chefs-d'œuvre de Pierre Raymond. Sur la plaque du couvercle, *Le repos d'Enée chez Didon*. Sur celle de face, *Le char de Vénus traîné par des colombes* et accompagné d'Amours. Les autres côtés sont décorés de sujets ayant trait à l'histoire d'Enée et de Didon. Tous portent : P. R., les initiales de l'artiste, et l'un d'eux, la date de 1550.

Il m'aurait paru regrettable de ne pas donner un souvenir personnel à ces deux précieuses épaves que le temps en s'enfuyant nous a précieusement laissées.

Les portes du grand salon ouvrent sur la salle d'armes. C'est toujours le même luxe de tentures, de tapis, de brocarts, de velours historiés, de cuirs gaufrés, de bahuts sculptés, de coffrets en ivoire, de sièges recouverts de vieilles étoffes. L'art du XVIe siècle y brille encore dans quatre tapisseries tissées à Bruxelles, où sont racontées, dans une composition charmante, d'après les cartons de Perino del Vaga, les aventures de Psyché et de l'Amour. Jadis elles étaient, avec leurs coloris harmonieux, la gloire et l'ornement du palais Ferretti, à Gênes.

Que dire maintenant de ce meuble à deux corps, patiné comme un bronze florentin, d'une belle ordonnance architectonique, et qui a si bien su résister à l'action destructive du temps ? Ses quatre portes sculptées en plein bois avec leurs décors des quatre Eléments sont une œuvre d'une insigne rareté, ainsi que la superbe Victoire debout sur le fronton brisé, entre deux figures de l'Abondance.

Il semble vraiment qu'il y ait une âme dans toutes ces choses qui racontent si bien la vie de nos ancêtres !

Mes souvenirs se pressent en foule. Je voudrais tout citer : le buste de Charles-Quint, la tête pensive et laurée ; les statuettes d'anges ailés, debout, chefs-d'œuvre de dinanderie ; la grille en fer, avec bordure à rinceaux, montée en guise d'écran dans un cadre de chêne. Mais je me hâte de décrire le cabinet ou plutôt le sanctuaire de cette habitation princière où M Vaïsse avait entassé comme à plaisir les plus précieux objets de sa collection.

Je vois encore, sur deux colonnes torses, en marbre blanc, deux saintes femmes debout, taillées dans le chêne, l'une tenant une palme et l'autre un glaive — statues du XVIe siècle, noircies par le temps, mais admirablement conservées.

De la même époque aussi deux beaux chenets en bronze, d'après du Cerceau, hauts de plus d'un mètre, composés chacun d'une cariatide. Seulement le travail n'est pas le même. Les statues de saintes femmes sont allemandes, les chenets sont français. L'Allemagne aura beau faire, elle ne pourra jamais rivaliser avec la France pour la légèreté et pour la grâce.

Comparez, je vous prie, à ces statues des bords du Rhin, la statuette de sainte femme, aussi en bois peint, rehaussé de dorure, qui décore la cheminée. Quoiqu'elle date du commencement du XVe siècle, à la façon dont elle joint les mains, à la draperie de sa tunique longue et aussi à l'expression fine de sa figure, on voit immédiatement qu'elle est Française.

Puis des orfrois éblouissants et un triptyque orné d'encadrements sculptés et dorés à clochetons et arceaux en ogive, de Jacopo de Casentino. Ce triptyque date de cette époque d'austère piété où les sculpteurs

ne produisaient guère que des objets religieux. Il provient de la vente de Beurnonville.

Comment oublier une stalle en chêne sculpté ? Elle date de François Ier et vient d'Auvergne, de la petite ville de la Chaise-Dieu qui a produit une école de sculpteurs sur bois d'une incroyable habileté. L'étonnement surpasse l'admiration en voyant l'état incroyable de conservation de ses rinceaux feuillagés et de ses bas-reliefs si délicatement fouillés.

Comme sur un champ de bataille, après une chaude mêlée, gisent pêle-mêle, sur une grande table soutenue par des colonnes toscanes, toutes sortes d'armes anciennes, épées de chevet, pistolets à rouet, espontons d'officier, marteaux d'armes, mousquets de rempart, rapières à coquille, arbalètes et dagues à manches à aileron. Toutes ces pièces niellées, damasquinées, incrustées de fer et d'ivoire, témoignent de l'étonnante habileté des arquebusiers d'autrefois.

Voltaire, consulté un jour sur le mérite d'*Athalie*, écrivit au bas de toutes les pages : *beau*, *sublime*, *adorable*. Il m'en faudrait mettre autant sur chaque pièce de cette collection, et je n'ai pas encore parlé de la plus belle, de l'admirable tapisserie du XVIe siècle, le panneau principal du cabinet de M. Vaïsse. Elle présente aux regards saint Ambroise de Ravenne offrant un fruit à l'enfant Jésus, debout sur les genoux de sa mère. Trois anges musiciens entourés de deux groupes d'assistants, chantent les louanges de Dieu. Ne serait-ce pas Van Eyck qui aurait dessiné ce tableau votif pour cette famille patricienne de Ravenne d'où il n'était jamais sorti ? Aussi sa conservation est-elle admirable ; les figures ont conservé toute leur fraîcheur, et les costumes sont restés d'une fraîcheur inouïe.

Telles étaient les merveilles qui m'avaient frappé

lors de ma visite à Marseille. C'est avec peine que je vais voir maintenant se disperser à l'hôtel Drouot cette collection unique en son genre. L'exposition est déjà ouverte dans les salles 8 et 9. Le brave et loyal Ract, le fidèle lieutenant de Mannheim, a cherché, avec son goût bien connu, les principales dispositions de la mise en scène. Il a fait un arrangement que ne renierait pas Vallon. Dès lundi, Chevallier commencera la vente, qui durera quatre jours.

Quelle tristesse! cette collection, c'est le passé perpétué par l'art dans sa meilleure expression. Sa place paraissait toute marquée dans l'un de nos musées en formation, car elle est en quelque sorte la synthèse des arts décoratifs au Moyen Age et à la Renaissance.

Pourquoi la commission de la loterie des arts décoratifs a-t-elle laissé échapper une pareille occasion? Je le sais, mais il ne m'appartient pas de mettre le public dans le secret de cette confidence. Tout ce que je puis affirmer, c'est que des pourpalers ont eu lieu à ce sujet; que l'affaire a traîné en longueur et qu'en fin de compte les négociations n'ont pas abouti.

C'est fâcheux, mais il faut espérer que la perte ne sera pas entière et que la commission du musée des Arts Décoratifs saura réparer sa bévue en faisant à la vente d'intelligentes acquisitions.

Ah! c'est un rude métier que celui d'illustrateur! Je ne saurais mieux le comparer qu'au métier du chroniqueur! Tous les deux exigent une improvisation perpétuelle. Vient-il à se produire un fait qui passionne l'opinion publique, vite à la plume! Il faut broder, arranger, inventer même et séance tenante! Tant pis si la folle du logis est absente ou malade, si la main se fatigue, si la tête est lourde et l'improvisation récalcitrante. Pas de découragement! pas d'hésitation!

Le journal n'attend pas plus le dessin que la copie. Le journaliste ou l'illustrateur qui n'est pas prêt à toute heure du jour et de la nuit à donner le meilleur de lui-même doit renoncer au métier, même avec beaucoup de talent : il n'a pas la vocation.

Aussi, combien succombent à la peine ! Combien sont emportés à la fleur de l'âge, en pleine force, en pleine vie, par ce mal intérieur qui vous ronge comme le diabète, vous dévore comme la phtisie et qu'on pourrait appeler le cancer de l'art ! Malheureusement, plus un homme sent, plus il se dépense. L'esprit tue la bête comme la lame use le fourreau.

Ce pauvre Scott ! il n'avait que trente-huit ans quand il est parti pour le grand voyage. Il paraissait devoir fournir une longue carrière. Son œuvre était si jeune ! Il y avait tant de fraîcheur et de santé dans ses compositions à la plume, que la nouvelle de sa mort a été un coup de foudre, — sauf pour les siens et ses intimes qui prévoyaient depuis longtemps sa fin.

C'était à l'ouverture du Salon de 1884. Comme il n'avait rien exposé, il avait demandé au peintre Alexandre Rapin de lui procurer une carte pour le vernissage. Ce dernier, en raison de l'état maladif de Scott et pour éviter à son ami une grande fatigue, répondit qu'il ne disposait d'aucune entrée. Or, le matin du vernissage, Scott arrive chez Rapin. Pas moyen de reculer. Ils partent ensemble, font au Salon une visite sommaire, déjeunent au buffet et se quittent séparés par la foule. Quelques minutes après, le malheureux artiste tombait foudroyé dans le salon carré. Deux jours après il était mort.

Aussi Scott se surmenait trop, il chauffait à blanc la machine. Sa pauvre petite veuve me racontait qu'il n'avait jamais su prendre un quart d'heure de repos. Son cerveau était une chaudière sans cesse en ébulli-

tion. Il avait toujours le crayon à la main et faisait des croquis même en mangeant, jusque sur la nappe de la table qu'il illustrait comme une des pages de la *Vie moderne*.

En somme, il s'était attelé à une besogne au-dessus de ses forces physiques et, plein d'entrain; comme un cheval de sang, qui va monter une côte, il ne voulait pas qu'on pût dire qu'il manquait à ses engagements. Après avoir produit tant de choses excellentes dans la *Vie moderne* où il s'était révélé, il travaillait au *Monde illustré*. Il semait ses dessins un peu partout dans les livres de Charpentier et dans la réimpression des œuvres de Victor Hugo. Tout lui était bon, les faits divers, la romance, le paysage, le bord de la mer, et surtout les châteaux de France, qu'il reproduisait avec une fidélité architecturale vraiment remarquable. On retrouverait, dans ses moindres croquis, sa légèreté de main, sa finesse de touche, sa distinction naturelle, son imagination poétique.

Partout, en dépliant une publication périodique, le Scott se reconnaissait à première vue comme le Doré et le Daniel Vierge. — Daniel Vierge ! encore une victime de l'illustration. Lui non plus n'a pas su se reposer. Quand sa main droite lui a manqué, il a appris à dessiner de la gauche. Aujourd'hui, dextre et senestre sont à peu près impuissantes. Ah ! maudit soit le métier (charmant d'ailleurs) qui frappe ainsi, tue et dévore de si beaux talents, comme le Minotaure de la fable !

Pauvre Scott ! il avait fini cependant par avoir conscience du mauvais tour que lui jouerait le travail d'improvisation. Il s'était mis à faire de la peinture. Que de romanciers ont commencé ainsi par la chronique ! Que de peintres ont débuté par le dessin ! Demandez plutôt à Jules Worms ? Après avoir pendant

dix années fait le numéro de l'*Illustration*, dégoûté, fatigué, notre aimable portraitiste envoya promener le crayon et prit une palette. — L'art n'y a point perdu, en somme.

Henri Scott eût fini par briller, lui aussi, dans la peinture, si la mort lui avait laissé le temps de produire. Son *Enterrement de Gambetta*, acheté par l'État, était déjà plus qu'une promesse. Dans les trois tableaux que nous retrouverons lundi à sa vente : les *Sables d'Olonne*, une *Jetée au Havre*, l'*Embâcle de Saumur*, on découvre de sérieuses qualités et, comme dans tout ce qu'il a fait, une note personnelle et bien sincère.

Mais cet illustrateur n'était pas seulement un artiste de talent, c'était aussi un excellent camarade, un ami sûr et dévoué. Quand il y avait une bonne œuvre à faire, on était à l'avance certain de son concours. Il a donné ainsi le quart de son travail pour soulager bien des infortunes. Aussi lorsque ses amis Rapin et Fraipont conçurent l'idée d'organiser une vente au profit de sa veuve et de ses enfants, tout le monde fut heureux d'y souscrire. Peintres, sculpteurs, dessinateurs, apportèrent leur contingent à cette œuvre de bienfaisance, et vous savez ce que vaut une obole d'artistes tels que : Benjamin Constant, J.-P. Laurens, Luc-Olivier Merson, Clairin, Detaille, Duez, Feyen-Perrin, W. Bouguerau, Pelouze, Gérôme et Jean Béraud.

Emile Bayard a offert un *Crispin* d'une belle venue ; Berne-Bellecour un *Blessé;* J.-P. Laurens, une étude pour son tableau des *Mérovingiens;* Bonnat, une esquisse d'après Velasquez; Roll, *le Père Edouard;* Dardoise, une *Cour d'auberge ;* Calmann Lévy a donné deux albums de Cham; Edouard Frère, *Avant la revue;* Henri Chapu, une statue d'Herold en terre cuite; Gautherin, une ravissante *Tête de vierge;* Falguières, une étude en plâtre sur l'étude, en terre, du

masque de Lamartine ; Bracquemond a envoyé une eau-forte superbe et Daniel Vierge, lui-même, se soulevant de son fauteuil de douleur, a désigné dans ses cartons une mine de plomb exécutée de la main gauche. Puisse ce dessin lui porter bonheur !

Les peintres savent se soutenir entre eux, ils n'abandonnent jamais la famille d'un camarade. Ils viennent de faire, une fois de plus, généreusement leur devoir. C'est aux amis des arts maintenant à faire le leur.

Prix principaux de la vente Scott. — *La prière*, par Bouguereau, 2,650 francs. *Crispin*, par Émile Bayard, 770 fr. *La mare*, par Rapin, 360 francs.

Total de la vente : environ 18,000 francs. Le produit presque brut reviendra à la veuve de Scott, les experts Vannes et Bernheim jeune et le commissaire-priseur, M. Tual, ayant fait abandon de leurs honoraires.

Prix principaux de la vente Vaïsse. — Assistaient à la vente : MM. Gustave Dreyfus, Alfred Darcel, Ferdinand Dreyfus, Martin-Leroy, Maillet du Boullay, Dermeuil, Guizard Nollet, Laffite, Dollfus, Oppenheim, Maciet, comte de Ganay, Lesoufaché, Mège, de Montgomery, André, Levé père et fils, Basilewski, duc de la Rochefoucauld-Bisaccia, le baron Portalis, de Clercq, Spitzer, de Champeaux, inspecteur des beaux-arts, les représentants des musées de Lille, de Lyon, des Arts Décoratifs, etc.

Une Bourguignotte avec une figure de guerrier et des chevaux marins se détachant sur un fond damasquiné d'or, 4,000 francs, à M. Riggs. Un cabasset en fer, portant des gravures de trophées d'armes, 3,500 francs, à M. Pujol. Une selle renaissance avec arçon et troussequin en fer, ayant encore conservé sa garniture en velours, 4,300 francs, à M. Pujol. Une masse d'armes à ailerons ayant formé pis-

tolet comme la pièce analogue du musée d'artillerie, 5,580 fr. Une épée avec garde, en fer damasquiné d'or, 3,900 francs. Deux pistolets à rouet, à crosse couverte d'incrustations de génies ailés, de mascarons, de fleurs et de rinceaux, travail allemand de 1577, 2,050 francs. Un triptyque en émail avec rehauts d'or et d'émaux saillants, attribué à Monvearni, 19,100 francs à M. Schieff. Un coffret oblong en émail grisâtre de Pierre Raymond, avec le *Repos d'Enée chez Didon* comme sujet, 6,000 francs. Un triptyque peint en émaux de couleur, par Nardon Pénicaud, sujet : *La mort de la Vierge*, 5,200 francs. Pupitre pliant en bronze sculpté de motifs gothiques, xve siècle, 11,000 francs, à M. le baron Nathaniel de Rothschild. Statuette de sainte femme debout, les mains jointes, travail français du commencement du xve siècle, 9,000 francs. Deux statues en bois, représentant des saintes femmes debout, travail des bords du Rhin, du xvie siècle, 5,100 francs. Une petite statuette représentant une figure de femme du xve siècle en bois scuplté en partie doré, mise à prix 3,500 francs, adjugée à M. Chabrière Arlès 9,000 francs. Magnifique tapisserie des premières années du xvie siècle, représentant Ambroise de Ravennes offrant un fruit à l'enfant Jésus debout, sur les genoux de sa mère, 30,050 francs, au musée industriel de Lyon, représenté par M. Giraud. Quatre tapisseries renaissance, suite, représentant des scènes tirées de l'histoire de Psyché et de l'Amour, exécutées d'après les cartons de Perino del Vaga, 27,500 francs, à M. de la Rochefoucauld, duc de Bisaccia. Suite de quatre panneaux gothiques représentant une série de sibylles, 13,000 francs, à M. Potier. Tapisserie renaissance, représentant une figure allégorique de la Paix, 5,300 francs, à M. de Baudreuil. Très beau meuble Renaissance à deux corps et à fronton découpé en bois de noyer sculpté, enrichi de plaques de marbre, 13,000 francs, à M. Picard. Un soufflet en bois de noyer, sculpté en bas-relief du sujet : *La Charité*, 6 000 francs, à M. Duluit. Une belle clef à canon triangulaire et ornée de têtes de chérubins, 1,400 francs à M. Boy. Une grille, très beau travail des premières années du xvie siècle, 2,500 francs, à M. Lowengard. Un petit bronze, enfant nu posant le pied sur une musette, de la fin du xve siècle, 2,700 fr. à M. Chabrières, de Lyon. Deux chenets en bronze du xvie siècle, composés chacun d'une cariatide, homme et

femme, 6,600 francs, à M. Chabrières. Buste en marbre blanc, représentant Charles-Quint, 8,500 francs. Une stalle en chêne sculpté, provenant d'un château situé près la Chaise-Dieu, 7,200 francs, à M. Martin-Leroy. Un très beau pupitre pliant, en bronze doré, avec des cariatides s'échappant de gaines à volutes pour support, 8,800 francs.

Total : 420,000 francs.

XXXVII

Plaintes des libraires. — Gustave Chartner. — L'orientaliste Lenormant. — A. de Latour. — Accueil qu'il me fit à Séville. — L'*Imitation de Jésus-Christ*, de J.-J. Rousseau. — *Charles IX*, de Chenier, annoté par Sardou. — Le comte Sapia. — Des saxes, encore des saxes, toujours des saxes. — Embarras de Brongniart à Dresde. — *Le secret jusqu'au tombeau.* — Procès du baron Pichon et du duc de Frias. — Bastien-Lepage, le *Primitif.* — Comment furent faites les idylles de Damvillers. — Le modèle Adèle. — *Ne bougeons plus, monsieur Andrieux.* — Portrait de Mme Drouet. — La vision éblouissante du passé. — Prix des ventes Sapia, Latour-Bastien et Lepage.

28 *mai.*

Si nous parlions un peu des livres? Aussi bien voilà longtemps que je les ai négligés. Non pas que les ventes aient chômé; au contraire. Mais les libraires se plaignaient si gros d'être lâchés par les amateurs dans les ventes, que j'attendais une occasion pour les réconforter par de bonnes paroles.

Comme ils étaient attristés, ces libraires! Il n'y a plus d'érudits, me disaient-ils. L'espèce disparaît peu à peu et ne se reproduit pas. Qu'allons-nous devenir avec nos Aldes, nos Estienne et nos Elzeviers reliés? Que ferons-nous de nos Noël, de nos Vaux de Vire et de nos Farces de maître Pathelin? Où iront nos Gringore, nos Louise Labé et tous nos petits poètes

de la Renaissance qu'on s'arrachait jadis? Les romantiques eux-mêmes tiendront-ils? C'est une mode. Les belles reliures tendent déjà à disparaitre sous l'engouement des cartonnages. La réimpression fait baisser les raretés de toutes sortes. Les livres des spécialistes sont négligés. On ne veut plus pour toute bibliothèque qu'un Larousse bien complet. C'est navrant! Nous sommes ruinés!

Vainement je m'évertuais à prouver à ces libraires désolés que si ceci paraissait avoir tué cela, ceci, le tueur, n'avait pas disparu et pouvait agréablement remplacer cela, le tué. J'avais beau dire que la reliure n'était pas morte encore, malgré les prétentions exagérées des relieurs, et que les Legascon, les Boyer et Eves conserveraient toujours leur valeur. Je ne pouvais arriver à les consoler. Calypso n'était certainement pas plus malheureuse du départ d'Ulysse.

Il faut bien dire que la dispersion de la bibliothèque de ce prodigeux travailleur qui s'appelait Lenormant, les avait laissés assez maussades avec ses livres sur les mystères d'Éleusis, le culte de Bacchus, les monuments de l'Assyrie et ses syllabaires cunéiformes, quand tout d'un coup la vente de M. Gustave Chartener est venue relever tous les courages.

1,520 francs! le *Recueil des Ballets* représentés à la cour, de 1582 à 1601; — 1,220 francs! Les *Œuvres de P. et Thomas Corneille*, en grand papier, avec les commentaires de Voltaire et les figures de Moreau et de Prud'hon; — 1,240 francs! *Paul et Virginie* sur chine, édition Curmer; — 2,000 francs! le *Discours en forme de dialogue* aux armes de Louis XIII; — 1,675 francs! les *Mémoires de la Rochefoucauld*; — 1,180 francs! le grand Cartulaire de l'abbaye de Saint-Arnould de Metz, un in-folio dans sa reliure ancienne; — 1,330 francs! le petit Cartulaire de la même abbaye; — 1,200 francs! la

Cosmographiæ introductio qui n'avait pas dépassé 950 francs à la vente Didot.

Alors les libraires ont repris courage. Ils sont retournés à l'hôtel Drouot et à la rue des Bons-Enfants. Ils ont suivi assidument la vente de Lonch de B..., qui renfermait deux cents volumes armoriés. Et c'est avec beaucoup d'empressement qu'ils se sont tous groupés autour de Durel et de Maurice Delestre pour la vente d'Antoine de Latour.

Brillant élève de l'École normale d'abord, professeur ensuite au collège Henri IV, de Latour avait été choisi par la reine Marie-Amélie pour précepteur du duc de Montpensier. Après l'avoir instruit et gouverné pendant dix ans, il occupa auprès de lui la même position que M. Cuvillier-Fleury auprès du duc d'Aumale. C'était un fidèle. Lors de la révolution de février, le duc de Montpensier fut exilé. Il le suivit en Espagne. C'est là que je l'ai connu. Je me présentai un jour à Séville avec une lettre pour lui de Prévost-Paradol, son collaborateur au *Journal des Débats*.

— C'est un passeport de bienvenue, me dit-il avec une grâce charmante; et il me combla d'attentions et de prévenances pendant mon séjour à Séville. Je le vois encore avec sa figure juvénile, ses yeux bleus, ses grands cheveux retombant sur ses épaules. C'était un homme modeste, charmant, très empressé à rendre service. On me permettra de rappeler ici le bon souvenir que je conserve de son excellent accueil.

Mais les lettres doivent encore plus que moi une très grande reconnaissance à de Latour, car, le premier, il traduisit, en 1833, *Mes Prisons*, et en 1834, *Les Devoirs des hommes*, sur les manuscrits du grand patriote italien Silvio Pellico, dont il fut l'ami enthousiaste. Il est, en outre, l'auteur de poésies lyri-

ques dans le goût de Lamartine, où, prenant « la vie comme elle lui venait, le poète a répondu par un chant à toutes les émotions qu'elle lui apportait. »

Antoine de Latour avait hérité de son père d'un goût éclairé pour les livres. Il a laissé une bibliothèque peu nombreuse, mais choisie, comme se plaisent à en former les amateurs d'élite.

Vous pouvez aisément en juger, car on y rencontre une relique littéraire, l'*Imitation de Jésus-Christ* ayant appartenu à J.-J. Rousseau, avec son nom écrit par lui à l'encre rouge, des notes de sa main et une pervenche desséchée, cueillie sans doute à Moutiers-Travers, où le grand philosophe se consolait de ses amours malheureuses par l'étude de la botanique avec son ami Dupeyron ; puis, un livre d'heures en anglais, portant la signature de Silvio Pellico ; un *Cornelius Nepos*, de la bibliothèque de Mirabeau ; les *Œuvres philosophiques* de messire François de Salignac de la Mothe-Fénelon, dont une page intéressante contient un mot du père Tournemine.

Je ne veux pas non plus oublier de mentionner le *Charles IX* de Chénier doublement précieux et par l'envoi de l'auteur au « citoyen Daunou » et par les nombreuses annotations de Victorien Sardou, à qui cet exemplaire a appartenu ; — les *Psaumes de David*, 1784, provenant de la bibliothèque d'Eugène Suë, d'après une note très positive de Jules Janin ; — les *Éléments de la philosophie* de Newton, avec un envoi à l'abbé de Sade signé : *de Voltaire*, et sa *Henriade* avec des vers autographes intercalés dans de nombreux passages ; — le *Céleste Psalmetum* offert par le comte de Mérode au père Lacordaire et dont l'illustre prédicateur avait fait hommage à la Société de Saint-Vincent-de-Paule « comme l'une des choses les plus précieuses qu'il pût donner ».

Je crois que vous serez tous de mon avis quand vous saurez que parmi les beaux livres se trouvent encore des raretés concernant le mouvement littéraire du XIXe siècle. M. de Latour possédait même, en sa qualité de poète, les premières éditions de presque toutes les œuvres de Lamartine avec des ex-dono à son adresse. Il était aussi l'heureux propriétaire des *Destins de la Vendée*, de la *Satire contre le télégraphe* et de l'*Ode sur la naissance du duc de Bordeaux*, que Rouveyre, dans son *Guide du bibliophile*, appelle « du Victor Hugo de la première époque ». Le temps me manque pour faire un choix dans mes citations, mais il avait encore une grammaire allemande — l'exemplaire même de Napoléon III. Dans son admiration pour Jeanne d'Arc, il avait patiemment réuni à peu près tout ce qui a été dit sur elle par les historiens et poètes dont il faisait partie. La pucelle de Domrémy que *Angloys bruslèrent à Rouen*, tenait la place d'honneur dans les armoires vitrées. Il est question d'elle dans quatre-vingts numéros de ce catalogue, qui, entre parenthèse, est fort bien fait, ce qui est difficile, alors qu'il est si facile d'en faire un très mauvais.

Allons, messieurs les libraires, déridez-vous. Il reste encore de beaux jours pour la librairie. Les amateurs se disputeront ces souvenirs d'un bibliophile passionné, convaincu, qui appartient déjà à l'histoire.

Je me souviens volontiers du jour où il me fut donné de voir pour la première fois la collection du comte Sapia de Lencia. Il habitait déjà la rue du Cirque, dans les Champs-Élysées. L'hiver touchait à sa fin, les belles journées commençaient. Aussi quand j'entrai dans le salon, le soleil, se jouant sur une tenture de soie pâle, éclairait vivement le meuble en vieux

Beauvais et saupoudrait d'or les bibelots fragiles qui garnissaient les vitrines. C'était merveille de voir tout ce petit monde galant, toutes ces mignonnes figurines de saxe, d'une tonalité si vive et si fraîche, se courtiser, s'enlacer, s'embrasser, se déclarer leur flamme dans ce rayon lumineux du printemps. Quel délicieux salon ! qu'il était gai ! Comme il montrait bien la vie en rose ! Cette gamme chantante du vieux saxe, elle vaut bien, dans l'ameublement, la tonalité un peu triste des tapisseries gothiques ou la note plus grave encore des bahuts sombres de la Renaissance.

Il y avait là, sous vitrine, des écuelles, des sucriers, des cafetières, des tasses trembleuses, des théières très variées, des saucières décorées de ravissantes miniatures, des moutardiers aux armes de France, des bonbonnières en forme de lis et de grappes de raisin, des groupes de la plus grande dimension, les *Saisons* et les *Sens* de Kandler, et mille autres objets fins, délicats et pimpants, qui charmaient les yeux et provoquaient l'admiration.

Sur les bahuts, sur les consoles, sur les commodes, dans tous les coins, ce n'était que saxe. Au plafond, un lustre formé par des feuillages de porcelaine. Sur la cheminée, des flambeaux rocaille et une belle pendule couronnée par *Vénus et l'Amour*. A côté, une jardinière pleine de fleurs en porcelaine qu'on aurait cueillies et respirées, tant était grande l'illusion ; sur un petit bonheur du jour le *Temple de Junon*, et des *Autels de l'Amour* qui n'ont pas d'égaux au monde. Plus loin, le *Géomètre* en riche costume à rehauts d'or monté sur un socle à quatre faces, orné de médaillons renfermant des vues de villes. Ici, entre deux glaces sans tain, des colonnettes enguirlandées de lierre supportaient des tablettes en glace couvertes d'Arlequins, de Colombines, de Scapins, de bergers

d'idylles, de soubrettes friponnes, de bouquetières mutines, de jardiniers enrubannés, de pierrots malins, d'Amours travestis, de Ledas vaincues, de Jupiters triomphants, de dieux et de déesses échappés pour un instant de l'Olympe. Tout cela miroitant, chatoyant, charmant et du meilleur goût. C'était un rêve! un vrai décor d'un ballet à l'Opéra vu par le gros bout de la lorgnette. De ma vie je n'oublierai la délicieuse sensation que j'éprouvai en entrant dans le salon de la rue du Cirque.

Le comte Sapia a laissé dans le monde de la curiosité le souvenir d'un homme aimable et d'un amateur délicat. Ancien receveur central de la Seine, d'abord directeur du mouvement des fonds au ministère, très bien en cour sous l'Empire, il avait eu pour parrain MM. Heine et Fould Furtado dans l'art difficile du collectionneur. Entre temps, il avait restauré le château d'Angervilliers, près Limours, l'ancienne propriété du duc Grammont d'Aster, qui possède, entouré de murs, un parc giboyeux.

D'un goût très fin, le comte Sapia n'aimait que les belles choses; il n'eût jamais voulu introduire dans son petit musée un objet écorné, défraîchi ou restauré. Le saxe, si fragile, n'avait de valeur pour lui qu'absolument beau, et pour l'avoir en bon état de conservation, il savait, en grand seigneur, le payer sa valeur. Quand il rencontrait chez Barre, Stettiner, Mannheim ou Guenot, une figurine, une tasse ou un vase de la bonne époque, il ne pouvait retenir son enthousiasme et ne cherchait nullement à déprécier ces objets pour les obtenir à meilleur compte. Aussi les marchands l'avaient en telle estime qu'ils lui réservaient toujours leurs meilleurs morceaux. Il avait eu la bonne fortune d'acheter le dessus du panier de la collection Olivarès, vendue, dans le temps, de gré à

gré, et il fut longtemps l'un des concurrents les plus sérieux du duc de Forli, grand amateur de saxe, dont la collection merveilleuse a été vendue, si je ne me trompe, il y a quatre ans, en Angleterre.

Maintenant, si vous préférez les bonbonnières, les tabatières et les boîtes à mouches, il y en a pour tous les goûts. Je n'ose pas dire pour toutes les bourses, car elles sont toutes de prix, étant toutes de choix. Personne plus que le comte Sapia n'appréciait les travaux précieux des orfèvres, des émailleurs et des ciseleurs du XVIIIe siècle. Sa passion était même fort grande à cet endroit. Il avait entrepris de réunir une série de boîtes ovales, pareilles comme forme, mais toutes différentes comme couleur. Si Lablache avait vu tous ces ors émailles de tons divers, depuis le violet jusqu'à l'opalin, en passant par le péridot, le bleu clair et le gros blanc, je crois que le chanteur célèbre eût été jaloux, lui qui se vantait, avec raison, de posséder les plus belles boîtes qui soient. Lorsqu'elles passèrent aux enchères en 1858, on put juger, du reste, de la beauté des cadeaux qu'il avait reçus de tous les souverains de l'Europe, dans sa belle carrière artistique.

Que dire maintenant des miniatures? Voilà, j'en suis persuadé d'avance, des sujets d'envie pour MM. Groult, Édouard André, Félix Panhard, le duc de Bisaccia, le comte de Tisckiewitz, le duc de la Trémoille, Germain Bapst, mesdames de Hirsch et la princesse de Sagan, qui sont les grands amateurs de miniatures à Paris.

Les signatures les plus célèbres se rencontrent sur ces plaques d'ivoire : Dubourg, Lefèvre, Degault, Weyler, Heimsius, Boucher, Charlier, Perrin, Siccardi le triomphateur, Vestier avec sa précision infinie et le Suédois Hall, ce prince des miniaturistes, avec sa prestigieuse délicatesse de main.

Ce sont les portraits de la Dauphine, de madame de

Pontchartrain, de madame d'Aubusson, de mademoiselle de Cossé, de madame de Virieux en Diane chasseresse, de madame de Chateauroux en bergère, de la reine Marie Leczinska, de la comtesse de Valori et de la princesse de Condé née Rohan-Soubise. Toute une galerie de portraits charmants qui tenait dans deux petites vitrines plates.

Il s'y trouve même un émail assez curieux signé *Charenski fecit*, représentant, d'un côté, *Mars*, *Vénus* et les *Amours*, et de l'autre, le *Repos des Nymphes*. Charenski était un grand seigneur polonais, grand ami des arts, artiste lui-même, qui, très bien accueilli à la cour de Saxe, a fait quelques essais sur émail assez heureux.

Mais les morceaux les plus intéressants de la collection Sapia sont encore les garnitures d'ornementation en porcelaines de Saxe, vases, cornets, potiches, candélabres et porte-bouquets, montés pour la plupart sur des socles rocaille ornés de guirlandes de fleurs, en bronze ciselé et doré.

Faute d'espace, je ne citerai que les sept pièces de cheminée, décorées de fleurs en relief, comme on en a fait seulement quelques-unes, — les trois vases, formés par un treillage à jour et bien difficiles à rencontrer aujourd'hui, — les candélabres à fond jaune, dont les médaillons à sujets siamois inspirèrent peut-être Leprince pour le dessin qu'il fit des tapisseries destinées à être offertes aux ambassadeurs étrangers — et enfin un splendide et étonnant ensemble, une garniture extrêmement belle composée de cinq pièces où se trouvent reproduites avec art, dans des cartouches rocaille, des scènes de la vie privée des Chinois.

On sait que les artistes de Saxe, lors de la première époque, s'ingénièrent à copier fidèlement les porcelaines de la Chine, non seulement dans leur forme, mais encore dans leur dessin, leur couleur et jusque

dans leur dorure. Ces imitations étaient si bien faites, que Brongniart, visitant le palais céramique de Dresde, ne les eût pas distinguées des originaux sans la marque des deux épées en croix qu'elles portaient sous couverte.

Rappellerai-je, à ce propos, que la première manufacture de Saxe fut installée dans le château d'Albert, à Meissen, sous la direction de Bœttger? Cette fabrique ressemblait à une véritable place forte. L'entrée n'était permise qu'aux ouvriers et, la nuit, le pont-levis était levé. Par ordre du roi, le kaolin ne devait pas sortir du royaume. Il n'arrivait à la fabrique que dans des tonnes scellées. *Le secret jusqu'au tombeau*, tel était le mot d'ordre affiché partout, et quiconque l'aurait livré devait être enfermé, comme prisonnier d'État, à la forteresse de Kœnigstein.

Le secret fut si bien gardé que la France fit de la pâte tendre. Nous n'y avons peut-être pas perdu.

Bien jugé pour le vase du connétable!

Le baron Pichon vient de gagner son procès... et moi aussi, puisque le tribunal a confirmé mes conclusions dans le *Figaro*, Me Allou m'a fait l'honneur de m'attaquer dans sa plaidoirie. Ne m'a-t-il pas accusé d'avoir écrit mon article sous la dictée du baron Pichon ?

Vous vous trompez, monsieur l'avocat, je suis peut-être l'ami du célèbre collectionneur, mais je garde vis-à-vis de lui, comme de tous, mon indépendance absolue en matière d'art.

Comment! le baron Pichon a découvert, à force de recherches patientes, que la fameuse coupe (dont n'ont voulu ni M. du Sommerard, ni le duc d'Aumale, ni le prince Czartorisski, parce qu'ils la croyaient fausse) est un monument historique. Il a trouvé dans un livre de sa bibliothèque qu'elle fut donnée par Jacques Ier,

roi d'Angleterre, au duc de Frias. Le dernier représentant de cette illustre famille, auquel le baron s'est adressé pour avoir des renseignements, lui écrit que son ancêtre la donna ensuite au couvent de Santa Clara et termine sa lettre par ce compliment typique : « Vous triomphez sur toute la ligne. » Et quand, après une mûre réflexion, M. le duc de Frias attaque le baron Pichon en restitution du vase, Me Allou trouve mauvais que je prenne le parti de ce dernier et que je m'écrie : Nul n'a le droit de donner et de retenir. Possession vaut titre!

Allons, j'avais si bien le droit de le dire que le tribunal m'a donné raison.

Qu'importait en effet que le personnage qui a vendu la coupe au baron Pichon fût un prêtre défroqué d'Espagne, du moment qu'il avait été chargé par la supérieure du couvent de Santa Clara de la céder au plus offrant enchérisseur? L'essentiel en l'espèce était de démontrer que la bonne foi, la loyauté du baron Pichon avait été entière; et, voyons, après avoir écrit au baron Pichon qu'il triomphait sur toute la ligne, M. le duc de Frias, n'était-il pas mal venu à venir lui demander en justice la restitution d'un objet dont hier encore il ignorait jusqu'à l'existence?

Maintenant, pour nous convaincre du bien fondé de la réclamation, Me Allou a raconté au tribunal l'histoire de certaine coupe du sacre qui, transportée de la cathédrale de Reims au Louvre dans je ne sais quelles circonstances, fut rendue au trésor de la basilique par Napoléon III, à cause de l'inscription suivante qui y était gravée : *Anathème à qui la dérobera !* »

L'histoire est amusante et témoigne une fois de plus, si elle est vraie, du caractère superstitieux de l'empereur; mais quelle analogie offre-t-elle avec l'histoire du vase du connétable ?

Je ne sache pas qu'on soit anathème parce qu'on achète 8,000 francs une coupe qui en vaut 300,000. Rien ne prouve du reste que cette coupe ait jamais servi de saint-ciboire, et puis chacun sait qu'aussitôt désaffectés les vases d'église sont dessacrés.

Non, tout ce qu'il convient de retenir de ce singulier procès, c'est que le baron Pichon, en achetant, au poids de l'or, le vase du connétable, avait fait une bonne affaire, et qu'après l'avoir raillé pour sa naïveté, on n'eût pas été fâché de lui faire expier sa bonne fortune.

Les envieux et les jaloux en ont été pour leur courte honte : c'était justice.

La vente Bastien-Lepage va se faire à la galerie Georges Petit. Je ne m'attarderai pas à décrire les principaux numéros du catalogue. Tout a été dit du reste, à diverses reprises, sur la variété du talent de Bastien Lepage. Mon confrère, Albert Wolff, lui a consacré de très ingénieuses chroniques. Il a trop bien fait suivre à ses lecteurs le développement, à travers les années, de cet esprit tout virgilien, pour que je me hasarde d'y revenir. Mais, au moment où maître Chevallier va lever son marteau d'ivoire, je voudrais seulement dire en quelques lignes où, comment, dans quelles circonstances, Bastien fit plusieurs des tableaux et des portraits qui figurent dans cette vente. Quelques renseignements nouveaux, si modestes qu'ils soient pour l'histoire de son œuvre, ne me paraissent pas des lignes inutiles.

C'est à Damvillers, dans ce petit village qui n'a pas mille habitants, au milieu de ce pays messin qu'il aimait tant et où il est allé dormir de son dernier sommeil, que le jeune peintre a composé toutes ses fraîches idylles. Ennemi de la fantaisie, Paris ne lui disait rien,

la campagne non plus. Il ne pouvait travailler qu'en face de la nature, et encore de celle qu'il connaissait le mieux, de celle qui l'avait vu naître, grandir et rêver d'art pour la première fois. Aussi il fallait voir avec quelle conscience il travaillait à Damvillers! Il s'installait dès le matin dans le petit verger contigu à sa maison, et de là étudiait, observait les effets du soleil dans les champs aux différentes heures du jour. Parfois les paysans entouraient son chevalet et regardaient curieusement par-dessus son épaule. Bastien n'était jamais plus heureux que lorsqu'il les voyait s'extasier franchement devant la vérité de ses paysages.

Le mauvais temps ne lui faisait pas peur, au contraire, car il avait entrepris de peindre la nature dans toutes les saisons. Ainsi, les *Foins*, que nous retrouverons bientôt au Louvre, ont été faits par un temps détestable; la *Récolte des pommes de terre*, qui a tant voyagé et qui sera probablement le tableau le plus disputé de la vente, a été exécuté sous un ciel nuageux d'automne; le *Mendiant*, en plein hiver, et voici comment : l'artiste voulait envoyer quelque chose au Salon ; seulement il fallait se presser, car la saison avançait. Passe un mendiant. Quelle figure et quelle inspiration! Immédiatement, il installe le bonhomme, cassé par l'âge, devant une baraque. Ne bougeons plus!... Le soir du premier jour, le tableau était entièrement ébauché. Mais la neige arrive le lendemain. Qu'importe? Bastien peindra sous la neige; quand sa palette sera trop blanche, il en prendra une autre; quand ses doigts seront gelés, il les réchauffera en se frottant les mains. Huit jours après, le *Mendiant* était fini. Vous vous rappelez son succès au Salon. Vendu à Londres, il fut racheté par le frère de Bastien Lepage, qui désirait avoir la série complète des belles études

sur Damvillers, pour l'exposition de l'hôtel de Chimay.

Un mot maintenant sur les modèles du peintre. Bastien Lepage en avait cinq ou six à Damvillers et de remarquables, comme en témoignent sa pastorale de l'*Amour au village* et sa *Lessiveuse*. Mais son modèle favori était une fille des champs qu'il appelait Adèle. Regardez bien la figure de la *Paysanne au repos*, c'est elle qui l'a posée. Vous la reconnaîtrez aussi dans les *Foins*, la *Récolte des pommes de terre*, qui serait mieux nommée la *Saison d'octobre*, et enfin dans le tableau de *Jeanne d'Arc* que M. Davis, de New-York, acheta 35,000 francs au Salon de 1882 où il fut exposé. Maintenant il n'y a plus rien à faire à Damvillers pour les modèles. Le métier est perdu et les belles filles des champs sont retournées avec tristesse aux travaux de la terre !

J'ai dit que *le Primitif*, comme l'a appelé André Theuriet, était tourmenté devant la nature. Il paraît qu'il était inquiet, nerveux, hésitant chaque fois qu'il avait à transporter un coin de terre sur la toile. Jamais il n'était content de son œuvre. Ce n'était pas, comme Alfred de Musset, l'infini qui le tourmentait, c'était l'amour scrupuleux de son art, l'espèce de crainte religieuse qu'il éprouvait au seuil du temple de Cybèle.

Assailli de doutes sur sa propre valeur, il quittait parfois brusquement Damvillers. Mais à Paris les camarades lui remontaient le moral. A la cordialité de leurs éloges, il sentait qu'il était dans le bon chemin et qu'il touchait juste.

A Paris, du reste, il ne faisait que des portraits, et quels portraits! Beaucoup, et je suis du nombre, les préfèrent encore aux idylles. On en retrouvera plusieurs dans cette vente, achevés, à l'état d'esquisse ou préparés au crayon, comme ceux du prince de Galles, de M. Wallon, de madame Alexis et de M. An-

drieux. Quelle physionomie fière et railleuse que celle de M. Andrieux! Il n'était pas facile à peindre, l'ancien préfet de police! Nerveux à l'excès et causeur spirituel, il se retournait à chaque instant pour raconter quelque anecdote à Bastien Lepage et celui-ci était obligé de dire vingt fois dans une heure :

— Allons, monsieur Andrieux, reprenez votre pose.

Quant à celui de Coquelin aîné, il fut commencé à Londres pendant un séjour de la Comédie-Française, puis, le peintre ou l'artiste étant obligé de partir, le portrait resta là avec la tête faite seulement. Depuis, aucun d'eux n'en reparla.

Pour finir, voici quelques détails sur le portrait de madame Drouet, que l'on regarde généralement comme le chef-d'œuvre du jeune maître.

Depuis longtemps Bastien Lepage rêvait de faire le portrait de Victor Hugo, mais il n'osait, ébloui qu'il était par l'auréole de gloire dont le génie a entouré son front. L'un de mes aimables confrères l'introduisit chez l'illustre poète, et la façon toute charmante dont la maîtresse de la maison le reçut lui donna l'idée de peindre d'abord madame Drouet. Tâche d'autant plus difficile qu'il s'agissait de fixer les traits d'une femme atteinte d'un mal incurable et de travailler sous les yeux mêmes de l'homme qu'elle avait séduit autrefois par sa merveilleuse beauté.

Cependant Bastien ne recula pas devant cette délicate entreprise. En quinze séances, il fit l'œuvre magistrale que tout le monde a pu admirer à l'exposition de l'hôtel de Chimay. Réussit-il à contenter Victor Hugo ? C'est autre chose. Le grand poète, tout en rendant hommage au beau talent de l'auteur, ne lui cacha pas « qu'il ne pourrait jamais lui rendre la vision éblouissante du passé ».

Bastien avait mis dans cette œuvre tout ce qu'il sa-

vait ; mais, après le jugement du maître, il n'osa pas lui offrir le portrait qu'il s'était fait une joie d'exécuter. Voilà comment il n'est pas, à l'heure actuelle, accroché à une place d'honneur dans le grand salon de Victor Hugo. On le retrouvera aujourd'hui à la galerie Petit, parmi les œuvres de ce peintre qui restera, parce qu'il nous a donné, comme les maîtres du quinzième siècle, la sensation du beau par les procédés les plus simples.

Prix principaux de la vente Bastien-Lepage. — *La mare à Damvillers*, 9,500 francs. *L'Annonciation aux bergers*, mise à prix 10,000 francs, adjugée à 23,800 fr., à madame Baskirscheff. *Le mendiant* (Damvillers), 21,000 fr. Le *Portrait de mademoiselle Juliette Drouet*, mis à prix 10,000 francs, adjugé à 11,500 francs à MM. Boussod-Valadon, de la maison Goupil. *La lessiveuse* (Damvillers), 9,600 francs. *Le peti ramoneur*, 9,400. *Fleurs de chemin*, 7,500 francs. *La faneuse*, 1,200 francs. *La marchande de fleurs*, à Londres, 4,200 francs, à M. Flameng. *Le cireur de bottes*, 4,000 francs, à M. Soubiran. *Première recherche pour le portrait du prince de Galles*, 6,000 francs, à M. G. de Rothschild. *Petite fille allant à l'école* (Damvillers), 4,800 fr. *Un bassin à Honfleur*, 3,500 fr., à M. Gauchez. *Le canal à Venise*, 2,600 francs. *Saison d'octobre : la Récolte des pommes de terre*, 29,100 francs ; l'expert en avait demandé 30,000 fr. Deux dessins, *Gambetta sur son lit de mort*, 800 francs.

Total : 212,330 francs.

Assistaient à cette vente : MM. Alexandre Dumas, Antonin Proust, Georges Hecht, Albert Liouville, Armand Gouzien, Alfred Darcel, Hébrard, Duez, Cazin, de Fourcaud, Dreyfus, Le Barbier de Tinan, Hayem, Paul Meurice, May, Groult, Japy, Gaston Le Breton Fontaine, baron de Pages, Gauchez, Sedelmeyer, Tripp, Jacques Redelsperger, Strauss, de Borda, Schiff, Moïse Lange, etc.

Vente Antoine de Latour. — *De Imitatione Christi*, Paris, Lemercier, 1751, exemplaire qui a appartenu à J.-J. Rousseau : 780 francs. *Œuvres de madame Deshoulières*, Paris, 1795, portrait par Rochard, et trois figures par Marillier, 299 francs. *Les destins de la Vendée*, ode par Victor Hugo, Paris, 1819. *Le Télégraphe*, satire, Paris, 1819. Ode sur la naissance de Mgr le duc de Bordeaux, seconde édition. Ensemble, 1 volume, 506 francs. *Les voix intérieures*, par Victor Hugo, Paris, 1837, 60 francs. *Marion Delorme*, par Victor Hugo, Paris, 1831, édition originale, 426 francs. *Méditations poétiques*, par A. de Lamartine, première édition, 65 francs. *Harmonies poétiques et religieuses*, par A. de Lamartine, première édition, 78 francs. *Jocelyn*, par A. de Lamartine, 52 francs. *Le Trappiste*, 1832. *Éloa, ou la sœur des Anges*, 1824. *Élévation*, 1831, par Alfred de Vigny, 1 volume, 28 francs. *Éloa, ou la sœur des Anges*, 1824, première édition, 32 francs. *Poèmes antiques et modernes*, par Alfred de Vigny, 1826, première édition, 40 francs. *Vie, poésie et pensées de J. Delorme*, par Sainte-Beuve, 1 volume avec autographe, 52 francs. *Marie*, roman par A. Brizeux, première édition, 27 francs. *Péchés de jeunesse*, par Alexandre Dumas fils, Paris, 1847, 27 francs. *Poésies*, de Théod. de Banville, Paris, 1857, 43 francs. *Le Parnasse contemporain* par Théod. de Banville, édition originale, avec envoi en vers, 30 francs. *Le bord de la coupe*, par Chaudes-Aigues, 35 fr. Œuvres complètes d'André Chénier, Paris, 1819, première édition, 39 francs. *Charles IX ou la Saint-Barthélemy*, avec annotation autographe de Victorien Sardou, 50 francs. *La princesse Aurélie*, comédie, par Casimir Delavigne, 40 francs. *Marino Faliero*, par Casimir Delavigne, 30 francs. *Une famille au temps de Luther*, tragédie, par Casimir Delavigne, 41 francs. *Le More de Venise, Othello*, traduction, par Alfred de Vigny, première édition, 30 francs. *Le Maréchale d'Ancre*, drame, par Alfred de Vigny, première édition, 45 francs. *Théâtre complet*, du comte Alf. de Vigny, avec envoi de l'auteur à l'impératrice Eugénie, reliure avec ses armes, 51 fr. *Mademoiselle de Belle-Isle*, drame d'Alexandre Dumas, 49 fr. *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, proverbe par Alfred de Musset, 60 francs. *Mireio, pouèmo prouvençau*, de Frédéric Mistral, 26 francs. *Las Papillotos*, de Jasmin, coiffeur, 1825-1835, 37 francs. *Las Papillotos*, de Jasmin,

coiffeur, 1843, 49 francs. Eugénie de Guérin, *Reliquiæ*, 1855, 119 francs. *Gaspard de la nuit*, fantaisies par Louis Bertrand, 245 francs. *Journal de l'expédition des Portes-de-Fer*, Paris, 1844, 599 francs. *Mémoires d'un ministre du Trésor public*, par M. Mollien, 70 francs. *Mémoires d'un bibliophile*, par M. Tenant de Latour, Paris, 1861, 31 francs. *Caprichos*, recueil de 80 planches dessinées et gravées par Goya, 420 francs. *Don Quichotte*, édité à Madrid par Joaquin Ibarra, 1780, reliure espagnole, 125 francs. *La ciguë*, comédie, par E. Augier, 51 francs. *L'Aventurière*, comédie, par E. Augier, 51 francs.

Prix principaux de la vente Sapia de Lencia. — *Anciennes porcelaines de Saxe.* — Garniture de sept pièces décorées de fleurs et de branchages, adjugée à 9,000 francs. Garniture de cinq pièces décorées de cartels à sujets chinois, 5,000 francs. Paire de vases de forme cintrée, surmontés de figurines d'Amours travestis, 2,650 francs. Pendule à rocailles surmontée d'un groupe « Vénus et l'Amour » et décorée de vues de villes et ports de mer, 2,700 francs. Deux petits vases à décor de semis de fleurs en relief. Montures en bronze à rocailles, 1,920 francs. Quatre grands groupes, allégories des Saisons, dont l'expert avait demandé 4,000 fr. adjugées à M. Stettiner, 3,920 francs. Deux grands groupes: Berger et Bergère, jouant avec leur mouton, 3,805 francs. Groupe de Berger et Bergère sous un bosquet avec figurines d'Arlequin et Colombine de chaque côté, 1,680 francs, à M. Stettiner. Groupe de quatre figures : Allégorie de la déclaration sous un bosquet, 1,980 francs. Groupe de Berger et Jardinière sous un bosquet de fleurs, 1,300 francs. Groupe de trois figures : la Toilette, 1,200 fr.

Boîtes, tabatières, bonbonnières. — Grande boîte ovale en or émaillée vert, gravée de sujets, signée Formey, à Paris, époque Louis XVI, 6,500 francs. Boîte ovale en or, de couleur ciselée, ornée d'un émail représentant la Joueuse de triangle de Van Loo, demandé 6,000 francs, adjugée à 10,000 francs. Grande boîte ovale en or, décors dit à herborisation, ornée d'un émail représentant un Turc et une Orientale au bord du golfe de Gênes, 4,250 francs. Autre boîte en or émail, représentant Messaline implorant le pardon de Claude, 4,250 francs. Autre, ornée d'émail, offrant

un épisode de la guerre de Troie, 2,500 francs, à M. Perdreau. Autre avec émail, offrant une allégorie de la peinture, d'après Van Loo, 8,700 francs. Autre avec émail, ayant pour sujet : la Déclaration du batelier à la paysanne, d'après Boucher, 3.300 francs. Autre boîte en or, décor dit à herborisations, 4,700 francs. Autre avec émail, représentant l'Amour lançant un trait, 4,000 francs. Autre boîte en or, offrant à l'intérieur une peinture sur ivoire : allégorie au triomphe d'Apollon, 3,500 francs, à M. Stettiner. Autre boîte en or ciselée, du temple et de l'autel de l'Amour, 4 100 francs. Boîte en émail de porcelaine de Saxe décorée d'une scène champêtre : Chloé au bord du lac, 1,360 francs.

Bijoux anciens. — Très jolie montre émaillée en plein, offrant une allégorie de la Charité, 1,050 francs. Une châtelaine avec montre en or émaillée en plein avec breloque, 1 950 francs.

Portraits en miniature. — *Jeune femme*, signée Hall, 910 francs. *Mademoiselle la Dauphine*, attribué à Vestier, 800 francs. *Madame d'Aubusson*, attribué à Dumont, 1,620 fr. *Mademoiselle de Cossé*, attribué à Perrin, 1,150 francs. *Madame de Chateauroux en bergère*, signé F. Boucher, 720 fr. *Marie Leczinska*, attribué à Lefèvre, 720 francs.

Tapisseries. — Meuble de salon composé d'un grand canapé et six fauteuils style Louis XIV, couverts d'anciennes tapisseries de Beauvais, 12,600 francs. Belle tapisserie des Gobelins, représentant la suite des scènes siamoises, d'après une gravure de Boucher, et non inspirée des cartons de *Leprince* comme l'indique le catalogue. Elle faisait partie de trois grandes tapisseries qui avaient été achetées par M. Tickiewitz, chez Soyer, 50,000 francs, et qui ornaient sa salle à manger ; à la vente de Juliette Brau, M. Sapia les avait achetées 25,000 francs. Elle a été adjugée à 14,000 fr.

Total de la vente, 243,472 francs.

XXXVIII

Jacques-Victor de la Béraudière. — *Nil nisi Deo.* — Chez Brébant. — Logogriphes, par Lagrenée. — Mme de Pompadour en Vénus, par Boucher. — *Vous m'en direz tant.* — *La Liseuse*, par Fragonard. — Le *Faune* et l'*Enjôleur*. — Buste de Mlle Clairon. — Émail coulé dans du verre. — Habileté d'André. — Mme Adélaïde, par Mme Labille Guiard. — Dessin original du *Paralytique*, de Greuze. — Triptyque de Gérard de Haarlem. — Dites *Caquetoire* et non *Caqueteuse*. — Le grand orchestre de la vente de la Béraudière.

2 *juin.*

Rue de Poitiers, n° 12. Entre cour et jardin, un hôtel bâti par le fermier général Poulprit, et décoré par Wateau. C'est là, dans le noble faubourg, qu'habitait le comte de la Béraudière, dont la vente, comme un feu d'artifice, terminera la saison.

La famille de la Béraudière est une des plus anciennes familles de France, puisqu'elle date du temps des croisades. Originaire du Poitou, elle compte parmi ses ancêtres des templiers, des commandeurs de Malte, un évêque, des abbés mitrés, et porte : aux 1 et 4, d'or à l'aigle éployé de gueule, aux 2 et 3, d'azur à la croix d'argent fourchée de douze pointes avec cette fière devise : *Nil nisi Deo.*

La mère du comte de la Béraudière avait un goût très prononcé pour les arts. Elle avait réuni dans son

hôtel une collection superbe, goût dont son fils hérita à un si haut degré, collection qu'il enrichit de telle sorte, que le baron Pichon, son ami, a pu écrire après sa mort : « En lui, nous avons perdu notre maître, notre chef, notre roi. » Que dire de mieux, comme oraison funèbre d'un curieux qui avait si bien continué les traditions du comte d'Hoym, du duc d'Aumont et de Randon de Boisset ?

Le comte Jacques-Victor de la Béraudière n'avait pas seulement gardé de sa mère l'amour de la curiosité; mais, ce qui ne gâte rien, il avait hérité de son brillant, de son esprit et de ses manières. Grand, fort distingué, la physionomie vive et spirituelle, c'était, à proprement parler, un charmeur. Il avait la raillerie fine, la conversation des plus agréables, et il savait d'un mot faire un portrait. Avec cela, d'une surdité intermittente qui lui permettait de ne saisir que ce qu'il voulait bien entendre et qui, plus d'une fois, ménagea des surprises à ses confrères et à ses hôtes. Il avait été l'un des fondateurs, avec Leroux, Edmond Bonaffé, Odiot, Récappé et deux ou trois autres, du dîner mensuel des amateurs dont j'ai souvent parlé, et le premier jeudi de chaque mois, on était sûr de le voir monter l'escalier de chez Brébant. Seulement, comme il avait l'oreille paresseuse, il monologuait plus qu'il n'écoutait, et ses anecdotes avaient le don de mettre en belle humeur le baron Davillier, Lebarbier de Tinan, Basilewski, Hochon, Foulc, Mège, ses amis et compagnons de table. Car la curiosité n'avait plus de secret pour lui. Il était numismate, bibliophile, antiquaire, amateur distingué de gravures, et il suffisait de visiter une seule fois ses collections pour être certain qu'il n'avait plus rien à apprendre.

Quel ensemble merveilleux ! Quel régal pour les yeux ! Comme tout était à sa place dans cet hôtel, ou

plutôt dans ce musée où se trouvait, reconstituée dans tous ses détails, l'installation intérieure d'un grand seigneur du siècle passé! Entrez-y avec moi, je vais vous promener à travers les différentes salles de cette habitation princière, avant qu'on en ait dispersé les trésors.

Nous voici dans le premier salon. De belles boiseries aux fines moulures couvrent les murs. Peut-être d'abord paraissent-elles froides et nues, car aujourd'hui la mode est aux tentures et aux portières. Mais comme elles se marient bien avec la cheminée en marbre blanc flanquée de deux cariatides, et comme elles font ressortir les bronzes, les meubles en tapisserie et surtout les tableaux qui y sont appendus!

L'Hercule Farnese qui tient le milieu de la cheminée est un bronze très crâne du temps de Louis XIV et une superbe réduction de la statue du Vatican. De chaque côté sont deux candélabres en bronze doré d'une fière tournure et d'une grande rareté. Pour ma part, je n'ai jamais rencontré ce modèle.

A gauche, en entrant, un très beau régulateur Louis XVI, en bois de rose, avec ciselures de bronze du meilleur goût, porte sur son cadran émaillé, la marque de Robin, de Paris, dont on trouve les œuvres au Louvre et à Versailles. Des deux côtés de la porte, deux portraits médaillons d'une couleur charmante. Dans un coin, un *Ballet*, de Saint-Aubin, dont le cadre ciselé est un bijou, et enfin, sur les quatre grands panneaux de la pièce, des *Allégories* de Lagrenée. Elles avaient déjà figuré, vers 1865, dans la vente après décès de madame Valadon de la Grivelle, mère du comte de la Béraudière, lequel les avait rachetées ne voulant pas les voir passer dans des mains étrangères. Ces ingénieuses allégories, tirées de la Fable, représentent les quatre éléments : l'*Eau*, symbolisée

par l'union de Neptune avec Amphitrite ; la *Terre*, personnifiée par Cérès, l'*Air*, par Éole ; le *Feu*, par Vulcain.

J'ai le plus grand respect pour Diderot, à qui nous devons de fort belles pages sur les Salons du temps, mais je ne puis m'empêcher de blâmer sa sévérité à l'égard des Allégories, qui n'étaient, d'après lui, que des bons mots usés par de nombreuses redites ; il ajoutait que les compositions de Lagrenée étaient le plus souvent des logogriphes. Tant pis pour lui s'il ne les comprenait pas. Certainement Lagrenée manque de vigueur, son dessin pèche quelquefois sous le rapport de l'exactitude, mais ses arrangements sont merveilleux. Du reste, autant d'hommes, autant de jugements, et j'entends dire de tous côtés que les quatre *Éléments* sont de fort belles peintures décoratives. C'est aussi mon avis, et certainement ces quatre panneaux auront, avec le Boucher qui décore le grand salon, les honneurs de la vente.

Ce Boucher ! Il était l'orgueil de M. de la Béraudière, qui le tenait de sa famille. A aucun prix il n'avait jamais voulu s'en défaire. Et cependant, tout jaloux qu'il fût de ses richesses artistiques, il lui arrivait parfois, pour d'autres objets, de se laisser tenter par l'offre. « Vous m'en direz tant, » s'écriait Marie Leczinska. C'était son mot à lui aussi quand « il cédait » ; mais il devenait complètement sourd lorsqu'il s'agissait de la *Toilette de Vénus*, de Boucher (1). C'est qu'il savait mieux que personne qu'il possédait le chef-d'œuvre du peintre des Grâces (Voltaire écri-

(1) Ce tableau figure au catalogue dressé en 1782 par les experts Basan et Joullain, et fut adjugé à M. Chéreau pour 587 francs. On le vit reparaître le 19 novembre 1787 à la vente de M. de Boullongue, commissaire de la Compagnie des Indes, qui, d'après Bachaumont, mourut presque insolvable en janvier de la même année.

vait Grâces avec deux *s* pour mieux marquer la manière du maître et son amour des formes rondes). Ce tableau fut peint pour madame de Pompadour et se trouvait dans la salle de bains de la marquise. Il vint plus tard chez le marquis de Marigny, son frère, et fut vendu après sa mort, en février 1782. Quelle agréable peinture ! Vénus séduisante est déshabillée des pieds à la tête, et tient dans ses bras une colombe. Un Amour joue avec sa chevelure, un autre tire un collier de perles d'une cassolette, et tout autour ce ne sont que des vases, des ailes, des fleurs et des draperies.

Le cadre, en bois sculpté et du temps de Louis XV, est digne de la toile. Coquilles, rocailles, festons de fleurs et feuilles d'acanthe, le sculpteur a su en faire un mélange d'un arrangement exquis. Mais avait-il été fait pour la *Toilette de Vénus ?* D'aucuns prétendent que le cadre primitif était ovale. Or, celui-ci est carré. Ce serait donc M. de la Béraudière qui l'aurait choisi. Je le croirais assez, car ce curieux avait pour les cadres anciens une véritable passion et il n'a pas peu contribué à les remettre en valeur, comme on peut s'en apercevoir dans ce merveilleux dessin de Moreau le jeune : *Fête projetée sur l'emplacement de l'Orangerie et de la pièce d'eau des Suisses à Versailles, pour la naissance du Dauphin.*

M. de la Béraudière ne fut heureux que lorsqu'il eut découvert, pour l'entourer, un cadre du temps et de la même grandeur, au chiffre du marquis de Marigny, avec des poissons empruntés à ses armoiries et répétés comme motifs. J'en dirai autant des cadres de la *Liseuse*, de Fragonard, et du *Portrait de la maréchale de Maillebois*, par Michel Van Loo. La *Liseuse* est une jeune fille blonde, vêtue d'une robe à manches longues, au corsage blanc, qui, le coude appuyé sur

le bord d'une table à ouvrage, sourit aux choses qu'elle vient de lire dans une lettre. Le front vivement éclairé et le bas du visage enveloppé d'ombres donnent à cette peinture une grande douceur d'expression. La maréchale de Maillebois (si toutefois c'est elle), est assise sur un canapé couvert de damas rouge. Son chien favori joue sur ses genoux. De la main gauche elle tient un mouchoir et un loup de velours.

Quels charmeurs que ces peintres du XVIIIe siècle! Et qui donc, de nos maîtres contemporains, pourrait brosser aujourd'hui des toiles plus attrayantes et plus spirituelles que les deux panneaux décoratifs de Watteau : le *Faune* et l'*Enjôleur*? Ces deux motifs décoraient autrefois l'une des portes du grand salon, recto et verso. M. de la Béraudière les découvrit sous une épaisse couche de peinture à la colle, les fit enlever et les mit dans un cadre en chêne sculpté à feuillages et rubans qui leur donnent encore plus de valeur. Un berger figure l'*Enjôleur* qui entraîne gracieusement et d'un air vainqueur une bergère à la danse. Le *Faune* se tient debout, la main droite campée sur la hanche, entre un agneau et une chèvre qui le contemplent, les pieds posés sur le bord d'un piédestal.

Je passe rapidement devant une toile remarquable de Hubert Robert : la *Vue des principaux monuments de Rome*, car je n'ai encore rien dit des meubles, des bronzes et des objets de vitrine, et voici un meuble de salon qui me distrait de la peinture. Composé d'un grand canapé, de deux marquises et de quatre chaises en bois sculpté et doré, à pieds cannelés en spirale, il est couvert de lampas du temps, à fleurs blanches sur fond ponceau, et les bois portent comme marque le nom de l'ébéniste : *J. Boucaut*, et un W surmonté d'une couronne. Ce meuble vient de Versailles. Il était chez une vieille femme qui l'avait acheté sous la Révo-

lution. On sait qu'après la chute de Louis XVI, la Convention vendit pendant un an le mobilier de la Couronne. La noblesse, affolée, avant d'émigrer, en fit autant de son côté.

Quand j'aurai encore signalé dans ce merveilleux salon, qu'eût envié M. Double, le buste en marbre blanc de mademoiselle Clairon par Defernex, la pendule Louis XVI à figures allégoriques de l'*Astronomie*, les deux candélabres de la même époque, qui composent la garniture de cheminée, le très curieux vase en pâte tendre de Sèvres qui ressemble, à s'y méprendre, à un céladon de la Chine, et les deux groupes de saxe reproduisant *les Arts et les Sciences*, nous pourrons, pour ne pas nous attarder trop longtemps, pénétrer dans le troisième salon. Ici la boiserie est en pâte et d'une tonalité beaucoup plus grise. Deux Lancret et un Drouais se disputent l'attention des visiteurs, avec une commode ventrue d'un galbe remarquable. Le Drouais exhibe le jeune Berwick, en costume de page de Figaro, dans un cadre en bois sculpté décoré de guirlandes de roses et d'une couronne de lauriers. Les deux Lancret, qui sont, après le Boucher et les quatre panneaux de Lagrenée, les deux toiles maîtresses de la collection, représentent le *Turc amoureux* et la *Belle Grecque*. L'un et l'autre ont été gravés par Schmidt avec d'assez mauvais vers comme légende — soit dit entre parenthèses.

Maintenant si vous aimez les objets de vitrine, je vous recommande particulièrement une montre ovale dont le travail du seizième siècle parait tout un problème. Cette montre est en verre et non en cristal de roche, avec incrustations d'or émaillé en couleur. De l'émail coulé dans du verre ! c'est impossible, direz-vous ? — Parfaitement. Mais c'est un secret totalement perdu, et les pièces de ce genre sont extrêmement

rares. Mon ami M. Edmond Bonaffé m'assure qu'il existe des miroirs de poche incrustés sur verre comme cette montre, et qu'il se trouve au musée d'artillerie une épée et une dague provenant de la collection Soltykoff, qui, chose plus étonnante encore, à cause du retrait du fer, portent des émaux incrustés. Qu'en pensent nos émailleurs d'aujourd'hui ? Je ne connais qu'André qui soit de force à arracher leur secret à ces bijoux du temps passé, et c'est lui précisément qui répara cette montre ovale. Quand M. de la Béraudière l'acheta chez Liandier, il lui manquait l'un des quatre côtés, ce qui lui enlevait une partie de sa valeur. Grâce à l'habileté prestigieuse d'André, le diable lui-même serait incapable de dire où se trouve le morceau ajouté. N'est-ce pas le comble de l'art du restaurateur ?

Nous voici arrivés à la salle à manger : mêmes boiseries blanches, même luxe de tableaux et d'objets d'art. C'est d'abord cette délicieuse tête de femme peinte par Hoppner. En face, le portrait en pied de Madame *Adélaïde de France*, par madame Labille Guiard. Ce portrait, d'une couleur pâle, distinguée, et d'une grande allure, a son pareil, un peu plus grand, avec quelques variantes, au musée de Versailles. Tous deux sont des originaux. Madame Adélaïde, vêtue suivant la mode du temps, d'un surtout à longue traine en velours pourpre, se tient debout, un porte-crayon à la main, devant un médaillon en bronze où se voient les profils groupés de Louis XV, de Marie Leczinska et du Dauphin. Si mes souvenirs sont fidèles, dans le tableau de Versailles, madame Adélaïde trace ces mots : « Je les réunis tous les trois. » C'est une des œuvres capitales de madame Labille Guiard, à qui l'on doit des pastels aussi charmants que ceux de la Vénitienne Rosalba. J'ai le bonheur d'en posséder un qui m'est des plus chers.

Tout le monde connaît, par la gravure, le *Paralytique*, de Greuze, aujourd'hui à Saint-Pétersbourg. Le comte de la Béraudière avait l'insigne bonheur d'en posséder le superbe dessin original à la plume et au lavis d'encre de Chine et de sépia. Admirez-le dans son cadre à décor de lauriers, et suivez-moi dans la chambre de bain. Le plafond garde encore, mais en mauvais état, des motifs de décoration de Wateau. Très amusante cette suite de singes malins agaçant des perroquets en cage. C'est vraiment dommage que des vandales aient jadis badigeonné cette piquante composition : mais ce plafond n'est pas à vendre. La famille de la Béraudière le conserve avec une partie du mobilier de l'hôtel, et le catalogue est assez riche sans cela. Il est même encore si riche que je me vois forcé de passer sous silence les médailles, les émaux, les livres que M. de la Béraudière avait réunis après de longues et patientes recherches. Tout au plus, avec le peu de place dont je dispose, pourrai-je donner une mention aux objets de haute curiosité qui faisaient de son cabinet particulier un véritable musée des antiques.

Et cependant, le triptyque de Gérard de Saint-Jean ou Gérard de Haarlem, on ne sait au juste son nom, est un précieux spécimen des primitifs. On m'affirme qu'il sera vendu plus cher qu'il n'avait été payé. Je n'en serais pas surpris, car le comte de la Béraudière avait l'habitude d'acheter à bon compte, tout en y mettant largement le prix et, je le répète, ce triptyque consacré à la Vierge et à l'Enfant Jésus a un caractère remarquable de fini et de rendu.

Très curieux aussi, mais dans un autre ordre d'idées : cette fontaine de bronze qui vient de l'Escurial ; — ce Vitellius en bronze italien du XVIe siècle ; — ce marteau de porte allemande à tête de lion, entourée de l'ins-

cription suivante : « Frappe, on t'ouvrira ; implore, on te donnera » ; — ce petit coffret en ivoire, sculpté par un eunuque du calife de Cordoue en l'an 977 de notre ère ; — cette noix de chapelet en argent fondu, ciselé et doré, dont les deux hémisphères s'ouvrent pour laisser voir des sculptures microscopiques en haut relief, le Jugement dernier et un Festin interrompu par l'arrivée de la Mort ; — et enfin, ce Caquetoire au dossier couvert de mascarons et de chimères. Le catalogue appelle à tort ce siège une caqueteuse. Caqueteuse se dit d'une femme qui a la langue bien pendue ; le caquetoire est la chaire à bras du XVIe siècle, où, suivant l'expression d'Henri Estienne, « s'asseyaient « les dames, principalement si elles étaient autour « d'une gisante, pour montrer n'avoir point le bec « gelé. »

Il faudrait un volume pour tout décrire, puisque le catalogue, qui n'est qu'une longue litanie à la gloire des La Béraudière, contient près de deux cents pages. Ce seront de véritables assises de l'art qui se tiendront dans un hall que l'on a construit à cet effet, dans la cour de l'hôtel. Les vacations ne dureront pas moins de douze jours. A voir le nom des experts et des commissaires-priseurs qui brillent sur l'affiche, on dirait le programme d'un concert. Je ne m'étonne pas que pour cette vente où toutes les branches de l'art sont si glorieusement représentées, on ait confié le bâton de chef d'orchestre à maitres Escribe et Chevallier, et choisi comme premiers violons MM. Charles Mannheim, Féral, Haro, Porquet, Rollin et Feuardent.

PRIX PRINCIPAUX. *Tableaux.* — *La Toilette de Vénus*, de Boucher, dont l'expert demandait 100,000 francs a été adjugé 133,000 fr. à M. Lacroix. Pour qui ? on dit pour la

famille. *Instruments de musique*, deux tableaux de Boucher, demandé par l'expert 6,000 fr., adjugés à 10,000 francs. *Portrait de femme*, de de Troy, demandé 6,000 francs, adjugé à M. Hollander, 5,000 francs. *Portrait du jeune Berwick, marquis de la Jamaïque*, de Drouais, demandé 10,000 francs, adjugé à M. le vicomte Daupias de Lisbonne, 7,000 francs. *Portrait d'enfant*, de Drouais, demandé 2,000 francs, adjugé à M. Sanson, 10,000 francs. *La Liseuse*, de Raymond, demandé 8,000 francs, adjugé à M. Féral, 6,000 francs. *Portait de madame Adélaïde de France*, par madame Guiard, demandé 6,000 francs, adjugé à 7,000 fr. *Le Turc amoureux* et la *Belle Grecque*, deux pendants de Lancret, demandé 15,000 francs, adjugés à M. de Ganay, 15,000 francs. *Portrait présumé de la maréchale de Maillebois*, de Van Loo, demandé 10,000 francs, adjugé 19,000 francs. *Vue des principaux monuments de Rome*, par Hubert Robert, demandé 6,000 francs, adjugé 7,000 francs. *Parc avec pièce d'eau*, par Hubert Robert, demandé 3,000 francs, adjugé à M. Schiff, 6,150 francs. *Une bouquetière*, et *Marchande de marée*, deux tableaux de Mme Vallayer-Coster, demandé 3,000 francs, adjugés 3,300 francs, à M. Féral. *Fleurs*, et *Fleurs et fruits*, deux pendants de Mme Vallayer-Coster, demandé 3,000 francs, adjugés 2,870 à M. Ephrussi. *L'Enjoleur*, de Wateau, demandé 4,000 francs, adjugé à 4,300 francs. *Le Faune*, de Wateau, demandé 4,000 francs, adjugé à madame de Courval, 2,500 francs. *Portrait d'homme en costume du* XVe *siècle*, demandé 2,000 francs, adjugé 5,550 francs. *Triptyque*, représentant la Vierge et l'Enfant Jésus, par Gérard de Saint-Jean, demandé 8,000 francs, adjugé à M. Daniels, 6,700 francs. *Les quatre Eléments*, quatre tableaux de Lagrenée, adjugés, 24,000 francs. *Triptyque*, l'Adoration des bergers, attribué à Martini Simone, demandé 1,000 francs, adjugé à M. Malinet, 2,500 francs. *Portrait d'un évêque*, par de Poindre, demandé 1,000 francs, adjugé à M. Gauchez, 2,300 francs. *Diptyque* du XVe siècle, de l'école de Bruges, demandé 1,000 francs, adjugé à M. Gauchez, 1,800 francs. *Vue d'une ville de Hollande*, de Van Goyen, demandé 2,000 francs, adjugé à 1,400 francs.

Pastels. — *Portrait de femme présentée en Galatée*, de Coypel, demandé 1,500 francs, adjugé à 4,200 francs. *Portrait de femme*, de Latour, demandé 1,000 francs, adjugé,

2,450 francs. *Portrait de Marie Leczinska*, de Perronneau, demandé 1,500 francs, adjugé à 5,500 francs.

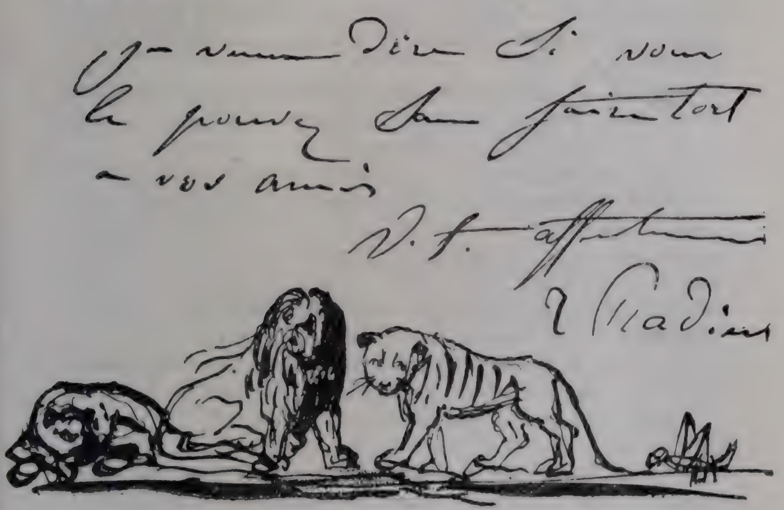
Dessins. — *Le Paralytique*, de Greuze, demandé 6,000 fr., adjugé à M. Clément, 10,000 francs. *Portrait de madame Favart*, de Van Loo, 2,920 francs. *Fête projetée sur l'emplacement de l'Orangerie et de la pièce d'eau des Suisses à Versailles, pour la naissance du Dauphin*, par Moreau le jeune, demandé 10,000 francs, adjugé à 4,300 francs, à M. Lacroix. *La Danseuse*, de Portail, demandé 1,500 francs, adjugé à madame Falise, 3,000 francs. *Louis XIV*, par Rigaud, adjugé à M. Sanson, 3,000 francs. *Portrait de mademoiselle Bordier, du théâtre Nicolet*, par de Saint-Aubin, demandé 4,000 fr., adjugé à madame Falise, 5,000 francs.

Curiosités. — Beau coffre du XVIIe siècle, 1,000 francs. Porte-missel en cuir, du XVe siècle, 1,400 francs. Salière hexagonale, attribuée à *Suzanne de Court*, peintre en émaux de couleurs, 1,300 francs. Deux flambeaux en émail, de J. Laudin, 1,100 francs. Un pulvérin en cuivre repoussé, orné d'une Renommée entre deux Chimères, 4,200 francs, à M. Hochon. Plaque ovale peinte en émaux de couleur, attribuée à *François Limousin*, 1,400 francs. Plat rond en ancienne faïence hispano-arabe, demandé 1,000 francs, adjugé à 1,800 francs. Autre plat rond de même faïence, adjugé 1,830 francs. Grande miniature sur parchemin du XVIe siècle, 530 francs, à M. Maciet, pour le musée des Arts Décoratifs. Miniature rectangulaire sur vélin de XVe siècle, demandé 500 francs, adjugée au musée de Lyon, à 1,800 francs. Autre miniature sur vélin, représentant le connétable Anne de Montmorency, 2,060 francs, à M. Pujol.

Bijoux. — Belle montre ovale du XVIe siècle en verre incrusté d'émaux, demandé 10,000 francs, adjugée à M. Dutuit 9,900 francs. Beau médaillon ovale à deux faces en verre incrusté d'émaux, travail de la Renaissance, demandé 8,000 francs, adjugé à M. Schiff, 8,600 francs. Noix de chapelet composée de deux hémisphères, en argent fondu, demandé 10,000 francs, adjugée à 9,000 francs.

Emaux byzantins. — Groupe en cuivre battu, représentant la Vierge tenant l'Enfant Jésus, assise sur un trône émaillé, XIIIe siècle, 10,000 francs à M. Bourgeois. Aquamanile en cuivre ayant la forme d'un quadrupède, 1,900 francs à M. Odiot.

Sculptures. — Groupe en bois sculpté du xve siècle, représentant la Vierge tenant son Fils sur le bras gauche, 8,100 francs, à M. Édouard André. Une fontaine en bronze du xvie siècle, 6,000 francs, à M. Martin Leroy. Une cassette à bijoux en ivoire, travail arabe du xe siècle, 2,650 francs, à M. Dutuit. Marteau de porte, en bronze, travail allemand daté de 1563, et offrant une tête de lion, adjugé 1,500 fr. à M. Darcel pour le musée de Cluny. Hercule Farnèse, d'après l'antique; bronze du temps de Louis XIV, 14,000 francs à M. Miallet.



Autographe et dessin du sculpteur Pradier (*Collection Bovet*).

Miniatures du xviiie *siècle.* — Portrait de jeune femme, sur ivoire par *Augustin*, 6,900 francs. Bacchanales, peintes en grisaille sur fond noir, deux miniatures sur ivoire signées *De Gault*, 4,050 francs. Portrait d'homme sur ivoire par *Hall*, 2,650 francs, à M. Panhard. Portrait de femme assise du temps de Louis XV, 2,200 francs. Boîte ronde du temps de Louis XVI, ornée d'une miniature signée : *La Tour*, 1,320 francs, à M. Malinet. Boîte en or, ovale, décorée de médaillons, 1,050 francs à M. Helft.

Orfèvrerie. — Deux saucières, pièces du milieu du

xviiie siècle, 6.650 francs. Chocolatière en argent repoussé, époque Louis XV, 2.400 francs. Deux sucriers cylindriques, époque Louis XV, 3.900 francs. Deux flambeaux à deux lumières, en argent ciselé, xviiie siècle, 2.600 francs. Hanap, forme casque en argent ciselé, 2.800 francs.

Porcelaines. — Vase de Sèvres, monture du temps de Louis XVI, 7.000 francs, à madame la vicomtesse de Courval. Deux groupes allégoriques des arts et des sciences, en saxe 6.000 francs. Deux poules en vieux saxe, montées sur bronze, du temps de Louis XV, 3,200 francs. Vase ovoïde, en porcelaine de Chine, monture du temps de Louis XVI, 12.000 francs. Deux perroquets en ancien céladon turquoise, 2.050 francs.

Marbres. — Buste de mademoiselle Clairon, par Defernex 1766, 8.900 francs. Buste de madame de Pompadour, par J.-B. Lemoine, 1756, 16.400 francs.

Bronzes d'ameublement. — Pendule du temps de Louis XVI à figures allégoriques de l'Astronomie, 11.800 francs. Deux chenets du temps de Louis XV, composés chacun d'un lion héraldique, 3.250 francs. Deux girandoles à deux lumières, du temps de Louis XVI, 10.600 francs. Deux beaux candélabres de l'époque Louis XVI, formés de figurines d'enfants chasseurs, 4.300 francs. Cartel du temps de Louis XVI avec mouvement de *Merra*, à Paris, 3.030 francs. Deux flambeaux en bronze ciselé et doré, beau modèle Louis XVI, 5,500 fr.

Meubles anciens. — Régulateur de *Robin*, à Paris, à caisse en bois de rose, garnie de bronzes ciselés, 5.225 francs, à M. Hulot. Commode à deux tiroirs et à côtés obliques, époque Louis XV, 8.400 francs, à M. le comte Pillet Will. Secrétaire du temps de Louis XV, garni de cuivres ciselés et dorés, 3,620 francs. Siège dit caquetoire, en bois sculpté d'ornements de la Renaissance, 3.220 francs. Deux torchères en bois de chêne sculpté du xviie siècle, 4.300 francs. Meuble de salon du temps de Louis XVI, composé d'un grand canapé, deux marquises et quatre chaises, 22.500 francs, a M. Perdreau. Meuble de salon du temps de Louis XV, composé d'un canapé et douze petits fauteuils, 13,000 francs, à M. Mannheim.

Tapisseries. — Tapisserie des Gobelins de l'époque de Louis XIV, représentant un écusson armorié, soutenu par deux lions héraldiques, et entouré de trophées d'armes,

5,000 francs. Écran formé d'une jolie tapisserie de Beauvais, représentant la cueillette des cerises, d'après Boucher, 6,900 francs.

Total de la vente, environ 977,000 francs.

XXXIX

Les fidèles de l'art antique. — Ancienne vente Pourtalès. — Deux erreurs du Louvre. — Cabinet Julien Gréau. — Patines diverses sur les bronzes antiques. — Trop de Vénus! — Un Éphèbe de Praxitèle. — Buste d'Alexandre en Terme. — Statuette grecque de Junon. — Enseigne gauloise. — L'archéologue Frœhner. — Napoléon III et la *Vie de César*. — Mosaïque romaine de Lillebonne. — L'artificier Ruggieri. — Entrées triomphales et réjouissances illustrées. — Le *Couronnement de Charles-Quint*. — *Un serpenteau généreux*. — La *Danaé*, de Greuze. — Prix Gréau et Ruggieri.

5 *juin.*

Il y a cinquante ans, le collectionneur d'antiques était fort rare. Il en est de même encore en Russie, en Italie, en Allemagne, où le musée public remplace le cabinet de l'archéologue. En revanche, à Londres, le baron Lionel de Rothschild et M. Franks, du British Museum, possèdent les bijoux grecs, l'argenterie et les vases romains les plus beaux du monde.

Mais c'est encore en France que l'art antique compte le plus de fidèles. Avant de parler du cabinet de M. Julien Gréau, que Maurice Delestre va disperser aux enchères, qu'il me soit permis de saluer au passage les collections de M. Dutuit de Rouen ; du vicomte de Quélen, petit-neveu de l'archevêque ; de M. de Bammeville, un amateur fervent dont les vitrines si variées eurent tant de succès au Trocadéro

en 1878; de M. Eugène Piot, le candidat malheureux qui, malgré son mérite, n'a récolté qu'une voix à l'Académie des Beaux-Arts; de M. Spitzer, le collectionneur universel que l'amour de l'art a rendu plusieurs fois millionnaire; de M. Louis de Clercq, aucien député de l'Assemblée nationale, dont les richesses restées à l'écart lors de la dernière Exposition universelle sont évaluées à plus de 1 million, et qui est l'heureux propriétaire d'une grande statue d'Isis en bronze, trouvée dans l'île de Chypre; de M. Hoffmann, enfin, l'expert bien connu qui se vante à bon droit de possédér une *Joueuse d'osselets* en terre cuite telle qu'il n'en existe nulle part aucune autre pouvant rivaliser avec elle.

Voilà bien des cabinets d'antiques, me direz-vous. Sans doute, et plus d'un musée les envierait, mais toutes ces richesses artistiques n'ont vraiment augmenté de valeur que depuis la vente Pourtalès qui eut lieu en 1865. Ce n'était cependant pas la première en date. En 1854, la dispersion du cabinet Peretié avait inondé le monde savant de ses antiquités syriaques; puis la vente Barre, le graveur de la monnaie et le frère du sculpteur dont la collection de terres cuites de Tanagra, est demeurée célèbre; la vente de M. Oppermann, qui avait cédé ses monnaies au cabinet des médailles contre une rente viagère qu'on ne lui servit qu'une année; et enfin en 1857 la vente de Janzé, l'émule du duc de Blacas, où un grand buste en bronze, fragment de statue de Bacchus de l'époque des Antonins, fut acheté 3,000 francs par un spéculateur qui le revendit 17,000 francs au musée de Berlin.

Mais, je le répète, les antiques n'ont été véritablement recherchés des amateurs qu'à partir de la vente Pourtalès en 1865. Oh! cette vente, quels souvenirs elle a laissés dans le monde de la haute curiosité!

L'État était à même d'acheter en bloc la collection pour un million de francs ou même moins. Plus mal avisé que la Russie, pour la galerie Basilewski, le gouvernement trouva le prix trop élevé. Tout passa aux enchères et produisit deux millions. Le Louvre, qui avait mis 118,000 francs dans le tableau d'Antonello de Messine, refusa d'en mettre 50,000 dans la fameuse tête d'Apollon dite de Guistiani de Venise, et cette tête est maintenant la gloire du British Museum. Encore si c'était la seule erreur de la direction du Louvre à cette époque, on pourrait aisément l'oublier, malheureusement elle en compte quelques-unes de plus à son actif. Je me contenterai d'en citer deux pour mémoire.

Pendant la guerre de Crimée, on trouva à Vienne (Isère), un vase d'argent décoré des quatre saisons en relief. Celui qui avait découvert cette pièce merveilleuse l'offrit d'abord au Louvre, mais comme il en demandait 1,000 francs, le musée la refusa, et quelques jours après, il le vendit 25,000 francs à Londres.

Un peu plus tard, en creusant les égouts du boulevard Saint-Michel, on mit à nu près du musée de Cluny une lampe circulaire en bronze, ornée d'une dizaine de têtes en relief. Le Louvre pouvait l'avoir pour 6,000 francs, il aima mieux la laisser à M. Newton, le conservateur du Musée Britannique, qui la paya du premier coup 19,000 francs.

Souhaitons à notre musée national de réparer ces erreurs à la vente Gréau. Les occasions ne lui manqueront pas, car cette collection offre le plus bel ensemble de petits bronzes antiques qui aient encore été réunis. Lorsqu'elle fut exposée au Trocadéro en 1878, M. Rayet, qui est très compétent, dit « qu'elle méritait de provoquer l'admiration de tous les amateurs et l'envie de tous les musées ».

M. Julien Gréau est né collectionneur. Il a tenu cependant une place importante dans notre industrie, mais il a su sacrifier comme un sage ses propres intérêts à ses goûts dominants. En outre, il a eu la bonne fortune de passer presque toute sa vie à Troyes. Or, de tout temps la capitale de la Champagne fut un nid de curieux. La bibliothèque de cette ville est l'une des plus riches de France en documents de toutes sortes, et Sainte-Beuve y passa de longs jours quand il entreprit son histoire de Port-Royal. Les Champenois ont leur sol pavé des débris de monuments élevés sous la domination romaine. Les découvertes de médailles y sont incessantes. Aussi M. Gréau a commencé par être numismate et, à ce propos, je recommande aux amateurs ses deux brochures sur la monnaie d'or de la première race et sur les tombeaux gaulois. On dit que la numismatique est l'apprentissage des vrais collectionneurs d'antiques. Il faut le croire, puisque après avoir possédé les plus belles monnaies grecques et romaines, il les vendit pour se consacrer à la recherche des bronzes antiques et des objets d'art du Moyen Age. Cette collection dispersée, il lui en restera encore une autre : celle des verres et des terres cuites de l'Asie-Mineure. C'est assez dire la somme considérable des connaissances acquises par cet amateur infatigable.

M. Gréau, on s'en aperçoit bien vite en feuilletant son catalogue, s'est préoccupé avant tout de réunir des éléments d'étude et de comparaison. Dans ses bronzes, il y a un tableau complet de la métallurgie antique. Origine, progrès, floraison, déclin et renaissance : on a toute la perspective, on retrouve toute l'histoire du métal représentée, non pas par une seule famille d'objets, mais par un nombre important de pièces qui nous montrent l'emploi du bronze sous les formes les plus variées, chez tous les peuples de l'antiquité.

Question historique, question technique ; voilà les deux étoiles qui ont guidé M. Gréau dans l'art difficile de collectionner avec fruit. En voulez-vous la preuve ? Il suffit de consulter la table et la classification des objets mis en vente. L'antiquité, c'est-à-dire l'Égypte, la Phénicie, l'Étrurie, la Grèce, Rome, la Gaule, y est représentée dans les ornements du culte, le mobilier des habitations, la toilette, le mobilier funéraire, les armes, les arts et métiers, les figurines, et enfin la palestre, mot bien savant qui signifie tout simplement gymnastique comme ciste veut dire corbeille, et fibule petit vase à eau.

Je ne reprocherai qu'une chose à M. Gréau, c'est un amour exagéré de la série. Il y a trop d'anses de vases, trop d'Hercules et trop de Vénus dans sa collection ! Mais que de choses admirables, à côté de ces répétitions. Tenez, voici un petit *Éphèbe* qui provoquera l'admiration générale et l'envie de tous les musées d'Europe. Il est nu et debout. On le prendrait pour un Praxitèle, tant ce bronze grec est pur de style et rappelle la manière inimitable du maître. Ainsi que toutes les statues de Praxitèle, ce jeune lutteur qui semble avoir tenu un balsamaire, a la tête trop petite en raison des proportions de son corps. Rassurez-vous. Comme l'a écrit Pline, le grand statuaire savait bien ce qu'il faisait en réduisant ainsi la tête de ses modèles. Ce n'était point chez lui une incorrection de dessin, mais un sacrifice voulu à la beauté des lignes et à l'harmonie de l'ensemble. L'Éphèbe provient de la collection Pourtalès.

Ce buste d'*Alexandre*, façonné en Terme aux cheveux ondulés comme ceux d'une femme, a traîné longtemps sur la cheminée de M. Rollin et fut acheté, il y a quarante ans, par M. Prosper Dupré, qui le paya 1.000 francs, chiffre énorme pour l'époque. Il vient de

Pompéi et devrait s'en aller décorer, avec l'Éphèbe déjà nommé, la galerie des antiques du Louvre, car notre musée n'a rien de plus beau comme patine bleuâtre que ce buste d'Alexandre diadémé en torsade, aux yeux incrustés de perles de verre blanches et noires.

Admirez maintenant ce bronze grec de *Junon* qui, selon M. O. Rayet, date de 450 ans avant l'ère chrétienne. M. F. Lenormant le tenait pour une Aphrodite ayant perdu ses deux bras comme la Vénus de Milo. Junon est debout, drapée dans un double chiton retombant en plis droits presque symétriques. Ceinte d'un diadème à rosace d'argent, la tête de la déesse se tourne légèrement de côté. L'ovale plein du visage, la grâce mystérieuse et voilée de la draperie, la simplicité de pose conservant encore quelque peu la rigidité archaïque, font songer aux œuvres de Phidias. Cette statuette, trouvée à Athènes, eut les honneurs de l'Exposition universelle. Elle aura, j'en suis sûr, sa bonne part des honneurs de la vente, avec la *Diane chasseresse* à patine noire, qui fut découverte à Paisy-Cosdon (Aude) et le *Mars* provenant de la collection Fontana de Trieste. Cette dernière statuette me paraît supérieure à toutes les figurines que nous possédons de ce dieu de la guerre. D'abord Mars s'appuie sur la haste même que le sculpteur lui mit dans la main droite, et les statues antiques sont bien rares qui ont conservé leurs attributs jusqu'à nos jours. Ensuite, le style et le modelé du corps sont absolument incomparables. C'est de l'art vrai, simple et grand.

J'en dirai autant du *Guerrier grec*, trouvé près de Tarente, dont les traits ressemblent à la figure du Leucippe des monnaies de Métaponte ; — de la *Livie*, en Junon, à patine rouge, provenant de la collection du duc de Modène et du musée Pourtalès — et du *Mi-*

roir étrusque, que possédait le prince de Canino. Ce miroir, représentant la délivrance de Prométhée par Hercule, a ceci de remarquable, qu'au lieu d'être gravé, comme la plupart des miroirs étrusques, il est orné d'un bas-relief. C'est donc une pièce extrêmement rare.

Plus rare encore est le *Sanglier gaulois*, une enseigne découverte aux environs de Luxembourg. C'est une erreur trop accréditée de se figurer que les Gaulois, nos pères, n'étaient pas artistes à l'époque de Vercingétorix. Ils avaient un style à eux, plein de mouvement. Du temps de Néron, un nommé Zénodore, d'origine grecque, vint s'établir en Auvergne et modela d'une façon extraordinaire des statues colossales. M. Foulc, de Paris, possède un très beau bronze gaulois de cette époque. Quant au sanglier de M. Gréau, bien que mutilé, c'est le plus bel ex-voto qu'on connaisse, d'avant la conquête. Il a la tête levée, la gueule ouverte, les soies hérissées, il s'élance comme pour terrasser son ennemi, et tout porte à croire qu'il s'agit de lui dans ces vers du poète Archias : « Il n'est qu'en bronze, mais voyez l'audace du sculpteur qui a formé le monstre vivant, voyez cette crinière hérissée, ces défenses aiguës et prêtes au combat, ces éclairs qui jaillissent des yeux, ces lèvres écumantes. »

Puisse-t-il être acquis par le musée de Saint-Germain ! Je féliciterais sincèrement de ce choix ses deux érudits conservateurs, M. Alexandre Bertrand et M. Gabriel de Mortillet.

Je m'arrête. Faute de place, il me faut refuser, même une mention, à bien des choses encore intéressantes à signaler. Mais avant de finir, je tiens à complimenter M. Frœhner sur la rédaction du catalogue Gréau. Il est acquis aujourd'hui qu'il est l'historiographe breveté des ventes d'antiques. Du reste,

M. Frœhner compte lui-même parmi les collectionneurs éminents, avec les inscriptions grecques qu'il a su réunir patiemment. Jusqu'à la guerre, il fut le lecteur attitré de Napoléon III pour les livres allemands. Quand l'empereur entreprit d'écrire la *Vie de César*, ce savant modeste fut chargé de lui marquer et de lui traduire les passages des auteurs allemands de nature à l'intéresser. On sait que l'enfantement de la *Vie de César* a été extrêmement laborieux. L'auteur travaillait sans relâche à son livre, de neuf heures du soir à une heure du matin. Quelquefois son valet de chambre Félix ouvrait la porte de son cabinet à onze heures et disait :

— Sire, le médecin ordonne à Sa Majesté de se coucher.

— C'est bien. J'y vais tout de suite, répondait l'empereur.

Mais il n'en faisait rien et travaillait deux heures de plus, tant il est vrai que rien ne passionne davantage que les études sur l'antiquité.

On a dit — que n'a-t-on pas dit ? — que Mérimée et M. Duruy avaient collaboré à la *Vie de César*. N'en croyez rien. Ce livre est tout entier de Napoléon III, et je tiens de M. Frœhner un détail qui montrera quelle conscience l'auteur apportait dans son travail. Il y a des placards dont il revit et corrigea de sa main plus de trente épreuves. C'est un fait unique dans l'histoire de l'imprimerie.

Pour en revenir à M. Frœhner, je ne veux pas oublier de mentionner ici que cet archéologue a été conservateur des antiques du Louvre, jusqu'au 4 septembre 1870, et qu'il est l'auteur des deux seuls catalogues qui en existent. Rien d'étonnant après cela que M. Gréau lui ait confié la rédaction du sien. Les deux experts chargés de la vente de cette magnifique collec-

tion sont MM. Mannheim et Hoffmann : *Arcades ambo*, mais on ne les rencontre associés qu'aux grands jours de l'hôtel Drouot. M. Hoffmann, pendant dix ans, fit les ventes des Cypriotes, ces Hollandais de la haute curiosité. C'est lui qui fut l'expert de la vente Barre, de la vente Lécuyer, de la vente Charvet, trois campagnes mémorables, et vous vous souvenez que, l'année dernière, il dirigea avec Mannheim à Rome et à Paris les enchères de la vente Castellani, dont le produit dépassa deux millions. M. Gréau ne pouvait donc pas choisir pour doubler Mannheim un expert plus savant ; comptant plus d'années de services : noblesse oblige, érudition aussi.

On vient d'exposer, à la salle nº 9, une grande mosaïque qui a été trouvée, le 8 mars 1870, à Lillebonne, chef-lieu de canton de la Seine-Inférieure.

Lillebonne est une localité bien connue des archéologues ; on y voit encore des ruines imposantes et l'on y trouve fréquemment des médailles et des antiquités. Le Louvre possède une grande statue en bronze doré et le musée de Rouen un marbre remarquable qui en proviennent.

Cette mosaïque qui, par son état de conservation, est une des plus belles que l'on possède, fut découverte dans un jardin du quartier Saint-Denis à une profondeur de cinquante centimètres seulement.

C'est sous ce faible abri qu'elle est restée seize siècles enfouie, car elle paraît remonter au deuxième siècle de notre ère, l'époque des Antonins.

Ce carrelage, qui ne mesure pas moins de 58 mètres carrés, devint une des curiosités du pays ; on faisait de loin le pèlerinage de Lillebonne pour aller l'admirer.

Comme le dallage extérieur ne présentait aucun inté-

rêt, la partie centrale a seule été détachée du sol, ce qui réduit la mosaïque à des proportions beaucoup moins considérables, $5^m,00$ sur $5^m,70$, et pour rendre son transport possible, on l'a divisée en vingt-deux fragments.

Quelques restaurations ont été absolument indispensables, des morceaux ayant été arrachés probablement par les racines d'un arbre.

Les sujets qui décorent cette pièce sont au nombre de cinq, dont un central et quatre latéraux.

Le sujet principal, qui occupe, au centre, un carré de $3^m,20$ de côté, représente Apollon poursuivant Daphné.

Les quatre sujets latéraux sont des scènes de chasse ; le départ pour la chasse ; — une chasse au cerf ; — une chasse à courre et une invocation à Diane dans la forêt.

Au-dessus de la tête et aux pieds des deux personnages du premier de ces sujets, on lit dans deux cartouches blancs en lettres noires bien formées : *R* (*itus*), *Sen* (nius) *Felix c* (ivis) *Putoleanus F* (ecit) — *Et Amor c* (ivis) *K* (carthageniensis) *discipulus*. (Fait par Ritus Sennius Félix, citoyen de Pouzzoles, et par Amor, citoyen de Carthage, son élève).

Cette pièce a été décrite par M. Chatel dans le mémoire de la Société des antiquaires de Normandie (1).

Que voulez-vous que contienne la bibliothèque de

(1) Les experts, MM. Rollin et Feuardent, ont demandé 100,000 fr. Les enchères ont débuté par 3000 francs, et la mosaïque a été adjugée 6,900 francs au musée de Rouen, représenté par MM. Gaston Lebreton et Maillet du Boulay. Elle ira rejoindre dans ce musée une autre mosaïque importante trouvée en 1838 dans la forêt de Brotonne. — Un détail qui concerne la mosaïque de Lillebonne : elle avait été achetée 26,000 francs, il y a quelque temps, à son propriétaire par un industriel qui avait espéré la revendre 200,000 fr. à un financier très connu. Forcé, par suite de mauvaises affaires, de la mettre en vente publique, il n'en a obtenu que le prix que nous venons de citer.

l'artificier Ruggieri, si ce n'est des livres sur la pyrotechnie, les fêtes publiques, les entrées triomphales, le cérémonial des sacres et les pompes funèbres des hommes?

Cette vente devait naturellement se trouver dans le bouquet de feu d'artifice par lequel se termine chaque année la campagne. Elle sera des plus intéressantes, car, une fois dispersée, cette bibliothèque unique sur les réjouissances populaires ne se reformera jamais.

Les Ruggieri se sont adonnés à la pyrotechnie de père en fils. Ils l'ont élevée à la hauteur d'une science. Claude Ruggieri a publié, en 1812, un traité sur l'art d'éclairer, d'incendier, de défendre les brèches et d'enfoncer les obstacles, et plus tard, en 1821, une étude très complète sur les principaux feux d'artifice tirés à Paris depuis 1780.

Tous Italiens et tous intelligents ces Ruggieri! et rien ne me prouve qu'ils ne descendent pas du philologue italien attaché au cardinal Spinelli, auteur d'une histoire sacrée et profane de Bologne, ou bien encore de cet astrologue florentin, Cosme Ruggieri, quelque peu sorcier, très redouté pour ses maléfices et grand favori de Catherine de Médicis, dont il exploita, en esprit fort, les terreurs superstitieuses.

Quant au dernier Ruggieri, ce n'était pas un entrepreneur vulgaire; c'était, au contraire, un chimiste très savant et fort écouté au ministère de la guerre. Il a publié d'intéressantes brochures sur la fabrication de la dynamite. Le gouvernement de la Défense nationale l'avait nommé membre d'une importante commission chargée d'examiner les engins que chacun s'ingéniait à inventer à cette époque. C'était encore un dessinateur de talent. Nul ne savait aussi bien que lui donner de l'éclat à une fête, trouver des combinaisons ingénieuses, des formes nouvelles et des effets

agréables et pittoresques. De tous les points de l'Europe on lui demandait des « coups de feux » et des décorations artistiques. Mêlées de pluies d'or, de cascades d'étincelles, de paillettes multicolores, ses compositions fulgurantes faisaient pâlir, la nuit, les étoiles accrochées au firmament.

Je le vois toujours, avec sa tête napoléonienne. Il était vif, gai et enjoué, très modeste, ne portant jamais aucune décoration étrangère. Il avait beaucoup de trait et d'à-propos. Sa conversation étincelait souvent comme la fusée qui serpente, eclate et éblouit.

Bibliophile passionné, il nous parlait sans cesse de ses trouvailles et de ses acquisitions. Il aurait fait cent lieues pour enlever à un amateur une « Réjouissance » illustrée, un « Mariage » solennel, ou un récit de funérailles célèbres. Une impérieuse nécessité l'avait forcé à vendre ses livres en 1873 ; mais il éprouva une telle douleur de cette séparation qu'il reprit ensuite, partout où il pouvait les rejoindre, ses enfants dispersés.

Étonnez-vous après cela de trouver dans ce catalogue des pièces rarissimes comme la *Magnifica entrata del re di Francia Henrico, secondo, à Lyon en* 1548, avec quinze figures du « Petit-Bernard » ; la *Joyeuse et magnifique entrée de monseigneur François fils de France, dans sa très renommée ville d'Arras en* 1582, avec des eaux-fortes d'Abraham, de Bruges, représentant le cortège du duc, les chars allégoriques, les arcs de triomphe et les théâtres improvisés à cette occasion ; le seul exemplaire connu du *Détail universel des réjouissances faites dans la ville et faubourgs de Troyes, au sujet de la paix en* 1698, contenant une lettre du prince de Soubise ; un dossier très complet sur le modèle simulacre de l'arc de triomphe de l'Étoile exécuté dans ses dimensions par Chalgrin, archi-

tecte, en charpente et en toile pour le mariage de Napoléon Ier et de Marie-Louise; la Relation des noces de François de Médicis, fils et successeur de Cosme Ier avec la fameuse Bianca Capello (1579) ; la *Description des cérémonies du mariage, en* 1571, *du prince Charles, avec haute demoiselle Marie, duchesse de Bavière*, dont deux exemplaires seulement sont connus, l'autre est au musée de Vienne; — la *Relation des noces du duc de Wurtemberg*, en 1575, contenant un récit très amusant des divertissements qui les accompagnaient : cortège, carrousel, tournois, combats de gladiateurs, courses de bagues et, *nil novum!* un feu d'artifice composé de deux géants combattant à outrance à l'aide de fusées, pétards et roues de feu; l'*Ordre de la pompe funèbre de Ferdinand Ier, père de Charles-Quint, mort en* 1564, — non cité par Brunet; — la *Description des cérémonies du mariage du prince Charles, archiduc d'Autriche, avec haute demoiselle Marie, duchesse de Bavière*, — blasons, cortège, tournois, réception de la fiancée au Danube; le *Discours de la magnifique réception de la grande-duchesse Christine de Toscane, en la ville de Florence en* 1559; enfin et surtout une collection de 570 pièces des fêtes de la Révolution.

Voilà de précieux bouquins qui vont faire tressaillir la fibre des amateurs de haute curiosité, mais la pièce capitale de cette bibliothèque, c'est le seul exemplaire connu sur peau de vélin de la *Représentation de la cavalcade qui eut lieu à Bologne le* 24 *mars* 1530 pour le couronnement de Charles-Quint comme empereur des Romains par le pape Clément VII. Cette suite de planches, gravées par Nicolas Hogenberg, pourrait se dérouler, comme la tapisserie de Bayeux. Mise en scène, exactitude de détails, ressemblance des personnages, tout est absolument remarquable. Ruggieri aimait passionnément ce joyau dont il avait dis-

puté la conquête au roi des Belges lui-même. Jamais il ne voulut s'en séparer, même devant des offres magnifiques.

A l'heure où l'on parle tant de Victor Hugo, je ne puis m'empêcher de signaler un épisode qui le concerne. Ruggieri avait été prié par lui d'organiser une fête pour Georges et Jeanne. Il n'épargna rien : elle fut splendide. L'artificier, que Nadar appelait un *serpenteau généreux*, ne voulut accepter que des remerciements. Victor Hugo lui offrit alors le *Roi s'amuse* illustré par Laurens, Bayard, Sargent, Olivier Merson, Adrien Marie et portant, après l'envoi manuscrit : *Exemplaire imprimé pour la bibliothèque de Ruggieri*.

Un beau livre du grand poète à mettre sur un rayon, amis bibliophiles ! Il porte le curieux ex-libris Ruggieri artificier du seizième siècle. M. Chossonnery, l'expert représentant, le vendra mardi.

Du nu peint par le chaste Greuze ! C'est rare, cependant il en est ainsi. Salle 9, on a exposé du « peintre de famille et des honnêtes gens », la *Danaé* qui a fait partie de la collection Lapérière.

On connaît la fable. Plein de confiance dans ses précautions, le roi Acris avait enfermé sa fille dans une tour aux portes d'airain. Mais qui peut résister à Jupiter? Une lumière dorée a remplacé la pluie d'or de la légende. Danaé est étendue sur son lit. Un aigle soulève, avec ses serres, le linge qui cache au maître des Dieux les nouveaux charmes dont il est épris. Cependant, la belle captive paraît moins effrayée que surprise de cette audace. Près d'elle, une vieille gouvernante, que Jupiter a gagnée, rassure sa pudeur, tout en écartant doucement les derniers voiles de sa jeune maîtresse.

Une tête très belle, un corps merveilleux, une pose

pleine de grâce, une gorge faite au tour et « qui se soutient elle-même », comme disait Diderot, donnent un charme exquis à cette toile. Malgré sa couleur un peu fade et blanchâtre, c'est un fort beau morceau.

Il l'aimait bien, sa Danaé, M. Bonnet! Que dis-je? Il en était follement épris. Mais la mort est venue l'en séparer. Pour la seconde fois, depuis 1825, ce Greuze vient de reparaître aux enchères.

Me Brame, l'expert, en avait demandé 40,000 francs, M. Lévêque l'a obtenu au prix de 30,000 francs.

C'était, du reste, la semaine des Greuze. Le modèle de la *Cruche cassée*, une tête de jeune fille, que possédait Randon de Boisset, a passé sous le marteau de Me Girard. On en demandait 20,000 francs — elle a été vendue 10,600 francs.

Prix principaux de la vente Gréau. — Trois bustes : Jupiter, Neptune et Mars, trouvés à Vienne (Isère), en 1840, 9,000 francs, au musée de Lyon. Grande statuette de lion couché, 1,220 fr. à M. Odiot. Tête d'éléphant indien caparaçonné, 1,320 fr., à M. Odiot. Applique de vase, représentant un Silène barbu. 1,520 francs, au musée du Louvre. Vase représentant un combat de gladiateurs, et trouvé à Reims, 3,300 francs, au musée Britannique. Vase ayant la forme d'un jeune vendangeur accroupi sur une outre et trouvé à Cluny (Saône-et-Loire), 3,000 francs, au musée Britannique. Grand vase en forme de tête de femme, portant sur le front le mot grec *Suthina*, 2,900 francs, au musée du Louvre. Miroir étrusque, orné d'un bas-relief : *Prométhée assis sur un rocher*, 5,500 fr. à M. Hoffmann. Miroir grec bordé de perles, manche formé par une statuette de Vénus, trouvé à Corinthe, 2,100 francs, à M. Hoffmann. Statuette d'Imotpou (Esculape), 1,080 fr., à M. Hoffmann. Figurine de l'enfant Horus, 1,020 francs, au musée Britannique. Empereur romain en Horus, 1,500 fr.,

à M. Hoffmann. Diane chasseresse, incrustée d'argent, 6,000 francs, à M. Hoffmann. Statuette de Mars, provenant de la collection Fontana, 9,100 francs, à M. Hoffmann. Figurine de Vénus nue, 3,800 francs, à MM. Rollin et Feuardent. Jeune déesse de style attique, trouvée à Athènes, 38,000 fr., à madame Basilewski. Guerrier grec debout, trouvé en Grande-Grèce, 9,100 francs, au musée du Louvre. Apollon, trouvé à Reims, 1,000 francs, au musée du Louvre. Apollon, trouvé à Patras, 1,220 francs, au musée du Louvre. *Vénus au bain*, figurine trouvée en Syrie, 3,100 francs à M. de Clercq. *Aura*, statuette de jeune femme, 2,500 francs, à M. Duruflé. Dieu panthée, enfant nu et ailé, trouvé près de Dijon, 1,150 francs. Buste d'Alexandre-le-Grand, trouvé à Pompéi, 27,500 francs, à madame Basilewski. Jeune cavalier, trouvé à Capoue, 2,000 francs au musée du Louvre. Éphèbe, de l'époque de Praxitèle, 9,100 francs, au musée du Louvre. Figurine de femme, 2,100 francs, à M. Hoffmann. Enfant nu et assis, 1,580 francs, à M. Hoffmann. Figurine de lion trouvée à Vienne (Isère), 2,200 francs, à M. Piot. Taureau bondissant, trouvé à Autun, 9,000 francs, au musée du Louvre. Grande statuette de Neptune, trouvée dans la Moselle à Metz, en 1746, 2,000 francs, au musée du Louvre. Satuette de Mars, trouvée à Reims, 1,450 francs, au musée du Louvre. L'arc impérial, trouvé à Lyon, 1,750 francs, au musée de Lyon. Livie en Junon, provenant de la collection du duc de Modène, et du musée Pourtalès, 12,000 francs, au musée Britannique. Grande figurine de sanglier gaulois, 14,000 francs, au musée du Louvre. Vase en forme de buste de femme, dinanderie du XIIe siècle, trouvé dans la Seine, 1,100 francs. Serrure du XVIe siècle, en fer découpé, ciselé et gravé, d'une grande richesse d'ornementation, 705 francs. Chauffe-mains d'autel, en cuivre doré, objet extrêmement rare, 600 francs. Le sceau de l'église Notre-Dame de Senlis (les Archives nationales n'en possèdent qu'un fragment d'empreinte appendu à une charte de 1213), 900 francs. Plaque en cuivre émaillé, provenant de la porte d'un triptyque, 1,510 francs.

Montant de la vente, 286,000 francs environ.

VENTE RUGGIERI

Prix principaux. — *Avènement de Louis XII à Milan* (1509), 571 francs. *Entrée de Henri III à Mantoue* (1574), 531 francs. *Entrée de Mgr François, duc d'Alençon, à Anvers* (1582), 330 francs. *Ballet comique de la Royne* (1582), 400 francs. *Le Pancrasse d'Alexandre* (1627), 200 francs. *Fêtes du mariage de Louise-Élisabeth de France avec dom Philippe* (1739), 420 fr. Collection des pièces et documents sur les fêtes de la République française (1789-1795), 410 francs. *Le très excellent enterrement de très haut et très puissant prince Claude de Lorraine* (1550), 205 francs. *Cérémonies des obsèques de Charles III, duc de Lorraine* (1608), 290 francs. *Feste nelle nozze di don Francesco Medici et della signora Bianca Capello* (1579), 290 fr. *Entrée de Charles-Quint à Valenciennes* (1539), 499 francs. *Ordre de la pompe funèbre de Ferdinand Ier, frère et successeur de l'empereur d'Allemagne Charles-Quint* (1564), 370 fr. *Description des fêtes et cérémonies du mariage du prince et seigneur Charles, archiduc d'Autriche, avec demoiselle Marie, née duchesse de Bavière* (1571), 335 francs. *Essequie della sacra catholica e real maestà di Margherita d'Austria, regina di Spagna* (1612) (obsèques de la reine d'Espagne), 285 fr. *Descriptio et explicatio pegmatum, arcum et spectaculorum quæ Bruxellæ Brabant, anno 1594, sub ingressum principis Ernesti*, 751 francs. *Éléments de pyrotechnie*, par Ruggieri, 150 fr. *Représentation de la calvacade et de l'entrée de Charles-Quint à Bologne*, par Hogenberg, 1529, unique exemplaire sur vélin, 3,150 francs.

Total de la vente : 32,000 francs environ.

XL

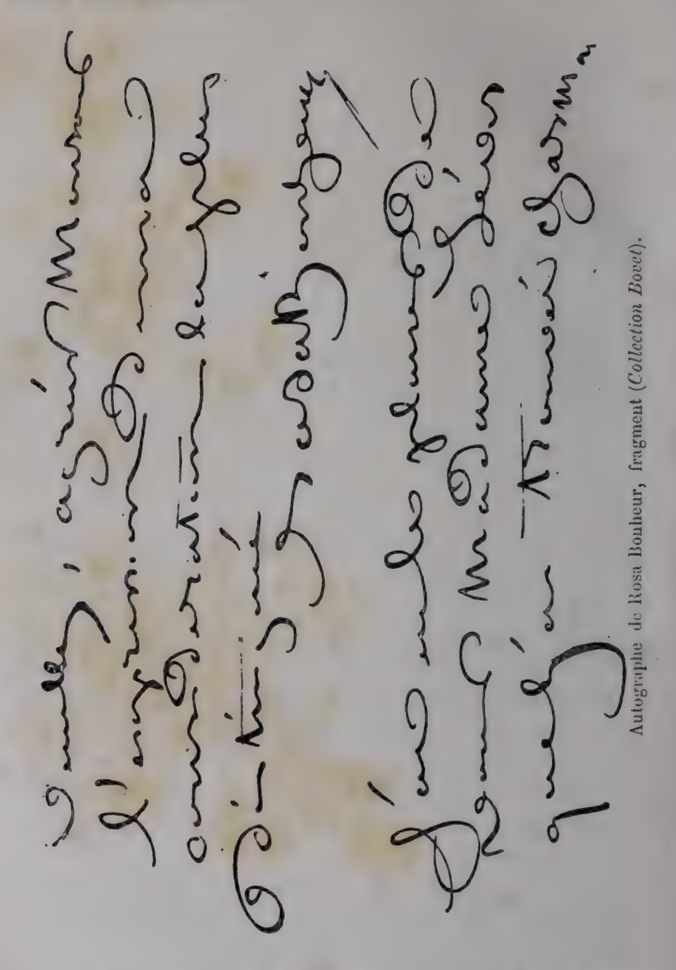
Troisième vente Bovet. — Comédiens et comédiennes. — Inconstance d'Adrienne Lecouvreur. — Colère de Mlle Clairon. — Plaintes de Mlle Mars. — Désespoir de Déjazet. — Modestie de Mlle Bartet. — Vanité de Mlle Georges. — Ages de quelques artistes. — La graphologie. — Le colimaçon de Joseph Prudhomme. — Sigalon, portraitiste. — Gérôme, découvert par Delaroche. — Corot, commis-négociant. — Conseils aux peintres. — Revue rétrospective de la saison. — P. P. C.

24 *juin.*

Ceux qui se méfient des collectionneurs d'autographes n'ont peut-être pas tout à fait tort, car ce sont des gens terribles. J'en connais qui, sans en avoir l'air, font un véritable travail d'agents de police. Ils s'inquiètent des relations particulières des célébrités d'hier et d'aujourdhui, surveillent leur correspondance intime, et poussent l'amour des *lettres* jusqu'à soudoyer les domestiques. Et pour avoir quoi? oh! pas grand'chose, seulement de quoi faire pendre un homme, quatre lignes d'écriture de leurs maîtres ou de leurs maîtresses.

Ce n'est cependant pas le cas de M. Bovet. J'ignore comment il s'y est pris pour réunir l'incomparable collection d'autographes qu'il achève de disperser en ce moment par les soins d'Étienne Charavay, mais il est certain qu'elle a déjà causé bien des surprises et

qu'elle en causera bien d'autres encore, lorsque la vente commencera.



Autographe de Rosa Bouheur, fragment (Collection Bovet).

Après la série des hommes politiques, des hommes de guerre et des hommes de lettres voici venir celle

des artistes dramatiques, des comédiens et surtout des comédiennes, bien curieuse à étudier dans le passé et dans le présent.

Commençons par Adrienne Lecouvreur. Adrienne n'avait guère plus d'orthographe que Sophie Arnould qui n'en avait pas; mais de la passion dans ses rôles et dans la vie privée, elle en était dotée à revendre. « Elle a passé sa vie à aimer », a dit Arsène Houssaye. On connaît ses amours avec Maurice de Saxe. Elle lui sacrifia le jeune comte d'Argental qui s'était violemment épris d'elle, et l'amoureux éconduit en ressentit un profond chagrin.

Vous n'êtes pas sage, en vérité, lui écrivait-elle un jour, dans les querelles que vous me cherchez. Vous vous plaignez pour me prévenir, car si je voulais, je pourrais être fort en colère du tour que vous me jouâtes hier. Mais je ne suis cependant pas assez hardie pour vous mettre le marché à la main. Ce serait me venger sur moi-même que de me priver du plaisir de vous voir. Je vous verrai donc malgré vos injustices et je vous aimerai malgré les défauts que l'on vous a dit que je vous trouve. Eh! depuis quand prêtez-vous l'oreille à la tracasserie. Je vous l'ai déjà dit et cela est très véritable, vous avez bien plus d'esprit que votre Thémire, mais elle a bien plus de raison. Adieu, je compte vous voir demain, si vous n'avez ni grand maître, ni abbé qui vous en empêche et si je n'ai pas d'humeurs noires à cacher, car je vous avoue qu'en cet état, je ne veux point paraître, je crains trop de me faire haïr.

Si vous n'avez ni grand maître ni abbé !... n'est-ce pas charmant de tour et ne trouvez-vous pas dans ces seuls mots l'esprit de la femme et la note amoureuse de l'époque (1)? C'est dans ce style-là que Déjazet qui fut, comme Adrienne Lecouvreur, une grande passion-

(1) Cette lettre a été vendue 260 francs.

née, écrivait à ceux qu'elle honorait de ses faveurs. Je trouve dans le catalogue Bovet un billet d'elle, daté du 26 mai 1843 (1), où elle se plaint amèrement d'être restée quinze jours à Londres sans avoir reçu un seul mot de son ami.

Je ne peux rendre ce que j'ai ressenti pendant ces mortelles heures. La colère, la douleur, le mépris, la haine, tout cela s'est heurté à la fois dans ma propre tête... Je sais par expérience combien l'amour malheureux est ridicule et fatigant pour celui ou celle qui ne le partage pas.

Chacun a sa philosophie, dit la chanson, et les comédiennes ont la leur aussi. Les ressources de leur cœur sont inépuisables. Un de perdu, deux de retrouvés! Voyez Mlle *Clairon*. Elle avait prié le peintre Doyen de faire son portrait, mais Doyen, — un vieil ami pourtant! — s'était excusé. De là, grande colère de l'actrice, qu'elle exhale en ces termes :

Trente-deux ans de liaison, d'intimité, de considération réciproque me permettaient de croire que vous auriez plus de condescendance pour mes désirs. Vous ne l'avez pas fait ! vous êtes sans doute le maître de vos talents. Je n'ai pas le droit ni la volonté de les forcer, mais j'ai la sensibilité et la réflexion nécessaires pour apprécier le refus et le manque de complaisance, et s'il est permis d'être blessé d'un manque d'égard, de douter d'une amitié qui, six ans de suite, élude toutes ses promesses et qui vous abandonne après comme une chemise sale, vous avouerez sans doute que c'est à moi à me plaindre, et point à vous (2).

Naturellement! est-ce que les peintres n'ont pas été créés et mis au monde pour servir de thuriféraires aux actrices, et vit-on jamais une femme de théâtre

(1) Vendue 80 francs.
(2) Vendue 75 francs.

avouer ses torts. J'ai sous les yeux vingt lettres de comédiennes plus ou moins célèbres. Toutes se plaignent d'injustices et d'ingratitudes. C'est Mlle Duchesnois qui est furieuse de ce qu'on ait changé le spectacle sans sa permission; c'est Mlle Mars qui écrit au roi Louis-Philippe, pour lui demander aide et protection :

Le Théâtre-Français, dit-elle, manque à tous ses engagements avec moi. Je suis malade, je demande à me retirer, on me défend de quitter la société avant un an, on me refuse mes appointements, parce que ma santé ne me permet pas de jouer! Je suis privée de ma pension, de mes fonds, puisqu'on me regarde comme sociétaire; en cette qualité, je participe chaque jour aux dettes. C'est la seule chose qu'on ne me refuse pas, mais il me serait défendu de participer aux bénéfices si le bonheur voulait qu'il y en eût. Est-ce une position tolérable, et devais-je m'attendre à de pareils procédés de la part d'un théâtre à la fortune duquel je puis dire que je n'ai pas été étrangère (1).

Et voilà comment les comédiennes se plaignent sans cesse ! ou bien on ne leur a pas distribué le rôle qui leur convenait, ou bien la critique a été trop sévère, ou bien encore on ne les a pas suffisamment applaudies. Elles sont rares celles qui consentiraient à signer la lettre suivante écrite par mademoiselle Bartet du Théâtre-Français (2) :

Je ne suis pas contente de vous, mon cher ami, vous avez mérité d'être enrôlé dans le régiment des *Oh! Mademoiselle, c'est exquis*. Vous savez bien quelle confiance j'ai en votre jugement, surtout depuis que vous avez eu le courage un soir, au foyer de la Comédie-Française, de me faire des observations quand tout le monde autour de moi me répétait en chœur : *C'est parfait*. Vous seul avez hasardé un *mais*,

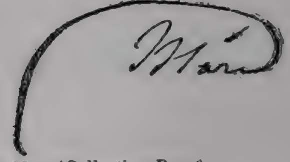
(1) Vendue 55 francs.
(2) Vendue 26 francs.

C'est à vous, Sire, à vous, auguste Protecteur du théâtre français que j'en appelle. Si j'étais assez heureuse pour que votre Majesté daignât, dans un de ses moments perdus, jeter les yeux sur la note que je prends la liberté de joindre à ma demande, j'étais toute assurée de son équitable bienveillance, qu'on n'a jamais vainement invoquée.

Je suis de votre Majesté

Sire,

la très humble et très dévouée servante et sujette



Autographe de Mlle Mars (*Collection Bovet*).

qui m'a prouvé que vous étiez un ami sincère. C'est bien ennuyeux, je vous assure, des compliments sans réserves : ils grisent les sots et énervent ceux qui sont à la recherche de ce mieux que l'on calomnie quelquefois en le prétendant l'ennemi du bien. N'est-ce pas déjà beaucoup de constater qu'on a vaincu bien des difficultés. La joie est presque égale en regardant tout ce qui reste à vaincre ; mais il faut être un peu aidé, et voyez-vous alors votre rôle dans tout ceci, mon ami? Il n'est pas très désobligeant et vous le jouez à merveille...

A la bonne heure! voilà qui dénote de l'esprit et du caractère. Mademoiselle Bartet a raison, les compliments ne grisent que les sots. C'est même pour cela qu'il y en a tant. Mais allez donc dire aux comédiens la vérité lorsqu'ils sont mauvais.

Comme vous le voyez, la collection Bovet est extrêmement curieuse au point de vue de l'histoire du théâtre et de la biographie des artistes. On y rencontre par exemple l'engagement autographe de mademoiselle Rachel au théâtre du Gymnase en 1837 (1), au moment où elle débuta sur cette scène par la *Vendéenne*, de Paul Duport. Pas très brillant cet engagement : 3 000 francs par an et 80 000 francs de dédit. Rien que cela. Mais Rachel n'était encore qu'une débutante, et il était stipulé, comme compensation, que son traitement serait augmenté de 1 000 francs par an. Il est vrai qu'il fut rompu sans indemnité, un an plus tard.

Ailleurs c'est une lettre de la *Dumesnil* (2), qui « avait le diable au corps », disait Voltaire. La tragédienne mande à son camarade d'Alainval que, « faute de carrosse, — ne dirait-on pas qu'elle était née d'un grand seigneur? — elle est obligée de manquer l'assemblée

(1) Vendu 100 francs.
(2) Vendue 50 francs.

des acteurs de la Comédie-Française. » A côté, c'est Dazincourt, qui nous apprend que son habit de *Figaro* lui a coûté 120 livres 4 sous (1) ; Céline Montaland qui, dans une lettre (2) adressée à M. de la Rounat, consent à interpréter le rôle d'*Ida* dans *Jack*, de Daudet, moyennant un cachet de 100 francs par représentation ; mademoiselle Dorval qui, devant jouer le rôle de *Lénore*, des frères Cogniard, demande à M. de Rothschild la permission d'aller voir le tableau de Lénore, par Ary Scheffer (3). Plus loin, c'est mademoiselle Georges qui raconte à sa mère ses débuts à Saint-Pétersbourg dans le rôle de Phèdre, en 1808 (4).

Toute la famille impériale était donc présente. On me prévient d'abord qu'il n'était point d'usage d'applaudir en entrant afin que cela ne me déconcerte pas. Mais au contraire, quand j'ai paru, j'ai été reçue comme à Paris, je te jure. On n'applaudit jamais avant l'empereur. C'est donc lui qui a commencé à toutes mes entrées. Juge, bonne mère, quel brillant succès ! Jamais on n'en a vu un pareil. Toute la famille a envoyé chez moi pour me faire compliment. C'était un train dont tu ne peux te faire une idée. L'empereur était en extase. L'impératrice mère a dit à table : « J'ai été à Paris dans le temps de mademoiselle Clairon, je l'ai beaucoup suivie, mais jamais elle n'a fait sur moi l'effet qu'a produit mademoiselle Georges. » L'empereur m'a envoyé le lendemain une très belle plaque en diamants pour servir de ceinture.

Peut-on raconter avec plus de naïveté qu'on a été fêtée, adulée, choyée ? Si Théo lit cela, elle dira en haussant les épaules : « Et moi donc qui ai été couverte de brillants, il y a quelques années à Saint-Pé-

(1) Lettre vendue 40 francs.
(2) Vendue 10 francs.
(3) Vendue 20 fr.
(4) Vendue 115 francs.

tersbourg. Mademoiselle Georges n'a pas besoin de faire sonner si haut sa ceinture. J'ai des colliers, des diadèmes, des jarretières à lui rendre. D'ailleurs, tout le monde sait que l'opérette a poignardé la tragédie. Il n'y a que Sarcey qui ne veuille pas en convenir. »

Par exemple, où Étienne Charavay a poussé l'amour du document un peu loin, c'est en nous donnant dans son catalogue, en regard de leurs lettres, l'âge et le lieu de naissance des jolies actrices. Passe encore pour le lieu de naissance, mais l'âge ! Vraiment, mon cher Charavay, vous êtes sans pitié. J'en connais, et des plus gentilles, qui ne vous le pardonneront pas. Vous nous apprenez que mademoiselle Favart est née à Beaune en 1833 ; mademoiselle Agar, à Valence, en 1836 ; madame Pasca, à Lyon, en 1836 ; Sarah Bernhardt, à Paris, en 1844. Nous nous doutions bien qu'elles n'avaient plus vingt ans. Le proverbe ne dit-il pas qu'on ne peut être et avoir été, et Lamartine ne l'a-t-il pas répété dans ces vers admirables :

Tout naît, tout passe, tout arrive
Au terme ignoré de son sort.
A l'Océan l'onde plaintive,
Au vent la feuille fugitive,
L'aurore au soir, l'homme à la mort.

La correspondance des comédiens est presque aussi curieuse que celle des comédiennes. On y trouve moins de passion, mais plus d'orthographe, et les renseignements biographiques y abondent.

Saviez-vous, par exemple, que *Got* avait fait ses premières armes à Nantes en 1844, et que *Regnier de la Brière* s'appelait *Philoclès*. Philoclès ! pourquoi ce singulier nom ? Regnier va nous le dire dans une lettre pleine d'humour.

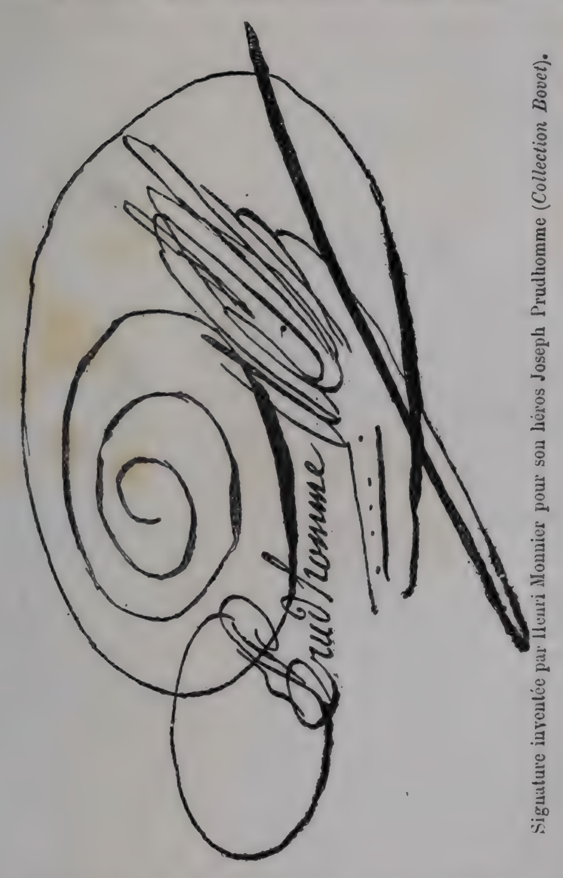
Si je m'appelle Philoclès, c'est que Wieland a écrit un

roman-poème qu'il nomme *Agathode*. Le traducteur français ne trouvant pas probablement à son goût le nom d'Agathode, l'a changé en celui de Philoclès, et mon parrain plus passionné encore pour ce joli nom me l'a collé ! Mais l'Église qui commençait en 1807 à ne plus vouloir donner de noms païens aux baptisés, craignant d'en faire des Anacharsis Clootz ou autres révolutionnaires, a changé mon nom de Philoclès en celui de Charles; puis la Commune ayant brûlé les registres des mairies a aussi brûlé Philoclès, ce qui m'a donné de l'embarras quand il m'a fallu reconstituer mon état civil. Je crois pourtant qu'on ne refusa pas de m'enlever mon nom d'emprunt (1).

N'est-ce pas que cette lettre est intéressante ? Il y en a beaucoup comme cela dans le catalogue Bovet. Seulement, je ne me chargerai pas d'expliquer le caractère des gens par leur écriture ou leur signature; je ne puis croire à la graphologie, n'en déplaise à M. Michon et à M. Crépieux-Jamin qui vient pourtant d'en publier un *Traité pratique*. Si l'écriture était une chose toute naturelle, la graphologie serait peut-être une science comme une autre : malheureusement, la méthode contrarie généralement la nature, et l'on pourrait, en principe, poser cet axiome : Dis-moi où tu as appris à écrire, je te dirai si ton écriture est droite ou penchée, maigre ou pleine, ronde ou pointue. Que de gens ont de *grands mouvements de plume* qui n'ont aucune imagination; une écriture *ascendante* et point d'ambition, encore moins de vanité ; des *finales correctes* et point d'économie, des mots *gladiolés* et aucune finesse ; des *crochets rentrants* et nul égoïsme; des *barres très longues* et aucune vivacité, encore moins d'impuissance. Les graphologues me font rire avec leurs sentences et leurs avatars. De ce que Frédérick Lemaître partageait son nom en deux dans sa

(1) Vendue 36 francs.

signature, et encadrait Lemaître dans un paraphe à coup de fouet, cela veut-il dire qu'il pensait exclusivement à lui et aux siens, qu'il avait l'instinct de

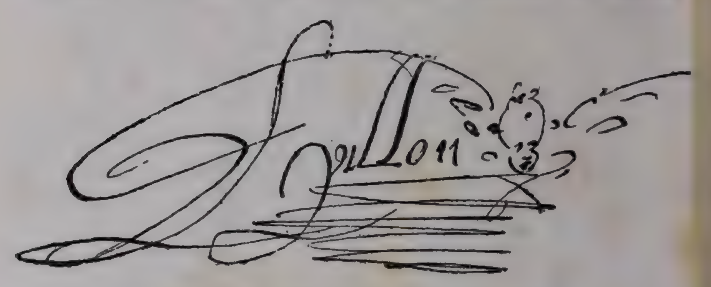


Signature inventée par Henri Monnier pour son héros Joseph Prudhomme (*Collection Bovet*).

l'exclusivisme? Que de bourgeois enferment ainsi leurs noms dans une espèce de colimaçon qui sont le plus bourgeois du monde! Henri Monnier l'avait si bien compris que, pour la signature de son *Joseph Prudhomme*,

il avait pris comme parafe un énorme colimaçon entouré de tous ses appendices.

Dans la série d'autographes de peintres ou de sculpteurs que M. Bovet avait réunis, je vois figurer les noms les plus célèbres. Eh bien! si je m'en rapportais, pour juger le caractère de chacun, aux traités pratiques de graphologie, je commettrais, comme on dit, plus d'un impair. Germain Pillon avait pour parafe un zigzag



Signature de Germain Pillon (*Collection Bovet*).

léger surmonté d'une tête qui ressemble étonnamment à celle du général Trochu. Mignard, Lebrun, Coysevoix, Lépicié, Carle van Loo, Fragonard et tant d'autres, soulignent leur nom d'un trait léger; Rigaud, Gravelot, Delacroix, Falconnet, Gros, Dupré, Charles Jacque, Célestin Nanteuil, terminent leur nom par un crochet; David d'Angers, par une suite de traits ayant la forme d'un éclair. D'autres comme Largillière, Hamon, Fromentin, ne connaissent ni le trait final, ni le parafe. Qu'est-ce que cela prouve? Absolument rien. Aussi ne m'attarderai-je point à en tirer des conclusions, des résultantes, comme dit M. Crépieux-Jamin. J'aime mieux vous signaler, au courant de la plume, la lettre (1) où David demande à la Convention la sup-

(1) Vendue 300 francs.

pression de notre Académie de France à Rome, et cela en haine de Servée qui la dirigeait alors; et celle de Sigalon écrivant en 1831 :

Depuis mon arrivée dans Nîmes, je travaille du matin au soir, je brave la pruderie du pays, les portraits à domicile, tout m'est égal. J'oublie Paris, Dargou, et toutes les illustrations des mémorables journées. Je suis enragé d'argent, je ne vois que ça, je me f... de la bonne peinture, je suis tout à Nîmes et à l'exploitation de ces têtes bourgeoises. L'histoire, la grande peinture, les vieux maîtres, perruques, trois fois perruques. Il n'y a que le portrait, je vis, je ne respire que pour le portrait. Vive le portrait, et au diable Dargou, et l'avenir qu'il nous promet (1).

Pauvre Sigalon! fils d'un maître d'école, il avait vécu de privations et d'économie. On dirait qu'il avait conscience de sa fin prématurée, et que, désespérant d'arriver à la renommée, il voulait se hâter, avant de mourir, de jouir par l'argent qui lui avait tant manqué.

A citer encore une très belle lettre de Delaroche, recommandant Gérôme alors âgé de dix-sept ans :

Oui, mon ami, il y a dans cet enfant une grande énergie de travail et une grande intelligence dans la manière de rendre, soit la nature, soit l'antique. Je ne doute pas que, s'il continue, il ne devienne un homme distingué. Voilà ce que je pense en mon âme et conscience. Dis bien à son père (orfèvre à Vesoul) qu'il est de toute nécessité qu'il ne soit pas distrait de l'étude de son art par la nécessité de gagner de l'argent, cette obligation tue les plus belles dispositions, souvent même le talent (2).

Delaroche était bon prophète. Quelques années plus tard, Horace Vernet, dans une lettre que j'ai sous les

(1) Vendue 20 francs.
(2) Vendue 98 francs.

yeux (1), s'excusait de ne pouvoir exécuter pour le gouvernement des États-Unis un tableau dont le sujet était tiré de l'histoire de l'indépendance américaine et priait le ministre des États-Unis de confier ce travail à Gérôme.

Si cet honneur était réservé à un artiste français, je n'hésiterais pas à recommander M. Gérôme dont le talent, déjà couronné de succès, me paraît à la hauteur de cette œuvre.

J'aurais encore bien d'autres lettres à vous signaler, celle, par exemple (2), où Delacroix parle, en 1814, d'une abbaye de bénédictins dont les objets lui inspirent une foule d'idées tout à fait *romantiques ;* celle (3) où *Deveria* nous apprend, en 1831, que Victor Hugo corrige les épreuves de son *Louis XI ou Notre-Dame de Paris*, et que, lui, fait des images pour vendre en couleurs sur les ponts ; et enfin celle de *Corot*, assez curieuse au point de vue biographique :

J'ai été au collège de Rouen jusqu'à dix-huit ans. De là, j'ai passé huit ans dans le commerce. Ne pouvant plus y tenir, je me suis fait peintre de paysages ; élève de Michalon d'abord. L'ayant perdu, je suis entré dans l'atelier de Victor Bertin ; après je me suis lancé, tout seul, sur la nature, et voilà !

Restons-en là, car il faut en finir, et le mot de la fin vient de nous être donné. Je conseillerai même aux peintres de le méditer en vue de leurs ventes prochaines.

Il y a trop de chic dans leurs œuvres courantes et

(1) Vendue 18 francs.
(2) Vendue 110 francs.
(3) Vendue 25 francs.

c'est la seule raison, peut-être, de leur insuccès à l'Hôtel cette année dans leurs ventes trop multipliées. Voici venir les vacances. Qu'ils prennent leurs boites et leurs pinceaux et s'en aillent, comme ce bon Corot, demander de beaux paysages à la grande, à la mère nature. C'est le seul moyen qu'ils aient de se rafraîchir l'imagination et de faire du neuf tout en faisant du vrai. Et puis, qu'ils soient plus sobres ; le public, encore un coup, est épouvanté de leurs productions à jet continu et ne sait auquel entendre. Pourquoi la vente Bastien-Lepage a-t-elle eu une si grande réussite? Tout simplement parce que Bastien-Lepage avait peu produit et n'avait enfanté que de belles choses. Le beau se vendra toujours bien à l'hôtel Drouot. La saison qui vient de finir nous en a donné une nouvelle preuve. Elle s'était ouverte sous de fâcheux auspices. Nous en augurions mal. On nous chantait sur tous les tons qu'il n'y avait plus d'argent, que les affaires étaient difficiles et que le commerce de la curiosité devait fatalement s'en ressentir. Il n'en a rien été et les prophètes de malheur ont dû retirer leurs fâcheuses prédictions. Trouvez-moi dans ces dernières années des collections d'objets d'art qui se soient mieux vendues que celles du prince de Chimay, de MM. Vaïsse, Burat, de la Béraudière et Julien Gréau, des romantiques plus recherchés que ceux de M. Le Barbier de Tinan ; des chines mieux appréciés que ceux du père Fournier ; des sèvres plus disputés que ceux de M. Watelin ; des étoffes mieux accueillies que celles de M. Dupont-Auberville, et des livres ayant soulevé plus de convoitises que ceux du comte de Nadaillac.

Ces ventes marqueront dans les annales de l'hôtel Drouot. Elles ont élevé sensiblement la cote des tableaux anciens, des bronzes antiques, des livres rares, des meubles du XVIIIe siècle et des porcelaines de Chine

di primo cartello. Je ne vois pas les raisons qui l'abaisseraient à l'avenir.

Du reste, à chaque jour suffit sa peine. L'année 1884-1885 a été bonne. Espérons que la prochaine sera meilleure encore. En ce qui me concerne, chers lecteurs, j'aurais grand tort de me plaindre. Vous m'avez continué vos sympathies. Gardez-les-moi, je vous prie, le plus longtemps possible. La chronique de l'hôtel Drouot n'est pas toujours amusante, j'en conviens très volontiers, au moins pouvez-vous être sûrs que, telle que je la fais, elle est absolument sincère. Je m'étais promis, lorsque j'ai commencé mon premier volume en 1881, de n'aliéner jamais mon indépendance; je puis de nouveau vous assurer, en terminant cette campagne, que je n'ai pas failli et que je ne faillirai pas à mon programme.

FIN DE L'ANNÉE 1884-1885

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE.

4220-85. — Corbeil. Imprimerie Crété.

